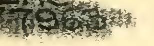


ANCIEN

THÉATRE FRANÇOIS



Paris, imp. Guiraudet et Jouaust, 338, rue S.-Honoré.



ANCIEN
THÉATRE FRANÇOIS

OU

Collection des ouvrages dramatiques

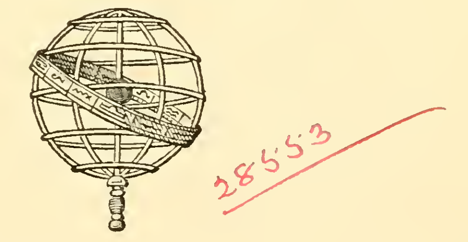
Les plus remarquables

DEPUIS LES MYSTÈRES JUSQU'A CORNEILLE

Publié avec des notes et éclaircissements

ET SUIVI D'UN GLOSSAIRE

TOME VII.



A PARIS
Chez P. JANNET, Libraire

M.DCCCLVI

LES TROMPERIES

COMEDIE

PAR PIERRE DE LARIVEY

CHAMPENOIS

A Troyes

CHEZ PIERRE CHEVILLOT

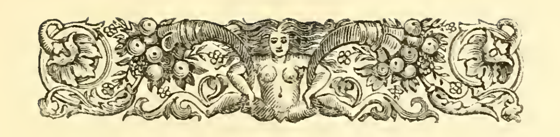
l'imprimeur du Roy

M.DC.XI

LES PERSONNAGES

DE LA COMEDIE.

CONSTANT, amoureux.
GILLETTE, maquerelle.
ROBERT, fille desguisée en garçon.
FORTUNAT, son frère.
LE MEDECIN.
ADRIAN, son serviteur.
VALENTIN, serviteur de Constant.
DOROTHÉE, courtisanne.
SEVERIN, vieillard.
PATRICE, vieillard.
LE CAPITAINE.
BRACQUET, son serviteur.
SILVESTRE, vieille.
REGNIER, vieillard.
ANSELME, vieillard.
LA FEMME DU MEDECIN.
LYONNELLE, sa servante.



PROLOGUE.



essieurs, afin que ceste docte imitation des anciens et meilleurs poëtes comiques vous soit plus agreable, je commenceray par vous en dire le sommaire.

Anselme, marchant d'Orleans, voyant les troubles s'allumer en France, delibère se retirer en Italie, laissant en la garde d'une bonne vieille (car sa femme estoit decedée) deux siens enfans, l'un masle, appellé Fortunat, aagé environ de huict ans, et une fille nommée Genievre, de l'aage de sept ans. Mais, passant par la Bourgongne, il fut arresté prisonnier par les Huguenots, qui le tindrent plus de dix-huict mois. Depuis, sorty de leurs mains, et pensant continuer son voyage, retomba en d'autres, où il demeura plus d'un an. Enfin, eschappé, alla à Rome, où il sejourna quelques années; mais, oyant dire que l'on vouloit tenir les Estats en France, et esperant que par la conclusion d'iceux les troubles prendroient fin, delibera retourner en sa maison; toutesfois, en chemin il fut derechef arresté prisonnier des ennemis, qui l'ont tenu jusques à présent. Durant ces prisons et voyages, la vieille qui avoit les enfans en garde delibera les mener à Paris, pensant qu'ils y seroient plus seurement, et, pour ce faire, les habilla tous deux d'un court vestement, de façon qu'il sembloit que ce fussent deux garçons. Et d'avantage, afin de mieux conserver la pudicité de la fille, luy changea son nom, et l'appella Robert, lui recommandant

celer sa condition. En ces entrefailes, la vieille meurt. Les enfans, ne pouvans plus vivre à Paris, tant faute de cognoissance qu'à cause de la famine qui y estoit, viennent en la ville de Troyes en Champagne, où Fortunat de fortune entra au service de Dorothée, courtisanne, et Robert se mit à servir Severin. Ce Severin a un fils appellé Constant et une fille nommée Suzanne. Constant est amoureux de Dorothée, maistresse de Fortunat, et Suzanne, sa sœur, de Robert, la tenant pour masle.

Robert, ne sachant satisfaire à la volonte de Suzanne, qui la molestoit à toute heure, met en une nuict en son lieu son frère Fortunat en la chambre de Suzanne, qui lors la baisa si estroitement qu'elle en est grosse, et maintenant preste à accoucher. D'autre part, Robert, fille, allumé en l'amour de son maistre Constant, souffre double ennuy, l'un pour l'amour qui le martelle, l'autre craignant qu'on ne descouvre que Suzanne a le plain. Severin, père de la fille grosse, s'en aperçoit, envoye à Orleans s'informer de la parenté de Robert, afin que, s'il n'est trouvé digne d'espouser sa fille, qu'il pense estre grosse de son fait, de le faire mourir. Mais, à ce que je vien d'ouyr dire, le père de Fortunat et de Robert est venu avec le messager, et pense que tout se portera bien. Ayez patience: pour ce que je sçay que ne voulez tous soupper icy, je vous ay fait apprester du ris pour gouster; vous aurez un brave soldart qui ne vous laissera dormir, et un vieil medecin, tous deux amoureux de Dorothée, courtisanne, qui les pellera jusques au vif. Ne bougez de vos places : j'enten du bruit; les voicy venir.





LES TROMPERIES

COMEDIE

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

Constant, amoureux; *Gillette,* maquerelle.

CONSTANT.

Voici donc, vilaines putains, le fruict que je recueille de vous! Voici donc, mastines, le payement de vos obligations et la recompense de mes merites! Est-ce ainsi, sales gopes, que l'on ferme l'huys à celuy qui vous a rachetées de misères, retirées du caignard et levées de dessus le fumier, où les poux vous mangeoient? Vous souvient-il plus du temps que baailliez de faim comme chiennes et que n'aviez un petit morceau de pain à serrer entre vos dents? Laissez faire à moy, je vous rangeray bien tost à vostre première coquinerie. Vous estes mescognoissantes, ha! j'en auray ma

raison. Ha! vieille ribaude! c'est de toy que je me veux vanger! Il te semble, vieil magazin de meschanceté, que tu es une princesse depuis que j'ay garny ta maison. La maraude ne se soucie plus de personne, l'ingrate ne me recognoist plus. Je te ravalleray bien tost ceste gloire, bourelle que tu es. Mais la voicy. Miracle qu'elle s'ose monstrer en la ruë.

GILLETTE. Je t'ay bien ouy, Constant; je veux que toutes ces tiennes bravades me vaillent autant d'escus au soleil, car par cela tu me monstres combien fermes sont les clouds dont te tenons attaché. Je sçay que ne sçaurois abandonner ceste porte. Va-t'en, desloge, fay voile à ta poste, car d'autant plus chercheras t'esloigner, d'autant plus les flots amoureux te repousseront en ce port.

CONSTANT. Port? Ha! quel beau port! où les très cruels corsaires m'ont brigandé et où j'ay mis à fond tout cela que j'ai peu tirer de mes moyens. Cela te semble-il beau port?

GILLETTE. Ouy, beau port, là où tu as trouvé repos aux tempestes amoureuses et où le vent des souspirs t'a laissé. Tu ne mets en ligne de conte sinon ces chetives chosettes que nous as données, et n'escrits en recepte les plaisirs, courtoisies et douceurs que tu as receuës en ceste maison. Va, ingrat toy-mesme! vas te cacher, tu ne merite la faveur que nous t'avons faite. Souvienne-toy que, lors que la jeunesse de ceste ville, au froid, à la pluye et au vent, nous donnoit de nuict des aubades, maudissant nostre cruelle rigueur, tu te donnois du bon temps sous les belles courtines, et estois traité à gogo comme un aigneau sous la mamelle. Penses-tu gesir au giron des graces

sans qu'il te couste, dy, beau jouvenceau, dy?

Constant. Et crois-tu, sangsuë, qu'une forge me batte monnoye pour saouller ton insatiable desir, dy, maraude, dy? Ne cesseray-je jamais de te donner? Ne seras-tu jamais lasse de prendre, gouffre et precipice de toute ma substance? A peine as-tu eu une chose que soudain tu en redemande une autre. Quel abisme sans fond est cestuy-cy!

Gillette. Hé, Constant, je ne suis tant sangsuë que tu es sot; appren, appren desormais ce proverbe que tant de fois je t'ay dit :

L'amoureux qui est sans argent
Ressemble un escolier sans livres,
Un nocher sans art, un sergent
Sans recors, et un camp sans vivres.

Constant. Tu fourniras plus de proverbes qu'un asne de pets. Vien un peu sur le merite. M'as-tu jamais demandé chose que je ne te l'aye donnée? Pourquoy à ceste heure m'enfermes-tu hors de la maison, dy, meschante, dy?

Gillette. Jamais te print-il envie de ma fille que je ne te l'aye accordée, dy, ingrat, dy? L'un pour l'autre; mon indulgence avec ton argent. Voy comme le compte se raporte.

Constant. O que tu es meschante et eshontée!

Gillette. Une maquerelle honteuse
Engendre à sa fille des poux,
Et rien qu'ails, qu'oignons et que choux,
Ne remplissent sa pense creuse.

Constant. De poux, de vermine et de rogne,
Je t'ay tirée, orde carongne,
Et si n'en as point de vergongne.

O! combien ces proverbes me coustent cher, vieille larronnesse, traistresse!

GILLETTE. O! combien me profitent peu tes braveries, jeune coquart, chiche, pouilleux! Çà, argent! argent!

CONSTANT. Et fi! je n'en ai point!

GILLETTE. Demeure à l'huys, et conte les chevilles.

CONSTANT. Ne t'en ai-je pas donné tandis que j'en ay eu?

GILLETTE. La porte ne t'a-elle pas esté ouverte tandis que tu en avois?

CONSTANT. Je t'en donneray quand j'en auray; que veux-tu d'avantage?

GILLETTE. Je t'ouvriray quand tu en auras; que veux-tu d'avantage?

CONSTANT. Ha! eshontée! où est cela que je t'ay donné par cy-devant? En as-tu perdu la memoire?

GILLETTE. O pauvre! n'as-tu pas veu ce qui est escrit sur l'huys de ma chambre?

CONSTANT. La revoicy à ses proverbes. O miserable Constant! où es-tu reduit?

GILLETTE. Tout cela que donné tu m'as
Est eschappé de ma memoire,
Si argent en bourse tu n'as,
Adieu, de toy je n'ay que faire.

CONSTANT. Lorsque du mien je t'ay fait part,
Tu m'as adoré comme un Dieu,
Mais or' que je n'ay pas un liard,
Me chassant, tu me dis adieu.

Le mal talent que je te porte, grosse truye, me fait poëte.

Gillette. Il seroit besoin que ta poesie composast de l'argent.

Constant. Ha! ingrate! tu n'es plus celle-là qui, avecques flatteries, caresses et blandissemens, me venoit au devant quand, dès le commencement, je portois en ta maison les presens ordinaires. Où sont les caresses et les doux accueils? Adonc la maison me ryoit de toutes parts; bienheureux estoit qui me pouvoit faire quelque petit service. Vous ne recognoissiez autre soleil, vous n'adoriez autre Dieu que moy. Et maintenant que je n'ay pas un double rouge, mes faveurs se sont esvanouyes en fumée.

Gillette. O sot et badin que tu es! ne sçais-tu que nostre mestier et celuy de l'oyseleur est tout un? L'oyseleur nettoye l'aire, tend ses rets, sème et respand le grain, afin que les oysillons s'y accoustument. Les pauvrets y viennent, sautillent, mangent, se joüent; mais enfin advient qu'ils sont prins, et adonc payent le millet. Fay ton conte que je suis l'oyseleur, ma maison est l'aire, ma fille est le millet, et vous autres les oyseaux. Si du commencement j'ai usé de quelque ruse pour te faire cheoir en mes fillets, ce n'est de merveilles. Et comme est-il possible que tu n'entendes encores le mestier, veu que tu as esté si longtemps en ceste escolle!

Constant. Je m'apperçoy bien que je suis le pigeon, maintenant que je suis plumé jusques aux os, et commence bien desormais à apprendre; mais je ne voudrois estre si tost chassé du collége.

Gillette. Va, repren des plumes, puis revien vers moy: je n'enseigne point sans salaire. Adieu.

CONSTANT. Escoute. Que veux-tu que je te donne pour une fois, sans me demander autre chose tout le long de l'année, à la charge toutesfois que durant ce temps Dorothée ne sera à autre qu'à moy ?

GILLETTE. Donne-moy soixante escus. Adieu.

CONSTANT. Escoute. Que tu as haste !

GILLETTE. Que veux-tu dire ? Parle.

CONSTANT. Je m'efforceray de les trouver; mais je veux que le long de l'année autre que moy n'ait que soulder avec elle.

GILLETTE. Si cela ne te suffit, je feray encores chastrer ce laquais, afin que tu en sois plus asseuré.

CONSTANT. Je vas essayer d'en trouver. Adieu. Encores que je ne sçache de quel bois faire flèche, neantmoins, pour garantir ma vie, il faut que j'employe le vert et le sec, les changes, les usures, les interests, les larcins ; je jure Dieu que necessité n'a point de loy. Je feray ce que je pourray.

SCÈNE XII.

Robert, fille deguisée en garçon ; *Fortunat*, son frère.

ROBERT.

La grande et urgente necessité me retient, et amour me chasse ; je ne dois m'en aller et ne puis arrester. De laisser ceste malheureuse qui est sur le point d'accoucher, ce seroit très mal fait à moy,

et de demeurer longuement sans mon maistre, qui me brusle le cœur, amour ne le consent. O ciel! ô sort! n'aurez-vous jamais pitié d'une chetive à qui, dès le berceau, avez commencé à faire guerre? Vous m'avez, de riche, rendue esclave, et, fille, deguisée en masle, affin de mieux conserver mon honneur; vous devriez vous contanter de ces traverses, et n'y adjouster encores tant d'autres ennuys, de fascheries et de pœurs. J'ayme, miserable que je suis, celuy qui ne m'ayme point, et, qui pis est, c'est habit faux et menteur que je porte m'oste toute esperance, et suis si loin de tout secours que mon Constant, qui me cuyt la poitrine, estant devenu amoureux d'une petite putain, m'esgorge à chaque fois qu'il m'employe aux messages de ce sien amour. Et voicy bien le pis: Susanne, sœur de mon maistre, pour combler le reste de ma ruyne, est amoureuse de moy, pensant que je suis masle; et, communiquant un jour avec mon frère Fortunat de cest amour que la simplette me portoit, icelny, considerant l'occasion, me pria et supplia tant qu'une nuict je l'introduisy en la chambre de la pauvrette, qui dès lors est demeurée grosse, et est tantost preste d'accoucher, et en continuelles angoisses et pleurs, ne sachant encores qui est celuy qui a dormy avec elle. Mais voicy mon frère. O Fortunat! hé! que Dieu t'envoye bien à propos!

Fortunat. O ma sœur, qui a-il? comment vont les affaires? que sera-ce de nous? que doyje esperer? Comment se porte ma Susanne? ne nous veut-elle point encores mettre hors de peine?

Robert. La pauvrette à toute heure faict

nouveaux vœux ; elle espère, elle craint, elle s'asseure, elle meine deuil, elle se plaint de moy, elle se recommande à moy, elle me maudit, elle me prie. Et sçaches qu'elle n'a pas beaucoup à aller ; que dy-je? mais fay ton conte qu'elle ne passera pas la journée.

FORTUNAT. Quoy! elle est encores ensevelie en sa première erreur? pense tousjours estre grosse de ton fait? est-il possible?

ROBERT. Plus que jamais; elle ne cesse de me tourmenter, et luy semble que je n'ay autres affaires en la teste que les siennes, et que je luy sois bien tenue, de mode que je n'arrive si tost en la maison qu'elle m'assaut.

FORTUNAT. Patience, ma sœur, pour l'amour de moy. Et bien, n'avez-vous point pourveu de quelqu'un pour l'ayder à ce besoin?

ROBERT. Elle a la sage femme de la maison ; mais je ne m'y fie point, je crain qu'il y ayt de l'ordure en nostre fait.

FORTUNAT. Pourquoy?

ROBERT. Nos peu de moyens m'espouventent, si que je ne puis rien esperer de cecy que nostre ruyne. Tu le verras. O chetifs que nous sommes! que ferons-nous?

FORTUNAT. De quoy te soucies-tu? Tu es une fille ; pour cela tu n'en mourras pas.

ROBERT. Comment! la maquerelle d'une fille de maison n'est-elle pas digne de mort? Le Ciel ne m'en sauveroit pas.

FORTUNAT. Parlons d'autre chose, Dieu nous aydera. Où vas-tu?

ROBERT. Chercher mon maistre.

Fortunat. Je le cherche aussi, car ma maistresse desire parler à luy.

Robert. Mets peine de l'emmemer chez vous, et ne le laisse venir en la maison, et pour cause.

Fortunat. Laisse-moy faire, il ne m'eschappera pas. Va-t'en par là et moy par deçà ; si tu le rencontre, dy-luy que je le cherche.

Robert. Aussi feray-je. A Dieu.

Fortunat. A Dieu. Quoy qu'il en soit, nous nous en devrions fuyr, ma sœur et moy, plus tost qu'attendre ceste grande ruyne qui nous menasse par l'accouchement de ceste fille, si une fois on s'en aperçoit. Mais quoy ! ce traistre amour s'est tellement fait maistre de moy que je ne la puis abandonner. Quoy ! que je vive sans toy, o ma Susanne ! Ha! jamais ! jamais ! Que plus tost tous les desastres et malheurs du monde m'adviennent. Amour me tient lié de si fortes chaisnes, que je ne m'en puis ny veux desfaire. Mais je m'amuse trop icy; je vas chercher Constant, et l'emmeneray, s'il m'est possible, affin de donner commodité à ma vie de faire son petit poupart.

SCÈNE III.

Le Medecin, Adrian, son serviteur.

Le Medecin.

Sotte que tu es, beste chaussée, indomtable, farouche, sans cervelle, ennemie de ton mary et de toy-mesme. Par Dieu ! si tu ne changes de condition et ne mets fin à tes noises, crieries et grom-

melemens ordinaires, je te chasseray au gibet. Et quelle intolerable servitude, quelle penitence, quelle mort est cecy! Crois-tu que je puisse longuement supporter tes folies, enragée que tu es! qu'il faille que tu sçaches où je vas, d'où je viens, ce que je dy, que je fay, qui parle à moy? Que le cancre te vienne! Veux-tu pas qu'à chaque bout de champ je te rende comte de mes actions? Beste impertinente! Par la croix que voilà! la chose n'en ira pas à l'advenir comme par le passé. Je t'ay entretenuë trop delicatement; ma patience et bonté t'a renduë farouche et insupportable, je t'ay trop lasché la bride sur le dos, cavalle au diable! Escoute: ne me viens plus rompre la teste de ce que j'ay à faire ou dire; sinon, tu me feras sortir hors du manche! Soupçonneuse, importune, jalouse que tu es! que te faut-il? Veux-tu que je te donne un bon conseil? Ne te mets en peine de vouloir trop sçavoir de mes affaires; sinon, par Dieu! je te donneray tant d'occasions de soupçonner, que je te feray crever. Si tu me fasches plus, je te meneray des garces jusques à ton lict, pour te faire plus de despit. Va te pendre, et ne me tourmente plus; ne te trouve point devant moy, ou je te...

Allon, Adrian, laisse la là! Et bien! qu'en dis-tu? N'ay-je pas fait valeureusement? ne me suis-je pas porté en homme de cœur? En fin, je me suis destrappé de ceste mouche canine qui me piquoit les flancs. Qu'au diable soit qui me l'a attachée! Le proverbe est faict à quelque fin.

Il laisse le fruict pour la feuille,
Pesche tourment et rongne acueille,

Et chez soy retire un tyrant
Qui se marie et dame prent.

Adrian. Je le vas bien mieux dire :

Un seigneur qui t'oste le tien,
Un soldat qui mange ton bien,
Et la verolle, est moindre rage
Que prendre femme en mariage.

Le Medecin. O quel beau present! Que ma douce Dorothée savoureusement m'embrassera! Que la mère dira bien que je suis liberal et magnifique! Monstre, que je la voye encores un peu. En ma conscience, il n'y a pas long-temps qu'elle me cousta quatre-vingts escus.

Adrian. Voicy une difficulté que j'y trouve : elle luy sera trop estroite.

Le Medecin. Il ne peut estre autrement, car ma femme est menue, deliée, seiche et maigre comme la cherté et l'usure; Dorothée est grassette, douillette, rondelette et en bon point; que veux-tu? Bref, parlant d'elle, c'est faire comparaison des morts avec les vivans. Il n'y a point en ceste ville de plus belle que Dorothée : considère un peu quel port, quelle contenance elle tient! comme est-elle brave, comme est-elle parée! elle tranche de la princesse. Que t'en semble, Adrian?... Qu'en dis-tu?... Ne suis-je pas bien heureux d'estre aymé d'une telle beauté? Ha, petite mignonne, comment ne t'aymeroy-je? Comment ne tiendroy-je conte de toy?... Je disoye bien qu'elle ne dissimuloit. Te semble-il que ce soit mocquerie?

Adrian. En estes-vous là? Vous croyez aux

putains? Par ma foy, je n'eusse jamais pensé cela de vous.

LE MEDECIN. Je ne croy à leurs parolles, mais aux vifs effets, ardens et indubitables.

ADRIAN. Quels effets?

LE MEDECIN. Qu'elle me porte bon visage, me rit quand elle me void. Es-tu aveugle?

ADRRIAN. Hé, mon maistre!...

Ne te fie à mule qui rit,
N'à femme qui de l'œil fait signe,
Car l'une des pieds te ferit,
L'autre des ongles t'esgraffigne.

LE MEDECIN. Tu es trop soupçonneux. Si les carresses, les juremens et me veoir maistre de leurs volontez ne t'esmeuvent, au moins cela t'esmeuve qu'elles m'ont communiqué un grand secret, supposition d'un enfant! et avec si belles parolles, ô Dieu! qu'elles demoureront tousjours escrites au milieu de mon cœur. La godinette me disoit d'une petite bouchette douce et amoureuse : Ma vie, je desire vous charger le moins qu'il me sera possible, afin que cela n'empesche que me veniez veoir; je veux faire croire à un brave et glorieux que j'ay fait un enfant, car il croit de verité m'avoir laissée grosse quand il partit d'icy. Si de fortune vous y venez tandis qu'il y sera, faites semblant de me manier le pouls. O ma joye! je ne seray jamais autre que tien! Qui ne te croira. Ces parolles ne se disent pas, sinon a celui en qui elle a mis toutes ses esperances.

ADRIAN. Ha! mon maistre, faites vostre conte que ces belles parolles sont le chant des syrènes.

Putains, ha! il est force que je vous recite quelques vers qu'un honneste homme m'a apprins.

Aux resveries des malades,
Aux songes vains, extravagans,
Aux forcenemens des Menades,
Aux folles des Grecs et Troyans,
Aux diseurs de bonne aventure,
Aux mariniers, aux courtisans,
Aux orloges qui n'ont mesure,
Aux pelerins et aux marchans,
Aux tiltres hauts et honorables
Des happelopins et flatteurs,
Et aux promesses peu durables
Des princes et des grands seigneurs,
On doit mille fois plustost croire
Qu'aux sermens et foy des putains :
Car de mentir elles font gloire,
Leurs cœurs de mensonge estans plains.

Le Medecin. C'est bien dit! Tu penses estre un docteur, et ne crois à combien d'autres elles ont mis martel en teste.

Adrian. C'est voirement un bon martel que le leur, car jamais il n'est employé qu'à battre monnoye.

Le Medecin. Bref, tu es trop suptil, et penses tout sçavoir.

Qui trop se subtilise,
Plus il entre en bestise.

Adrian. Vostre grande subtilité ne vous abestira jamais.

Le Medecin. Que veux-tu, je suis ainsi fait. Il ne fut oncques que je n'aye esté amoureux; hé, gai, vive les garçons! Tien, nettoye un peu mes

souliers et ma robe avec le pan de ton manteau.

ADRIAN. Hé! que vous estes brave!

LE MEDECIN. Allons jusques là-haut apprendre des nouvelles, et puis nous l'irons veoir. Mais cache bien cela.

ADRIAN. On ne le verra pas. Allons.

SCÈNE IV.

Constant, *Valentin*, son serviteur; *Robert*.

CONSTANT.

Je n'ay jamais passé le temps en plus grandes angoisses que j'ay fait cestuy-cy. Je croy veritablement que ces malheureuses m'ont ensorcelé.

VALENTIN. Ha! ha! il est force que j'en rie. Ouy, de par le diable! ouy, vous estes ensorcelé; mais les sorceleries et enchantemens qui au dedans vous bourellent si fort sont un beau visage, un beau sein, deux belles cuisses rondes, polies et dures, qui vous emplissent les mains, et autre chose et tout, que je n'ose dire, dire, dire.

CONSTANT. Ce sont parolles; si tant soit peu je suis loin de Dorothée, il me semble proprement que mille chiens me rongent la poictrine : cela peut-il estre autre chose que sorcellerie?

VALENTIN. Je le vous diray.

Ainsi qu'au bon vin court l'Almant,
Au sel la chèvre, au miel la mouche,
Ainsi l'impatient amant,
Ayant succé dessus la bouche

De sa dame le succre doux,
Retourner y veut à tous coups.

Voicy la diablerie qui le pique jusques au vif.

Constant. Valentin, Valentin, tu parles bien à ton aise, car tu ne sçais comme je suis soubs le rasoir.

Valentin. Mais voicy le mal, que le barbier ne se contente du poil.

Constant. Que feray-je donc? Je n'iray pas, encor que Fortunat me cherche, et que, comblées de repentence, elles m'envoyent querir; je veux armer mon estomach d'une ferme et resolue deliberation de n'endurer leurs injures. Que je sois si peu constant qu'il me faille supporter les brocards de ces putains, de ces vilaines... non, non, si elles me prioient à jointes mains! Je veux plustost crever de despit, afin qu'elles apprennent à cognoistre quel homme je suis. Les traistresses, pensent-elles jouer de moi à la pelotte?

Robert. O! quelle brave deliberation, pourveu que ne changiez point de volonté!

Valentin. Ouy; mais si vous commencez à vous rendre fascheux et ne continuez après, ainçois, vaincu de jalousie, sans avoir fait vostre paix, vous recourrez à leur misericorde, leur descouvrant la rage et la fureur qui vous chasse, vous estes perdu. Elles hausseront la creste, et, voyant que ne vous pouvez passer d'elles, vous estrangleront, monteront sur l'asne et vous tiendront dessoubs en subjection. Je sçay que changerez d'advis, et l'eussiez-vous juré mille fois.

Constant. Pourquoy? Tu ne me cognois pas encores. Si je pren resolution, je jure Dieu que le

desdain vaincra l'amour et la rage chassera la jalousie.

VALENTIN. Cela se peut faire pour un peu de temps, mais vous ne vous y opiniastrerez pas; ceste bourrasque de vostre desdain passera en une petite haleine, après laquelle je voy un vent de jalousie se renforcer, qui, à vostre grand dommage, vous repoussera à ce roc, où vous donnerez à fond, et serez encores pis. Je sçay bien ce que je dy.

Si tost l'enfant ne change de vouloir,
Si peu ne dure au clair soleil la nue,
La neige encor n'est si volage au cheoir,
La feuille n'est au vent si tost esmeue,
Et le printemps n'est point tant inconstant,
Que variable est le cœur d'un amant.

CONSTANT. Cela est tout vray. Hé Dieu! conseillez-moy donc tandis qu'il en est temps. O moy chetif! mille serpens me dechirent le cœur, amour, despit, rage et jalousie.

VALENTIN. Ces ondes amoureuses que vous sillonnez sont si plaines d'escueils que malaisement peuvent-ils estre evitez. Et sçavez-vous quels ils sont? Je le vous vas dire. Ce sont despits, injures, querelles, soupçons, jalousie, inimitiez, reconciliations, trève, guerre et paix. Si, par artifice, vous pensez manier ceste vague instable, vous pouvez encor vous persuader de gouverner la folie par la raison. Et ce que maintenant, estant courroucé, vous pensez en vous-mesme, comme: je feray, je diray, cestuy-cy, ceste là, que le medecin, que le soldart, qui dit, qui fait, je veux plustost mourir, je ne veux souffrir, crever de rage, vaincre moy-mesme, monstrer que je

suis, etc., tout cela, avec une petite larmelette que la poltronne, se frottant un peu les yeux, en fera sortir à force, sera esvanouy et soudain appaisé, si que vous-mesme vous accuserez, vous jetterez à leurs pieds et leur crierez mercy.

Constant. Hélas! je voy bien maintenant que ce sont des meschantes ribaudes, que j'ay esté mal mené : je m'en repen. Je brusle au dedans, je le voy, je le sçay, et si volontairement je cours à la mort; je suis hors de moy, je ne sçay que je fais ny que je doy faire.

Robert. Hé! Monsieur, ne vous tourmentez ainsi; laissez là ces putains, ces publicques!

Constant. O moy malheureux! je pasme, je meurs; ces meurtrières le sçavent bien et se moquent de moy; je ne trouve aucun repos. Elles sont sans pitié, et moy sans remède.

Robert. Hélas! c'est moy, miserable, qui suis sans remède.

Valentin. Sçavez-vous qu'il vous faut faire? Vous avez la hart au col : cherchez de l'oster petit à petit, et le plustost que vous pourrez.

Constant. En es-tu d'advis?

Valentin. Ouy, si vous estes sage et n'adjoustez nouveaux ennuis à vos peines infinies.

Robert. Il seroit bien meilleur vous trouver une jeune fille qui fust vostre et non au commun, qui eust bonne grace, que vous l'aymassiez, et ne vous perdre ainsi en l'amour de ce demeurant de bourdeau.

Valentin. Escoutez, Monsieur, il n'y a autre moyen de vous racheter de la captivité de ces harpies, qu'une telle adventure.

Constant. Et où la trouverons-nous?

ROBERT. J'en cognois une qui est plus perduë en vostre amour que vous n'estes de ceste carongne.

CONSTANT. Est-elle belle ?

ROBERT. Honnestement.

CONSTANT. Où est-elle ?

ROBERT. Proche de vous.

CONSTANT. Seroit-elle contente que j'allasse coucher avec elle?

ROBERT. Plust à Dieu que voulussiez y aller! comme elle en lecheroit ses doigts!

CONSTANT. Auroy-je la commodité d'y aller?

ROBERT. Comme de venir vers moy.

CONSTANT. Comment sçais-tu qu'elle m'ayme?

ROBERT. Par ce que souvent elle discourt avecques moy de ses amours.

CONSTANT. La cognoy-je?

ROBERT. Comme moy.

CONSTANT. Est-elle jeune?

ROBERT. De mon aage.

CONSTANT. Elle m'ayme?

ROBERT. Elle vous adore.

CONSTANT. L'ay-je jamais veuë?

ROBERT. Aussi souvent que moy.

CONSTANT. Pourquoy ne se descouvre-elle à moy?

ROBERT. Par ce qu'elle vous void esclave d'une autre.

VALENTIN. Par mon Dieu! elle a raison, et n'a pas faute d'entendement.

CONSTANT. Je veux seulement prendre une fois congé de Dorothée, et puis....

VALENTIN. Ha! Monsieur, les putains ont les parolles de poix ou de glus: vous demeurerez at-

trappé ; faictes vostre conte, si vous allez là, de trouver les soixante escus qu'elle vous a demandez.

Constant. Et où les trouveray-je ?

Valentin. Je ne sçay, mais il les faut trouver quoy qu'il en soit.

Constant. Valentin, mon amy, tu dis vray; je suis mort, comme tu vois. Donne-moy secours de ton ayde et bon conseil ; trouve-moy cet argent, si tu aymes ma vie.

Robert. Je suis perdu.

Valentin. La difficulté m'espouvante; toutesfois je vas songer quelque moyen pour vous ayder.

Constant. Je t'en prie.

Valentin. Où vous retrouveray-je?

Constant. Icy, ou ès environs.

SCÈNE V.

Robert, Constant.

Robert.

Ce n'est pas mocquerie ce que je vous disois, que ceste fille de mon aage vous ayme si desmesurement.

Constant. Par ta foy?

Robert. La pauvrette ne vous honore et revère moins que je fais, encores quelle vous ayme sans aucune esperance.

Constant. Sans esperance? pourquoy?

Robert. Pour ce qu'elle sçait qu'en vostre

cœur vous portez pourtraite Dorothée, et non pas elle.

CONSTANT. Fay-moy parler à ceste seconde, car, si je voy qu'elle me donne ce que ceste-là me vend chèrement, il me viendra par aventure volonté de la laisser pour ceste-cy.

ROBERT. Faictes cela que je vous diray, et je vous promets de la faire coucher avec vous : soyez seulement huict jours sans nommer ou veoir Dorothée.

CONSTANT. Huict jours! helas! je mourrois; mais qu'importe que tu luy dise que je suis courroucé contre elle et qu'y allions couvertement?

ROBERT. Dieu me garde de faire injure à la pauvrette! c'est bien assez des peines qu'elle endure pour vous, sans que je la trompe.

CONSTANT. Pourquoy? quel interest y as-tu?

ROBERT. Pour ce que j'ayme autant ceste fille comme moy-mesme; ains vous veux dire que quand je la voudrois tromper je ne sçaurois, par ce qu'elle ne sait moins de vos secrets que moy.

CONSTANT. Elle les sçait donc par toy?

ROBERT. Voire, car elle sçait tousjours et void le secret de mon cœur.

CONSTANT. Donc, tu l'aymes!

ROBERT. Je voudrois que m'aymassiez autant : faictes estat que je suis avec elle une mesme volonté et un seul esprit.

CONSTANT. Voudrois-tu bien estre maquereau d'une personne que tu aimes tant?

ROBERT. Je le serois pour vous de moy-mesme, par manière de dire, tant je vous suis affectionné.

CONSTANT. Tu as raison de m'aymer, car je

t'ayme, et si jamais j'ay moyen, je recongnoistray ta bonne volonté, Robert, mon amy.

Robert. Il n'y a rien que puissiez plus aysement faire que me contenter.

Constant. Tu verras, si jamais l'occasion se presente, comme je te recompenseray de la foy et amitié que tu me monstre.

Robert. Ma servitude n'attend autre recompense de vous que vostre amitié. Et vous veux bien dire que, si vous m'aymiez mille fois plus que Dorothée, vous ne payeriez une estincelle de la vive affection que je vous porte.

Constant. Que veux-tu davantage? après elle je n'ayme rien plus que toy.

Robert. Voilà de quoy je me plains, voilà le commencement de mon mal, ô Dieu!

Constant. Qu'as-tu? Es-tu marry que je sois amoureux d'une si mauvaise femme, dy-moy? Mais patience, puisque ma fortune le veut ainsi.

Robert. Il me fasche que vous en aymez d'autre plus que moy.

Constant. Toy n'estant femme, de quoy te plains-tu?

Robert. Et si je passois sous l'arc-en-ciel, et que quelque estrange accident me changeast quelque jour?

Constant. Pleust à Dieu! car tu m'osterois de l'entendement ceste detresse. Mais tandis que nous parlons icy de choses vaines, le temps s'en va. Allons veoir si nous trouverons Valentin.

Robert. Permettez-moy, s'il vous plaist, que je voise jusque à la maison, pour quelque affaire que j'y ay, et je viendray vous retrouver incontinent.

CONSTANT. Va où il te plaira; mais revien soudain, car j'ay affaire de toy.

ACTE II.

SCÈNE I.

Dorothée, le Medecin, Adrian.

DOROTHÉE.

O chetive moy! que je crain que ce pauvre Constant n'ayt prins en mauvaise part qu'on luy a fermé l'huys, et que par desespoir il ne me laisse. Il ne se peut faire que le pauvret ne passe pas icy. Je serois ayse le veoir et le consoler. Que maudite soit ma trop fascheuse et mauvaise mère! Je sçay bien qu'il en adviendra. Elle veut tant tirer à elle qu'elle me fera crever de jalousie. Mais voicy ce galant amoureux que la pitié maternelle m'a donné. O quel joly muguet! ô quel tendre chevreau à qui la bouche sent encores le laict. Que la peste te vienne, vieil pourry, à qui les mains ne sentent que l'urine, ou ne puent que le clystère! je veux mourir si je ne te pelle jusques aux os, sot puant que tu es. Par la croix que voilà, mon entretenement te coustera cher! Tu refonderas les soixante escus pour le pauvre Constant. La belle happelourde! il semble un homme de paille, un fantosme, un espouvantail de chenevière. Je le veux un peu aborder. Dieu soit loué que l'on vous peut veoir! il en est tantost temps.

LE MEDECIN. Dieu vous contente, mon bien.

DOROTHÉE. Vous vous faites bien attendre, beau sire! il y a tantost une heure que je vous espie de pied coy. D'où venez-vous si tard? de veoir quelque belle fille? Hé! folastre, vous tenez grand conte d'une pauvre qui meurt après vous.

LE MEDECIN. Ha, ha, ha! Entrons en la maison, car je t'apporte quelque chose qui te sera agreable.

ADRIAN. Quand il luy aura baillé la robbe, le martel cessera.

DOROTHÉE. Le mal vous mange avec vos presens, si vous pensez que je vous ayme pour cela! Quoy que ce soit, reprenez-les, je n'en veux point; non, en bonne foy, je n'en veux point.

ADRIAN. Elle n'en veut point; mais devant que nous partions, elle voudra quelque autre chose.

DOROTHÉE. O petit meschant! le mal m'advienne si vous n'estes dur comme un chesne.

LE MEDECIN. Ha, ha, ha!

DOROTHÉE. Vous en riez! Peu d'amitié, peu de foy.

LE MEDECIN. Entrons dedans, petite friande.

DOROTHÉE. O que si j'estois plus forte que vous, comme je me vengerois du martel que me mettez en teste! O quelle rage vient de vous arracher ces poils d'argent?

LE MEDECIN. Ha, ha, ha! Entrons, Godinette, rondelette, doucelette; vien, ma toute belle, colombelle, tourterelle.

DOROTHÉE. Entrez devant, je vous suy. Entre encores, Adrian. La peste vienne à qui m'a icy amené ce vieil ranceux et poussif! Faire caresse à ce glaireux et pourry n'est autre chose sinon

embrasser les corps morts, baiser des cailloux, taster des vessies flasques et flestries, coucher avec des peaux d'un chat mort sans nerfs et sans os, succer un tetin qui n'a point de laict. Baveux, puant, recreu, qui es deux heures à t'affuster devant que ton marteau en puisse sonner une, va te pendre; je n'yray ja.

LE MEDECIN. Dorothée, m'amour, venez.

DOROTHÉE. Ouy, ouy, crie tout ton saoul! Courez après ce beau muguet. Que la bosse te vienne, hume-urine! rouge-estron! Voicy le diable qui vient.

SCÈNE II.

Gillette, Dorothée.

GILLETTE.

Que fais-tu sur ceste porte, affetée? Attentu que ton beau pigeon passe? Que voilà qui est beau, se rendre ainsi serve d'un fraffrannier! Est-ce là l'obeyssance que tu portes à ta mère? Tu ne fais jamais ce que je te commande.

DOROTHÉE. Ains je ne fay que ce que vous m'avez apprins. N'ay-je pas le visage poly, la façon gentille, la contenance gracieuse, sous lesquels je cache une langue demanderesse, un esprit trompeur, un corps venal, un front hardy, une main ravissante, un entendement subtil? Voilà le sommaire de vos enseignemens.

GILLETTE. Adjouste-y le proverbe de Dame

Liberée, que la courtisanne doit avoir les yeux beaux, le courage faux, la face de miel et le cœur de fiel, le visage rare et l'esprit avare, la bouche riante et la main trayante. Jadis, la bonne ame de ma mère avoit accoustumé de me dire que tes semblables devoient avoir le visage d'aymant pour attirer les cœurs de fer, la main de poix pour prendre toute chose, les parolles de succre pour amorcer et alaicter les personnes, l'estomac d'albastre, affin qu'il soit beau et sans pitié; et, pour te le dire en un mot, elle devoit estre comme les gluaux, que jamais les oyseaux ne touchent qu'ils n'y laissent des plumes.

Dorothée. Qui est celuy qui jamais m'a accostée à qui je n'aye rongé les biens, l'estomac et le cœur?

Gillette. Cela est vray. Mais combien de fois t'ay-je dit que tu n'entretiennes point Constant? Comme m'as-tu obey? Que t'a-il donné? que t'a-il fait porter en la maison? O la belle chose! tu cours après un je ne sçay qui, et te mocques du medecin, qui, s'il ne te peut donner, te ruë. Par la mercy Dieu, s'il ne m'apporte de l'argent, il n'entrera point ceans. Que je te voye plus parler à luy ny mesme luy faire signe!

Dorothée. Vous me tueriez plustost, je le vous dy.

Gillette. Je ne te deffend pas d'aymer ceux qui ne viennent jamais les mains vuydes, mais que tu laisses là ces damoiseaux et friquenelles où il n'y a rien à gaigner; fay caresses à ce capitaine qui revient de la guerre tout chargé d'escus. Entre, et vien embrasser le medecin, qui t'a apporté la plus belle robbe du monde. Fay-luy

semblant que tu es amoureuse de luy ; baise-le, mords-le, accole-le, car il te payera bien.

DOROTHÉE. Qui? ce vieil pourry? Que la peste l'estrangle!

GILLETTE. O sotte! bien heureuse est celle dont un viel rassotté est amoureux! Sçais-tu que dict une glose sur le chapitre troisiesme du livre des *Quenouilles* :

Au viel rassotté fay caresses,
Si en bref veux avoir richesses.

Et plus bas :

Il fait sa cuisine sans lard
Qui ne caresse le vieillard.

Escoute un peu : si tu voyois un anneau d'or en la bouë, ou quelque belle bague en du fumier, ne te baisserois-tu pas pour les prendre?

DOROTHÉE. Pourquoy non?

GILLETTE. La bouë et le fumier, c'est le vieillard, et l'anneau et la bague sont les presens qu'il nous donne ; par quoy, abaisse-toy un peu et ne sois desdaigneuse. Sçay-tu qu'on dit? que :

Le sot vieillard que l'amour picque
Est une très bonne praticque.

DOROTHÉE. Hé Dieu! si d'autre je me rend amoureuse, si je mets mon cœur autre part,

Mon Constant m'ouvre la poictrine
Et un cruel martel me mine.

GILLETTE. La courtisane enjalousée
Quitte un chacun, et, abusée
D'un tout seul, qui luy semble beau,
Vit esclave et court au bordeau.

Aucune plus grande ruine ne peut entrer en la

maison d'une courtisane que celle-cy. Une garce comme toy devenir amoureuse ! hé!

Dorothée. Si je ne puis faire autrement? J'enten tous les jours chanter ces vers, faits de longue main :

> La dame qui n'est amoureuse
> Est une fontaine sans eau,
> Un corps sans ame et un anneau
> Sans une pierre precieuse.

Gillette. Ouy, mais tourne le feuillet, et tu trouveras escrit en grosses lettres :

> A l'hospital court ceste-là
> Qui rien ne grippe et faict cela.

Et en l'autre page :

> Pour un plaisir qui tant peu dure,
> Tout à beau loisir se repent
> Celle qui se fait la monture
> D'un chacun, et qui rien n'en prent.

Dorothée. C'est bien dit. Qui est l'amoureux qui se vante avoir rien gaigné avec moi? Là où je m'attaque, je n'y laisse non plus que si la gresle y avoit passé. Vous verrez comment je sçauray bien aujourd'huy plumer ce capitaine; laissez-moy faire, et si je ne luy feray pas bravement croire que j'ay un enfant de luy ; permettez seulement que je jouysse de cestuy seul.

Gillette. Tu as raison, envoye-luy encores des presens à l'hostel, friande, presomptueuse! Quelle outrecuydanee est ceci ! Il luy est advis qu'elle en sçait plus que moy. Entre viste... A qui parlé-je ?

SCÈNE III.

Fortunat, Constant, Valentin.

FORTUNAT.

Vous soyez le bien venu, seigneur Constant! Dieu soit loué que vous me croirez une autre fois!

CONSTANT. Qu'y a-il?

VALENTIN. Ce qui n'est point et ne peut estre, et ne sera jamais.

CONSTANT. Laisse-le dire. Qu'est-ce qu'il y a de bon?

VALENTIN. Songes, nuées, chimères, chasteaux en Espagne.

FORTUNAT. Faveurs asseurées, promesses certaines, secours opportun, argent content que ma maistresse vous a apresté; elle vous prie tant seulement, comme je vous ay dit une autre fois, que veniez secrettement parler avec elle, mais que la mère n'en sache rien, et que, baillant cet argent à sa mère, vous faciez faire un contrat bien asseuré, afin que puissiez rire ensemble tout le long de l'année.

CONSTANT. En bonne foy, recevray-je donc cet argent?

FORTUNAT. Ouy, vous dis-je; si ne l'avez, prenez-vous-en à moy.

VALENTIN. Si cela se fait, le monde ira à rebours : les questeurs seront honteux, les Espagnols modestes, les Allemens sobres, et tout ira sens dessus dessoubs.

L'aigle aura l'asne pour compagne,

Le bœuf et le gourmand pourceau
Feront le plongeon dedans l'eau,
Et la mouche prendra l'yraigne ;
Plus ne nous produira la terre
Ny herbe, ny feuilles, ny fleurs ;
L'arc-en-ciel sera sans couleurs,
Et la paix aymera la guerre ;
Le printemps sera sans verdure,
L'esté sans espics et chaleurs,
L'automne sans des raisins meurs,
Et l'hyver sans glace et froidure.

Fortunat. Ne t'en recules pas trop, Valentin; tu le verras aujourd'huy. Que veux-tu davantage ?

Valentin. Peut-estre, mais il est incroyable.

Plustost se taira la cigalle,
Et la grenouille fuyra l'eau,
Que ne soit d'une putain sale
L'amant plumé jusqu'à la peau.

Fortunat. Vous le verrez, venez-vous-en avec moi; toutes fois, laissez-moy aller un peu devant, afin que je l'advertisse, et que la mère ne vous voye point sans argent... Ne me voulez-vous pas croire?

Constant. O gentil Fortunat ! conservateur de ma vie ! ne me donnes point une alarme !

Fortunat. Ha ! venez, sur ma foy, et envoyez seulement querir un notaire.

Valentin. Mettez-y telles clauses et conditions que voudrez : la vieille mastine de mère ne laissera de vendre sa fille mille fois le jour.

Fortunat. Va querir le notaire; fay ce qu'on te dit, et ne cause point tant.

Valentin. J'y vas, mais escoustez : souvienne-

de conseiller les malades. Tu sçais bien que la langue oint où la dent poing. Si ce ver te rongeoit autant le cœur qu'à moy, tu ne serois peutestre pas si doux et indulgent comme je suis.

SCÈNE V.

Constant, Dorothée.

CONSTANT.

Jouissez paisiblement de vos nouveaux amoureux, prenez du bon temps avecques eux, caressez-les, je ne m'en soucie pas. Pourquoy me tenez-vous? pourquoy me priez-vous? Laissez-moy aller, laissez-moy.

DOROTHÉE. Je n'en feray rien.

CONSTANT. Pourquoy retenez-vous un qui vient tousjours les mains vuides, qui ne vous a jamais donné chose qui vaille? Laissez, laissez. Pourquoy tenez-vous un qui ne vous ayde?

DOROTHÉE. Pource que je ne puis et ne veux vivre sans vous, mon sang.

CONSTANT. Voicy la fin de nos amours, voicy le dernier ennuy que je vous donneray jamais, les dernières larmes, les derniers soupirs; à Dieu. Cependant demeurez en paix eternellement.

DOROTHÉE. O Dieu! ô moy miserable! en paix! à qui mille martyres, vous qui estes ma paix s'esloignant de moy, feront la guerre! Ha! cruel Constant! Ha! ingrat! abandonner ainsi sans

cause celle qui meurt pour vous! Où est la foy, où est l'amour accoustumée? Hélas! seul soutien de ma vie, ne m'abandonnez pas.

Constant. Laissez-moi! Que vous importe mon amour? Laissez-moy!

Dorothée. Que m'importe la chose dont depend ma vie? Ha! cruel!

Constant. Dieu vous donne assez de biens. Laissez-moi.

Dorothée. Je ne puis avoir aucun bien si je ne le reçoy de vostre main. Ma joye, vous estes mon bien, vous estes ma paix, vous estes mon tout, vous estes ma vie.

Constant. Adieu. Je ne sçaurois plus endurer les façons de faire de votre mère.

Dorothée. Elle sera cause de ma mort si elle me prive de vous, mon cœur.

Constant. Laissez-moy aller où mon sort inique me meine.

Dorothée. Pourquoy ne demeurez-vous icy avec moy.

Constant. Parceque l'insupportable avarice de vostre mère m'en chasse. Demeurez avec Dieu pour tousjours.

Dorothée. Pour tousjours! helas! Hé! mon bien, où voulez-vous aller sans moy?

Constant. Mourir desesperé. Voicy la dernière fois que vous me verrez.

Dorothée. Vous me ferez mourir, et non vous, je le sçais bien.

Constant. O! mauvaise! vous me faites pleurer avec vos larmes de cocodrille; je ne puis plus m'en garder. Baisez-moy, traistresse, baisez-moy.

DOROTHÉE. Amour me serre si fort le cœur que je ne puis plus parler.

CONSTANT. Ha! petite meschante, combien grand confort recevroy-je de ces tiennes larmes si elles venoient du cœur!

DOROTHÉE. Elles ne me partent du cœur! O Constant, Constant! si le martel en estoit sorty, si tu sentois ce que je sens au dedans, tu ne prendrois plaisir de me tourmenter ainsi.

CONSTANT. O Dorothée, Dorothée! si ce depart te faisoit ainsi grand mal qu'à moy, tu ne me refuserois pour un brave malotru.

DOROTHÉE. Il ne m'en fait mal, ô cruel et sans foy! Tenez, ouvrez-moi l'estomac de vos mains, mirez-vous dedans, et ne me faites mourir par vostre grande dureté, par vostre cruelle et meurtrière incredulité.

CONSTANT. Que je vous offense, que je vous tuë, vous à qui je voudrois donner mes ans propres? Ne sçavez-vous que sur ce bel estomac repose mon cœur? que c'est le giste de ma vie?

DOROTHÉE. Baisez-moy, m'amour, embrassez-moi.

CONSTANT. Ce seroit un plaisir si vostre mère n'estoit si mauvaise.

DOROTHÉE. Ne vous ay-je pas dit que ce qu'elle en fait est afin que nostre pauvreté ne nous contraigne vous escorcher seul? Laissez-nous ce peu de temps traire ces deux bestes plaines de laict. Ce capitaine vient de la guerre avec argent frais; ainsi Dieu me garde entière en vostre amour, comme à peine aura-il un baiser de moy. Le reste, je vous le garde, mon thesaur.

CONSTANT. Voyez si vous n'estes pas mauvaise!

voulez-vous que celuy avec lequel vous avez une ancienne familiarité, venant de loing et vous apportant des dons infinis, se contente d'avoir seulement un baiser? A qui voulez-vous vendre vos coquilles?

Dorothée. Ne vous ai-je pas conté que ce capitaine pense m'avoir laissée grosse? je veux feindre avoir fait un enfant, que Silvestre m'apportera tout à ceste heure, et me monstreray encore toute malade et incertaine de ma santé. Ho! pensez-vous, quand je luy voudroy bailler autre chose, que je le peusse faire sans vous? De grace, accordez-moi tant seulement deux heures de temps, mon œillet, et je seray après entierement vostre tout le long de l'année, qu'autre n'y aura part.

Constant. Faites à vostre mode jusques à ce que je puisse avoir de l'argent, et lors je lieray si estroitement vostre mauvaise mère qu'elle n'en eschappera pas comme elle voudroit bien.

Dorothée. Vous l'aurez, certes. Envoyez icy Robert, et vous verrez combien je vous ayme, et si je ne prise pas plus vostre amour que toutes les richesses du monde.

Constant. Voilà le succre dont vous couvrez la medecine que me donnez. Je vous veux contenter : donnez-vous du plaisir avec ce nouveau amant. Cependant je, pauvre banny, m'en iray sans confort, blasmant la tardité des heures.

Dorothée. Allez où il vous plaira, car mon cœur s'en va avecques vous; mais baisez-moi premier.

Constant. Je suis contant. O traistresse! cecy n'est autre chose que mettre le feu près le souffre.

DOROTHÉE. Pleust à Dieu que nous fussions ainsi ensevelis!

CONSTANT. Je m'en vas et laisse mon esprit sur vos belles lèvres de rose et de succre.

DOROTHÉE. Et le mien s'en va avec vous, et je demeure icy froide, morte et sans ame.

CONSTANT. Adieu.

DOROTHÉE. Adieu. Envoyez icy Robert, et sitost qu'aurez l'argent revenez avec le contract. Entendez-vous, m'amour?

CONSTANT. O! que malheureuse est ma condition, que je ne puis vouloir ce que je veux, je cours après ce qui me fuit! Ce cruel tiran ne me laissera jamais en paix; il me chasse, il me tient, il me gehenne, il me desrobe, il m'escartelle, il m'espouvante, il me tuë. Je suis desormais si hors de moy, que je ne sçay que je fais ny que je veux. Là où je suis je ne suis pas, et là où je ne suis pas je suis; ce que je ne veux pas je veux, et ce que je veux je ne veux pas. La vieille me chasse, la jeune me retient; ceste-cy me console, ceste-là me desconforte. L'amour m'esguillonne à luy donner, ma pauvreté me le deffend; celle-là me desrobe, ceste-cy me donne. Helas! quelle tempestueuse onde est ceste-cy qui combat ma pauvre amoureuse ame! Tantost je suis dessus, tantost dessous; maintenant au ciel, et ores au profond de la terre.

SCÈNE VI.

Le Capitaine, *Bracquet*, son serviteur.

Bracquet.

Ha! ha! ha!

Le Capitaine. Tu t'en ris, grosse beste?

Bracquet. Ha! ha! ha!

Le Capitaine. Ouy, ouy, je luy donnay un coup de pied au cul si furieusement, que je luy rompy le col sur la place. Mais que dirois-tu, qu'ayant mis la main à la barbe du compagnon, je la luy tiray d'une roideur que je la luy arrachay toute nette, et la machoire quant, si que le pauvret demeura sans menton et tout desfiguré?

Bracquet. Ha! ha! ha! Et ceste beste-là s'eschappa ainsi sans machoire?

Le Capitaine. Il s'eschappa.

Bracquet. Comment peut-il manger?

Le Capitaine. Il vit de choses liquides. Que dirois-tu, qu'il n'y a pas long-temps qu'en l'hostellerie des Cinges, je trouvay une troupe de fendans qui beuvoient, l'un desquels, par sa male fortune, s'attaqua à moy pour raison de la seance à table. Je, qui n'ay accoustumé frapper telle canaille avec les armes, m'accostay de luy avec un visage riant, puis luy baillay sur une temple un coup de poing si penetratif et bien assis, que les assistans virent les nœuds de mes doigts sortir par l'autre oreille.

Bracquet. Les nœuds de vos doigts?

LE CAPITAINE. De mes doigts, ouy.

BRACQUET. Par l'autre oreille?

LE CAPITAINE. Ouy, par l'autre oreille. Toute la compagnie s'esleva contre moy, qui me donna occasion de faire preuve, par ma foy, ridicule. Ha! ha! ha! En premier lieu, je ne laissay aucun qui ne portast mes marques : à l'un j'escrasai le nez, à l'autre je deschiray les oreilles; à cestuy-cy j'esgrastignay les jouës, à cet autre je plumay les cheveux. Mais de mille coups que je fis lors, deux me pleurent grandement : le premier, c'est que je donnay un si grand coup sur les chesnons du col d'un miserable, que les deux yeux luy tombèrent visiblement en terre.

BRACQUET. En terre?

LE CAPITAINE. En terre.

BRACQUET. Bon soir et bonne nuict!

LE CAPITAINE. L'autre, je laschay un revers si furieusement à un qui avoit fait semblant de mettre la main à l'espée, que, l'ayant failly, l'impetuosité du vent qui sortit de ma main luy mit le feu en la barbe, si qu'elle luy fut bruslée toute d'un costé. Si j'estois vanteur, je sçay que je dirois; mais tousjours le taire ma pleu, et cependant manier les mains. Il est malseant à un homme se vanter, car, quoy qu'il soit, la verité est tousjours cogneuë. Je sçay que je suis monstré au doigt par les ruës depuis que je chargeay si bien ces Anglois coüez qui descendoient et prenoient terre à Dieppe. Ne crois-tu pas que chacun parle de moy?

BRACQUET. Jusques aux cabarets, aux petites ruelles destournées, en la rue des Muets, on parle de vous; on vend desjà l'histoire imprimée de vos beaux faits.

Le Capitaine. Le sçais-tu bien, par ta foy?

Bracquet. Si je le sçay? n'en vendoit-on pas hier des chansons au coing des Malheureux? Je voudrois que vous eussiez esté present; o! que vous eussiez esté ayse! On les bailloit pour deux liards. Hé! comme le poltron les chantoit bien et sur un bon chant! O! quelle rime! Je pense que je vous diray bien quelque chose du commencement.

Le Capitaine. Et ceste legende me nomme-elle par mon nom? Dy, dy, je te prie.

Bracquet. Or, escoutez si cela se peut entendre d'autre que de vous :

Si voulez ouyr les faits d'armes
Et prouesses de Brancquefort.
Qui un camp entier de gens d'armes
Par sa vaillance a mis à mort,
Escoutez ce que je veux dire,
Et je vous feray trestous rire.

Le Capitaine. O! que cela est bon! Achève.

Bracquet. Je ne me souviens du demeurant : tant y a que c'est une chose belle ; aussi ne peut-elle estre autre, puis qu'on parle de vous.

Le Capitaine. A-on mis les ruynes, les combats, les duels, les hazards, les bruslemens, les fuites des ennemis, les poursuites, nos retraites, bien que rares, les escarmouches, les siéges, les victoires? Tout cela y est-il par le menu?

Bracquet. Nenny, de par le diable! nenny, Par le menu! Faictes vostre compte que le tout ne pourroit tenir en trois rames de papier.

Le Capitaine. J'estois bien esbahy, car il ne peut estre autrement. Voyez comme les choses se sçavent! D'où diable ont-ils sceu cela, veu que je n'en parlay jamais à personne? Voilà grand cas.

BRACQUET. Enfin, tout le monde vous cognoist pour tel que vous estes.

LE CAPITAINE. La presence sert encores de beaucoup. Combien de malotrus tremblent-ils quand ils me voyent, sans sçavoir autre chose de moy! Ha! ha! ha! je me ry que, comme je rouille mes yeux en la teste et fronce mes sourcils, je voy le peuple tout paoureux, la canaille paslir, les coquins me redouter, les femmes souspirer après moy. O! si n'avois autre chose à faire, combien de pauvrettes rendrois-je jalouses jusques au mourir! Avec quelle devotion penses-tu que Dorothée, que j'ay laissée grosse, m'attend? La friande tomba pasmée quand je party, il y a presque dix mois. Je pense qu'elle a enfanté.

BRACQUET. Allons la trouver.

LE CAPITAINE. Atten; je me veux un petit parer, affin que je luy plaise davantage.

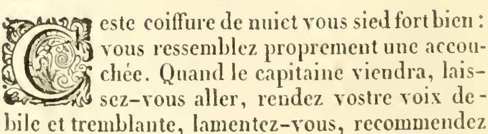
BRACQUET. Vous luy plairez bien ainsi.

LE CAPITAINE. Accoustre-moy mes chausses, nettoye-moy. Entre icy.

SCÈNE VII.

Silvestre, vielle servante; *Dorothée, le Capitaine, Bracquet,* sans parler.

SILVESTRE.



Ceste coiffure de nuict vous sied fort bien: vous ressemblez proprement une accouchée. Quand le capitaine viendra, laissez-vous aller, rendez vostre voix debile et tremblante, lamentez-vous, recommendez

souvent l'enfant à la nourisse ; ce pendant, je prendray garde quand le brave viendra.

Dorothée. Mettez-moy cest oreiller soubs les reins, encores un peu plus bas ; ainsi le voilà bien.

Silvestre. Prenez encore ceste robbe fourrée sur vous et ce coussin sous vostre coude. Je vas espier quand il viendra ; mais faictes bien.

Dorothée. Voulez-vous apprendre aux chats à esgratigner et aux lièvres à courir? Laissez faire à moy ; si je luy laisse une chemise sur le dos, il s'en pourra contenter.

Silvestre. Voicy le capitaine qui vient; je l'ay veu.

Dorothée. Est-il encores bien loin?

Silvestre. Icy près, il se haste ; il vous pourra bien ouyr à ceste heure. Plaignez-vous, ma maistresse, lamentez-vous.

Dorothée. Nourrisse, baillez le sein à cest enfant; bercez-le, ne le laissez crier. O quel tourment est celuy des pauvres mères! je ne l'eusse jamais pensé; helas! je n'en puis plus.

Silvestre. Le voicy ; faictes bien la malade. Dieu vous gard de mal, seigneur capitaine. Jesus! que je suis ayse de vous veoir en bonne santé! Vous soyez le bien venu; vrayement, vous vous estes bien fait attendre.

Le Capitaine. J'ay ruyné cent citez depuis que ne m'avez veu ; toutesfois, je n'ay jamais manqué de vous saluer par mes lettres de main en main.

Silvestre. Il est vray; mais qui ayme fort veut autre consolation que de lettres. Combien de larmes! combien de souspirs, mon Dieu!

Le Capitaine. Est-il vray? Comment se porte-elle?

DOROTHÉE. Helas ! ô quel tourment, Jesus !

SILVESTRE. Fort mal depuis qu'elle ne vous a veu; escoutez comme la pauvrette se plaint.

LE CAPITAINE. Est-elle accouchée?

SILVESTRE. Elle a fait le plus beau petit garçon du monde.

LE CAPITAINE. Me ressemble-il? Dy vray.

SILVESTRE. Comme deux gouttes d'eau. Le petit meschant ne veut en façon quelconque tenir ses mains liées ; il veut tousjours un cousteau au poing ; il a desjà un courage de lyon.

LE CAPITAINE. Ho! ho! il est mien. Voilà le meilleur signe que je voye, car, quand j'estois en maillot, j'arrachay un œuil à ma nourrisse, parce qu'elle me vouloit menasser.

SILVESTRE. La dolente a esté quinze jours enfermée en la chambre, et maintenant s'est un peu fait porter à l'huys pour prendre l'air. Dieu vueille que ceste licence qu'elle s'est donnée sans l'ordonnance du medecin ne luy face mal ! Quand quelqu'un a mal, toute chose luy nuit.

LE CAPITAINE. Entrons. Attend icy, Bracquet, jusques à ce que je te face appeller.

DOROTHÉE. O chetive que je suis ! Où es-tu allée, Silvestre ? que fais-tu ? où es-tu ? Tu me laisse bien icy toute seule, sçachant en quel estat je suis !

SILVESTRE. Escoutez : elle se trouve mal, elle m'a appellé. Madame, prenez courage, je vous apporte la meilleure nouvelle du monde.

DOROTHÉE. Je ne puis avoir bonne nouvelle jusques à ce que mon amy soit revenu de la guerre.

SILVESTRE. Et s'il en est de retour ? et s'il est icy ?

Dorothée. Qui? Mon œil! mon ame! mon repos! O ma vie, vous soyez le bien arrivé!

Le Capitaine. Le foudre de la guerre, ayant quitté les armes, retourne gaillard reveoir sa très-chère dame, et s'esjoüit de la retrouver hors de danger, enrichie d'un petit garçonnet.

Dorothée. Vous soyez le très bien venu, mon cœur. Je suis quasi morte; je sçay que me plantastes des douleurs au corps qui m'ont mal menée, helas! O Dieu! ô! quelle douleur!

Le Capitaine. Ne te fasches du travail, ma joye, puisque tu es delivrée d'un beau petit garçon, qui, s'il ne forligne de la vertu et force du père, emplira bientost ta maison des despouilles ennemies.

Dorothée. Il seroit bien meilleur quelle fust plaine de bled, affin que la faim ne nous estrangle avant que ce temps vienne.

Le Capitaine. Faim? peu de courage! peu de foy! Pren cœur.

Dorothée. Vous voyez comme je suis; je me trouve encores toute foible et debile. Prestez-moy un peu vostre bras, je vous prie, mon bien: je ne puis encores soustenir ma teste.

Capitaine. Je viendrois au travers des ennemis, les armes au poing et au milieu des harquebouzades, te soulager, ô ma douce bouchette, ô mon ame savoureuse! Ce n'est sans cause que je te porte si grande affection, mon petil œil.

Dorothée. Vous me le monstrez mal, demeurant si long-temps.

Le Capitaine. Tu le verras tantost. Je t'ay fait apporter les deux plus beaux petits chiens du monde, qui ne sont pas si gros que le poing, blancs

comme neige et barbets jusques aux pieds. Par la mort de Pilate! c'estoit le present qu'un prince d'Allemaigne envoyoit au roy, que j'ay osté au colomnel des reistres, qu'après j'ay fait mourir, ayant desfait toute son armée.

DOROTHÉE. Me voilà bien refaicte! il ne me falloit que cela pour ayder à manger nostre pain! Toutesfois j'ayme bien tout ce qui me vient de vostre part, mon mignon; il faudra que les nourrissiez, et moy aussi.

LE CAPITAINE. Ne te soucie point de cela, ma tourterelle; entrons. Ho! combien vous les aymerez, car ils sont gentils, masle et femelle; ils t'en feront des petits où prendras plaisir; ils jappent, ils courent, ils mordent, ils vont requerir, ils rapportent; bref, ils font merveilles. Bracquet, apporte ce velours. En voicy du figuré, beau par excellence, pour te faire une cotte, mon cœur.

DOROTHÉE. Me voilà bien pourveuë! Pour un si grand mal un petit present: je voy bien que devenez vilain; un si grand bienfait ne se paye point qu'avec grande ingratitude. Vous vous en allastes, beau sire, et me laissastes icy grosse, desesperée à cause de vostre depart et sans aucune provision. Je sçay la façon de faire des gens de guerre: ils leschent environ quatre jours leurs amoureuses et puis les laissent là.

LE CAPITAINE. La pasque est plus haute que je ne pensois; cest enfant me coustera. Bracquet, baille encores ceste pièce de bural de soye et ceste autre de camelot de Turquie. Tenez, mon bien, contentez-vous; aymez-moy, ne vous faschez point.

DOROTHÉE. Je me contente, je vous pardonne;

mais encores faut-il payer les façons de ces ac coustremens.

Le Capitaine. Faictes venir le tailleur et me laissez faire.

Dorothée. O ma vie ! o mon bien ! que ce soit donc tout à ceste heure, car vostre presence fait pœur à tous mes maux. Baisez-moy, m'amour; baisez-moy.

SCÈNE VIII.

Gillette, Dorothée, le Capitaine.

Gillette.

Voicy, mon capitaine, un beau present que je vous fay, un beau musequin qui vous ressemble plus que mousche. Je sçay que ne sçauriez dire qu'il n'est pas vostre. O quel visage de brave! c'est vous tout craché; c'est vostre nez, vostre front, vostre bouche, vos yeux tout faits, excepté qu'ils ne sont pas droictement si chastaigners. Voyez, regardez comme il se demeine, le meschant! il rit! Qui est cestuy-cy? papa. O quel beau poupard! Baisez-le, tenez-le, prenez-le entre vos bras, faictes-luy caresse.

Dorothée. Ho! pour l'amour de Dieu, ne le laissez pas cheoir!

Le Capitaine. Je vous prie, ne me le laissez point entre les mains, car je ne sçaurois si peu le presser que je ne lui froisse les os, tant j'ai la prinse forte.

. Dorothée. O pauvrette que je suis! Ne lui

laissez pas. Le traistre m'a quasi faict mourir. Ha ! helas ! Je ne me porte encore point bien, helas !

GILLETTE. Il est besoin que faciez provision de beaucoup de choses. Il faut du vin pour la nourrisse, affin qu'elle ayt plus de laict, car il ne cesse de tirer nuict et jour ; il la mange. Il faut des langes, des couches, des drappeaux, des beguins, de la fleur, du laict, de l'huille, des chandelles, du bois, du charbon, des fagots, et mille autres choses qu'il faut tous les jours. Je sçay bien qu'il m'en couste !

LE CAPITAINE. Cela est raisonnable. Tenez : voilà dix escus.

GILLETTE. Et le salaire de la nourrisse ? deux escus par mois.

LE CAPITAINE. En voilà quatre. Qu'y a-il davantage ?

GILLETTE. Baillez encore à la pauvrette de quoy avoir un pelisson, affin qu'elle ait meilleur courage de se lever la nuict quand l'enfant crie.

DOROTHÉE. Elle merite.

LE CAPITAINE. Tien, bonne beste, voilà encore trois escus. Je voy bien que cest enfant me coustera bon.

DOROTHÉE. Et à la pauvre Silvestre ! Je fusse morte si elle ne m'eust secournë ; je sçay qu'elle a eu sa part du travail.

LE CAPITAINE. C'est raison : voilà quatre escus pour elle. Il me couste desjà plus de cent escus d'estre aujourd'huy venu ceans.

GILLETTE. O miserable pouilleux ! ce petit mignon en vaut plus de cent mille. Vous avez un peu de mal à la bourse, et la dolente a esté malade au mourir ; vous n'y pensez pas.

Dorothée. Hélas! ô que je me trouve lasse! Ostez-moy d'icy, le vent me fait mal à la teste. Aydez-moy, ma mère. Capitaine, prestez-moi la main, soustenez-moy.

Le Capitaine. Très volontiers; appuyez-vous sur moy. Laissez que je la meine tout seul, car, avec la force de ce bras, je leverois un elephant. Ne vous laissez pas aller, ains soustenez-vous bien, mon cœur. Cancre! que vous avez le cul pesant!

Dorothée. Les forces me defaillent, je le vous dy.

Gillette. Dieu soit loué que tu es hors de danger! Je voudrois que l'eussiez veuë il y a huit jours! La mort et elle, c'estoit tout un. Ce ne sera mal fait, seigneur capitaine, que la laissiez un peu reposer. Revenez sur l'heure du disner, nous mangerons de compagnie.

Le Capitaine. Je le veux bien. Ma vie, prenez courage; ne vous souciez de rien.

Gillette. Sylvestre! ô Silvestre! La voicy; laissez-la mener à nous deux. Allez-vous-en, adieu.

Le Capitaine. Adieu.

SCÈNE IX.

Le Capitaine, Bracquet.

LE CAPITAINE.

Bracquet, as-tu veu ce beau petit garçonnet? Il n'aura pas trois ans que je luy attacheray le poignard sur le cul, et l'exerceray en toutes sortes d'armes.

BRACQUET. Ce seroit trop tost; attendez qu'il ait dix-huit ou vingt ans.

LE CAPITAINE. Vingt ans! Je veux qu'en cet aage il ait esgorgé mille princes, ruiné cent royaumes, saccagé une infinité de provinces. Par Dieu! je n'avois pas quinze ans que je fis ce que je te vas dire. Estant en un cabaret où il n'y avoit pas beaucoup à manger, se trouva un fendant qui coup à coup prenoit tout ce qui estoit de bon au plat. Moi, qui suis tousjours plus prest à quereller qu'un Allemant à boire, voyant qu'une autre fois ce gourmand y remettoit la main, chacq! avec mon cousteau je la luy attachay sur le champ au plat, et, mettant l'autre main à la dague, je l'envisage d'un regard courroussé et le tiens tousjours ainsi attaché jusques à ce que j'eu disné. Le malheureux trembloit, l'hoste trembloit, les serviteurs trembloient. Que veux-tu? Je les espouvantay de telle sorte qu'il ne se trouva personne qui, à la sortie, eust la hardiesse de me demander un liard.

BRACQUET. Vous trouvez tous les jours choses

nouvelles; jamais vous ne m'en aviez rien dict. O le beau trait!

LE CAPITAINE. Fay ton conte que j'en ay fait cent et cent de plus beaux que je n'ay jamais dit à personne. Le plus grand defaut qui soit en moy est qu'il n'y a point de tesmoins quand je fais tels actes genereux, et la memoire s'en pert, parce que je ne publie jamais mes prouesses, pour ne sembler estrer trop grand vanteur. Ho ! si cet enfant me ressemble, je sçay qu'il n'attendra qu'on le picque pour l'attirer au combat.

ACTE III.

SCÈNE I.

Valentin, Fortunat.

VALENTIN.

Le contrat de ces deux vaches sans laict que nous achetons est dressé ; on y a mis toutes les herbes de la Sainct-Jean, avec tant de clauses que c'est belle diablerie : elles sont prinses mieux que par le nez. Neantmoins, avec tout cela, il me semble veoir que ceste vieille enragée nous met en quelque nouveau labirinthe. Sous cet argent, il m'est advis que je voy reluire l'hain qui nous doit attacher par la gorge, car toute putain qui donne n'est pas hors de soupçon. Je sçay bien ce que je dis :

Tu n'as jamais qu'il ne te couste bon,
D'un hostellier les frivolles caresses,

Ny d'un barbier l'agreable fredon,
Ny les presens de garces flatteresses.

Mais voicy Fortunat; j'apprendray de luy quelque chose.

FORTUNAT. Tu sois le bien trouvé, Valentin! As-tu le contract?

VALENTIN. Aussi bien eusses-tu l'argent!

FORTUNAT. Je vas tout de ce pas le querir. Va et dy à Robert qu'il vienne vers la Belle-Croix, et tu verras s'il ne l'apporte pas.

VALENTIN. D'où l'avez-vous eu? Dy-moy, je te prie.

FORTUNAT. De ce viel medecin, sçais-tu?

VALENTIN. *De cujum pecus*, de ce brave amoureux de ta maistresse? Et comment l'a-on peu avoir?

FORTUNAT. Il preste des accoustremens, des chaisnes et des bagues pour aller en mascarades, et, sitost que je les auray, je les iray mettre en gage pour cet argent qu'il faut trouver. Fay donc que Robert se trouve où je t'ay dit, car incontinent je luy porteray les soixante escus.

VALENTIN. Et où est mon maistre?

FORTUNAT. Il s'en va, parce que le medecin est leans, qui toutes fois en doit incontinent partir. Vas donc viste et ne perds point temps.

VALENTIN. Je m'en vas, adieu.

SCÈNE II.

Dorothée, Adrian, le Medecin.

DOROTHÉE.

Baisez-moy une fois devant que vous en aller. Le mal me vienne si vous n'estes vaudois, traistre, meschant! Vous m'avez, ce croy-je, ensorcelée.

ADRIAN. Ouy, mais la robbe et l'argent sont les charmes.

DOROTHÉE. M'envoyerez-vous pas donc ces accoustremens et ces chaisnes pour aller en mascarade?

LE MEDECIN. Je le feray.

DOROTHÉE. Fortunat vous atten en la maison pour cela. Et quand me reviendrez-vous veoir?

ADRIAN. Pleust à Dieu que les accoustremens refussent sitost en la maison!

LE MEDECIN. Tout incontinent, petite friande.

ADRIAN. Jamais! jamais!

LE MEDECIN. Viendray-je ce soir coucher avec toy?

DOROTHÉE. Ouy, si vous m'aimez, mon desir. Hé! ne vous en allez si tost, mon cœur.

LE MEDECIN. Adieu..... Laisse-moy, folastre, qu'on ne me voye avecques toy.

DOROTHÉE. Adieu.

LE MEDECIN. Allons, Adrian. Je ne sçay comme aujourd'huy je ne suis creve de rire: comme est-il possible que ce sot ait esté si gruë? Ha! ha! ha!

ha! je sçay qu'elles ont tondu le pauvre mouton jusques au vif, et d'une belle façon. Ha! ha! ha! c'est peut-estre pour ce qu'il ne baisoit le petit enfant. Se peut-il faire qu'un homme soit si aveuglé!

ADRIAN. Je prie Dieu que nous ne soyons en la mesme barque; il vous en pend autant au nez.

LE MEDECIN. Tu en veux conter; j'ose bien dire qu'elle n'use point de feintise envers moy.

ADRIAN. Je le veux bien.

LE MEDECIN. Elle meurt après moy, te dis-je; je ne me puis desfendre d'elle. Pense-tu que je ne cognoisse bien quand les caresses procèdent du profond du cœur? M'auroit-elle descouvert un tel secret, montré le piége tendu à autruy? Un enfant supposé? Elle m'ayme comme son frère, elle me cherit comme son vray amy, mais avec quelle seureté, quelle confiance! Je l'aimeray de tout mon cœur tant que ces mains tasteront les pouls et que ces yeux regarderont les urines.

ADRIAN. Les caresses que je voy que l'on vous fait seroient fortes assez pour me le faire croire, si le payement n'y estoit adjousté

LE MEDECIN. Ouy, payement, tu l'as trouvé. Ains il me la faut prier une heure si je veux qu'elle prenne quelque chose de moy. On ne sçauroit trouver en tout le monde une plus honteuse fille qu'elle.

ADRIAN. Honteuse? ha! a-elle esté honteuse d'escorcher jusques aux os ce sot capitaine?

LE MEDECIN. Qu'importe cela? elle me l'avoit dit auparavant.

ADRIAN. Elle en dira autant de vous à un autre.

Le Medecin. Ains elle ne vouloit point de la robbe en façon quelconque.

Adrian. Toutes fois elle l'a prinse, et dix escus au bout, et puis les chaisnes que luy voulez envoyer.

Le Medecin. Elle ne l'a prinse pour autre cause sinon crainte de me faire courrousser, et, quant au reste, elle me l'a demandé pour aller en mascarade, tant elle s'asseure de moy! Et, pour le regard de ces escus, je ne pouvois moins, par ce qu'elle est grassette, doüillette, ronde comme un œuf, de façon qu'elle ne se peut prendre à ceste robbe, qui a servy à ma femme, laquelle est plus maigre et seiche que les os d'un trespassé, et à ceste cause la luy falloit eslargir; autrement, elle ne luy eust de rien profité.

Adrian. Je vous dy, Monsieur, que la vieille est meschante, la fille rusée, et l'une et l'autre malicieuse. Ne vous fiez point en elles. Ha! ceste vieille a mille mauvais signes ou marques. Pour le premier, elle est remplie de proverbes et brocards. Oyez ce que dit le texte :

La vieille qui est brocardeuse
Cache soubs un paisible front
Une guerre aspre et furieuse,
Et jusque aux os la laine tond.

Et de sa barbe, qu'en dites-vous ?

Si tu rencontres par la rue
Une femme qui est barbue,
Passe outre et lui crache en la veue,
Ou à beaux cailloux la salue.

Ces signes vous semblent-ils pas mortels? Prenez cet autre. Sçavez-vous comme on doit croire à un

bossu? Comme à un trompeur. Dieu vous garde des bossus! Escoutez :

Le bossu poingt comme une ortie;
Sa foy ne garde et trompe; enfin
On ne peut entrer au moulin
Que la robbe ne soit blanchie.

Le seigneur Agreste, que cognoissez, avoit tousjours en la bouche mille bons proverbes, que tous les jours je cognois estre veritables. En voicy l'un :

Cil qui d'un bossu s'accompagne
Fait un semblable et pareil gain
Que fait la mouche avec l'yraigne,
Ou qui pour argent prend l'estain.

LE MEDECIN. N'en doute point. Croy-tu que je sois si hors de moy que je ne sente au nez si on me veut bien ou non, à moi? Ha! je jure Dieu qu'elle est perdue en mon amour; elle court après moy, elle me pince, elle me mort, elle me veut manger tout vif. Quand je dy que je m'en veux aller, elle se desespère, se jette contre terre, bref fait rage.

ADRIAN. C'est ce qui me fait soupçonner.

Caresser outre le devoir,
Bien payer afin d'en r'avoir,
Monstrer à tous un bon visaige,
Gaigne des hommes le courage.

LE MEDECIN. C'est à propos.

ADRIAN. Ouy, à propos. Oyez cet autre :

La courtisanne qui t'embrasse,
Et qui ses bras au col te lasse,
T'ayme bien peu et feint beaucoup,
Et enfin te perd tout à coup.

Le Medecin. Laissons cela, et va faire provision de quelque chose de bon pour le soupper, afin qu'allions nous resjouir avecq' elles; vivons, puisqu'il plaist à Dieu.

Adrian. Baillez donc!

Le Medecin. Vien çà. Entrons et dy que nous venons de visiter un malade, enten-tu?

Adrian. C'est assez.

SCÈNE III.

Robert, seul.

Robert.

Malheureuse Genièvre! tes maladies sont si contraires et discordantes entre elles, que le remède qui peut ayder à l'une nuit à l'autre. De quoy sert au feu qui te cuit au dedans d'avoir trouvé les moyens de retenir ton maistre au dehors? L'embrasement croistra, puis que le secours de ces deniers sera cause que ton beau soleil, plongé en l'amour de Dorothée, se cachera. O! combien de journées te conviendra-il pleurer, combien de nuictées veiller, pour l'erreur que maintenant tu as commise! Patience, si ce bon heur me vient que ceste fille se descharge du faix de son ventre, car je n'atten autre chose. J'ay trouvé la servante, qui m'a dit qu'elle alloit haster la sage-femme, et que les heures tenoient la pauvrette. O Dieu! prestez-moy vostre secourable main et m'aydez à sortir de ce labirinthe! Mon maistre m'a commandé que je

l'attende icy. Comme demeure-il tant ? Mais le voicy.

SCÈNE IV.

Robert, *Constant.*

ROBERT.

Bonjour, Monsieur.

CONSTANT. As-tu cet argent ?

ROBERT. Ouy; tenez, il est enveloppé dans ce mouchoir. La dame vous prie qu'alliez tout à ceste heure la trouver, avec le notaire et le contract.

CONSTANT. O ma vie ! ce bien fait ne me sortira jamais de l'entendement. Je vas ouyr la lecture du contract, et puis je l'iray incontinent trouver.

ROBERT. Allez, car elle vous attend ; et me permettez, je vous supplie, que je voise un tour jusques en la maison... La teste me fait mal.

CONSTANT. Va, et te tiens bien chaudement.

SCÈNE V.

Adrian, seul.

ADRIAN.

Je sçay que sitost que la vieille sera venue, qu'elle fourrera sa pelisse de ce bon vin de Velery. Ho ! quel breuvage pour enchanter les fumées et chasser la colère de l'estomac ! Je vas faire comme les oyes, je me

veux baigner le bec à chaque morceau. Je ne beuz jamais en jour de ma vie autant ny d'un meilleur courage. J'ay descouvert à ma maistresse les amours et larcins de mon maistre; elle m'en sçait bon gré. Auparavant, l'endiablée me hayssoit à la mort; mais maintenant, elle commence à me regarder d'un œil friant et amoureux. Elle me met le bras sur l'espaule que je parle à elle; elle me prend par la main et me promet qu'elle se laissera gouverner par moy. Je luy dy souvent ce prouverbe :

Si à la renverse on vous jette,
N'en dites mot, ma godinette;
Ains souffrez qu'un gentil garçon
Fouille soubz vostre pelisson.

Elle en rit et me donne tousjours meilleur courage de m'asseurer de son amour. J'en viendray à bout. O quel bon temps je prendray! Mes semblables ne sçauroient trouver meilleure aventure que se rendre seigneurs de leurs maistresses. Je sçavois bien ce que disoit tousjours le bon Olivier, lequel ne chantoit jamais autre chanson :

L'on ne peut avoir rien de bon
Si l'on ne baise sa maistresse,
Et si d'une bonne façon
L'on ne la fringue et la caresse;
Mais si souvent tu l'esperonne
Et luy fais ce qu'elle ayme bien,
Elle te sera toujours bonne,
Et si n'auras faute de rien.

ACTE IV.

SCÈNE I.

Bracquet, le Capitaine.

BRACQUET.

Au diable soit le deffy! Vous voulez vous perdre avec cet effronté Angevin, qui jamais ne vient au point! Il y a deux heures que devrions avoir disné.

LE CAPITAINE. Que veux-tu? Si ceux qui ont quelque dispute à desmesler viennent pour me demander mon advis et conseil, les renvoyeray-je? C'est grand malheur que d'avoir trop d'entendement. Cependant on nous atten: une heure leur dure mille ans. As-tu prins garde comme elle s'est attiffée, comme elle s'est fait belle quand elle m'a veu? Soudain elles me viendront embrasser, combien qu'elles ne me reviennent guères ny que j'en face conte. Voilà pourquoy je me fais tant attendre.

BRACQUET. Vous ne les aymez point? Pleust à Dieu que le pape m'aymast autant!

LE CAPITAINE. La mine que j'en fais, c'est de peur de les desesperer, cognoissant combien la fille m'ayme.

BRACQUET. Si vous ne l'aymez, pourquoy luy donnez-vous ainsi en gros?

LE CAPITAINE. L'obligation que je luy ay à cause de cet enfant me lie et contraint à luy vouloir bien, afin de n'estre veu ingrat.

Bracquet. Estes-vous bien asseuré que cet enfant est vostre?

Le Capitaine. Comment, si j'en suis asseuré! N'as-tu pas veu comme il me ressemble? Et puis, penserois-tu que je voulusse endurer qu'homme vivant m'ostast ce qui m'appartient? Malheur à qui le voudroit entreprendre! Il est mien, j'en suis asseuré. Il ne faut que les putains se gabbent de moy; et puis ne vois-tu pas de quelle affection elle m'ayme? Voilà pourquoy je luy fais des demonstrations extravagantes; autrement, qu'ay-je affaire d'elle? Crois-tu que, si je me fusse voulu abbaisser soubs l'obeissance des femmes, je ne trouvasse des roynes, des princesses, qui seroient ayses que je les regardasse d'un œil amoureux? Il ne s'en peut trouver un pareil à moy.

Bracquet. Quoy! qu'un pareil à vous ne se peut trouver au monde? Pourquoy me le dites-vous? on le sait bien, car, quand je vas après vous, il n'y a femme qui ne me demande qui vous estes, où vous demeurez. Je ne vous ai pas tousjours dit combien vous estes desiré. Il n'y a pas longtemps que, comme vous passiez par une ruë où il y avoit force belles et gracieuses dames assemblées en un monceau, sitost qu'eustes passé outre, elles coururent après moy, et, me tirant par le manteau, me demandoient qui vous estiez.

Le Capitaine. Comment te disoient-elles?

Bracquet. Mon amy, qui est ce paladin? puis vous regardoient par une grande merveille. Mais une de la compagnie, par ma foy la plus belle, se print à dire : O le bel homme! ô comme il me plaist! Regardez quelle belle contenance, quelle disposition de corps! Mon Dieu! que celle-

là est heureuse qui peut coucher avec luy !

LE CAPITAINE. Ha! ha! ha! elle disoit cela? Qui sont-elles?

BRACQUET. J'oubliois le meilleur : elles m'ont promis des collets de chemises et de beaux mouchoirs, et que je vous meine aujourd'huy passer par là. Je croy qu'elles attendent desjà au milieu de la rue.

LE CAPITAINE. Ouy, vrayement c'est pour elles ! Elles m'y peuvent bien attendre tout à loisir. O! que c'est une grande misère que d'estre beau outre mesure ! On ne le penseroit pas. Tu as tousjours un varlet ou une chambrière à ta queuë qui te prie que tu te laisses veoir, tantost de bouche, tantost par faveurs, tantost par lettres, et tantost elles-mesmes passent et repassent mille fois par devant ta porte pour te veoir. Mon Dieu ! quel rompement de teste c'est de les escouter et de leur respondre! Par la croix que tu vois en ceste espée, j'ose dire qu'en telle nuict j'ay eu quatre assignations en diverses maisons riches et magnifiques où rien ne me manquoit.C'estoit pitié que de mon fait : je ne dormois point toute nuict, mais je la partissois, et, une expediée, je m'en allois à l'autre. Enfin ceste practique m'a fasché, si que je me suis mis à suivre les armes, à ruiner murailles, deffendre boullevards, saccager pays, mettre à rançon les paysans trouvez au labourage, emmener vaches, brebis et pourceaux. Mais ne perdons point temps... La porte est fermée, frappe vistement ; fay ouvrir.

BRACQUET. Tic, toc, holà! qui est leans?

LE CAPITAINE. J'avois en ce temps-là mille faveurs : mes coffres estoient plains de chemises,

de coiffes, de monchoirs et d'autres jolivetez qu'elles me donnoient.

Bracquet. Que diable font ces femmes ? je croy qu'elles n'ouvriront jà.

Le Capitaine. Si feront ; frappe une autre fois.

Bracquet. Tic, tac, toc.

Le Capitaine. Holà ! follastre ! Mais voy comme asseurement elle se mocque de moy ! Ce n'est qu'amitié. Ouvre, friande !

Bracquet. Ces mocqueries ne me plaisent point avant disner. Si j'estois vous, je me courroucerois. Holà ! tic, toc.

Le Capitaine. Tu es un lourdaut : ces jeux sont proprement la salade, ou la saulse d'amour. Tu n'entends le mestier.

Bracquet. Je me contenterois d'un disner positif, sans ceste salade. Je voy bien que l'hoste nous veut heberger.

Le Capitaine. Que diable est cecy? Holà ! m'amour, ne me tenez plus icy en aboy ; ouvrez.

Bracquet. Voire, voire, vous l'ay-je pas bien dit?

Le Capitaine. Si vous me mettez en colère, je jetteray la porte par terre, je vous accoustreray le visage à la mosayque, si menu que ressemblerez à une mappemonde. Frappe deux coups tant que tu pourras.

Bracquet. Tic, tac... Prenons party, mon maistre, et allons disner en l'hostellerie, car l'heure de gouster est desjà passée.

Le Capitaine. M'en aller!... Je ne sçay qui me tient que je ne rompe les dents à ces maraudes ! Je voudrois veoir qui m'en oseroit empescher ! O ciel ! approche, mettons l'huys en dedans.

BRACQUET. Non faites ; il y a par avanture des gens leans qui vous pourroient offenser.

LE CAPITAINE. O poltron sans courage ! qui est celuy qui craint si peu sa vie qu'il veuille estriver contre moy ? Tac, tac, tac.

SCÈNE II.

Adrian, desguisé ; *le Capitaine*, *Bracquet*.

ADRIAN.

Qui est cest asne qui si indiscrettement frappe à ceste porte. Que cherches-tu, museau de porc ?

BRACQUET. Cancre !... Gouvernez-vous sagement, nous sommes morts, mon maistre : la chose est faite à la main.

LE CAPITAINE. Soit, morts ; fussent-ils mille, je ne les crain point. Tu as menty par la gorge, coquin !

ADRIAN. Atten, atten-moy, poltron, que je t'alle crever la cervelle, bouc cornu !

BRACQUET. Mon maistre, retirons-nous, qu'il ne nous tue. Faites ce que je vous dy.

LE CAPITAINE. O ciel cruel ! pourquoy n'ay-je maintenant avec moy mon chastie-sots, mon espée, mon amy, à deux mains, pour escarteller cestuy-cy ? Retirons-nous un peu à quartier.

ADRIAN. Où es-tu, gros baudet ? où es-tu, ladre croustellé ? Approche !

BRACQUET. Ne bougez et me laissez faire, qu'il ne vous advienne quelque malencontre. Ha !

frère, n'entrez en colère, nous ne vous demandons rien.

Adrian. Quoy, frère? Ne t'approche, que je ne te crève! Par le corps de ma vie, meschans, si vous approchez de dix pieds de cette porte, je vous dechicqueteray si menu, que les fourmis vous emporteront! Où pensez-vous estre, asnes, indiscrets, pendars?

Bracquet. Allons deçà, il n'y a rien icy à gaigner; allons, mon maistre, et me croyez.

Le Capitaine. Ha ciel! qu'il me faille endurer un tel affront, qu'un coquin me brave, me crie et me chasse comme un connil!

Bracquet. Donnez-luy la vie : quel honneur vous seroit ce destriver contre un marault?

Le Capitaine. Ce seul respect le garantit; autrement, je luy allois humer la veuë. Je ferois bien gageure que le malotru a pissé en ses chausses quand il m'a veu tourner les yeux en la teste; regarde qu'il ne m'a pas attendu. Il n'a pas si tost mis le nez dehors qu'il s'est vistement retiré en la maison, et a fermé l'huys sur luy. As-tu veu comme il a blesmy?

Bracquet. Il ne faut point tant vous amuser devant ceste porte; vous ne considerez pas quelle gent il peut y avoir en la maison. Que sçavez-vous, si vingt ou trente vous venoient courir sus?

Le Capitaine. Ha! connil, tu as peur? Mire-toy en moy. S'ils estoient cent fois autant, penses-tu que je les craignisse?

Bracquet. Et toutes fois vous vous estes retiré pour un seul.

Le Capitaine. Je me suis mis à ce coing pour me barricader. Quand une multitude de canailles te

court sus, soustien le premier effort ; tu les chasseras adonc comme le faucon chasse les pigeons.

BRACQUET. Et si, à la première rencontre, ils me tuent? Il n'est rien meilleur que jouer au plus seur et s'enfuyr. Vive la poltronnerie !

LE CAPITAINE. Fuyr? Dieu m'en gard! Plus tost perdre mille vies que de reculler d'un pas. Voicy la première fois. Il me semble, quand je me trouve aux mains, que je suis en un banquet, que je suis aux nopces.

BRACQUET. Hé! cela n'est un banquet solemnel : il n'y a rien de bon pour vous.

LE CAPITAINE. O comme tu dis bien! Je cognois maintenant que tu l'entends. Un mon semblable ne devroit jamais venir aux mains sinon pour escarteller cent hommes, abbattre et froisser cornettes et enseignes, et mettre mille soldats en routte.

BRACQUET. Mais qu'eussiez-vous fait de la chair d'un tel porc? Elle vous eust fait mal au cœur.

LE CAPITAINE. Tu dis vray. Allons chercher le capitaine Tailbras, le capitaine Brisecuisse, Brafort, Cachemaille, Pinçargent, Grippetout et mes autres amis; puis retournons faire bravade à ces poltronnes.

BRACQUET. Allons, mais disnons premièrement.

SCÈNE III.

Constant, Fortunat, Valentin.

CONSTANT.

Es-tu là, Valentin? Il n'est plus possible que je puisse supporter l'insolence et trahison de ces meschantes. Comme puis-je esperer que me serve mon contract, si nonobstant iceluy la vieille carongne reçoit des presens d'un autre?

FORTUNAT. Hé! revenez, de grace, seigneur Constant; ma jeune maistresse vous en prie, par l'amitié que jamais luy avez portée, que ne soyez jaloux et que n'ayez aucun soupçon sur celuy qui est envoyé par un vieillard pourry, glaireux et puant. Et quoy! voudriez-vous estre jaloux de luy? J'ay ouy dire au notaire que ce jourd'huy est franc et n'est comprins au contract, et que là où les feriez convenir aux consuls, que vous ne gaigneriez pas.

VALENTIN. Par mon ame! le notaire l'entend; ce convenir, ces consuls, sont ceux qui vous donneront le tort. Vous ne tiendrez pas vostre courage, non; je le vous ay dit autres fois, trop effroyable est la memoire et souvenance de ces convenuz et consuls :

Comme retourne le thoreau
Devers sa genisse amoureuse,
Au foyer la vieille frilleuse
Et le cerf au frais du ruisseau,
Comme au jeu courent les pipeurs,

A la danse la pastourelle
Le tendre enfant à la mamelle
Et les mousches à miel aux fleurs,
Ainsi l'amant accoustumé
Aux ardeurs et à la caresse
De son amoureuse maistresse
Retourne en son sein bien-aymé.

CONSTANT. Bien aymé, soit ce que l'on voudra. Tant y a que l'avarice de la mere est forte assez pour me faire convertir cette amitié en haine. Trop grande est sa despense, et trop lourdes et insupportables sont les injures de ces malheureuses, nées à la malice et à la trahison, et qui n'ont point de joye qu'elles jouissent de leurs [illegible], de leurs [illegible], ou elles [illegible] de presens. [illegible] Auront-elles quelque jour affaire du pauvre Constant, non.

FORTUNAT. Je voy que voulez faire mourir de deuil la pauvrette, et vous la plaindrez après. Hé! seigneur Constant, la malice de la mere ne doit prejudicier à la bonté de la fille, qui ne peut vivre sans vous. Pensez que c'est elle qui vous a trouvé cet argent.

VALENTIN. O la belle occasion de faire la paix, puis que sommes recherchez de l'ennemy! Entendez-y, mon maistre, entendez.

CONSTANT. Paix! qui ne veut estre amy ne m'en parle point. Oste-toy d'icy, poltron, et ne te presente jamais devant moy.

FORTUNAT. Hé! Monsieur, que vous ay-je fait? je ne vous ay jamais offencé. Attendez un peu.

CONSTANT. Oste-toy de mes costez, mouche [illegible]! Vous ne valez tous rien. Allons en la maison, Valentin.

VALENTIN. Allons, puis que le voulez; mais

vous pourriez espargner ceste peine, car vous n'y serez sitost entré que voudrez retourner.

Constant. Retourner! tu verras.

SCÈNE IV.

Fortunat, seul.

FORTUNAT.

O ciel! ô sort ennemy! j'enten la voix de ceste pauvre Susanne, qui est en travail d'enfant. C'est à ceste heure que nous sommes morts! il n'y a plus de remède! c'est fait de nous! O pauvre Robert! ô Susanne! mon cœur, que sera-ce de vous? Par mes fraudes et tromperies, je vous ay mis la hart au col. O chetifs! ô pauvres innocens! vous porterez la peine de ma malice, de mon iniquité, et moy, qui suis cause de tout le mal, je me sauveray. Ha! il n'en sera rien, car, vous perduë, je ne veux et ne puis vivre. J'ay peché, et non vous, et par ainsi raisonnablement la peine m'est deuë. Je me retireray seulement jusques à ce que j'entende le succez de cecy, qui ne peut estre sinon cruel, et, selon que le tout en ira, je me resouldray de vivre ou de mourir.

À la danse la pastourelle,
Le tendre enfant à la mamelle
Et les mousches à miel aux fleurs,
Ainsi l'amant accoustumé
Aux faveurs et à la caresse
De son amoureuse maistresse
Retourne en son sein bien-aymé.

CONSTANT. Soit aymé, soit ce que l'on voudra, tant y a que l'avarice de la mère est forte assez pour me faire convertir ceste amitié en hayne. Trop grande est la despense, et trop lourdes et insupportables sont les injures de ces malheureuses, nées à la malice et à la trahison, et qui n'ont point de foy. Qu'elles jouyssent de leurs capitaines, de leurs favoris, qu'elles crèvent de presens, si auront-elles quelque jour affaire du pauvre Constant, ouy.

FORTUNAT. Je sçay que voulez faire mourir de deuil la pauvrette, et vous la plaindrez après. Hé! seigneur Constant, la malice de la mère ne doit prejudicier à la bonté de la fille, qui ne peut vivre sans vous. Pensez que c'est elle qui vous a trouvé cet argent.

VALENTIN. O la belle occasion de faire la paix, puis que sommes recherchez de l'ennemy! Entendez-y, mon maistre, entendez.

CONSTANT. Paix! qui me veut estre amy ne m'en parle point. Oste-toy d'icy, poltron, et ne te presente jamais devant moy.

FORTUNAT. Hé! Monsieur, que vous ay-je fait? je ne vous ay jamais offencé. Attendez un peu.

CONSTANT. Oste-toy de mes costez, mouche canine! Vous ne vallez tous rien. Allons en la maison, Valentin.

VALENTIN. Allons, puis que le voulez; mais

vous pourriez espargner ceste peine, car vous n'y serez sitost entré que voudrez retourner.

Constant. Retourner! tu verras.

SCÈNE IV.

Fortunat, seul.

Fortunat.

O ciel! ô sort ennemy! j'enten la voix de ceste pauvre Susanne, qui est en travail d'enfant. C'est à ceste heure que nous sommes morts! il n'y a plus de remède! c'est fait de nous! O pauvre Robert! ô Susanne! mon cœur, que sera-ce de vous? Par mes fraudes et tromperies, je vous ay mis la hart au col. O chetifs! ô pauvres innocens! vous porterez la peine de ma malice, de mon iniquité, et moy, qui suis cause de tout le mal, je me sauveray. Ha! il n'en sera rien, car, vous perduë, je ne veux et ne puis vivre. J'ay peché, et non vous, et par ainsi raisonnablement la peine m'est deuë. Je me retireray seulement jusques à ce que j'entende le succez de cecy, qui ne peut estre sinon cruel, et, selon que le tout en ira, je me resouldray de vivre ou de mourir.

SCÈNE V.

Dorothée, Gillette.

DOROTHÉE.

C'est un mauvais signe que Fortunat ne revient point. Je voy bien que Constant ne veut plus venir ceans. Que sera-ce de luy? Que maudits soient le serviteur, le maistre et le present, qui viennent troubler nostre contentement! mais encores plus ma fascheuse mère! Que le mal luy vienne, la sale pouilleuse! Le pauvret a juste occasion. Que maudite soit-elle, et ce vieil moisy!

GILLETTE. Mais toy, eshontée, penses-tu que je ne t'entende pas barboter? N'as-tu point de honte, vilaine, ingrate, mal apprinse, presomptueuse? Est-ce ainsi que l'on fait à sa mère, mescognoissante, qui ne considères pour le bien et profit de qui je suis avaricieuse, pour qui je respagne? Vien çà, malheureuse; respond-moy, dy, parle, pourquoy fay-je ces choses? à quelle fin? pour qui, dy? pour toy, ou pour moy? O coquine! je sçays bien que tu voudrois te prester à cestuy-cy et à cestuy-là pour rien, te donner du plaisir, courir où l'appetit te meine, et au bout de l'an, plaine de chancres et pourrie de verolle, aller mourir à l'hospital sans avoir denier ny maille pour t'acheter un morceau de pain. Voilà la fin, voilà le port où arrivent tes semblables.

DOROTHÉE. Hé! ma mère, ayez compassion d'une pauvre amoureuse. Vous sçavez que c'est du monde. Voulez-vous, me pensant espargner

quelque petite chose, me faire mourir? Cela vous semble-il un beau gain?

Gillette. Ha sotte! ce mal demange et ne tue pas, mais bien la necessité. Le martel d'amour se passe en une sepmaine, mais la disette t'accompagne jusques à la mort.

Dorothée. Mais quel profit de ce present rongneux qui ne vaut trois grosselles? Pourquoy ne l'avez-vous refusé?

Gillette. Bon! refusé!

Celle qui un present refuse,
Et qui, trop sotte, ne le prent,
Bien souvent elle s'en repent,
Et sa grande bestise accuse.

Dorothée. Et si je voulois respondre, je trouverois bien moyen de renverser ce proverbe, car, comme l'avarice vous enseigne, ainsi l'amour m'esguise l'esprit:

La dame que l'amour affole
Ne refuse jamais son bien;
Après luy tousjours son cœur volle,
Et son vouloir ne change en rien.

Vous ne vous souvenez plus quel contentement c'est que de se trouver parfaitement amoureuse, de quelle paix on jouyt et quel plaisir on reçoit. Fy de l'or! fy de l'argent! un baiser de mon Constant vaut plus que tout le monde. Souvienne-vous un peu des vers que m'aprint l'amy à qui vous vendistes ma tendre virginité? Il ne vous en souvient plus, et à moy si fait:

Bien heureux ceux qu'amour tient enlacez
Bien fortement d'un lien volontaire;
L'effort du temps ne les sçauroit desfaire,
Ains meurent uns, l'un et l'autre embrassez.

GILLETTE. Je t'ay mille fois dit, friande, que ces vers ne sont faits pour toy. Tu te trompes, sotte que tu es! Tu penses que Constant t'ayme, cela se peut faire ; je le croy aussi. Et bien! posons le cas que son père le marie ou qu'une autre luy monstre bon visage, ne te plante-il pas là pour reverdir? ne tourne-il pas les espaules? Ouy, si qu'il ne te donneroit un verre d'eau. Comment feras-tu? Tu perdras doublement, et l'amant et ce que tu luy devois desrobber. Parquoy, ma fille, demeurons encores sur nostre advantage : battons à l'environ, menons les mains, ballayons la maison, frappons le cloud tandis qu'il est chaud du brasier d'amour; ne laissons aucun venir ceans les mains vuydes, et qui ne pourra donner beaucoup qu'il donne peu : toute chose nous est bonne. L'un baille de l'argent, l'autre des chaisnes et joyaux, l'autre des habits; l'autre paye l'huille, l'autre le pain, l'autre le bois et le charbon. Cependant le monceau croist, la maison s'emplit et la bourse augmente. Faisons comme la formis : tandis que tu es en ta beauté, emplissons le grenier pour l'yver qui approche. Voy ces cheveux blancs... c'est l'yver, c'est la neige et les glaçons de nostre aage. Tu deviendras ainsi. J'ai eu comme toy les joues polyes et le visage delicat. Pleust à Dieu qu'en cest aage quelqu'un m'eust conseillée comme je te conseille! j'aurois chèrement vendu ce que j'ay mille fois donné pour rien, dont je me repens. Où sont maintenant les trouppes des amans qui me caressoient, ou la frequence des chevaux qui environnoient ma maison? où sont les aubades, les resveils, les festes, les comedies? Tout cela s'est esvanouy en fumée : à peine me daignent sa-

luer ceux qui autresfois m'ont adorée. Fay à ma mode, sotte, tandis que ton aage vert le permet; fourny la maison, appreste le viatique à la viellesse, qui bientost changera tes cheveux d'or en argent, te crespera le front, aplatira tes joues, rendra tes lèvres de coral noires et baveuses, flestrira les roses de ton sein et fera que ces deux rondes et belles pommes qui s'enflent sur ta poictrine deviendront lasches et comme deux vessies sans vent. Ne fay comme la corneille, qui durant le beau temps s'es jouyt à la fraischeur, sans se souvenir de l'yver prochain; et, quand le mauvais temps vient, la malheureuse crie, se plaint et se desespère. Il est force que je te dise un sonet à ce propos, que j'ay apprins de Symonne d'Arimène, lors qu'elle enseignoit sa fille comme je fay toy. Escouste :

La corneille esventée et la sage formis
Sont l'exemple et pourtrait de cette nostre vie :
L'une fait bonne chère en la saison fleurie,
Et l'autre avec travail desrobe les espis.

Mais quand le morne hyver, paresseux et remis,
Couvre le champ de neige et de gresle arrondie,
Ceste-là d'un chacun ayde et secours mendie,
Et l'autre use des biens qu'en reserve elle a mis.

La corneille tu es, ô sotte et sans cervelle!
Pour autant qu'au plus beau de ta saison nouvelle
Tu gourmandes la fleur de tes jeunes amours.

Et cependant le temps, qui à rien ne pardonne,
Flestrira tes beautez, puis n'auras plus personne
Qui ait pitié de toy sur l'hyver de tes jours.

Mais c'est assez... entrons en la maison.

SCÈNE VI.

Severin, Valentin.

SEVERIN.

Y a-il quelque autre qui le sçache que Constant, qui estoit avec vous?

VALENTIN. Un laquais et encore un notaire, ce m'est advis.

SEVERIN. Le laquais a-il tout ouy?

VALENTIN. Comme moy.

SEVERIN. Qui est ce laquais?

VALENTIN. C'est le frère de Robert, qui a fait le mal.

SEVERIN. Vous le deviez arrester, affin qu'il ne le dist.

VALENTIN. Il ne nous en souvint pas à l'heure. Le mal est que je croy que vostre fils a fait appeller des gens.

SEVERIN. Helas! ô Dieu! ô moy miserable! la chose est publiée partout! la maison est vituperée! On ne peut plus dissimuler. A quoy es-tu reduit, pauvre vieillard! Il te conviendra souiller tes mains en ton propre sang! A quel mal m'a reservé mon sort rigoureux! Ne retient-il pas le meschant soubs bonne garde, affin qu'il ne s'enfuye?

VALENTIN. Et de quelle sorte? Il l'eust desjà tué si je ne l'en eusse empesché, l'admonnestant qu'il se conseillast avec vous.

SEVERIN. Et quel conseil luy puis-je donner en ces choses sans conseil? Que peut-on faire au-

tre chose sinon couper la gorge à l'un et à l'autre, affin que le monde y prenne exemple.

Valentin. Mon maistre, souvenez-vous que vous estes reputé estre le plus sage homme de ce quartier; ne vous donnez ainsi en proye à la douleur. Vostre fille est-elle la première? Ventre saint gris! n'en y a-il pas d'autres qu'elle?

Severin. O Susanne! Susanne! flambeau et ruyne de ta maison, ennuy et mort de ton miserable père, blasme eternel de ton frère!

SCÈNE VII.

Adrian, le Medecin.

Adrian.

Vous tremblez? Que le cancre vous mange, amoureux d'estafilades! Vous avez peur?

Le Medecin. Peur! tu ne me cognois pas. Il n'y eut jamais en toute l'université escolier plus mauvais que moy; j'estois un diable: jamais je n'arrestois en place. C'est le froid qui me fait trembler.

Adrian. Cheminez donc et vous hastez, afin de vous eschauffer.

Le Medecin. Par le ventre d'un bœuf! si je ne l'avois promis, je n'yrois jà. Mais quoy! la chetive se desespereroit; elle ne dormiroit point toute nuict.

Adrian. Mort que j'atten! on ne se peut mieux mocquer des dames que n'aller où elles attendent. Ne les trompez point.

Le Medecin. Et si ces soldars que j'ay tantost veu me disent pis que peste?

Adrian. Ha! ha! ha! Que leur avez-vous fait?

Le Medecin. Comme participant de la mocquerie, ayant fait semblant que j'estois le medecin en ce supposé accouchement.

Adrian. Il n'y a point de danger en cela.

Le Medecin. Ce sont parolles. Soldars, hé! soldars! Appren-moy à les cognoistre : ils jouent des mains à tors et à travers.

Adrian. Qui leur ouvrira la maison? Pensez-vous qu'elles soient si gruës que de les laisser entrer? N'ayez peur, j'iray devant et vous donneray tousjours le loisir de vous sauver; n'ayez crainte, peu de courage!

Le Medecin. Peu de courage! Ce n'est la crainte qui me fait faire cela, mais la consideration. Penses-tu que, s'il falloit jouer des cousteaux, que je ne voulusse estre de la partie?

Adrian. Venez donc, prenez resolution. Vous tremblez?

Le Medecin. Atten, je te prie : il m'est venu envie d'aller à mes affaires; je reviendray incontinent.

Adrian. Cest asne fiente de pœur. Si ce n'estoit que j'ay promis à ma maistresse de le faire prendre à ce soir, je laisserois le poltron faire à sa teste; mais je l'esguillonneray tant qu'il y viendra. Ce vieil radoté a plus de soixante ans, et veut devenir amoureux, puis chie en l'ordon. Je veux entrer et le faire sortir.

ACTE V.

SCÈNE I.

Adrian, *le Medecin*, deguisé en maçon.

Adrian.


hargez proprement cest auget sur vos espaulles et tenez bien. Vous tremblez? il semble qu'ayez la fièvre quartaine.

Le Medecin. Est-il bien?

Adrian. Plus haut, ainsi. Mais ne tremblez point!

Le Medecin. Cest habit sent trop son mecanicque, je ne voudrois pas pour je ne sçay combien qu'il fust sceu. Enfin, je n'ay pas le courage de me presenter à elles en ceste façon, cela repugne trop à ma profession.

Adrian. Amour n'a respect ny à mortier ny à cyvette : ces choses sont de ses fruicts.

Le Medecin. Comme est-il possible que je leur puisse plaire en cest habit?

Adrian. Si elles vous ayment de bon cœur, vous leur plairez en tous habits ; si elles cherchent le profit, elles le prennent en la bourse mesme.

Le Medecin. Je te dy que je ne me plais point aller de nuict.

Adrian. Je le croy, mais puis que l'avez promis.

Le Medecin. Je l'ay promis et m'en repen.

Adrian. Venez çà. Que diable voulez-vous que ces soldars facent d'un maçon?

LE MEDECIN. Et si je suis cogneu, n'ayant ny le langage ny les façons de faire d'un tel homme?

ADRIAN. Ne sçauriez-vous faire l'indiscret, l'asne?

LE MEDECIN. Comme fait-on? enseigne-moy.

ADRIAN. Suivez vostre naturel, vous n'aurez pas grand peine.

LE MEDECIN. Or, bien, puis que je l'ay promis, je veux plustost mourir qu'y faire faute. Marche devant et me fay signe si tu voy quelqu'un de ces couppe-jarets.

ADRIAN. J'y vas.

LE MEDECIN. Escoute, Adrian. Es-tu sourd? que diray-je si quelqu'un me demande que je fais là?

ADRIAN. Ha! ha! ha! que vous y estes pour boucher les trous.

LE MEDECIN. Et approchant, doy-je chanter, ou non?

ADRIAN. Chantez, car vous fredonnerez fort bien, puis que la voix vous tremble au corps.

LE MEDECIN. Chevauche, cheval bastard!

ADRIAN. Ha! ha! ha! venez, venez, il n'y a personne.

LE MEDECIN. Dieu soit loué!

SCÈNE II.

Severin, Patrice.

SEVERIN.

Bref, l'esprit tient beaucoup du divin, car souvent il prevoit de loin ce qui doit advenir, et encores plus de nuict quand on dort, par ce qu'adonc, deschargé du gouvernement de ce corps, qui l'aggrave assez de jour, se peut mieux recognoistre soy-mesme et faire divines operations, par quoy ce n'est de merveilles si tant souvent nous voyons de nuict en songe ce qui après nous advient de jour. Je songeois ceste nuict qu'un chien mastin m'avoit mordu la main gauche en trahison, et que je l'avois prins par le col pour m'en vanger ; mais comme je le voulois froisser contre terre, il s'est changé soudain, et je ne sçay comment, entre mes mains, et est devenu petite chienne si belle et gentille, qu'en ayans prins pitié, je n'ay eu le courage de luy faire mal. Cependant icelle, croissant tousjours en beauté, me leschoit fort doucement la main dextre, me faisant infinies caresses et de la teste et de la queuë. Ma douleur estoit grande, et grande la pitié que j'avois d'elle, mais encores plus grande la douceur et contentement que je recevois de ce leschement de main droicte. Voicy comme se verifie ce que le songe, parmy les fumées et ombres incomprehensibles, m'a monstré : Le chien mastin qui en trahison m'a mordu la main gauche n'estoit autre chose que ce traistre Ro-

bert; la main gauche blessée estoit ma fille deshonorée. Quand j'ay prins le chien par le col, c'est-à-dire Robert, me pensant vanger de l'injure qu'il m'a faite, et que cependant il s'est changé entre mes mains et est devenu petite chienne, c'est-à-dire une pucelle. Je n'enten pas encor que veut signifier le lescher de la main droite; il se peut faire que c'est de mon fils, qui est mon bras droit et le soutien de ma vieillesse. Mais de ce songe me demeure un plus grand doubte que jamais, qui est comme il peut avoir vituperé ma fille, veu que je sçay visiblement qu'il est femelle. Il faut donc que ce soit un autre chien qui m'ayt mordu la main gauche. Patrice m'en esclaircira, lequel j'ay laissé avec Constant, affin que, luy mettant devant les yeux que Robert est femelle, il convainque et combatte l'opiniastreté de Susanne, qui remet la coulpe de son impudicité sur Robert, pour lequel l'impossible combat et le deffend. Je ne sçay qu'en dire, il en sçaura la vérité : car, comme la meschante verra l'impossibilité de Robert, il faudra qu'elle change de propos et qu'elle confesse estre menteuse. Je ne m'y suis pas voulu trouver, affin de ne sembler estre père plus mol et paresseux que l'acerbité de l'injure ne le requiert. Mais voicy Patrice.... Je le veux arraisonner.... Et bien! vous retournez bien resolu! Que dit ceste ribaude, ennemie de son honneur et hommicide de son père? Qui est l'amoureux qui a couché avec elle?

PATRICE. Elle ne vacille point, elle dit tousjours que c'est celuy mesme qu'elle a nommé dès le commencement.

SEVERIN. Qui? Robert? O l'effrontée! Pense-

elle que je sois devenu vescie? Veut-elle crever les yeux à la verité, me paistre de l'impossible? Ne les avez-vous pas confrontez l'un contre l'autre? Qu'a-elle dit quand elle a sceu que Robert est femme comme elle? Comment se veut-elle sauver!

Patrice. Voicy un cas qui vous remplira de merveille et d'estonnement. Croiriez-vous que Susanne l'a vaincuë d'argumens, de raisons, de lieux, de temps? car elle dit: Tu parlas à moy en un tel lieu; tu me dis telle chose en tel jour; je fus avec toy à telle heure; tu m'embrassas; nous commençames par telle occasion; tel accident nous advint. Cest autre, oyant ces raisons, se taist, se plaint, pleure, et le confesse tacitement; toutes fois, comme vous voyez, l'impossibilité le desfend. Salomon ne sçauroit tirer conclusion de ceste chose.

Severin. Ah meschans! je la tireray bien, Patrice.

Patrice. Et comment? Vous y aurez fort affaire.

Severin. Les empoisonnant l'une et l'autre, je m'en despecheray : l'une parce qu'elle a fait un enfant sans mary, l'autre pour ce qu'elle nie ce dont elle est accusée.

Patrice. Prenons le cas que tout ce que Susanne dit soit vray. Une fille ne peut-elle baiser et toucher une autre? Quel mal y a-il? quelle deshonnesteté? Les femmes ne se baisent-elles pas l'une l'autre tous les jours en nos presences?

Severin. Devoit-elle faire ceste lascheté, estre femelle et comme masle servir par plusieurs années en une maison noble et honorable? Un honneste homme ne peut et doit pas se vanger d'une telle malheureuse que ceste-cy?

PATRICE. N'avez-vous pas entendu l'occasion pourquoy elle l'a fait?

SEVERIN. Et ne sçavez-vous pas pourquoy elle ne le devoit faire?

PATRICE. Prenez garde, Severin, que le coup de ceste vostre cruauté ne tue quant et quant Constant, vostre fils unique.

SEVERIN. Si vous le sçaviez bien, il y a longtemps que luy-mesme eust prins la vengeance, n'eust esté le respect qu'il me porte. Vous l'avez trouvé! Il est plus jaloux et fascheux ès choses d'honneur que je ne suis pas. Pleust à Dieu qu'il me ressemblast aussi bien en autre chose qu'en ceste-cy! Je sçay qu'il n'aura pitié de qui nous a tant offensé.

PATRICE. Que direz-vous quant le verrez pleurer à chaudes larmes à ceste occasion?

SEVERIN. Pourquoy?

PATRICE. Genièvre luy a descouvert la grande amitié qu'elle luy a tousjours portée, luy ramentevant d'une admirable pitié et grace les divers accidens de ses amours: de quoy le pauvret s'est tellement attendry le cœur, que si Genièvre meurt il veut mourir aussi. Le pauvre jeune homme, vaincu des larmes qui en grande abondance lavoient le visage de Robert, meu encores par la nouveauté du faict, et considerant combien grande estoit l'amour que ceste fillette luy portoit, se desespère, se plaint, se fasche de sa tardité, accusant sa trop grande patience. Ceste autre luy rejette la coulpe, luy remettant en memoire tout ce qu'ils ont fait et dit par ensemble. Que voulez-vous? le pauvret maudit l'amitié qu'il a porté à la courti-

sanne, car elle a esté cause qu'il a vescu si long-temps en tenèbres.

Severin. Voicy... Robert est la petite chienne qui me lesche la main droite et faict caresse à Constant, qui n'est seulement ma main, mais mon œil et ma vie. Toutes fois, je ne croy point qu'en luy soit une si grande lascheté de cœur.

Patrice. Entrons, et vous verrez qu'ils pleurent à qui mieux mieux. Ceste-là luy raconte ses ennuis et les tourmens qu'elle a endurez pour luy, et luy se plaint de ce qu'elle ne s'est baillée plustost à cognoistre; l'un pend au col de l'autre, et doucement se caressent. Qui les verroit en prendroit pitié. Mais les voicy. Retirons-nous un peu et les voyons faire.

SCÈNE III.

Constant, Robert.

Constant.

Helas! m'amour, essuye tes larmes, conforte-toy; tes pleurs me tuent, mon cœur. Ne me fay plus pleurer, me ramentevant ce que je touche de la main. Je voy, je cognoy l'infinie amitié que m'as porté; mais comme dès long-temps ceste amitié t'a fait mienne, aussi maintenant la mesme m'estraint et me donne à toy. Amour veut que tu sois mienne, puis que je suis tien. Suffisent les injures que je t'ay faites, dont je te crie mercy, et de tant d'ennuis que tu as souffers à mon occasion. Hé! ne te tourmente ainsi, mon cœur, ce qui sera de toy sera encores de moy.

Fay ce que je te dis, pren courage, et allons trouver mon père, lequel, ou se contentera que tu sois ma femme, et que Suzanne espouse Fortunat, ton frère, ou je ne vivray plus, si je ne puis plier sa dureté. Ce me sera plaisir de mourir avec toy. Pren courage.

ROBERT. Helas! Monsieur, je vous supplie ne me faire point sortir; le cœur et les jambes me faillent.

CONSTANT. Doncques tu as si peu de fiance en moy?

ROBERT. O Dieu! j'accable soubs ceste grand faveur que vous me faites.

CONSTANT. Hé! je te prie, vien... De quoy as-tu peur?

ROBERT. Helas! je suis si debile, que je ne puis soustenir le grand faix de l'esperance que me donnez; et puis l'erreur que j'ay commis en vostre maison et la lourde injure de vostre sœur me mettent en deffiance et menassent de mort.

CONSTANT. Hé! ne pleure plus.

ROBERT. Helas! vostre père ne tiendra compte de mon merite envers vous, mais bien se souvien-viendra de mes fautes. Mais, helas! j'ay ouy du bruit, je crains qu'il ne vienne... Je m'en vas.

CONSTANT. Atten un peu.

ROBERT. Je ne puis.

SCÈNE IIII.

Regnier, *Anselme*, vieillards.

Regnier.

Je croy, par l'effect, que celuy qui premier trouva l'art de la guerre avoit l'estomac de fer et l'esprit de feu, et hazarda sa vie à la mercy de plusieurs et diverses sortes de morts. Que maudite soit la rebellion et les fauteurs d'icelle! car tous nos malheurs viennent de là. Jesus! combien d'incommoditez, combien de perils ay-je encouruz à ceste occasion! la pensée seulement m'en fait venir l'eau au front. Je ne suis pas, ce me semble, encores bien asseuré, combien que je sois entre tant d'honnestes personnes.

Anselme. Je pense qu'on ne sçauroit trouver un exemple plus miserable que le mien, ny homme plus travaillé que moy, qui, pour eviter les guerres plus que civilles allumées en la France par les François mesmes, j'ay par sept ans entiers esté detenu prisonnier entre les lyens de divers voleurs et à diverses fois, où j'ay vescu une vie sans vie! Et ce qui me tuoit le plus en ma captivité estoit les regrets que j'avois d'avoir laissé à la mercy des tirans et de la famine deux miens enfans, sous conduite d'une bonne vieille qui mourut incontinent après mon depart. Or, maintenant qu'il a pleu à Dieu me racheter de la main de ces fiers et cruels barbares, et ayant apprins de vous que mon fils Fortunat est en ceste ville, j'y suis venu

pour le chercher, et premierement pour rendre grace à la divine bonté de ma delivrance, et que mon fils est vivant.

REGNIER. Je le laissay en ceste ville sain et sauf, et, comme par le chemin je vous ay tant souvent dit, l'autre encores, nommé Robert, lequel demeure chez nous.

ANSELME. C'est ce qui me trouble et tient mon esprit en suspens, et ne puis croire que ce soient mes enfans, car je n'euz jamais qu'un fils, et une fille nommée Genièvre.

REGNIER. Je sçay que Fortunat appelle tousjours Robert son frère, et Robert de mesme, et comme tels s'ayment et se visitent souvent, et qui plus est se ressemblent tant, qu'il est impossible croire autrement.

ANSELME. Helas! mon Dieu! c'est ce qui me tourmente. La nuë de mon allegresse se va descouvrant peu à peu, car voicy s'approcher le soleil de verité. Si Robert est frère de Fortunat, mon contentement s'esvanouyt, et toutes mes esperances se consomment en fumée. Allons, je vous prie, car l'insupportable desir que j'ay de m'en esclaircir me cuit la poitrine plus que ne pouvez penser; une heure me dure mille ans. Enseignez-moy un peu la maison de ceste femme où vous dites que Fortunat demeure.

REGNIER. Il n'y a pas loin de nostre logis. Passons par là, je la vous monstreray, et, qui plus est, je vous envoieray Robert sitost que seray arrivé.

ANSELME. Je ne me soucie point de ce Robert, sinon pour l'amitié et ressemblance qu'il a avec Fortunat.

Regnier. Voyez-vous ceste porte qui est à ce coin?

Anselme. Ouy.

Regnier. C'est là où demeure vostre fils.

Anselme. Pleust à Dieu que ce soit le mien!... Je vous laisseray donc, vous remerciant de l'amiable compagnie que vous m'avez faite, et, si je trouve mon fils, je vous promets que je vous feray un present qui vous rendra contant.

Regnier. Nous nous reverrons; je vous iray trouver. Dieu vueille que Robert soit encor vostre! Autrement, je parie sa perte pour cela que je vous ay dit. A Dieu.

Anselme. A Dieu; je n'ay que faire de luy, car il n'est, ne peut estre et ne veux qu'il soit mien.

SCÈNE V.

Anselme, Silvestre, Gillette.

Anselme.

Je recognoistray bien mes enfans sitost que je les verray, car ny mes fortunes, ny ma captivité, ny leur servitude, ny le temps, ne me les ont peu oster de la memoire. Il me semble que je les voy tous deux beaux, vermeils, gentils, le visage rond, les yeux noirs, bref tels qu'ils donnoient envie à un chacun de les veoir. Au moins si je pouvois retrouver le garçon! mais il m'est advis que ce sera quelque autre, par avanture, de mes voisins, qui aura un pareil nom, ce qui ne peut estre autre-

ment s'il a un autre frère. Mais ce ne sera mal faict que je frappe à ceste porte affin de m'en esclaircir. Tic, toc.

SILVESTRE. Qui est là ? Ho ! c'est un estranger. Madame, venez ; un oyseau passager s'est venu mettre en vos rets. Ho ! il est vieil ; il sera bien dur à cuyre !

GILLETTE. Cela n'importe, il fera meilleur potage, pourveu qu'il se laisse plumer.

ANSELME. Corps de diable ! me voicy bien arrivé ! Cestes-cy parlent desjà de me plumer, mais elles n'y gaigneront guères : car tant plus l'oyseau est vieil, d'autant plus mal aysement laisse-il la plume.

SILVESTRE. Que demandez-vous, homme de bien ?

ANSELME. Je desire parler à vous.

SILVESTRE. Attendez, je vous vas ouvrir la porte.

ANSELME. J'atten. Si Fortunat a long-temps esté nourry en ceste maison, je m'atten qu'il aura aprins beaucoup de bien. Mais voicy qu'on ouvre l'huys, et toutesfois je ne voy point Fortunat.

GILLETTE. Que cherchez-vous, Monsieur ? Vous ne me semblez pas estre de ceste ville, est-il pas vray ?

ANSELME. Je suis d'Orleans, et ne fais que d'arriver.

GILLETTE. Vous estes marchant ?

ANSELME. Ouy.

GILLETTE. Quel est vostre trafic ?

ANSELME. Nul, à cause des troubles ; mais auparavant je trafiquois à Paris, à Lyon, par toute la France et l'Italie, et jusques en Levant.

Gillette. En Levant?... Allez, vous ne nous estes pas bon. Aucun n'entre ceans qui ne trafique en Ponant : nous avons affaire d'hommes qui nous donnent, et non qui emportent.

Anselme. Si vous avez quelque chose qui m'appartienne, ne me le voulez-vous pas rendre d'amitié?

Silvestre. Voyez un peu, il a peut-estre donné son cœur, et il le veut r'avoir!

Anselme. Vous dites bien, je cherche mon cœur et mon ame.

Silvestre. Que vous ay-je dit?

Gillette. Nous serons tantost d'accord; vous sçaurez de nos affaires, et nous sçaurons des vostres.

Anselme. Il ne vous coustera rien d'estre les premieres à me faire plaisir; mais, premierement, escoutez ce que je cherche.

Gillette. Nous vous entendons trop, et vous ferons plaisir de nostre marchandise, pourveu qu'encor vous nous faciez plaisir de la vostre. Vous ne recevrez paravanture en lieu de ceste ville plus de plaisir et de contentement que ceans.

Anselme. N'y a-il pas icy un jeune garçon qui a nom Fortunat?

Gillette. Ouy, que luy voulez-vous?

Anselme. Je l'ayme plus que personne du monde.

Gillette. D'où vient ceste amitié? Dites franchement, luy attouchez-vous en quelque chose?

Anselme. Je suis son parent, et le cherche pour son bien et profit.

Silvestre. Son parent?

ANSELME. Ouy, sans faute. Que diriez-vous si j'estois son père?

SILVESTRE. Ho! ho! son père est mort il y a long-temps. Allez, si ne voulez autre chose.

ANSELME. On m'a bien tenu pour mort, mais, Dieu mercy, me voilà. Si ne le voulez croire, confrontez-le-moy, et vous verrez s'il me recognoistra.

SILVESTRE. Laissez-le entrer.

GILLETTE. Entrez.

SCÈNE VI.

Patrice, Regnier.

PATRICE.

Est-il possible qu'il soit tant riche comme vous dites?

REGNIER. Encores plus. Voyez, je ne me trompe point, j'en ay parlé à plus de cent marchans qui le cognoissent, qui m'ont dit que, sans ces maudites guerres icy et sa prison, il seroit deux fois plus riche qu'il n'est.

PATRICE. Vous a-il dit qu'il avoit deux enfans, l'un masle et l'autre femelle? qu'ils n'estoient aagez que d'un an l'un plus que l'autre? qu'il les laissa en la garde d'une vieille qui les vestit d'une mesme pareure et sorte d'accoustremens? qu'il a esté prisonnier? que la fille a nom Genièvre?

REGNIER. Ouy, vous dis-je, et tout par le menu; mais il n'a voulu advoüer Robert pour son fils, parce que je luy affirmois qu'il est masle.

Patrice. La chose est asseurée. O! comme elle est arrivée à temps! Que dites-vous de ceste finette Genièvre, qui a tousjours esté opiniastre et n'a jamais voulu accuser son frère, jusques à ce qu'elle a esté asseurée de la venue de son père? et de Susanne, qui s'est laissée engeoller et introduire en sa chambre Fortunat pour Robert? Le monde s'affine tous les jours.

Regnier. Quoy qu'il en soit, la chose semble incredible, et toutesfois elle est veritable. Mais voicy Anselme.

SCÈNE VII.

Anselme, Patrice, Regnier.

Anselme.

Bon soir. Je me suis bien arrivé avec ces femmes qui se mocquent de moy!

Patrice. Nostre maistre, le sire Severin vous prie le venir trouver tout à ceste heure pour vous dire quelque chose qui importe beaucoup.

Regnier. Venez, si voulez recognoistre un de vos enfans.

Anselme. Qui? Fortunat?

Regnier. Non, l'autre.

Anselme. Je sçay bien que jamais je n'eus qu'un garçon.

Regnier. Venez avec nous, car nous voulons vous bailler le masle et la femelle sains et sauves. Que voulez-vous davantage?

ANSELME. O Dieu! est-il possible ! A peine le crois-je. Allons vistement.

PATRICE. Ne dites ainsi, mais bien qu'il sera en sa puissance, s'il veut, de les avoir sains et sauves.

ANSELME. Helas ! pourquoy ? sont-ils en quelque danger ?

PATRICE. Venez avec nous, vous sçaurez tout.

ANSELME. Dites-moi, je vous prie, qu'est-ce que d'eux ?

PATRICE. Ce qu'il vous plaira. Que voulez-vous ? Or, voicy nostre maison. Entrez, Regnier; faites incontinent venir Fortunat. Peut-estre qu'il s'en sera fuy de peur... Trouvez-le et l'asseurez entièrement.

ANSELME. Je croy qu'il est en la maison; mais ces femmes se vouloient mocquer de moy.

REGNIER. J'y vas veoir. Tic, toc.

SCÈNE VIII.

Silvestre, Regnier, Dorothée.

SILVESTRE.

Qui est là? Ho! ho! c'est Regnier de chez Constant. Que cherches-tu?

REGNIER. Faites vistement venir Fortunat, car je luy apporte les meilleures nouvelles du monde.

SILVESTRE. Est-il vray que ce vieillard est son père ?

DOROTHÉE. Que cherches-tu, Regnier?

REGNIER. Vostre Fortunat, pour le rendre le plus contant homme du monde.

Dorothée. Ce vieillard est-il son père ?

Regnier. Sans doubte, et sçavez-vous comme il est riche ?

Dorothée. Riche ?

Regnier. Très riche.

Silvestre. Je te prie, ne nous trompe point : il ne vouloit pas qu'on sceust qu'il est ceans.

Regnier. Hé ! faites-le venir en asseurance, car voicy son bien. Dites-luy pour enseignes que sa Susanne sera aujourd'hui sa fiancée, et que mon maistre Constant espousera Genièvre, sa sœur, puisqu'on en est contant.

Silvestre. Qui est ceste Genièvre ?

Regnier. Nostre Robert.

Silvestre. Quel Robert ?

Regnier. Le laquais qui venoit tous les jours ceans.

Dorothée. O malheureuse que je suis ! Robert est femme !... Nous avons perdu un amy si ton maistre se marie. Ce sera bien fait de prendre garde à moy, et ne perdre de tout point le capitaine. Je vas envoyer vers luy.

SCÈNE IX.

Fortunat, Regnier.

Fortunat.

Quoy ! mon père est vivant ?

Regnier. Vous l'ay-je pas dit ? il est icy.

Fortunat. En quel lieu ?

Regnier. En nostre maison.

FORTUNAT. Veut-il bien que Susanne soit ma femme?

REGNIER. Ouy, vous dis-je.

FORTUNAT. Et que ma sœur Genièvre espouse Constant?

REGNIER. Ouy.

FORTUNAT. O jour heureux! O moy fortuné! Je te prie, ne me trompes point.

REGNIER. J'en serois bien marry. L'affaire va bien.

FORTUNAT. O comme je te recompenseray!

REGNIER. Dieu le vueille!

SCÈNE X.

La Femme du Medecin, *Adrian*, *Lyonnelle*, servante, en dehors; *le Medecin*, *Dorothée*, *Gillette*, *Silvestre*, en dedans.

LA FEMME DU MEDECIN.

Regarde bien que tu fais, Adrian; ne me meine point dehors si tu n'en es bien asseuré.

ADRIAN. Ha! je sçay bien où j'ay les pieds. Pensez-vous que vous l'eusse voulu dire si je n'en estois asseuré? Venez, vous dis-je.

LA FEMME. Que ce vieil chancy de mon mary se enyvre?

ADRIAN. Il s'enyvre.

LA FEMME. Qu'il m'a desrobbé une robbe pour la donner à une putain?

ADRIAN. Il l'a desrobbée.

LA FEMME. Qu'il luy a donné plus de vingt escus depuis trois jours en çà?

ADRIAN. Il les luy a donnez.

LA FEMME. Je ne le puis croire; et toutesfois tu t'offres de me le faire voir?

ADRIAN. Je le vous feray voir.

LA FEMME. O chetive que je suis! Combien me trompe ce malheureux! Je pensois avoir un mary sobre, continent, homme de bien, et surtout amy de sa femme.

ADRIAN. Et vous avez un mary yvrongne, incontinent, vostre ennemy mortel et amy des putains.

LA FEMME. O Dieu! comme cela se peut-il faire? Je ne le croy pas.

LYONNELLE. Madame, ne vous le disois-je pas bien? Donnez-vous du bon temps, jouyssez encores des plaisirs de ce monde. Que vous en semble? Ces maris sont tous meschans; leurs femmes leur semblent fiel, et toutes les autres sont miel. Que le diable l'emporte!

LA FEMME. Voilà, le meschant alloit tous les jours soupper chez Gautier, chez Martin, avec cestuy-cy, avec cestuy-là, pour mieux lescher le cul à sa vilaine!

LYONNELLE. Je vous l'ay tousjours bien dit.

LA FEMME. O moy malheureuse! combien l'ay-je dorelotté la nuict, pensant qu'il eust employé toute la journée à visiter des malades, hanter les boutiecques des apoticaires, couru toute la ville, et qu'à ceste cause il fust lassé et qu'il avoit besoin de repos, comme il avoit, le ruffien! mais c'estoit pour s'estre trop travaillé ès

jardins d'autruy, laissant celuy de sa maison en friche.

ADRIAN. Allons, je le vous feray surprendre à l'impourveu, et vous verrez beau jeu.

LA FEMME. Allons.

ADRIAN. Arrestez icy.

LA FEMME. Qu'y a-il?

ADRIAN. Si vous voyez vostre mary en juppon avec un chapeau de fleurs sur la teste, à demy yvre, couché au giron d'une dame, le cognoistrez-vous?

LYONNELLE. Pourquoy non?

LA FEMME. Entre mille.

ADRIAN. Venez çà, haussez-vous un petit, mettez icy un pied... Que vous en semble? Le cognoissez-vous? Pensez-vous cela estre visiter les malades, hanter les bouctiques des apoticaires et courir par la ville?

LYONNELLE. En bonne foy, c'est luy-mesme.

LA FEMME. Helas! je suis morte... Ah! traistre! Entrons leans, car je ne puis endurer m'estre fait un si grand tort, et en tirons le poltron par les cheveux.

ADRIAN. Attendez, escoutons un peu auparavant qu'ils font, affin que vous croyez mieux une autre fois.

DOROTHÉE. Embrassez-moy, ma vie; serrez-moy fort. Que diroit vostre femme si elle vous voyoit ainsi enlassé avec moy?

LE MEDECIN. Le mal au Dieu luy envoye, la vilaine, la puante, la sorcière!

LYONNELLE. O pauvre moy! Avez-vous ouy?

LA FEMME. Laisse faire... Qu'il vienne en la

maison, le marault!... C'est toy qui es puant, vilain!

Adrian. Que vous en semble? St! paix! escoutez : vous en oyrez bien d'autres.

Gillette. Verse-moy à boire, Silvestre; je meurs de soif.

Silvestre. Il est raisonnable. Je beuvray bien aussi un coup. O que cela me fait grand bien! Voilà de bon vin.

Lyonnelle. Et nous beuvons du ripoppé!

Gillette. Emply bien, apporte. Monsieur le medecin, je boy à vous.

Le Medecin. Grand mercy, ma mère; je vas boire à toy, mon cœur. Mon petit œil, baise-moy devant.

La Femme. O chetive que je suis! je me meurs. De quel courage ce meschant la baise-il!

Le Medecin. O halaine suave et douce! ô ame delicate! je sens bien que ce ne sont pas des baisers de ma femme.

Dorothée. Quoy! l'halaine luy put-elle?

Le Medecin. Une charongne! un retraict n'est pas plus puant. O quelle mort quand il faut que je l'accolle!

Adrian. Que vous en semble, Madame? Avez-vous ouy?

La Femme. Il seroit meilleur au putier qu'il se fust mordu la langue.

Adrian. Taisez-vous! St! st! st!

Dorothée. Et comment l'aymez-vous, si elle put si fort?

Le Medecin. Comment je l'ayme? Je voudrois qu'elle fust morte il y a dix ans.

La Femme. Je ne me puis plus tenir; je n'en

sçaurois plus endurer. Va-t'en, Adrian. A Dieu.

ADRIAN. A Dieu.

LA FEMME. Je ne suis encores morte, traistre! Je veux vivre pour ta penitence, yvrongne! ruffien! ladre! Est-ce cy l'honneur que tu me fais? Si je te le pardonne, tu as menty par la gorge!

LE MEDECIN. O! ho! ma femme! Bon soir, bon soir.

LA FEMME. Tu te souviens maintenant, yvrongne, que je suis ta femme; il n'y a pas longtemps que tu ne disois pas ainsi.

LE MEDECIN. De grace, ne vous faschez point, je vous prie, mon cœur.

LA FEMME. Que je ne me fasche point! Si je ne te paye, si je ne t'en fais repentir! Hors d'icy, amoureux de merde! debout, sot! debout en la maison.

LE MEDECIN. Je suis perdu!

LA FEMME. Ains trouvé au bordeau au giron des putains! Meschant! vilain! asne basté! tu es encores à couver! Debout, amoureux baveux! debout en la maison!

LE MEDECIN. Miserable que je suis!

LA FEMME. Tu ne te trompes pas, non! Debout, amoureux transi! glaireux! morveux! debout, puant! en la maison!

ADRIAN. Mon maistre est mort; il vault mieux que je voise faire faire sa fosse.

LE MEDECIN. Pardonnez-moy, ma femme; je suis mort.

LA FEMME. Conte un peu, bel estron, comme l'halaine de ta femme put. C'est à toy qu'elle put, chancreux! plus qu'un sepulchre ouvert. L'ha-

laine me put, viel poüacre? Tu en as menty, viel radotté!

Le Medecin. Je me mocquois.

Lyonnelle. Vous ne vous estes pas mocqué quand avez desrobbé la robbe pour la donner à ceste verollée, à ceste truande eshontée, viel fol! qu'il faut en cest aage que vostre femme vous vienne tirer du bordeau! O la chose!

La Femme. Lève-toy, charongne pourrye! lève-toy, demeurant de fumier! et vas en la maison. Et quant à ces miserables qui s'en sont fuyes, je les empescheray bien de rire. Marche, amoureux de paille! marche!... Je ne sçay qui me tient que je ne t'arrache les yeux!

Le Medecin. Pardonnez-moy pour ceste fois; je ne le disois pas de bon. Par ma foy, l'ordinaire des maris est de dire mal de leurs femmes en se jouant.

La Femme. Que je te pardonne? Rien, rien. Faisons du pis que nous pourrons l'un l'autre. Tu trouveras des garces, et je feray ce que je sçauray faire. Je ne veux plus me tourmenter pour un viel sot tout pourry. Puis que la chose doit ainsi aller, va, fay à ta mode; je ne t'en empescheray pas, poltron! yvrongne! meschant! Cherche une femme à qui l'halaine ne puë point, et je me pourvoyeray d'un homme qui soit plus gaillard que toy et qui ne porte point de brayes.



LES CONTENS

COMEDIE NOUVELLE

EN PROSE FRANÇOISE

A Paris

POUR FELIX LE MANGNIER
Libraire-juré en l'Université de Paris, au Palais
en la gallerie allant à la Chancellerie.

M.D.LXXXIIII

Avec privilége du Roy

LES PERSONNAGES

LOUYSE, mère de Geneviefve.
GENEVIEFVE, fille.
RODOMONT, capitaine.
NIVELET, laquais de Rodomont.
BASYLE, jeune homme.
ANTOINE, serviteur de Basyle.
FRANÇOISE, vieille femme.
GIRARD, vieillart.
EUSTACHE, fils de Girard.
SAUCISSON, escornifleur et maquereau.
GENTILLI, laquais d'Eustache.
THOMAS, marchant.
TROIS SERGENS.
ALIX, femme de Thomas.
ALFONSE, frère de Louyse
PERRETTE, chambrière de Geneviefve.



Odet de Tournebu ou Tournebeuf, fils du célèbre Adrien Tournèbe, avoit assisté aux Grands jours tenus à Poitiers, et mourut premier président de la Cour des monnoies, en 1581, âgé de 28 ans. On ne connoît de lui d'autres productions que cette comédie, qui fut imprimée trois ans après sa mort, par les soins d'un ami.

Cette comédie, habilement intriguée, spirituellement écrite, est dialoguée avec simplicité et naturel; quelques scènes sont charmantes de naïveté et de vérité.





A MONSIEUR DU SAULT

Conseiller du Roy, et son advocat general en la Cour de Parlement, à Bordeaux.



Monsieur, les plaisirs que j'ay receu de vous sont si grands et singuliers, que je suis du tout hors d'esperance de jamais pouvoir acquiter la moindre partie de la debte par laquelle vous me tenez obligé à vous rendre service tant que je vivray, si d'aventure vous ne daignez prendre en payement la bonne et parfaite souvenance des biens faits dont je vous suis redevable, laquelle je tesmoigne à toutes sortes de personnes, en tous lieux et en toutes guises. Et veritablement il est bien raisonnable que je face ainsi, puisque mon peu de puissance et vostre grandeur m'empeschent egalement de vous guerdonner de pareilles faveurs que celles dont vous avez usé envers moy. Le plus de ce que je puis faire, c'est une confession et aveu de vos liberalitez et un simple recit de vos louanges, affin que je ne me monstre estre du tout ingrat et indigne des biens que je tiens de vous seul après Dieu ; et encores qu'en tous endroits où je me treuve, je ne face rien plus volontiers que conter à un chacun en particulier toutes les courtoisies dont vous m'avez caressé, bien que je ne le meritasse, je ne me suis nonobstant contenté de cela ; mais, passant outre, il m'a semblé tousjours que je devois les tesmoigner generalement à tout le monde, en quelque façon que ce fust. Pour à quoy parvenir le dernier voyage que je feis à Paris m'a servi aucunement, car, me trouvant au logis de quelques miens parens de par delà, je rencontray en ma voye une comedie escrite à la main, dont Odet de Tournebu, qui est allé de vie à trespas n'a pas long-temps, estoit auteur ; de laquelle je me saisis et feis maistre comme de chose esgarée ou perdue, avec intention deslors de vous en faire un present,

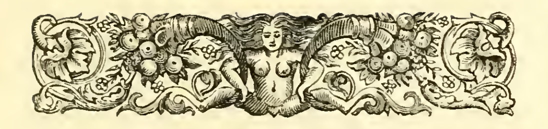
afin qu'estant lassé par les affaires continuelles que vous maniez pour nostre roy, avec l'honneur et renommée qu'un chacun sçait, vous ayez de quoy passer une heure de temps à la desrobée, vous faisant lire ou lisant ceste plaisante histoire : m'asseurant que le don que je vous en fais maintenant ne vous sera que trop agreable, vous estant offert par celuy qui jà long-temps s'est à vous dedié et consacré, partie aussi en consideration du nom de l'auteur, qui est assez cogneu à cause de son père, et maintenant le pourra estre de son chef propre, si vous, qui estes l'advocat des vefves et orphelins et autres personnes miserables, daignez entreprendre la deffence de ce livret contre ceux qui voudroient luy courir sus par leur medisance et calomnie ; vous suppliant, au reste, et tous autres, de croire que c'est icy le moindre œuvre de tout ce qu'on se promettoit de celuy qui le feit en s'esbatant, si Dieu luy eust presté plus longue vie, comme l'on peut juger par cest echantillon, qui, tant pour l'invention du sujet que pour la pureté et nayveté du langage, est assez recommandable, et que je ne vous loueray plus amplement, de peur qu'on ne me reproche que je loue ma marchandise afin de la mieux debiter ; tant seulement vous priray-je d'avoir memoire de moy, et d'honorer parfois de voz commandemens celuy qui se sentira trop heureux de vous faire service.

Vostre humble et affectionné serviteur,

PIERRE DE RAVEL.

SONNET.

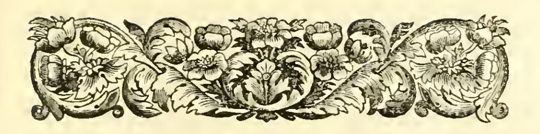
Resjouy-toy, Paris, œil unique de France !
Un de tes citoyens monte sur l'eschafaut
Du Theatre-François, à qui point il ne chaut
De ceder la couronne au comique Terence.
Ainçois, si nous voulons poiser à la balance
Du sage Cristolas le faict ainsi qu'il faut,
Nous trouverons en fin que de Tournebu vault
Trop plus que l'Africain et que son eloquence.
Terence ne faisoit luy seul son beau latin :
Deux grands seigneurs romains avoient part au butin
Et au los qu'il gaignoit par sa douce Thalie.
Il n'est ainsi du nostre ; ains il a ce bon heur
Qu'il n'a second ny tiers qui partisse l'honneur,
N'ayant pour compaguons Scipion ne Lelie.



PROLOGUE.

Mesdames, j'estois venu icy en intention de vous raconter en deux mots le sujet de nostre comedie, comme chose fort necessaire à ceux qui desirent entendre clairement tout le succès des affaires qui s'y manient; mais j'ay pensé en moy-mesme que ma peine seroit inutile, et que je ne le sçaurois mieux declarer ny plus facilement que le poëte mesme, lequel s'est estudié de se rendre si facile, que celuy-là seroit bien lourd d'entendement qui, après avoir ouy reciter les deux ou trois premières scènes, ne verroit incontinent le but où il veut viser. Davantage j'ay pensé que, si je m'amusois a vous faire l'argument, je tomberois en un grand inconvenient, d'autant que, me sentant un peu foible de reins et ayant la voix cassée et enrouée, je ne vous pourrois pas entretenir de longs propos ny faire le devoir ainsy que vos bonnes graces le meritent. Aussi suis-je bien asseuré, quand je serois le plus galant homme du monde, que j'aurois assez de peine à satisfaire aux questions de la moins fascheuse de toute la troupe : car je puis connoistre à vostre mine que vous avez desjà desbouché les trous de voz oreilles, afin de recevoir par icelles le plaisir que l'on peut prendre en oyant reciter matières semblables à celles que nous avons deliberé vous representer. Je laisse à penser à tout bon entendeur si les dames curieuses, comme celles de Paris, se contentent de poires molles et de peu de paroles; encores qu'à la verité elles ayent l'esprit vif et la capacité de leur entendement si grande, que c'est un goufre et abisme duquel on ne

peut bonnement trouver le fond. Au contraire, je puis dire à bon droit qu'elles sont si offres et si importunes, que l'on est contraint de recommencer; et ne se contentent aisement d'une, deux ou trois fois, mais bien souvent se font redire jusques à la septiesme, s'il advient que le jeu leur agrée et que le discours soit gaillard et plaisant, tant que le pauvre homme qui s'est proposé de satisfaire à leurs demandes et appetis se trouve bien empesché, et est, à la fin, contraint de dire: Madame, ie me rens; pardonnez-moy, je n'en puis plus. Asseurez-vous, Mesdames, qu'il n'y a pas un de nostre bande qui ne se sentist trop heureux d'avoir le moyen de vous faire entendre clairement l'argument de la comedie, et, par manière de dire, vous le mettre dans la main. Aussi ont-ils bien deliberé de representer si au vif toutes les particularitez, qu'il n'est point besoin que je me mette tout seul en pourpoint pour tascher à vous le faire mieux entendre qu'eux tous ensemble. Que si, après les avoir oüis, il vous reste encores quelque scrupule, et que vous ayez desir qu'on vous le face plus privement entendre, s'il vous plaist, aussi tost que la comedie sera parachevée, venir derrière ceste tapisserie communiquer avec eux, je m'asseure tant de leur gentillesse et courtoisie, qu'ilz en prendront bien la peine, et besongneront en sorte que toutes les doutes et difficultez que vous leur pourrez faire vous seront sur-le-champ resolues, se sentans bien heureux d'employer tous les nerfs et les forces de leur engin et esprit à celle fin que vous demeuriez satisfaites et contentes. J'ay charge de leur part de vous faire ces offres, et vous asseurer qu'ils ne demanderont point delay ny temps d'advis pour mettre leurs promesses à execution. Ils vous prient par un mesme moyen qu'il vous plaise avoir la patience de vous tenir paisiblement en vostre place, la bouche close et les yeux ouvers, pour deux ou trois heures seulement; lequel temps estant expiré, il vous sera loisible de vous remuer, rire et caqueter à vostre aise en toute liberté de conscience, et sans qu'ils s'en scandalizent en aucune sorte.



LES CONTENS

COMEDIE NOUVELLE

EN PROSE FRANÇOISE

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

Louyse, Genevieſve.

LOUYSE.

Et bien! avez-vous tantost assez musé? ne serez-vous preste d'aujourd'huy? Vrayement, voilà bien fait des mistères! Quand j'estois fille comme vous, si j'eusse esté si longue à m'habiller et à me coiffer, ma bonne mère, à qui Dieu face pardon, m'eust bien hasté d'aller autrement. Mais à qui parlé-je? Genevieſve!

GENEVIEFVE. Plaist-il, ma mère?

LOUYSE. Serez-vous tantost assez desbarbouillée? Sus, qu'on se despesche de descendre; car

je veux qu'aujourd'huy, qu'il est feste à nostre parroisse, nous oyons la messe du point du jour. Et puis vous viendrez desjeuner, si vous voulez, avant que l'on dise la grand'messe.

GENEVIEFVE. Mon Dieu, ma mère, je ne suis pas encore agrafée. Il me semble qu'il est bien matin pour sortir en ce temps-cy. Ne sçavez-vous pas bien qu'on se meurt de maladie dangereuse près de l'eglise, et que le medecin vous a dit qu'il ne faut sortir avant le soleil levé?

LOUYSE. Après? causeuse. Ceux qui servent Dieu de bon cœur, et qui disent devotement l'oraison de monsieur S. Roc, ne doivent rien craindre. Prenez en vostre bouche un peu d'angelique, et une esponge trempée en vinaigre en vostre main.

GENEVIEFVE. Bien, ma mère. Mais je sçaurois volontiers, s'il vous plaisoit me le dire, qui vous meut de sortir si matin.

LOUYSE. Genevicfve, pour te dire la verité, aujourd'huy qu'il est feste à nostre parroisse, je crains, si nous y allons plus tard, que nous rencontrions en nostre chemin cest importun de Basile ou le capitaine Rodomont, qui ne faudront à se rendre icy pour nous guetter au passage sur l'heure du sermon.

GENEVIEFVE. N'est-ce que cela? Vrayement je n'ay pas peur de ce beau capitaine de foin. Quant est du seigneur Basile, la rencontre n'en peut estre que bonne; car vous sçavez que c'est l'homme du monde lequel ayme mieux nostre maison.

LOUYSE. Voyez-vous ceste becquenaud! D'autant qu'elle sçait bien que je ne voy volontiers

Basile, elle m'en dit du bien. Mais venez çà. Comment sçavez-vous que Basile nous ayme? qui vous l'a dit? Je croy que vous l'avez songé ou que vous estes de son conseil.

Geneviefve. Pardonnez-moy, ma mère; je n'en sçay rien sinon ce que vous m'en avez apris autrefois, lorsque vous me voulustes marier avec luy; et aussi d'autant que je le voy nous saluer bien humblement quand nous passons pardevant luy.

Louyse. Genevieſve, Genevieſve, ta bouche sent encores le laict et la boulie. Tu monstres bien que tu n'es qu'un enfant.

Genevieſve. Pourquoy donc, ma mère?

Louyse. Ne vois-tu pas bien qu'il saluë ainsi toutes les filles de la parroisse?

Genevieſve. Vous direz ce qu'il vous plaira: si est-ce que je sçay bien ce que je sçay.

Louyse. Ne l'oublies pas. Par ma foy, tu es encores bien peu rusée, et aurois bon mestier d'aller à l'escole. Mais, quoy qu'il en soit, ce n'est pas pour luy que le four chaufe, car j'ay bien resolu, avant qu'il soit demain nuict, de t'accorder avec Eustache, fils unique du seigneur Girard, lequel m'en presse fort. Et n'eust esté ce beau Basile, qui m'a tenu long-temps le bec en l'eau, ce seroit desjà fait. Mais qu'avez-vous à souspirer?

Genevieſve. C'est une foiblesse qui m'a prise, pour ce que je n'ay accoustumé de me lever si matin. Mais ce ne sera rien.

Louyse. Avez-vous bien entendu ce que j'ay dit?

Genevieſve. Trop bien, ma mère.

LOUYSE. Genevicfve, je t'ai tousjours estimé fille obeissante; c'est à ceste heure que tu me le dois monstrer.

GENEVIEFVE. J'aymerois mieux mourir qu'estre autre. Toutesfois, il me semble que vous ne deviez si tost vous resoudre de me marier; et quand vous aurez bien consideré la qualité de celuy que vous me voulez donner, encores qu'il soit fils unique, si est-ce que l'avantage n'est point tel que vous deussiez si tost conclure, sans vous en conseiller, mesmes en ce temps dangereux. Ma mère, pensez-vous que tous les bons marchez soient passez, et quand je n'espouserois Eustache, que je vous demeurasse sus les bras, sans trouver qui voulust de moi? Non, non; croyez qu'en tout evenement le seigneur Basile ne nous manqueroit point, avec lequel je serois aussi bien, pour le moins, qu'avec Eustache, qui est assez jeune pour manger tout mon bien et le sien.

LOUYSE. Qu'on ne m'en parle plus, car, pour mourir, je ne voudrois que Basile fust ton mary.

GENEVIEFVE. Si est-ce que vous l'avez recherché autrefois.

LOUYSE. Je ne sçavois ce que je faisois alors, et m'en repens de bien bon cœur.

GENEVIEFVE. Dieu veuille que vous n'ayez occasion de vous repentir de ce que vous voulez faire!

LOUYSE. Repentir ou non repentir, si faut-il que vous en passiez par là, et que Basile s'en torche hardiment la bouche.

GENEVIEFVE. Ce sera donc contre ma volonté.

LOUYSE. Qu'est-ce que vous grommelez entre vos dents, de volonté?

GENEVIEFVE. Je dis qu'il me sera force d'en passer par vostre volonté.

LOUYSE. Geneviefve, si tu m'obeis, avec ce que tu gaigneras le royaume de paradis, tu seras bien la plus heureuse fille de Paris. J'ay cognu par beaucoup de signes que Eustache t'ayme plus que son cœur, et si j'ay bien pris garde à ces masques qui vindrent hier, après souper, chez nous, desquels il estoit l'un; car il fut à deviser avec toy près d'une grosse heure d'orloge, à quoy je pris un singulier plaisir, d'autant mesme que je voyois que tu l'escoutois, et luy respondois d'assez bonne affection. Je prie à Dieu que ce soit pour la salvation de l'ame de tous deux.

GENEVIEFVE. A la verité, j'avois un grand plaisir escoutant les gentils propos du masque qui me mena danser; mais je ne vous asseure pas que c'estoit Eustache.

LOUYSE. Penses-tu que je ne le cognoisse pas? N'avoit-il pas les mesmes habis qu'il avoit portez tout le jour?

GENEVIEFVE. Mon Dieu, que ma mère est abusée! Celuy qui parla à moy n'estoit autre que le seigneur Basile, lequel s'estoit vestu des accoustrements d'Eustache, qui ne s'est jamais aperceu de l'affection mutuelle que Basile me porte.

LOUYSE. Il m'est advis que l'on sonne pour le dernier coup de la messe : hastons-nous si nous voulons estre au *Confiteor*. Mais qui est ce garson habillé de verd qui attend au coing de ceste ruelle? Je vay gager bonne chose que c'est le laquais du capitaine Rodomont.

GENEVIEFVE. Vous avez bien deviné.

LOUYSE. Je croy qu'il nous a apperceues et qu'il est venu icy exprès pour espier et porter nouvelles de nous à son maistre. Passons par ceste autre ruelle.

SCÈNE II.

NIVELET, laquais de Rodomont.

J'ay eu beau faire, mais je n'ay sceu empescher que ces dames ne m'ayent aussi tost recogneu qu'elles m'ont veu, bien que mon maistre m'ayt donné charge de ne me faire cognoistre ; car il dict que ce n'est une chose guères bien seante que de guetter les passans. Mais qui diable est celuy qui ne me cognoistroit en ces rues icy, que je sçay par cœur mieux que mon *Deus det*, et mieux que l'asne qui tire l'eau aux Chartreux ne sçayt son chemin. Qu'au diable soit l'amour, et qui premier le trouva ! Je croy qu'il sera cause, avant peu de temps, que mes souliers ne me feront guères de mal à la veue, pour les voyages extraordinaires qu'il me convient faire tout le long du jour. Encores ne suis-je pas asseuré que mon maistre m'en redonne bien tost de neufs ; au contraire, j'ay peur qu'il en veuille faire comme de son habit de velours, lequel il porte autant meschant que bon. Cela me tourmenteroit peu si c'estoit en autre temps qu'en hyver, et en autre lieu qu'à Paris, là où ces vieux escarpins tous decousus qu'il me donne, après les avoir portez un an ou deux,

ne me peuvent guères bien remparer la plante des pieds contre le froid et les boues. Patience. Encores ne faut-il pas qu'il sçache que je m'en plains, car, s'il en estoit adverty, ce seroit faict de moy, tant il est brave et furieux, comme celuy qui faict souvent de son regard tomber les hommes tous morts à terre, et d'un coup de pied met par terre la plus forte porte qui se puisse trouver, tant soit-elle barrée et verrouillée. Je m'en raporte à ce qui en est; pour le moins il s'en vante, et je pense qu'il feroit conscience de mentir. Mais il m'est advis que je le voy. Je m'en vay, pour l'apaiser, luy dire que j'ay veu sa maistresse, avant qu'il me tance; autrement, je serois en danger de recevoir quelque coup de poing en faisant ma monstre.

SCÈNE III.

Rodomont, capitaine; *Nivelet*, son laquais.

RODOMONT.

Il faut bien dire que ce petit dieu Cupidon est beaucoup plus puissant que Mars, le grand dieu des batailles, puis que sa force m'a peu reduire sous son obeissance et vaincre mon courage invincible, ce qu'un camp de cinquante mille hommes n'eust sçeu faire. Je pense m'estre trouvé pour le moins en vingt et cinq batailles rangées, et m'asseure d'avoir combatu cent fois, sans la première, en champ clos, armé, desarmé, à cheval, à pied, à la masse, à l'estoc, à la lance, à la pique, à l'espée

et cappe, à l'espée et dague, à la hache et à l'espée à deux mains; mais je ne pense avoir jamais eu affaire à un si rude ennemy, ny qui me donnast plus de traverses et dures attaintes que fait le cœur impiteux de ceste cruelle Genevielve, de laquelle les regards mortels sont autant de coups de canon qui battent en flanc dans les bastions de mon ame, et mettront bien tost la forteresse par terre, s'il ne luy plaist me recevoir à quelque composition.

NIVELET. Ne vous avois-je pas bien dit que tous ses propos n'estoient autre chose que fer esmoulu, feu et sang?

RODOMONT. J'ay entendu la voix de mon laquais. Et bien! Nivelet, as-tu rien descouvert en faisant ta ronde?

NIVELET. Monsieur, je vous portois de bonnes nouvelles, si vous-mesmes ne fussiez venu les querir.

RODOMONT. Dis-moy, qui a-il?

NIVELET. Tout à ceste heure, madame Louyse et vostre maistresse viennent de passer par ce coing, et s'en vont, comme je pense, ouir messe. Vous avez maintenant belle commodité de les veoir sans que personne vous en puisse empescher.

RODOMONT. Tu dis vray; mais, pour quelque respect que je ne te veux dire, j'ayme mieux les attendre icy au repasser que d'aller les voir en l'eglise.

NIVELET. Il ne dit pas tout: c'est qu'il craint de rencontrer quelcun de ses creanciers, qui, au sortir de l'eglise, le face mettre en cage.

RODOMONT. Qu'est-ce que tu dis?

NIVELET. Je dis que ce n'est faute de courage qui vous fait faire cela.

RODOMONT. Tu t'en peux bien asseurer, car je puis dire que tous les diables d'enfer ne me sçauroient estonner. Et pour l'amour que je luy porte, je ne craindrois d'affronter le camp du roy d'Espagne, m'asseurant que le seul souvenir de ses perfections m'enfleroit tellement le courage et redoubleroit mes forces, que je demourerois facilement victorieux d'une armée de jannissaires, spacchis et mammelus. Pleust à Dieu qu'il ne tint qu'à tuer dix ou douze mille hommes d'armes ou à prendre quelque ville imprenable, que je feusse en ses bonnes graces! j'aurois bientost faict un bon service au roy.

NIVELET. Monsieur, les filles de Paris ne se plaisent point à ouir parler de meurtres et carnages : elles veulent qu'on les entretienne de petis propos joyeux, de chansons, de masques et de danses. Et tant s'en faut que vos discours vous puissent faire aymer d'elles ; au contraire, ils sont cause qu'elles vous fuyent comme une mauvaise beste, tant vous leurs faites pœur.

RODOMONT. Je cognois à tes propos que tu n'as guères bien retenu ce que je t'ay monstré touchant le fait de la guerre, car, si tu eusses pris plaisir au mestier des armes, tu ne parlerois de la sorte que tu fais; et te dis bien plus, que tu trouverois la fumée des canons et mousquetades plus douce et aromatisante que la civète, le musque et l'ambre gris; et le son des trompètes, fifres et tambours, plus harmonieux que celuy des violons, luths et espinettes.

NIVELET. Je ne sçay comment vous l'enten-

dez, mais, quant à moy, j'aymerois mieux me donner au travers du corps d'une lance de fougère pleine de bon vin blanc d'Anjou que d'une balle de mousquet ou fauconneau; et me semble que le pain de munition n'a point si bon goust que le pain de chapitre de Paris.

RODOMONT. Qu'il ne t'advienne plus d'user de telz propos, principalement quand tu me verras en compagnie de capitaines, car tu ferois tort à ma reputation, mesme que l'on dict en proverbe commun : Tel maistre, tel valet.

NIVELET. Bien donc, Monsieur. Mais avez-vous proposé de faire icy longtemps la jambe de grue? Il me semble qu'il vaudroit mieux que je courusse vous faire aprester à desjeuner.

RODOMONT. Je ne veux perdre ceste occasion, puis que je la tiens par les cheveux. On recouvre bien tousjours à desjeuner.

NIVELET. Mais, Monsieur, cognoissez-vous bien cest homme qui vient? Il me semble que c'est Basile, vostre competiteur.

RODOMONT. Il ne nous a point encores veu. Retirons-nous un peu à quartier sous cet auvent, pour espier ce qu'il dira et fera : car je croy qu'il est ici des attendans, aussi bien que moy.

SCÈNE IV.

Basile, jeune homme; *Antoine*, son serviteur; *Rodomont*, *Nivelet*.

Basile.

Antoine, trouve-tu que cest habit neuf me soit bien fait?

Antoine. Il vous est faict comme de cire, et vous arme fort bien; mais cela ne vient pas de l'habit, c'est le corps.

Basile. Tu as envie de rire.

Antoine. Monsieur, pardonnez-moy, ce que j'en fais n'est que pour vous oster ceste melencolie qui vous afflige depuis quelque temps en çà, encores que vous n'en ayez point d'occasion, ainsi qu'il me semble

Basile. Antoine, Antoine, si tu estois en ma place, tu ne dirois pas ainsi. Il nous est bien aisé de donner conseil aux malades pendant que nous nous portons bien.

Antoine. Je sçaurois volontiers quelle cause vous avez d'estre si triste. N'estes-vous pas aux bonnes graces de Geneviefve? ne sçavez-vous pas bien qu'elle n'ayme que vous en ce monde?

Basile. J'en suis aussi asseuré que je suis de mourir une fois; mais sa mère, qui tient la queuë de la poisle, ne veut point ouir parler de moy.

Antoine. Sauf vostre grace, c'est vous qui avez la queuë de la poisle.

Basile. Je voy bien que c'est, tu as envie de gosser.

Rodomont. Vertubieu! qu'est-ce que j'entens?

Si ce que cest homme-cy dit est vray, j'en puis bien donner ma part pour un liard.

NIVELET. Il vous a possible aperceu, et dit cecy pour vous faire enrager tout vif.

ANTOINE. Si j'estois en vostre place, je ne me soucierois beaucoup de la vieille, estant certain du cœur de la fille.

BASILE. Ne sçais-tu pas bien que les filles n'ont autre volonté que celle de leurs mères ?

ANTOINE. Je pense qu'il seroit bien malaisé de disposer Genevicfve à aymer autre que vous, et sa mère, avec tous ses parens, y seroit bien empeschée.

BASILE. C'est cela qui me tourmente le plus, car je suis bien seur que la pauvre fille, pour la bonne affection qu'elle me porte, ne s'accordera jamais de prendre celuy que sa mère luy veut donner, si ce n'est par contrainte, dont elle prend telle fascherie, ainsi que je sceus hier d'elle, qu'elle en est pire que folle. Que si je n'y remedie en brief, tout le mal retombera sur moy, et seray contraint de porter son tourment et le mien tout ensemble.

ANTOINE. Mais se pourroit-il bien faire que madame Louyse fust si despourveue d'entendement que de bailler sa fille à ce capitaine qui luy fait l'amour à descouvert, lequel pour tous biens n'a que quelque vieil harnois tout descloué, et quelque meschante haridelle qu'encores possible il doit.

RODOMONT. Ha poltron ! ma vaillance seule vaut mieux que tous les revenus de ton maistre, et tandis que j'auray le bras en la manche, je n'auray que trop de biens.

BASILE. Non, non, ne pense pas que ce beau capitaine de trois cuites y puisse jamais parvenir. Vrayement, elle seroit pourveue d'une belle happelourde! Louyse est trop accorte pour faire un contract si peu à l'avantage de sa fille. Elle pourroit bien dire que son douaire seroit assigné sur un gibet, car je pense que ce beau traine-gaine n'a point de plus certain heritage.

RODOMONT. Que me conseilles-tu, Nivelet? Dois-je endurer une telle bravade? Que dira le grand Turc quand il sçaura que celuy qui a tant de fois rompu la teste à ses armées a esté bravé par un citadin de Paris ?

NIVELET. Il me semble qu'ils sont plus forts que nous; partant, je vous conseille de temporiser.

RODOMONT. Je te croyray pour ce coup, bien que ce soit contre ma volonté.

ANTOINE. J'ay bien tousjours pensé à ce que vous dites, mais je ne sache point qu'autre luy face la court.

BASILE. Ne t'es-tu jamais apperceu que Eustache ne cesse de luy jetter des œillades quand il est en l'eglise?

ANTOINE. Il m'en souvient bien, mais, par mon ame! je n'eusse jamais creu qu'il en eust esté amoureux, vous voyant si bons amis ensemble.

BASILE. Eustache m'est bon amy, mais tu sçays bien que l'amour ne veut point de compagnon. Je sçay bien qu'il l'ayme, mais non pas si ardemment que l'on diroit bien; mesme j'ay descouvert qu'il n'avoit pas deliberé de se marier si tost, n'eust esté son père, qui l'en presse fort, et a la matière tellement à cœur qu'il ne cesse d'en

parler à toute heure à Louyse, laquelle luy a desjà baillé les articles.

ANTOINE. Eustache ne vous en a-il jamais parlé?

BASILE. Non, encore que je l'aye mis souvent sur ce propos.

ANTOINE. Si la chose est ainsi que vous dites, il n'y auroit meilleur remède pour vous mettre en repos que de trouver moyen de consommer le mariage avec Genevielve, prenant gentilement un pain sur la fournée; pour le moins auriez-vous tousjours cela sur et tant moins, et puis si Eustache la prenoit, à son dam.

BASILE. Pleut à Dieu qu'il ne tint qu'à hazarder ma vie que ta proposition sortit effet! Mais Genevielve est si craintive et si chaste que pour rien du monde elle ne s'y voudroit accorder.

ANTOINE. Ouy bien si vous luy demandiez ouvertement; mais il faut faire sans dire. Trouvons seulement moyen d'entrer au logis lors qu'elle sera toute seule, comme il luy advient souvent.

BASILE. Je craindrois d'estre recognu de quelcun.

ANTOINE. Un amoureux craintif n'eust jamais belle amie. Toutesfois, si vous avez peur que l'on vous cognoisse, allez-y habillé des vestemens du seigneur Eustache, lesquels vous portastes hier en masque; par ce moyen, si vous estes veu de quelcun, on vous prendra pour luy : ainsi vous serez hors de danger.

BASILE. Ta raison n'est pas trop mauvaise.

RODOMONT. Nivelet, entens-tu bien ce qu'ils disent?

Nivelet. Oui dà, Monsieur; mais attendez jusques à amen.

Basile. Toute la difficulté sera à l'entrée; mais, si dame Françoise vouloit pousser à la roue et parler en ma faveur à Geneviefve, je me fay fort d'en venir à mon honneur.

Antoine. Monsieur, je m'en vay jusques chez elle pour luy dire que vous l'attendez icy.

Basile. Despesche-toy donc, et reviens incontinent.

Rodomont. Nivelet, il me fasche de tant attendre icy : je commence à avoir froid. Il vaut mieux que je m'en aille prendre l'air d'une bourrée, et puis je retourneray sur mes brisées. Ce-pendant, prens diligemment garde à ce qu'ils feront et diront.

Nivelet. Je n'y feray faute.

Basile. O Dieu! que l'homme amoureux endure de mal! Je ne pense pas qu'il y ayt tourment au monde, tant cruel soit-il, qui se puisse égaler à sa misère. Tantost il vit en soupçon, tantost en espoir, tantost en desespoir, tantost en crainte et desfiance, selon que la dame se monstre douce ou cruelle. Encor n'est-ce pas tout : car s'il est tant soit peu favorisé, la crainte qu'il a de perdre ce qu'il a acquis ne le laisse un seul moment en repos. Mais ne voy-je pas desjà revenir mon homme avec dame Françoise? Il faut bien dire qu'il l'a trouvée en chemin, car il n'eust sceu aller jusques à son logis et revenir en si peu de temps.

SCÈNE V.

Françoise, vieille; *Antoine*, *Basile*.

FRANÇOISE.

Mon amy, vostre maistre a occasion d'aymer Geneviefve, pour les bonnes parties qui sont en elle; et croyez que je n'en eusse mis si avant les fers au feu si je n'eusse bien sceu de quel bois elle se chauffe, pour l'avoir cognuë dès le berceau.

ANTOINE. Ma dame, si vous continuez à entretenir mon maistre en ses bonnes graces, vous n'aurez fait plaisir à une personne ingrate.

FRANÇOISE. Antoine, je le sçay bien, pour l'avoir desjà par plusieurs fois experimenté; et asseurez-vous que, deussé-je perdre si peu que j'ay vaillant en ce monde, il ne tiendra pas à moy qu'il ne jouisse de sa maistresse : j'entens en loyal mariage; autrement, non.

ANTOINE. Je pense que mon maistre l'entend ainsi. Mais le voylà qui nous attend; avançons-nous.

FRANÇOISE. Bon jour, Monsieur. Il y a dix mille ans qu'on ne vous a veu.

BASILE. Madame Françoise, je vous eusse esté trouver, n'estoit que je crains d'estre veu si souvent en vostre quartier. Au demourant, il n'y a qu'un mot qui serve. Il faut que vous me monstriez maintenant si vous avez envie de me faire plaisir.

FRANÇOISE. Commandez, et vous serez obei.

Basile. Il faut, s'il vous plaist, que vous trouviez le moyen de me faire parler aujourd'huy à Genevïefve, et si je voudrois bien que ce fust en sa maison.

Françoise. *Benedicite Dominus!* que dites-vous! jamais elle ne s'y accordera.

Basile. Si fera bien, pourveu que vous luy conseilliez, car elle ne croit qu'en vous. Et puis j'ay avisé d'y aller habillé des vestemens d'Eustache.

Françoise. Pourveu que Dieu n'y soit en rien offencé, je me fay fort de vous y conduire pendant que sa mère sera au sermon ceste après-disnée.

Basile. Penseriez-vous bien que je voulusse damner mon ame pour un plaisir transitoire?

Françoise. Je croy que non; mais la jeunesse, la beauté et la commodité sont bien souvent cause de beaucoup de maux.

Basile. Non, non, l'amour que je luy porte n'est tel que celuy de plusieurs hommes envers les femmes, lesquels, aussi tost qu'ils en ont eu la jouissance, ne les voudroient jamais voir. Avisez si vous me voulez faire ce plaisir, car le temps nous presse. Comme je traversois tout à ceste heure l'eglise, je l'ay veuë avec sa mère, qui n'a pas faict semblant de me voir.

Françoise. Je sais bien pourquoy; mais motus, on ne sauroit empescher les mauvaises langues de babiller. Puis qu'elle est à l'eglise, je pourray bien parler à elle.

Basile. Je vous en supplie bien humblement.

Françoise. Reposez-vous-en hardiment sur moy, car je m'attens bien d'en venir à bout.

BASILE. Madame Françoise, ma vie et mon salut sont maintenant entre vos mains.

FRANÇOISE. Allez-vous-en chauffer, de par Dieu et de par sa mère, vous ne vous faictes que morfondre icy; et me revenez trouver dans une demie heure, ou bien laissez-moy vostre homme; mais qu'il me suyve de loin, afin que personne n'entre en soupçon.

BASILE. Antoine, suis madame Françoise, et fais tout ce qu'elle te dira, et garde bien de la perdre de veuë.

ANTOINE. Bien, Monsieur.

SCÈNE VI.

NIVELET, *seul.*

Par la mort bieu! mon maistre en a d'une à ce coup, et si j'ay grand peur que ses bravades n'y serviront de rien. Qui eust pensé qu'un tel capitaine, lequel ne merite rien moins en mariage qu'une princesse, deust estre saintré de la sorte par un jeune homme de Paris. Ha! par Dieu! c'est cela que l'on dit argent faict tout; et qui a de l'argent a belle amie. Fy du mestier qui ne peut nourrir son maistre! Au temps où nous sommes, le mestier des armes ne vaut rien qu'à creer des debtes. Et, combien que mon maistre face aussi bien valoir son estat qu'homme de sa robbe, soit à piller, rançonner, desrober les gaiges des soldats, faire trouver force passevolans à la monstre, partir le gain avec le thresorier et contreroleur, et chauffer les pieds à son hoste, si n'a-il jamais assemblé

cent escus en une bourse qu'il ne les ayt aussi tost despendus aux dez, aux bordeaux et aux cabarets; et tout le pis que j'y voy, c'est qu'il n'y a si petit en ceste ville qui ne le sçache, jusques là mesme, quand on veut parler d'un homme liberal, voire plustost prodigue, on n'use plus d'autre comparaison, sinon que l'on dit : Il ressemble au capitaine Rodomont. Vrayement, je ne m'estonne pas si le seigneur Basile est en grace, puis qu'il a le bruit d'estre riche et de ne faire folles despenses. Quand il seroit plus vieil que Mathusalem, plus puant qu'un retrait et plus laid qu'un diable, les bonnes qualitez qu'il a auroient bien la puissance de le faire sembler aagé seulement de vingt-cinq ans, mieux fleurant qu'une rose et plus beau qu'un ange. Mais ne voy-je pas la maistresse de mon maistre qui revient desjà de l'eglise avec une vieille? Vrayement, ses devotions ont esté bien courtes. Il faut bien dire qu'il y a anguille sous roche, puis qu'elle retourne si tost, car elle a accoustumé d'estre plus à l'eglise qu'à la maison. Je veux, s'il m'est possible, ouïr ce que luy dict ceste vieille. Le jour n'est encores guères clair, elles n'auront garde de me voir en ce petit coin, quand bien elles seroient tout contre moy.

SCÈNE VII.

Françoise, Geneviefve, Nivelet, Antoine.

FRANÇOISE.

Geneviefve, m'amie, je ne vous conseille chose que je ne fisse si j'estois en vostre place, et certes vous le devez faire, puis qu'il n'y va en rien de vostre honneur.

GENEVIEFVE. Madame Françoise, il me semble qu'il n'en est point de besoin, d'autant que, si le seigneur Basile eust eu quelque chose à me dire, il me l'eust bien dit hier au soir, qu'il vint en masque chez nous habillé des accoustremens d'Eustache.

FRANÇOISE. Ce qu'il vous veut dire est survenu de nouveau, et faut necessairement qu'il parle à vous si vous avez envie que le mariage de vous et d'Eustache soit rompu.

GENEVIEFVE. Vous le pouvez asseurer que jamais Eustache n'aura part en moy.

FRANÇOISE. M'amie, je vous en croy; mais Basile ne le peut croire quand je luy dis : il faut qu'il le sçache de vous-mesme.

GENEVIEFVE. Et bien donc, je luy feray sçavoir par lettres.

FRANÇOISE. Ne cherchez tous ces eschapatoires; il faut qu'il parle à vous aujourd'huy en vostre maison, quoy qu'il couste, ou vous luy pouvez bien dire adieu pour tout jamais.

NIVELET. Voyez comme ceste vieille sçayt bien prescher, et avec quelle audace! Je vay gaiger

mes oreilles à couper qu'elle ne cessera tant qu'elle l'ayt convertie.

Genevieve. Voire, mais je crains...

Françoise. Vous estes une hardie lance, de craindre vos amis.

Genevieve. Ce n'est pas cela : je crains que quelcun de nos voisins ne le voye entrer ou sortir.

Nivelet. La pauvre fille! elle n'a peur que de l'entrée et de la sortie, car elle seroit bien aise qu'il fust tousjours dedans.

Françoise. M'amie, nous avons remedié à tout cela. Il viendra habillé de l'habit qu'Eustache luy presta hier au soir, et se couvrira la face du bout de son manteau pour n'estre recognu ; si bien que si on le voit de fortune, on pensera incontinent que c'est Eustache, lequel on a veu plusieurs fois entrer en vostre maison, à cause du voisinage ; et, pour mieux donner le fil, il sera bon qu'il se retire au logis d'Eustache quand il sortira de chez vous. Mais quand il y viendroit mesmes habillé de ses accoustremens ordinaires, vous ne devez craindre qu'il soit veu des voisins, d'autant que, à cause de la feste, les boutiques sont fermées, et personne ne se tient à la porte, à cause du froid. D'avantage, ce sera à une heure après midy, ce pendant que beaucoup de gens sont encores à table et les autres au sermon.

Nivelet. Je croy que ceste vieille sempiternelle a esté à l'escole de quelque frère frapart, tant elle sçayt doctement prescher et amener de vives raisons. O quelle fine femelle!

Genevieve. Madame Françoise, je cognois à peu près que ce que vous dites a grande appa-

rence de verité; mais encores ne puis-je croire que, faisant entrer Basile en nostre maison, je ne face une grande bresche à mon honneur, et tous ceux qui en ouyront parler ne le pourront interpreter qu'à mal.

FRANÇOISE. Que vous souciez-vous que dise le peuple? Ne sçavez-vous pas bien que c'est une beste à plusieurs testes? Mais, je vous prie, qui est-ce qui le sçaura si vous-mesme ne le dites, ou vostre servante?

GENEVIEFVE. Je n'ay pas peur, Dieu mercy, que ma servante en parle; je me fie bien en elle. Mais je crains.

FRANÇOISE. Que craignez-vous?

GENEVIEFVE. Que sçay-je?

FRANÇOISE. Vous estes une amoureuse peu hardie, vous n'avez pas encores monté sur l'ours.

GENEVIEFVE. Je crains que Basile, se voyant seul avecques moy, ne veuille entreprendre quelque chose sur mon honneur. Que m'en conseillez-vous? N'ay-je pas occasion de craindre?

FRANÇOISE. Geneviefve, m'amie, je vous ayme comme ma propre fille, et serois bien marrie que Basile, que j'ayme aussi comme mon fils, eust fait en vostre endroit chose qui ne fust à faire; mais asseurez-vous aussi que je le cognois tel et si bien complexionné qu'il ne voudroit pour mourir faire rien qui soit contre vostre volonté, et seroit marry de vous avoir tiré un cheveu de la teste que vous ne luy eussiez mis premierement le bout en la main. Je vous sçay bon gré, toutesfois, de ce que vous m'en demandez mon advis, car on dit communement : Conseille-toy, et tu seras conseillé ; et on ne sçauroit trop apprendre,

principalement des vieilles gens, qui, pour avoir long-temps vescu, sont plus fines et ont plus d'experience que les jeunes barbes; mesme j'ay ouy prescher cest advent dernier que le diable est fin pour ce qu'il est vieil.

Nivelet. Voylà comment il faut faire son profit des sermons. O quelle belle instruction!

Françoise. M'amie, en ma conscience, je ne vous conseille rien qui ne soit bon, et pouvez bien penser qu'estant sur le bord de ma fosse, preste de rendre conte à Dieu de ce que j'ay fait en ce monde, ne vous voudrois induire à faire chose qui peust tant soit peu souiller mon ame ou la vostre, car autant vaut celuy qui tient que celuy qui escorche. La demande de Basile, qui vous ayme de si bon amour, est sainte, juste et raisonnable. Vous avez ouy dire souvent à vostre confesseur, comme je croy, qu'il faut aymer son prochain comme soy-mesme, et qu'il se faut bien garder de tomber en ce vilain vice d'ingratitude, qui est l'une des branches d'orgueil, lequel a fait tresbucher au plus creux abisme d'enfer les anges, qui estoient les plus belles et les plus heureuses creatures que Dieu eust faites. Ne seriez-vous pas une ingrate, une glorieuse, une outrecuidée, si vous ne faisiez conte des justes prières de celuy qui ne voit par autres yeux que par les vostres?

Geneviefve. Vos raisons me semblent si bonnes, que je penserois faire un grand peché si j'ouvrois seulement la bouche pour y contredire.

Nivelet. C'est à ce coup que la vache est vendue. Mon maistre n'a que faire de delier sa bourse.

Françoise. Geneviefve, ma fille, je vous ay-

me encores mieux que je ne faisois, puis que je voy que vous croyez ceux qui desirent vostre bien et avancement. Je m'en vay tout de ce pas faire dire une messe du S.-Esprit, à celle fin qu'il luy plaise inspirer vos parens à vous donner le mary que vous meritez. Avisez de faire en sorte que vous soyez en la maison pendant que vostre mère sera au sermon, laquelle j'entretiendray le mieux que je pourray.

GENEVIEFVE. Je luy feray à croire que je me trouve un peu mal, à cause du froid que j'ay eu ce matin.

FRANÇOISE. C'est bien dit. Il faut aussi que vous laissiez la porte entr'ouverte, à celle fin que l'on n'aye que faire de heurter, car ce seroit assez pour faire mettre le nez à la fenestre à quelcun des voisins.

GENEVIEFVE. Mais par qui ferons-nous sçavoir à Basile ce que nous avons conclud?

FRANÇOISE. Ne vous souciez point: voilà son homme qui me suit de loing, par lequel je luy feray tout sçavoir.

GENEVIEFVE. Il sera donc bon que j'entre en la maison et que je n'en sorte de tout le jour.

FRANÇOISE. C'est bien dit; retirez-vous. Adieu, Geneviefve.

GENEVIEFVE. Adieu, madame Françoise, n'oubliez à faire mes recommandations.

FRANÇOISE. Je n'y faudray pas. Antoine, allez dire à vostre maistre qu'il ne face faute de se trouver à une heure après midy, habillé des habits qu'il avoit hier en masque, au lieu où il sçait, et il trouvera la porte ouverte.

ANTOINE. Bien, Madame.

FRANÇOISE. Dites-luy aussi que sa maistresse se recommande à ses bonnes graces.

ANTOINE. Aussi feray-je.

FRANÇOISE. Allez, despechez-vous, et s'il veut parler à moy, il me trouvera en la chapelle de monsieur S. Roc.

SCÈNE VIII.

NIVELET, *seul.*

Et par la vertubieu! j'en advertiray mon maistre, et puis nous verrons beau jeu, si la corde ne rompt. J'ay bien tout entendu, Dieu mercy; encores n'en falloit-il pas tant: à bon entendeur il ne faut une charretée de parolles. Si mon maistre est galant homme, c'est à ce coup qu'il aura sa Geneviefve entre ses bras, bon gré maugré, au moins s'il sçait bien prendre l'ocasion par le poil; mais s'il la laisse eschapper, qu'il s'asseure que jamais elle ne se presentera si belle. S'il me croit, il s'abillera de l'habit que doit porter Basile, et luy sera fort aisé de l'avoir, pour la familiarité qu'il a avec Eustache. Et puis, quand il sera entré chez Geneviefve, s'il ne sçait jouer de ses outils, à son dam. Je m'en vay l'advertir tout de ce pas, encores qu'il m'aye enchargé de l'attendre icy; mais, pour ce coup, je ne craindray de transgresser son commandement, puisqu'il est besoing d'user de diligence.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

Girard, vieillard ; *Eustache*, fils de Girard.

GIRARD.

Eustache, tu vois que de tous les enfans qu'il a pleu à Dieu me donner, il ne me reste que toy en ce monde ; et par là tu peux penser que ce que j'en fais n'est que pour ton avancement ; aussi que je serois bien aise, avant que Dieu m'oste de ce monde, de te voir bien pourveu et allié en quelque bonne maison : car quant est des biens, Dieu mercy, tu en auras assez, et serois bien maraut si, ta mère et moy estans morts, tu ne pouvois vivre seul de ce qui suffit bien maintenant à en entretenir trois. Partant, il te faut resoudre sans plus differer, d'autant que j'espère ceste apresdinée t'accorder à Genevieſve, ou demain pour le plus tard ; et puis j'ay apris dès mon jeune aage qu'il ne faut jamais laisser trainer une affaire, mais qu'il faut battre le fer tandis qu'il est chaud.

EUSTACHE. Mon père, pardonnez-moy, s'il vous plaist ; mais je ne puis si tost lascher une parolle qui me pourroit prejudicier tout le temps de ma vie.

GIRARD. Comment dis-tu cela ? Tes propos monstrent bien que tu n'es qu'un enfant. Il n'y a pas encores deux jours que tu ne cessois de m'en

rompre la teste, et maintenant il semble que tu veuilles retirer ton espingle du jeu.

Eustache. Vous dites vray que je ne suis qu'un enfant, et vous dis bien plus, qu'estant encores enfant, et ne me pouvant pas bien gouverner moi-mesme, à grand'peine en pourrois-je gouverner deux. Mon père, il me semble qu'il sera temps de me marier quand j'auray attaint l'aage de discretion.

Girard. Si est-ce que je ne t'estime point si volage et de si peu de jugement que sans occasion tu ayes deposé l'affection que tu portois à Geneviefve. Il faut bien dire qu'il y a autre chose. Eustache, ne me cèle rien, et pense que je ne te suis moins bon amy que bon père.

Eustache. Pardonnez-moy, rien ne m'a destourné de mon premier propos, sinon qu'il me semble que rien ne nous presse.

Girard. Cela s'appelle, en bon françois, tourner la truye au foin. Dis-moy hardiment la cause qui t'en a faict perdre le goust, ou asseuretoy que tu ne me fais plaisir.

Eustache. Je ne voudrois pour rien du monde entrer en vostre male grace. Sçachez doncques que hier au soir, comme nous estions allez en masque, Basile et moy, au logis de madame Louyse, je m'aperçeu de ce dont je ne m'estois douté auparavant, et vis clairement que, si Geneviefve avoit par cy-devant fait semblant de m'aymer, ce n'avoit esté que pour complaire à sa mère, laquelle, à la verité, voudroit bien que je fusse son gendre; mais j'ay cognu que Basile estoit mieux aux bonnes graces de la fille que moy.

GIRARD. Nostre-Dame! que me dis-tu? Je suis plus estonné que si cornes m'estoient venues. Mais possible que l'amour, lequel est ordinairement accompagné de jalousie, te fait croire cela; et possible qu'elle prenoit Basile pour toy, d'autant qu'il estoit vestu de tes habis.

EUSTACHE. Je vous diray comme tout passa. Quand nous fusmes entrez en la sale, et que nous eusmes dancé un petit ballet, Basile, en rompant la promesse qu'il m'avoit faite de ne prendre Genevicfve, s'adressa de plain saut à elle, et moy à sa cousine, pour dancer un bransle, lequel estant fini, chascun se mist à deviser avecques celle qu'il menoit. Ce fust lors que je cognu clairement l'affection mutuelle qu'ils se portoient, tant aux façons de faire de Genevicfve que à leurs propos, lesquels j'entendois par fois, m'estant assis tout exprès auprès d'eux; et ce pendant que je faisois semblant de deviser avec sa cousine, j'avois, comme l'on dit, une oreille aux champs et l'autre à la ville. Ils furent plus d'une bonne demie heure en discours et menus devis, et m'asseure qu'il ne leur ennuyoit pas. Je vous laisse à penser s'ils parloient d'enfiler des perles ou d'encherir le pain.

GIRARD. S'il n'y a que cela, non force: peutestre que Basile n'y pensoit pas à mal; mais comme il est accort, s'estant mis en quelque propos, il vouloit monstrer qu'il n'estoit aprenty d'entretenir les filles; ou bien il faisoit cela pour esprouver ta patience et te donner un peu de martel en teste. Je cognois l'humeur du pelerin.

EUSTACHE. Il seroit bien homme pour l'avoir fait à ceste intention, et vous puis asseurer que

peu s'en falut que je ne luy ravisse Geneviefve d'entre les mains.

GIRARD. Cela n'eust esté ny beau ny honneste.

EUSTACHE. Croyez que je ne sçavois sus quel pied danser, et me servit bien que j'estois masqué : autrement un chascun eust peu cognoistre facilement, aux changemens de ma face, l'alteration en laquelle j'estois; car, pour ne vous deguiser les matières, je serois bien content d'espouser Geneviefve, quant je sçaurois qu'elle m'aymeroit; mais aussi si elle ne m'aymoit, je ne daignerois en faire un pas.

GIRARD. Nous nous en esclaircirons alors qu'il faudra qu'elle dise ouy.

EUSTACHE. Avisez au moins que ce ne soit trop tard.

GIRARD. Nous ne sçaurions sçavoir plustost que ceste apres-disnée, que l'on fera, comme j'espère, le premier ban.

EUSTACHE. Si Basile l'ayme, je ne voudrois entreprendre sur ses marches, car il m'est trop amy.

GIRARD. Si j'ay quelque peu d'entendement, elle ne nous peut pas eschaper. Tu luy as ouy dire souvent qu'elle n'a autre volonté que celle de sa mère : or, quant est de sa mère, elle est toute à nostre devotion.

EUSTACHE. Mon père, les filles bien souvent disent d'un et pensent d'autre; puis, quand ce vient au faire et au prendre, c'est alors qu'elles monstrent leur teste, et puis je vous laisse à penser si ce n'est pas pour rendre un homme bien camus.

Mais voilà madame Louyse et sa commère Françoise qui s'en reviennent de l'eglise.

GIRARD. Je seray donc relevé de peine de l'aller chercher, car je n'eusse esté en repos tant que j'en eusse sçeu le *tu autem*. Allons au devant d'elles.

SCÈNE II.

Louyse, Françoise, Girard, Eustache.

LOUYSE.

Mon Dieu, ma commère, que le sermon m'a ennuiée ceste matinée! Jamais je n'ay pensé voir l'heure que ce jacobin sortiroit de chaire, tant j'avois froid aux pieds!

FRANÇOISE. Je n'ay pas esté à l'eglise si longtemps que vous, et si je suis toute gelée. Mais, dites-moy, où est madame l'accordée?

LOUYSE. Quelle accordée?

FRANÇOISE. Vostre fille Geneviefve.

LOUYSE. Par mon ame, vous estes une mauvaise femme! Je l'avois amenée ce matin avec moy, mais le froid l'a chassée de l'eglise après qu'elle a ouy une basse messe.

FRANÇOISE. Vous estes donc sorties du logis avant que les chats fussent chaussez? C'estoit, comme je croy, de peur des mouches.

LOUYSE. Vous dites mieux possible que vous ne pensez; mais qui vous a dit qu'elle estoit accordée?

FRANÇOISE. Me le demandez-vous? Les petits enfans en vont à la moustarde.

LOUYSE. Ma commère, m'amie, Geneviefve est une mauvaise fille, car il n'a tenu qu'à elle qu'elle n'ayt esté accordée.

FRANÇOISE. A qui donc? Au seigneur Basile?

LOUYSE. Ne me parlez jamais de cest homme-là si vous me voulez faire plaisir.

FRANÇOISE. Pourquoy, ma commère?

LOUYSE. Par sainct Jehan! pour ce que ma fille n'est pas pour luy, et qu'il s'en torche hardiment le bec.

FRANÇOISE. Si est-ce qu'il a le bruit d'estre honneste homme, et pensois en bonne foy (Dieu me le vueille pardonner!) que vostre fille le deust avoir, d'autant que vous luy en avez fait autrefois parler et que je pensois qu'ils s'aymassent l'un l'autre.

LOUYSE. Ma commère, je sçay bien que Basile est de vos bons amis et voisins, et, à cause du voysinage, il n'est pas qu'il ne vous ayt communiqué de ces affaires, d'autant mesmes qu'il vous voit hanter avec nous assez privement, de vostre grace; mais je vous supplie, sur tous les plaisirs que vous me voudriez faire, de ne parler de luy à Geneviefve : car j'ay deliberé de la donner à Eustache, fils de Girard, lequel me presse bien fort, et luy fait de beaux avantages, ayant desjà accordé les articles ainsi que je les luy ay baillez.

FRANÇOISE. Saincte dame! je n'ay garde de luy sonner mot, puis que vous me l'avez deffendu; mais j'ay grand' peur que Girard et Eustache ayent oüi ce que nous avons dict, car les voylà

tout contre nous. Voyez comme ils sont esmerillonnez et sentent desjà tout leur rost.

GIRARD. Bon jour, Mesdames.

LOUYSE. Dieu vous gard de mal, Messieurs.

GIRARD. Je ne pensois en bonne foy que nous deussions à ce matin faire si bonne rencontre.

LOUYSE. Si vous l'estimez bonne, nous la pensons avoir faite encores meilleure.

GIRARD. Et bien! Madame, ne mettrons-nous jamais fin à ce dont nous avons tant parlé depuis un mois en çà?

LOUYSE. Je vous promets, ma foy, qu'il ne tiendra pas à moy.

GIRARD. Il ne tiendra donc à personne, si ce n'est possible à Genevicfve?

LOUYSE Non, non, ma fille voudra tout ce que je voudray; mais pour ce que le froid me presse d'aller trouver les tisons, et que j'ay bonne envie de vous dire beaucoup de choses, je vous prie, entrons en la maison. Et puis ce que je vous veux dire n'est pas chose qui se doive traicter en ruë.

GIRARD. Je le veux bien.

LOUYSE. Adieu, ma commère; excusez-moy si je vous fausse compagnie.

EUSTACHE. Mon père, mais que j'aye dit deux mots à madame Françoise, je vous iray trouver.

GIRARD. Ne faux donc pas, car je croy que nous aurons affaire de toy.

FRANÇOISE. Ce jeune homme-cy pense me tirer les vers du nez; mais il y viendra à tard. Fin contre fin n'est pas bon à faire doubleure.

EUSTACHE. Madame Françoise, eh bien! que dit le cœur? Quelle femme estes-vous?

FRANÇOISE. Une pauvre pecheresse qui court à la mort le grand galop, et qui a trois pauvres filles à marier sur les bras, sans sçavoir où est le premier denier de leur mariage.

EUSTACHE. Ceux qui ont bonne esperance en Dieu ne sont que trop riches.

FRANÇOISE. Cela est bien vray; mais ce qui me fasche le plus, c'est mon hoste, lequel me menaçoit encores hier de m'envoyer un sergent pour deux termes que je luy dois.

EUSTACHE. N'avez-vous point quelque amy qui vous les preste?

FRANÇOISE. Une pauvre femme n'a que trop d'amis de bouche, mais bien peu de bourse.

EUSTACHE. Que n'employez-vous le seigneur Basile, vostre voisin? car je m'asseure qu'il vous presteroit voulontiers dix escus et davantage, si vous l'en requeriez.

FRANÇOISE. Helas! Monsieur, je n'oserois, de peur d'estre esconduite; c'est celuy que je ne cognois comme point, et ne pense pas avoir parlé à luy plus de deux fois, encores il y a plus de sept semaines.

EUSTACHE. Touchez là; si vous me voulez dire la verité de quelque chose que je vous demanderay, ne vous souciez : je payeray ce que vous devez.

FRANÇOISE. Je vous remercie, Monsieur; croyez que l'aumosne sera aussi bien employée en moy qu'en autre qui vive.

EUSTACHE. Dites-moy, ne vous estes-vous point apereeue que Basile fait l'amour à la fille de madame Louyse?

FRANÇOISE. S'il en estoit quelque chose, je le

sçaurois. Il est bien vray qu'on en a autrefois parlé, mais il y a plus d'un an que les choses sont demourées là. Et si je vous dirois bien quelque chose, n'estoit que je crains que vous soyez babillard.

EUSTACHE. Dites hardiment.

FRANÇOISE. Je veux devant que me promettiez de ne le redire à personne, non pas mesmes à vostre père.

EUSTACHE. Je vous le promets sur ma foy.

FRANÇOISE. Monsieur, vous sçavez comme je hante privement chez madame Louyse, et qu'elle me communique toutes ses affaires, de telle façon qu'elle ne tourneroit pas un œuf, par manière de dire, sans m'en demander conseil. Vous pouvez penser que sa fille n'en fait pas moins, et que je suis comme la tresorière de ses menues affaires. Sçachez donc que, hantant et frequentant en la maison, j'ay cognu que, si la mère a grande affection que vous soyez son gendre, la fille ne desire pas moins que vous soyez son mary, bien qu'elles soient induites à faire ce souhait par diverses raisons.

EUSTACHE. Dites-moy quelles.

FRANÇOISE. Je ne me ferois prier de vous les dire, n'estoit que je crains que vous m'ayez en reputation d'une flateuse.

EUSTACHE. Madame Françoise, vous me faites tort. Je vous ay en opinion de la plus femme de bien de toute nostre parroisse, et suis bien seur que vous ne voudriez, pour mourir, tacher vostre conscience de ce vilain vice de flaterie.

FRANÇOISE. Vous dites bien quant à ce dernier point; mais, quant au premier, je ne vous

l'accorde pas. Au contraire, je confesse et recognois que je suis une pauvre femme, qui offence Dieu plus souvent qu'il n'y a de minutes au jour, et que, si Dieu ne m'use de misericorde, à grand'-peine le pourray-je jamais contempler en sa gloire.

Eustache. Ma foy, si vous n'estes sauvée, beaucoup de gens de bien doivent avoir belle peur. Mais, je vous prie, laissons ces propos, et ne craignez de me dire tout ce qu'il vous plaira.

Françoise. Donc, puisque vous le trouvez bon, je vous dis que Louyse, estant advertie des grans biens que vous avez, desire sur tout vostre alliance. Quant à sa fille, j'ay sçeu d'elle que, devant qu'elle sçeut jamais qui vous estiez, une fois pour vous avoir veu danser en une nopce dont vous estiez tous deux, elle devint ce jour-là si extremement amoureuse de vostre beauté et bonnes graces, qu'elle delibera deslors, s'il luy estoit possible, vous avoir pour mary, ou plustost estre religieuse que d'en espouser un autre ; si bien que la pauvre fille endure la plus cruelle passion que l'on sçauroit imaginer : car, estant de nature fort hontense et nourrie en la crainte de Dieu et de ses parens, elle est contrainte de ronger son frain à part-soy, sans oser monstrer par aucuns signes l'amitié qu'elle vous porte.

Eustache. Vrayement, si je pensois qu'elle m'aymast tant soit peu, l'affection que je luy porte redoubleroit en moy de moytié.

Françoise. M'estimeriez-vous bien si meschante et malheureuse que je voulusse mentir, mesmes aujourd'huy qu'il est nostre feste?

Eustache. Vostre preud'hommie sera donc

cause que je croiray plustost vostre bouche que mes yeux.

FRANÇOISE. Monsieur, vous faites fort bien d'aymer Genevіefve; car outre qu'elle vous ayme uniquement et qu'elle vous porte continuellement dans son cœur et dans ses yeux, elle a beaucoup de bonnes qualitez qui la rendent aymable autant que fille qui soit en France. Elle est bonne catholique, riche et bonne mesnagère. Elle dit bien, elle escrit comme un ange; elle joue du luth, de l'espinette, chante sa partie seurement, et sçait danser et baller aussi bien que fille de Paris. En matière d'ouvrages de lingerie, de point coupé et de lassis, elle ne craint personne; et quant est de besoguer en tapisserie, soit sur l'estamine, le canevas ou la gaze, je voudrois que vous eussiez veu ce que j'ay veu. Et outre tout cela, elle est des plus belles de tout le quartier; et croyez, si sa beauté n'est point de celles que l'on enferme dans des boëtes et que l'on prend le matin quand on se lève : elle est naturelle, et suis seure que tout le fard dont elle use pour la face, pour les dents et pour les mains, n'est autre chose que la belle eau claire du puys de sa maison.

EUSTACHE. Je croy que tout ce que vous dites est vray, et vous dis davantage que ceste beauté naïve, dont elle monstre ne tenir grand conte, me plaist sans comparaison plus que ces grandes dames si attiffées, goderonnées, licées, frisées et pimpantes, qui ne font autre chose tout le long du jour que tenir leur miroir pour voir si elles sont bien coiffées et si un cheveu passe l'autre, et à toute heure ont la main à leur teste ou à leur collet. Sur tout une femme fardée me desplaist

quand elle seroit belle comme une Helène, et ne la voudrois baiser pour grand chose, d'autant que je sçay bien que le fard n'est autre chose que poison. Il me souvient d'avoir une fois gouverné une femme fardée, et par mignardise il m'advint de luy baiser le front et la jouë : je vous jure Dieu que les lèvres m'enlevèrent aussi tost et pensay bien estre empoisonné.

FRANÇOISE. Il ne se faut donc plus estonner si ces visages blanchis, vermeillonnez et qui ont une crouste de fard plus espesse que les masques de Venise, commencent à perdre leur credit entre gens de bon esprit, puis qu'au temps où nous sommes les jeunes hommes de dix-huit ans sçavent plus de besongnes que les vieilles gens qui vivoient lorsque j'allois à l'escole.

EUSTACHE. Pensez-vous que les jeunes hommes facent la court aux dames pour sçavoir quel goust a le sublimé, le talc calciné, la biaque de Venise, le rouge d'Espagne, le blanc de l'œuf, le vermeillon, le vernis, les pignons, l'argent vif, l'urine, l'eau de vigne, l'eau de lis, le dedans des oreilles, l'alun, le canfre, le boras, la pièce de levant, la racine d'orcanète, et autres telles drogues dont les dames se plastrent et enduisent le visage, au grand prejudice de leur santé? d'autant que, avant qu'elles ayent attaint l'aage de trente-cinq ans, cela les rend ridées comme vieil cordouan, ou plustost comme vieilles bottes mal gressées, leur fait tomber les dents et leur rend l'haleine puante comme un trou punais? Croyez que, quand je pense seulement à telles villenies, peu s'en faut que je ne rende ma gorge.

FRANÇOISE. Sainct-Jean! vous estes plus sça-

vant que je ne pensois; mais vous ne devez craindre que Genevief've use de tous ces artifices.

EUSTACHE. Je penserois avoir commis un grand peché si je l'en avois soupçonnée tant seulement.

FRANÇOISE. Je vous asseure que, si elle vous plaist maintenant, avant qu'il soit un mois elle vous reviendra davantage.

EUSTACHE. Vous voulez dire, comme je croy, mais qu'elle ayt senti le masle?

FRANÇOISE. Sauf vostre grace, ce n'est pas cela.

EUSTACHE. A quoy tient-il donc qu'elle n'est aussi belle qu'elle sera quelque jour?

FRANÇOISE. Je le vous diray, à la charge d'estre secret. Vous devez sçavoir que la pauvre fille est infiniement tourmentée d'un chancre qu'elle a à un tetin, il y a près de trois ans, et n'y a autre que sa mère et moy qui en sçachent rien. Mais nous avons bonne esperance qu'elle se portera bien avant qu'il soit quinze jours.

EUSTACHE. Je suis bien aise et marry tout ensemble d'avoir sceu cela, et vous en remercie bien fort.

FRANÇOISE. N'estoit que je suis seure que vous l'aymez et que vous supporterez facilement ceste petite imperfection, qui n'est comme rien, je me fusse bien gardée de vous en entamer le propos. Avisez seulement de tenir cela secret, car, si vous le redites, c'est assez pour me ruiner.

EUSTACHE. N'en ayez point de peur.

FRANÇOISE. Vous plaist-il me commander quelque chose?

EUSTACHE. Vous sçavez bien que je vous voudrois obeir.

Françoise. Adieu donc, Monsieur, et ne vous desplaise si je vous sommeray bien tost de vostre promesse.

Eustache. Vous n'en aurez la peine, car je satisferay à vostre hoste avant qu'il soit demain nuict.

Françoise. Je vous en remercie bien fort, Monsieur.

SCÈNE III.

Eustache, seul.

Vrayement, j'en avois bien dans le dos si je n'eusse trouvé ceste bonne femme, laquelle, sans y penser, m'a descouvert un vice de Genevielve qui est suffisant pour estaindre toute l'affection que je lui ay jusques icy portée. Je croy, en bonne foy, qu'il n'y a eu que cela qui a tant fait trainer le mariage de Basile et d'elle et a esté cause à la fin de le rompre du tout. Je ne m'estonne plus de ce que Genevielve n'ouvroit jamais son collet par devant comme font les autres filles, ny de ce que je la voyois par fois si triste et si descontenancée : c'estoit sans doute le mal qu'elle sentoit qui causoit tout cela. Or je remercie Dieu de ce qu'il m'a envoyé aujourd'huy ceste bonne femme, comme l'ange à Tobie, pour m'advertir de mon salut. Je serois une grand' beste si j'en faisois jamais un pas, et partant, que mon père m'attende tout son saoul chez Loyse : il perdra ses peines, car je n'ay pas deliberé d'y mettre jamais le pied. Au con-

traire, je vay chercher quelque compagnie pour me desennuyer, car encores que j'aye proposé de quitter ceste poursuite, si est-ce que toutes les fois que je pense à Genevicfve, il ne se peut faire que je n'y aye regret. Mais ne voy-je pas là le capitaine Rodomont, qui vient tout resvant et parlant à part soy? Vrayement, je suis bien aise de l'avoir rencontré.

SCÈNE IV.

Rodomont, *Eustache*, *Gentilly*, laquais d'Eustache.

RODOMONT.

J'avois tousjours jusques icy pensé que tout ce que l'on lit dans Perceforest, Amadis de Gaule, Palmerin d'Olive, Roland le furieux et autres romans, fussent choses controuvées à plaisir, comme du tout impossibles, ne me pouvant mettre en la teste que l'amour ayt peu induire ces chevaliers et paladins à faire choses si estranges; et toutes les fois que je lisois le desespoir du beau Tenebreux, les preuves de Florisel, les combats d'Agesilan, les folies de Roland et autres semblables, je ne pouvois croire qu'une seule desfaveur de leurs dames ou une petite jalousie qu'ils se forgeoient en la teste, les peust faire entrer en telle furie que les uns en perdoient le sens, les autres ne craignoient de s'exposer à des avantures estranges, qu'ils mettoient heureusement à fin, eschapans des dangers incroyables. Mais maintenant

que j'esprouve en moy-mesmes quelles sont les passions qu'une beauté cruèle peut donner, je ne m'estonne plus des armes que ces anciens preux faisoient, et il me semble encores qu'il s'y portoient assez laschement : car l'amour qui me brusle me feroit entreprendre non de conquerir une isle ferme, de tuer un Cavalion ou un Endriague, mais d'assaillir une armée de cent mil hommes, voire toutes les forces du Turc, du sophy et du grand can de Tartarie, quand elles seroient ensemble.

Eustache. Il seroit bien facile de les assaillir, mais malaisé de les desfaire.

Rodomont. J'entens quelcun parler auprès de moy. Ha ! seigneur Eustache, c'est donc vous ? Que dit le cœur ? Vous me semblez tout triste : quelcun vous a-il fait tort ? Dites-moy qui c'est et me laissez faire, car, par Dieu ! j'ay bien deliberé de luy faire voler la teste de dessus les espaules, et fust-ce un Cesar ou Charlemagne.

Eustache. Seigneur Rodomont, pardonnez-moy ; autre ne m'a fait tort que mon propre vouloir, duquel je ne puis avoir raison.

Rodomont. Vous me faites tort, si vous ne me dites que c'est.

Eustache. Excusez-moy, s'il vous plaist ; je ne puis pour ceste heure ; une autre fois nous aurons tout le loysir d'en parler.

Rodomont. Il ne me veut pas dire ce qu'il a, mais je le sçay aussi bien que luy. Et bien ! je ne vous importuneray maintenant touchant cela ; je vous prieray seulement me faire un autre plaisir.

Eustache. Je le feray s'il est en ma puissance.

RODOMONT. J'ay entendu que vous fustes hier en masque avec Basile ; je ne me suis autrement enquis en quelle compagnie vous allastes.

EUSTACHE. Pleust à Dieu que je n'y eusse point esté !

RODOMONT. Que parlez-vous d'esté, maintenant qu'il fait si froid?

EUSTACHE. Rien, rien ; je dis seulement que j'y ay esté.

RODOMONT. Or je vous voudrois prier qu'il vous pleust me prester vostre habit que Basile portoit, et je vous le rendray avant qu'il soit quatre heures d'icy.

EUSTACHE. Je le veux bien, mais il faut devant que je le renvoye querir, car Basile ne me l'a pas encores rendu. Toutesfois, si vous voulez, je vous en feray bien bailler un tout de mesme le mien, que le cousin René fit faire pour une nopce de laquelle nous estions tous deux.

RODOMONT. Je serois bien aise d'avoir le vostre, et pour cause que je vous diray puis après.

EUSTACHE. Je m'en vay donc envoyer mon laquays le requerir. Laquays !

GENTILLY Plaist-il, Monsieur?

EUSTACHE. Va-t'en chez le seigneur Basile.

GENTILLY. Bien, Monsieur, je m'y en vay.

EUSTACHE. Veux-tu attendre! Où cours-tu si viste?

GENTILLY. Chez le seigneur Basile.

EUSTACHE. Eh bien! que luy diras-tu?

GENTILLY. Je ne sçay.

EUSTACHE. C'est ce qu'il me semble. Tu es si estourdy, que tu n'as pas la patience que je te dise

ce qu'il faut que tu faces. Dis-luy que je le prie qu'il me renvoye mon habit, et que j'en ay bien affaire.

GENTILLY. Bien, Monsieur.

EUSTACHE. Entrons ce-pendant en la maison, et en attendant qu'il revienne nous jouerons un coup de trictrac, et puis nous disnerons. Aussi bien je pense que mon père ira faire un tour hors la ville, et qu'il ne disnera ceans.

RODOMONT. Je le veux bien, puis qu'il vous plaist.

SCÈNE V.

Saucisson, escornifleur et maquereau ; *Eustache*.

SAUCISSON.

Holà! seigneur Eustache, encore un mot. Où allez-vous si viste?

EUSTACHE. Est-ce toy, Saucisson? Pardonne-moy, je ne t'avois pas apperceu.

SAUCISSON. Monsieur, il y a plus de huit jours que je suis gros de vous voir. Et bien! quel homme estes-vous? Il y a long-temps que je ne vous ay veu tenir le verre, et ne sçay plus, par ma foy, de quelle main vous beuvez.

EUSTACHE. Vien-t'en disner avec nous, et tu le sçauras. Au reste, je te donneray du meilleur vin bourru de France.

SAUCISSON. J'iray volontiers; mais j'ay peur que je ne mette la famine chez vous : vous avez

plusieurs fois veu de mes prouesses, et comme je sçay jouër dextrement de l'espée à deux mains à table quand j'ay mes coudées franches. Partant, si vous voulez avoir le plaisir de me voir bauffrer, faites en sorte que la table soit si bien couverte qu'on ne puisse voir la nappe, et qu'il n'y ayt faute de breuvage. Je croy que vous m'avez ouy dire souvent, quand je mange un coq d'Inde ou un cochon de trente-cinq sols, qu'il m'est advis que je casse une noix.

EUSTACHE. Ne te soucie que d'apprester tes dents et tes ongles.

SAUCISSON. Ce sera donc à pis faire, à ce que je voy.

EUSTACHE. Tu en feras comme tu l'entendras.

SAUCISSON. Attendez un peu. Quelle heure est-ce là qui sonne?

EUSTACHE. Ce ne sçauroit estre que dix heures.

SAUCISSON. Touchez là; avant qu'il soit une heure d'icy je vous feray voir une autant belle garce que vous en ayez veuë de cest an.

EUSTACHE. Je voy bien que c'est. Pour nous flater, tu nous veux produire quelque reste de chanoines ou quelque lampe de convent.

SAUCISSON. Par la vertu! sans jurer Dieu, c'est quelque chose de respect.

EUSTACHE. Ainsi en disent tous ceux de ton mestier.

SAUCISSON. Contentez-vous que c'est une marchande de la rue S.-Denis, qui a fait accroire à son mary qu'elle alloit en pelerinage à Nostre-Dame de Liesse, et au lieu d'y aller s'est gentiment retirée en ma maison, pour faire plaisir aux

compagnons et prendre du bon temps pendant ces jours gras.

EUSTACHE. Voilà vrayement un gentil traict, et duquel je n'avois encores esté desjeuné. Mais, dis-moy, quelle bague?

SAUCISSON. Je ne vous veux point vanter ma marchandise et vous paistre de paroles. La veuë n'en coustera rien.

EUSTACHE. Va-t'en donc la querir et l'ameine ceans, car je pense que mon père n'y viendra pas disner, et quand bien il nous surprendroit, je la cacherois en mon cabinet.

SAUCISSON. Je m'y en vay. Avisez ce-pendant de faire coucher au feu, et que nous ayons quelque chose qui ait bec.

SCÈNE VI.

Eustache, Rodomont, Gentilly.

EUSTACHE.

Vistes-vous jamais un plus gentil fallot que ce venerable Saucisson?

RODOMONT. Nenny, par ma foy. Il a la gueule fresche, et dit mots nouveaux.

EUSTACHE. Il n'y a que le vin et les frians morceaux qui le gastent, et sans cela je vous promets que ce seroit le plus gentil poisson d'avril qui soit d'icy à Rome.

RODOMONT. Il est venu tout à temps pour chasser vostre melancolie.

EUSTACHE. Ma melancolie n'estoit pas grande,

et, quand bien elle eust esté extresme, vostre presence m'est si agreable qu'elle me l'eust bien tost fait mettre sous le pied. Mais il me semble que je voy mon laquays qui revient.

RODOMONT. C'est luy-mesmes. J'ay grand peur que nous aurons mauvaises nouvelles, car il ne r'aporte rien.

EUSTACHE. Gentilly, as-tu trouvé Basile?

GENTILLY. Ouy, Monsieur.

EUSTACHE. Et bien! que t'a-il dit?

GENTILLY. Il m'a dit ainsi qu'il vous prioit de l'excuser s'il ne vous pouvoit rendre vos habits plus tost que sur les quatre heures du soir.

RODOMONT. Je m'en doutois aussi bien.

GENTILLY. Et qu'il vous viendroit trouver tout à ceste heure pour faire luy-mesmes ses excuses.

EUSTACHE. Il n'en estoit point de besoing.

GENTILLY. J'ay trouvé en chemin M. vostre père, qui m'a dit qu'il ne reviendroit disner à la maison, et qu'il s'en alloit jusques à Charenton.

EUSTACHE. Ne t'a-il dit autre chose?

GENTILLY. Non, Monsieur, sinon qu'il est bien marry qu'il n'a faict ce qu'il pensoit.

EUSTACHE. Et moy, tout au contraire, j'en suis bien aise. Seigneur Rodomont, puisque vous voyez que nous ne pouvons avoir mes habis, je m'en vay envoyer querir ceux-là du cousin, qui sont tout de mesme les miens.

RODOMONT. Je vous en supplie bien humblement.

EUSTACHE. Gentilly, va-t'en chez mon cousin René, et luy dis que je le prie bien fort qu'il m'accommode, pour une heure ou deux, de son

pourpoint et chausses de satin incarnat et de son manteau de taftas, et qu'il te les baille tout à ceste heure.

Gentilly. Bien, Monsieur.

Eustache. Entrons ce pendant, car je voy venir vers nous une femme encappée que je pense cognoistre.

SCÈNE VII.

Françoise, Basile.

Françoise.

Je ne sçay où je pourray trouver Basile. Je voudrois avoir payé bonne chose et l'avoir r'encontré en mon chemin pour luy dire des nouvelles qui le resjouyront : car depuis que j'ay laissé Eustache j'ay espié l'heure que Girard sortiroit de chez Loyse, et aussi tost que je l'ay veu sortir je suis venue tout bellement escouter à la porte ce que l'on disoit, et ay entendu que Loyse tansoit sa fille, luy disant entre autres choses : Eh bien! madame la glorieuse, vous avez tant fait, par vos journées, que Eustache ne sera point vostre mary; mais allez chercher qui prendra jamais la peine de vous en trouver d'autre. C'est raison : il vous faut peindre des maris. Par ces propos j'ay peu comprendre que tout estoit rompu, dont je suis très aise; et le serois encores davantage si j'avois trouvé Basile, pour le faire participant de ma joie. Mais on dit bien vray : quand on parle du

loup on en voit la queuë. Monsieur, je prie à Dieu qu'il vous donne ce que vous desirez.

BASILE. Ha! madame Françoise, si Dieu me donnoit ce que je souhaite, je serois plus heureux que l'empereur.

FRANÇOISE. N'y pensez plus, vous l'aurez. Mais, Monsieur, encores faut-il faire une resolution, et ne se donner en proie à la passion ainsi que vous faites. Si vostre maistresse vous voyoit, que diroit elle? En bonne foy, elle auroit occasion de vous estimer homme de lasche courage. Sus, resjouissez-vous. Ne sçavez-vous pas bien que cent livres de melancolie n'acquittent jamais pour un sol de debtes? Et puis, je vous prie, ditesmoy de quoy vous vous plaignez ?

BASILE. Je ne me plains de rien, Dieu mercy; mais je suis en une perpetuelle crainte que l'on ne me face torcher la bouche avant que d'avoir disné.

FRANÇOISE. Je veux que vous ostiez tous ces doutes de vostre entendement

BASILE. Je ne puis, si je ne suis asseuré d'une autre façon.

FRANÇOISE. Voulez-vous meilleure asseurance que les paroles de Genevielve que je vous ay fait sçavoir par Antoine?

BASILE. Je croy bien que Genevielve ne me voudroit faire un faux bon; mais je crains la mère.

FRANÇOISE. Si vous sçaviez ce que je sçay, vous ne diriez pas ainsi.

BASILE. Hé! madame Françoise, je vous prie de ne m'estre point chiche de si bonnes nouvelles. Mais je croy que vous vous mocquez de moy.

Françoise. Je me moque, jà! à Dieu ne plaise!

Basile. Si n'en croyray-je rien autre chose, jusques à ce que je sçache ce qu'il y a de nouveau.

Françoise. Allez, je le veux bien. Il faut donc que vous sachiez que j'ay ouy de mes propres oreilles que tout est rompu, au moins quant à Eustache.

Basile. Je n'en croy rien si vous ne me dites de qui vous l'avez sceu.

Françoise. Je voy bien que c'est, vous ne croyez Dieu que sur bon gaige : mais n'est-ce pas assez que je le vous dis? Et quand bien je ne l'aurais ouy dire à madame Louyse il n'y a pas une heure, si est-ce que je pense que malaisement Eustache en voudroit.

Basile. Ne dites pas cela, je sçay qu'il l'ayme, et si sçay bien que son père l'en sollicite fort.

Françoise. Voylà grand cas : vous estes des confrères de S. Thomas et ne voulez jamais croire les choses si vous ne les voyez. Soyez asseuré que si Eustache l'a aymée par cy devant, il la hait maintenant comme poison.

Basile. Comment le sçavez-vous?

Françoise. Je ne vous veux point desguiser les matières. Aussi tost que je vous eus renvoyé Antoine, j'allay ouïr la grand'messe auprès de madame Louyse, et quand le service fut fini, nous sortismes de l'eglise ensemble. Alors je commence à la raisonner, et luy ayant demandé comment elle se portoit et s'il estoit vray ce que j'avois ouy dire, que sa fille estoit accordée, elle me fist res-

ponce qu'il n'en estoit rien et qu'il n'avoit tenu qu'à Genevievfve ; toutesfois, qu'elle esperoit d'en faire bien tost le mariage.

BASILE. Ce commencement-là ne me plaist guères.

FRANÇOISE. Escoutez jusques à la fin. Comme nous estions sur ces propos, surviennent Girard et son fils Eustache, lesquels, après nous avoir saluez, Girard entra avec Louyse en la maison et me laissa deviser avec son fils.

BASILE. Encores il n'y a rien là à mon avantage.

FRANÇOISE. Je commence à me fondre en discours avec luy, et comme l'on entre de propos en propos, je vins à luy dire que je sçavois de bon lieu que Genevievfve l'aymoit parfaictement ; et luy au contraire me respond qu'il ne le pensoit pas, mais qu'à la verité il perdoit les pieds pour son amour. Quand je vy qu'il estoit ainsi aux altères, je luy dis tous les biens du monde de la fille, et qu'il faisoit bien d'assoir ses pensées en si bon lieu : tant que j'ay cogneu clairement que, à mesure que nos propos croissoient, son affection aussi s'augmentoit.

BASILE. Madame Françoise, vous m'avez ruiné. Au lieu de verser de l'eau sur son feu, vous y avez respandu de l'huile.

FRANÇOISE. Laissez-moy achever. Quand je vy qu'il m'escoutoit attentivement et qu'il me croyoit de tout ce que je disois, je vins à muer de chance et luy dire que Genevievfve estoit la plus vertueuse fille de Paris, et qu'elle le monstroit bien : car, encores qu'elle eust une mamelle toute mangée de chancre, si est-ce qu'elle portoit son

mal avec telle patience, que personne ne s'en estoit jamais aperceu.

Basile. À ce coup, vous m'avez resuscité. Et bien! que dit-il là dessus?

Françoise. Je le vy à l'instant changer de couleur, demeurer muet et enfoncer son chapeau sur les yeux, par lesquels signes je cogneu clairement que l'amour commençoit desjà faire place à la haine : car bien tost après il me dit adieu, et ne daigna aller trouver son père qui l'attendoit chez Louyse, encores qu'il luy eust enchargé de ce faire.

Basile. O madame Françoise! vous estes la plus galante femme de France, si Eustache a creu ceste fable si bien inventée!

Françoise. Asseurez-vous qu'il l'estime vraye comme evangile. Mais avez-vous avisé à ce que je vous ay mandé par Antoine?

Basile. Je n'ay garde de faillir à l'assignation.

Françoise. C'est assez dit. Retirez-vous doncques, de peur que quelcun ne vous voye parler à moy.

Basile. Vous plaist-il pas venir disner chez moy?

Françoise. Allons, j'en suis contente.

Basile. Je vous prieray de me raconter une autre fois toute ceste histoire, tant j'y prens plaisir. J'avois proposé d'aller faire un tour chez Eustache, mais je croy qu'il est maintenant à table. Il vaut mieux remettre mon voyage à une autre fois.

ACTE III.

SCÈNE I.

Thomas, marchand; *trois Sergens.*

THOMAS.

L'on dit bien vray que pour faire plaisir on reçoit souvent desplaisir, et pour prester à un mauvais rendeur, d'un amy on en fait un ennemy. Je le cognois clairement par moy-mesme, qui n'avois un meilleur amy que le capitaine Rodomont. Avant que je luy eusse baillé à credit de ma marchandise, il avoit accoustumé de me venir voir fort souvent; mesmes il venoit par fois manger et boire en ma maison, et estoit la plus grande part du jour en ma boutique à deviser avec moy ou avec ma femme. Mais depuis un an en çà que je le fis adjourner en recognoissance de cedule, et qu'il fut dit par sentence du prevost de Paris que les quatre moys passez il seroit contraint par corps, tant s'en faut que nous soyons amis que au contraire il me menace de me tailler en pièces et de me faire passer son cheval sur le ventre. Mais je ne le crains pas, Dieu mercy! d'autant que je sçay bien qu'il y a plus de braverie en son fait que d'hardiesse, et aussi que nous sommes en une ville où la justice règne. J'ay esté adverti par un de mes valets qu'il estoit entré au logis de Girard et qu'il parloit d'y disner. Je serois bien de mon pays si je perdois ceste oportunité de le faire payer

ou de le mener en prison. Partant, mes amis, je le vous recommande; guettez-le icy au passage, et ne plaignez vos peines de l'attendre plustost jusques à la nuict, car je vous contenteray bien.

Sergens. Monsieur, il ne nous eschappera pas, mais à quoy le recognoistrons-nous?

Thomas. Vous le recognoistrez à ses grandes moustaches noires, retroussées en dents de sanglier, et à un grand abreuvoir à mouches qu'il a sur la jouë gauche; et puis il meine ordinairement après luy un laquais habillé de verd et assez mal chaussé.

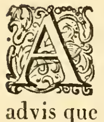
Sergens. C'est assez dit: retirez-vous.

Thomas. J'ayme mieux attendre un peu et vous le monstrer quand il sortira, de peur qu'il n'y ait abus. Mais j'entens que l'on ouvre la porte de Girard. Le voylà qui sort. Aussi tost qu'il aura la teste tournée, ne faillez de vous ruer sur luy. Je vay ce temps pendant vous faire aprester la collation.

SCÈNE II.

Rodomont, Nivelet, trois Sergens.

Rodomont.



Adieu, seigneur Eustache; je vous retourneray trouver incontinent, s'il m'est possible. Mais si je ne reviens si tost, ne laissez pour moy à disner. Il m'est advis que je vay maintenant me presenter à quelque brèche, la rondache au bras et l'estoc au poing. Et quand je pense là où je vay, il me

souvient de la prise d'Issoire ou de Mastric : encor je suis seur que la place où je vay donner l'assaut est de plus difficile accès et plus malaisée à gaigner que ne sont les chasteaux de Milan, de Corfou, de la Goulète, ou la citadèle d'Anvers. Mais Amour, qui me conduit sous son estandart, me promet que je demoureray maistre de la place sans effusion de beaucoup de sang, pourveu que je conduise mes troupes en silence, pendant que ceux de dedans ne se doubtent de l'embuscade que je leur ay dressée, et qu'ils se preparent de se rendre à Basile, sur lequel je raviray aujourd'huy une belle victoire. J'ay envoyé mon homme faire une patrouille autour des avenues, et, selon le raport qu'il m'en fera, je jetteray mes gens à la campaigne et feray marcher mes bataillons. Le voylà qui s'en revient. Je croy qu'il m'aporte bonnes nouvelles.

NIVELET. Monsieur, hastez-vous! J'ay veu tout maintenant Louyse qui s'en va toute seule au sermon.

RODOMONT. Sçays-tu bien que c'est elle ?

NIVELET. Aprenez-moy à cognoistre mouches en lait. Il ne faut tant de propos. Despechez-vous, et quand vous serez entré, ne faillez de fermer la porte, afin que si Basile vient, qu'il trouve visage de bois.

RODOMONT. S'il vient, il ne s'en retournera sans beste vendre, je t'en asseure.

SERGENS. Demourez, Monsieur, ou vous estes mort.

RODOMONT. Hé! mes amis, que me voulez-vous? Pourquoy m'ostez-vous mes armes?

SERGENS. Nous vous faisons commandement

de par le roy de payer deux cens escus que vous devez au sire Thomas, envers lequel vous estes condamné par ceste sentence.

Rodomont. Mes amis, je vous prie me laisser aller à un affaire que le roy m'a expressement enchargé, et puis je ne faudray de vous satisfaire incontinent, car aussi bien je n'ay pas ceste somme dessus moy.

Sergens. Tout cela sont parolles. Si vous ne les payez presentement, et les despens compris en ceste executoire, nous vous faisons prisonnier de par le roy.

Nivelet. Par Dieu! il vaut mieux que je gaigne le haut, de peur que ces beaux sergens icy ne me meinent avec mon maistre au logis des gens de pied.

Rodomont. Hé! Messieurs, n'userez-vous point de misericorde en mon endroit?

Sergens. Allons, allons, c'est trop caqueté. Encores s'il avoit l'esprit de nous gresser la main, on le pourroit faire evader; mais au diable la maille qu'il nous presente!

Rodomont. S'il vous plaist de me mener à mon logis, je vous rendray contens.

Sergens. Ce ne seroit pas sagement fait à nous.

Rodomont. Attendez pour le moins une heure, que j'aye mis le commandement du roy à execution.

Sergens. Voire, pardieu! je croyrois tantost que le roy se voulust servir de telles gens que vous. C'est trop contesté. Marchez, si vous ne voulez qu'on vous haste d'aller à coups de baston.

RODOMONT. Hé! mes amis, ayez pitié de moy.

SERGENS. Nous ne pouvons. C'est trop presché. Sus! sus! menons-le par dessous les bras, comme une mariée.

RODOMONT. Ha Dieu! que je suis miserable! Au lieu d'aller fiancer ma maistresse, l'on me fait espouser une prison.

SCÈNE III.

BASILE, seul.

J'ay eu du plaisir pour plus de dix mille francs de voir ce fendeur de naseaux si empesché au millieu de ces sergens, qui le veulent, comme je croy, mettre en cage pour apprendre à parler. Mon Dieu! qu'il filoit doux! qu'il faisoit le courtois et gracieux! N'estoit que je l'ay recognu à sa balafre, je n'eusse jamais pensé que ce fust luy, et qu'un homme de faction, qui a accoustumé de manger les charrettes ferrées, se fust laissé devaliser par trois pauvres malotrus de sergens. Vrayement, il avoit bien affaire de se faire si brave aujourd'huy pour aller à telles nopces! Mais, à propos, quand j'y songe, il estoit habillé comme moy. Je vay gaiger bonne chose qu'il avoit sceu mon entreprise, et qu'il avoit deliberé de me prevenir. C'est cela sans doute, et pense que Eustache n'avoit envoyé requerir son habit que pour l'en accommoder, car j'ay sçeu de son laquais qu'ils disnoient ensemble. Or j'ay bien deliberé de prendre l'occasion au poil, puisque mon bonheur m'a tant favorisé que

de m'avoir osté cest empeschement, qui, à la verité, n'eust esté petit, si ce grand pendart fust entré avant moy, ainsi qu'il luy eust esté bien aisé sans ces sergens, à qui Dieu doint bonne et longue vie.

SCÈNE IIII.

Saucisson, escornifleur; *Alix*, femme de Thomas; *Basile.*

SAUCISSON.

Vous verrez un jeune homme aussi gaillard que vous en ayez esprouvé.

Alix. Nous verrons tantost si vous dites vray.

Saucisson. Tenez, le voylà qui se cache le visage de peur d'estre cognu. Je croy qu'il venoit au devant de nous.

Alix. Vrayement, il est de taille et a la grève assez bien faite.

Saucisson. Il a encores quelque chose de plus beau. Mais arrestons-le, car il fait semblant de passer outre. Seigneur Eustache! Et bien! suis-je homme de promesse? que vous en semble? Le tendron ne merite-il pas un bon peché ou deux?

Basile. Quel tendron? quelle promesse? Ma foy, vous resvez des genoux, ou vous me prenez pour un autre.

Saucisson. Ho! ho! ne vous souvient-il plus que je vous ay promis de mener ceste dame en vostre maison pendant que vostre père n'y est pas?

BASILE. L'amy, je croy que tu as beu de la lessive. Va, va, passe ton chemin et me laisse aller.

SAUCISSON. Pensez-vous que je ne vous cognoisse pas bien, encores que vous contrefaisiez vostre voix, et que vous ayez changé d'habillement depuis le matin ?

BASILE. Tu es un importun. Regarde ! me cognois-tu, à ceste heure ?

SAUCISSON. Monsieur, pardonnez-moy ; l'habit que vous portez m'a fait faire cette faute.

BASILE. Va, va, je ne m'en soucie, et veux bien te dire qu'Eustache est l'un de mes meilleurs amys, et suis bien aise de ce que tu luy mènes une si belle garce, qui luy pourra faire passer beaucoup de tintouins qu'il a dans la teste. Au reste, dis-luy que tu as trouvé un homme vestu de ses habis, qui va boire à luy de bon courage, s'il est si hardy que de le pleger. Adieu, j'ay affaire un peu en ceste prochaine porte. Antoine, attens-moy en ceste ruelle.

SCÈNE V.

Alix, Saucisson.

ALIX.

Vrayement, Saucisson, vous avez bonne grace de me mener chez un homme que vous ne cognoissez. Que sçay-je s'il a point quelque mal sur luy ? En bonne foy, je ne fusse jà venue si j'eusse pensé que vous m'eussiez voulu faire ce tour.

SAUCISSON. Foy d'homme de bien, il n'y a point de ma faute, et tout homme y eust esté trompé comme moy.

ALIX. Regardez bien qu'il ne nous advienne un pareil scandale.

SAUCISSON. J'y mettray bon remède, car je ne parleray de ma vie à homme qui aura son manteau devant le nez. Pour ce coup, non force; je seray une autre fois plus sage. On dit vray : le chat, une fois eschaudé, craint l'eau froide. Nous voilà maintenant arrivez près de son logis. Je m'en vay heurter. Mais, puisque la porte est ouverte, entrons dedans sans faire tant de ceremonies.

SCÈNE VI.

ANTOINE, seul.

C'est à ce coup que mon maistre sera payé content de tous les travaux et peines qu'il a soufertes en ceste poursuite! c'est à ce coup qu'il tiendra à plaisir entre ses bras ceste cruelle Genevievfe, qui s'est jusques icy monstrée si sauvage! Je suis seur qu'elle ne sera point si farouche qu'elle ne permette bien qu'on la baise et qu'on luy face quelque autre chose, bien qu'au commencement elle face semblant d'y resister : car une fille ne veut jamais accorder de parolle ce qu'elle laisse prendre de fait, et est bien aise d'estre ravie. Si mon maistre ne sçait à ce coup user de sa fortune et insinuer gentiment sa nomination, il merite d'estre de-

gradé des armes, et de ne combattre jamais sous le drapeau d'Amour. O Antoine! si tu estois en sa place, ou si tu avois un aussi beau suget pour pleger ton maistre, avec mesme commodité, dis, par ta foy, que ferois-tu? T'amuserois-tu seulement à luy faire des contes de la cigogne, lui demander comment elle se porte, et luy lecher le morveau (comme font un tas d'amoureux de caresme qui ne touchent point à la chair) sans executer ce qui importe le plus? Je croy que tu ne te ferois point prier de danser le branle de un dedans et deux dehors. Que je sois coqu si je ne luy faisois la folie aux garçons, et n'y auroit excuse ou empeschement qui tint! Non, non, je ne demanderois point à remettre la partie à demain : car, en ce cas, qui remet la partie, il la doit perdre, et n'aurois que faire de manger du satirion, des culs d'artichauts, des huîtres à l'escaille, ny des truffles, comme j'ay veu que faisoit un vieillart que j'ay servi autrefois le jour qu'il se maria à sa troisième femme. Pleut à Dieu que Perrette fust venue à la porte! J'avois bien deliberé de luy offrir mon service et tout ce que je porte; mais ceste friande de Genevielve l'aura envoyée quelque part en commission, afin de demourer toute seule au logis et avoir plus de commodité. Mais, mon Dieu, qu'est-ce que je voy? Par Dieu! nous sommes vendus. Voilà Louyse qui s'en revient de l'eglise. Que feray je? en advertiray-je mon maistre? Je ne puis entrer en la maison sans estre aperceu d'elle, et moins en sortir. Il y aura tantost beau mesnage, quand elle verra mon maistre avec sa fille en bel estat! Je n'y sçaurois que faire. Ils ont fait la follie, qu'ils la boivent.

SCÈNE VII.

Loyse, Antoine.

Loyse.

Jamais je ne vy faire un temps si morfondant, si ce n'a esté possible l'année du grand hyver; s'il geloit à pierre fendre, je n'aurois si froid de la moytié. J'ay vestu un manteau fouré, et si j'ay un bon plisson et deux cottes bien doublées l'une sur l'autre; mais tout cela n'a peu si bien me couvrir que le froid ne m'aye chassée de l'eglise comme le sermon ne faisoit que de commencer. Je voy bien qu'il faudra que je perde vespres aujourd'huy; mais nous les dirons, Geneviefve et moy, auprès du feu. Aussi bien je pense qu'il luy ennuye d'estre toute seule en la maison. Vrayment, le bon vrayment, je serois bien marrie si ceste fille-là avoit mal: car c'est bien la meilleure fille et la plus obeissante qui soit possible dans Paris. Tout le long du jour, après qu'elle a donné ordre à mon mesnage, au lieu de lire dans les livres d'Amadis, de Ronsard et de Desportes, elle ne fait que dire ses heures ou prier Dieu en son petit oratoire, à genoux devant un crucefis et une Nostre-Dame de Pitié. Je prie à Dieu qu'il la veuille tenir en sa saincte protection, et luy donner un mary tel qu'elle merite. Mais qui a laissé ainsi la porte ouverte? Vierge Marie! les larrons seroient-ils bien venus pendant mon absence? J'ay grand'peur qu'ils n'ayent emporté toute la

vaissèle d'argent qui estoit dans la salle. Il n'y a remède; je m'y en vay voir.

ANTOINE. Nous sommes perdus : car c'est en la salle que mon maistre gouverne sa Genevìefve. Je luy disois bien qu'il montast en haut. Il n'y a plus moyen d'eschaper. Ce sera grand'pitié de la vie qu'elle fera tantost, mais que tout nostre mystère soit descouvert. Mais contre fortune bon cœur. Au pis aller, mon maistre en sera quitte pour la prendre à femme, qui est tout ce qu'il souhaite : car je ne pense pas que Loyse soit si despourveuë d'entendement que de faire declarer sa fille putain par arrest de la court de Parlement, comme ont fait quelques autres, qui s'en sont repenties après tout à loysir. La voylà qui sort. Je me veux retirer dans l'allée de ceste maison voisine pour ouïr ce qu'elle dira.

LOUYSE. Vray Dieu! qu'est-ce que j'ay veu! Qui eust jamais pensé que Genevìefve eust voulu faire une telle playe à son honneur? J'en suis si estonnée que je ne sçay si je songe ou si je veille. J'avois peur que les larrons fussent entrez en ma salle, et pour m'en esclaircir, avant que d'y entrer je me suis mise à regarder par le trou de la serrure de l'huis; mais je n'y ay veu qu'un larron qui voloit l'honneur de ma fille et le mien. O Eustache! je t'avois en autre opinion, et n'eusse jamais pensé que tu m'eusses voulu jouer un si lasche tour. C'est toy sans doute, et, encores que le lieu où est le lict verd soit assez obscur, je t'ay bien recognu à ton habit incarnat que tu portes souvent.

ANTOINE. Tout va bien, puis qu'elle prent mon maistre pour Eustache. Si je le puis faire sor-

tir sans qu'elle le voye, à eux deux le debat.

LOUYSE. Genevíefve! Genevíefve! ce n'est pas là l'instruction que ton père, à qui Dieu face pardon, et moy, t'avons donnée. J'y ay esté trompée la première: car, te voyant si devote et faire tant la saincte Nitouche, par mon ame! j'avois tousjours eu peur que tu ne te fisses religieuse.

ANTOINE. Il n'est pire eau que celle qui dort.

LOUYSE. Mais quel conseil puis-je prendre en ce cas si inesperé? Dois-je envoyer querir le commissaire? Si je le mets en justice, un chascun se rira de moy, et, qui plus est, on me jouera aux pois pillez et à la bazoche. Si, d'autre costé, je luy fais espouser ma fille, je ne seray pas assez satisfaite de l'outrage qu'il m'a fait. Mais aussi luy dois-je donner la clef des champs, afin qu'il se vante par tout de son beau chef-d'œuvre? Non, non! je les tiendray prisonniers dans ma salle, que j'ay fermée à double resort, attendant que j'aye sceu de mes parens et amis ce que j'en doy faire. Je m'en vay premierement trouver Girard, pour me plaindre à luy de son fils, et le menasser, s'il ne m'en fait raison, de le faire mettre en une basse fosse où il ne verra ny soleil ny lune de long-temps. Mais voylà son laquais qui tient une bouteille. Je vay sçavoir de luy, sans faire semblant de rien, si Girard est en la maison.

SCÈNE VIII.

Gentilly, Louyse.

GENTILLY.

Qu'au diable soit donné le brouillon de tavernier, qui m'a fait attendre près d'un quart d'heure avant que de me rendre ma bouteille! J'ay peur que mon maistre m'en tance. Mais je feray comme les femmes, je crieray le premier.

LOUYSE. Mon amy, atten un peu que je te dise un mot.

GENTILLY. Que vous plaist-il, Madame? Dites viste, car j'ay haste.

LOUYSE. Girard est-il à la maison?

GENTILLY. Nenny, il n'y a que son fils.

LOUYSE. Voyez comme ce petit coquin est desjà fait au badinage, et comme il ment asseurement! Mais, dis-moy, où pourray-je trouver Girard?

GENTILLY. Il est allé à Charanton, et ne reviendra possible d'aujourd'huy. Voulez-vous autre chose de moy? Adieu.

LOUYSE. Mon Dieu! que feray-je? Que dira le monde quand il sçaura la faute de ma fille? Nous voylà deshonnorées à jamais si mon frère ne trouve quelque expedient pour sauver l'honneur de l'une et de l'autre. Je m'en vay le trouver et luy conter tout le fait, et puis je me gouverneray selon le conseil qu'il me donnera.

SCÈNE IX.

Antoine, *Perrette*, chambrière de Genevifve; *Basile*.

Antoine.

Encore ay-je bonne esperance que tout se portera bien s'il est possible de tirer mon maistre de sa prison. Si faut-il y tascher, et puis nous adviserons au demourant. Je vay voir si je pourray entrer au logis pendant que Louyse est allée trouver son frère, qui demeure assez loing d'icy. Mais je ne sçay comment j'y pourray entrer, car la porte est fermée. Je m'en vay heurter en tous evenemens. Tic toc tac.

Perrette. Qui est là-bas, qui frappe si rudement?

Antoine. Est-ce toy, Perrette? Je ne te pensois pas icy. Ouvre-moy la porte.

Perrette. Par sainct Jehan! non feray si tu ne me donnes premièrement asseurance de ne me rien faire.

Antoine. Tes fiebvres quartaines! ay-je accoustumé de te faire mal?

Perrette. Que sçay-je?

Antoine. Essayes-en, et puis tu le sçauras; aussi bien n'engendré-je point.

Perrette. Vrayment, tu veux deviser! Mais retourne hardiment d'où tu viens, car il n'y a rien ceans pour toy. L'aumosne est faite dès le matin.

ANTOINE. Ho! ho! depuis quand es-tu devenue si glorieuse que tu refuses tes serviteurs, maintenant que tu as si bon loisir d'exercer les œuvres de misericorde et loger les nuds?

PERRETTE. Je ne puis pour ceste heure.

ANTOINE. Pourquoy donc? Aurois-tu bien la fiebvre rouge qui prent aux femmes tous les mois?

PERRETTE. Voyez-vous ce vilain, comme il est engueulé!

ANTOINE. Perrette, ouvre-moy, je te prie, et pour cause.

PERRETTE. Tu me veux abuser de ton caquet; je n'en feray rien pour ceste heure, et tu peux bien trainer tes dandrilles ailleurs.

ANTOINE. Ouvre-moy, si tu es sage, et ne t'en fais plus prier. Je ne veux pas faire cela que tu penses, et que possible tu voudrois bien.

PERRETTE. Hé! mon amy, tant vous estes bon fils et sage! Je vous cognois comme si je vous avois nourry.

ANTOINE. Voylà que c'est: si on dit à un larron que l'on va ouïr messe, il pensera incontinent que ce soit pour aller derober un calice ou les ornemens d'un autel. Mais il n'est plus temps de se moquer; c'est trop barguigné: despeschetoy de descendre et de m'ouvrir la porte si tu veux sauver ta vie et l'honneur de ta maistresse, car je te puis asseurer que dame Louyse ne fait que de partir d'icy, et a veu par le trou de la serrure mon maistre qui jouoit beau jeu avec Genevi efve, car il couchoit gros.

PERRETTE. Vierge de grace! qu'est-ce que tu dis? Mais comment a-elle peu entrer sans heurter?

Antoine. Mon maistre avoit oublié de fermer la porte.

Perrette. Mon Dieu! mon père! mon createur! dis-tu vray, ou si tu me donnes la baye?

Antoine. Vray comme Evangile. Et si tu t'en veux mieux asseurer, tu trouveras qu'elle les a enfermez dans la salle.

Perrette. J'y vay voir, et, si tu dis vray, je te feray entrer.

Antoine. Ce diable de sexe feminin ne veut croire les choses si on ne les luy fait toucher avec la main!

Perrette. Antoine, mon amy, nous sommes perdues si Dieu n'a pitié de nous; et tout le mal retombera sur moy, d'autant que l'on pensera que j'en auray esté la courtière.

Antoine. Ne sçauroit-on sortir de la salle par les fenestres, qui respondent sur la court.

Perrette. Si fera bien; mais, par Nostre-Dame! j'estois si troublée que je ne pensois plus à ce moyen.

Antoine. Va-t'en donc vistement faire sortir mon maistre par là, et dis à Geneviefve qu'elle ne s'estonne de rien, mais qu'elle ayt bon bec à nier tout. Dis-luy aussi que je luy mande qu'avant qu'il soit une heure j'espère de remedier à tout. L'on dit bien vray que l'amour est aveugle, c'est-à-dire que ceux qui ayment ne sçavent ordinairement ce qu'ils font, et se mettent souvent en des dangers dont ils se passeroient bien. Je vous prie, quel besoin avoit mon maistre de venir voir sa maistresse de ceste sorte et la ravir jusques dans le logis de sa mère? Si falloit-il en venir là, puis qu'il en estoit si fort coiffé que, si je ne luy eusse

trouvé ce moyen d'alleger ses passions, il estoit prest de se desesperer et de getter, comme l'on dit, le manche après la coignée, de la crainte qu'il avoit qu'Eustache ne luy coupast l'herbe sous le pied. Mais le voilà qui sort du sepulchre. Dieu soit loué ! J'espère que tout se portera bien.

BASILE. Antoine, mon amy, j'ay eu aujourd'huy la dernière de mes peurs, non tant pour mon regard que pour l'amour de ceste pauvre fille, qui me porte une amitié si grande.

ANTOINE. Monsieur, il faut conter pour une et n'y retourner plus à telles enseignes.

BASILE. Mais encores ne la veux-je abandonner que premierement je ne sçache le moyen d'apaiser sa mère.

ANTOINE. Je vous promets, foy de pauvre garson, que je pourvoyray bien à tout, pourveu que vous disiez la verité de ce que je vous demanderay. Avez-vous eu d'elle ce que vous pretendiez ?

BASILE. Sans point de faute nous avons vuidé les poins principaux et les plus fascheux, et estois prest de rentrer en lice lors que j'ay oüi quelcun fourgonner à la serrure. Mais je te puis dire que tout ce que j'en ay eu a esté plus de force que de son bon gré.

ANTOINE. Il se peut bien faire; toutesfois, difficilement en fussiez-vous jamais venu à bout si elle n'y eust presté son consentement et qu'elle ne se fust aydée de ses membres. Mais venez çà : avez-vous deliberé de continuer à luy faire la court ?

BASILE. Je serois bien malheureux si je faisois autrement, et pense que toute l'eau qui passe sous le Pont au Meusnier ne seroit suffisante à

laver mon peché, si je recompensois de traïson une faveur si signalée.

Antoine. Ce qui m'a fait vous tenir tel propos, c'est que je sçay beaucoup de personnes qui ne voudroient pour rien espouser une femme de qui ils auroient jouy auparavant le jour des nopces, quand bien elle les aymeroit uniquement.

Basile. Ceux-là meritent d'espouser une potence ou un pilory.

Antoine. Puis que vous avez ceste ferme resolution, il ne faut point perdre le temps en vains discours; mais tout de ce pas il nous faut aller chez Eustache, qui vous est tant amy, et luy conter comme le tout s'est passé.

Basile. Pourquoy faire? Ne sçays-tu pas bien qu'il a fait long-temps la court à Genevievfve, de laquelle possible il se voudra vanger s'il sçait une fois ce qui s'est passé entre elle et moy.

Antoine. Non fera : je le cognois de trop bon naturel.

Basile. Je ne m'y voudrois pas trop fier.

Antoine. Je vous diray ce dont je me suis avisé. Il a maintenant en sa maison une jeune femme que Saucisson luy a amenée : s'il vous vouloit permettre de la vestir de l'habit que vous portez et la mettre en vostre place avec Genevievfve, ce seroit un brave trait pour la reconcilier avec sa mère; et ce pendant le temps nous donnera conseil de ce que nous avons à faire. Pour le moins son honneur luy sera sauvé.

Basile. Il y a quelque aparence en ton dire; mais j'ay peur qu'Eustache me la refuse.

Antoine. Il ne le fera pas quand il verra que le fait vous touche de si près. Allons viste l'ac-

coustrer et l'instruire de ce qu'elle aura à faire et dire.

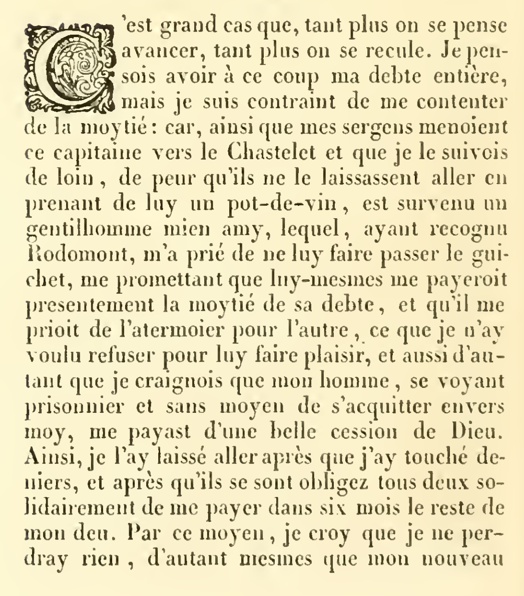
BASILE. Allons au nom de Dieu.

ACTE IIII.

SCÈNE I.

Thomas, Basile, Alix, Antoine.

THOMAS.



C'est grand cas que, tant plus on se pense avancer, tant plus on se recule. Je pensois avoir à ce coup ma debte entière, mais je suis contraint de me contenter de la moytié : car, ainsi que mes sergens menoient ce capitaine vers le Chastelet et que je le suivois de loin, de peur qu'ils ne le laissassent aller en prenant de luy un pot-de-vin, est survenu un gentilhomme mien amy, lequel, ayant recognu Rodomont, m'a prié de ne luy faire passer le guichet, me promettant que luy-mesmes me payeroit presentement la moytié de sa debte, et qu'il me prioit de l'atermoier pour l'autre, ce que je n'ay voulu refuser pour luy faire plaisir, et aussi d'autant que je craignois que mon homme, se voyant prisonnier et sans moyen de s'acquitter envers moy, me payast d'une belle cession de Dieu. Ainsi, je l'ay laissé aller après que j'ay touché deniers, et après qu'ils se sont obligez tous deux solidairement de me payer dans six mois le reste de mon deu. Par ce moyen, je croy que je ne perdray rien, d'autant mesmes que mon nouveau

debiteur est homme riche et qui a pignon sus rue. Et, par ma foy, quand je n'en aurois jamais autre chose, encores me devrois-je contenter, d'autant que ceste debte est pour marchandise vendue à perte de finance que je luy ay fait acheter au double de ce qu'elle valoit. Mais qui sont ces gens qui viennent vers moy? Je pense cognoistre les deux de veuë, et quand au troisiesme, qui est habillé d'incarnat et qui se couvre la face, je ne sçay qu'il est. En bonne foy, tant plus je le regarde, il me semble qu'il a la façon d'une femme plustost que d'un homme. Je croy que c'est quelque bonne pièce deguisée qui va planter des cornes au plus haut des biens de quelque pauvre mary. O Dieu! que l'homme est malheureux qui espouse de telles chiennes et bagasces! Quant à moy, je remercie Dieu de ce qu'il m'a donné une des plus preudes femmes qui soit d'icy à Nostre-Dame-de-Liesse, là où elle est allée faire un pelerinage, sans que l'hyver et le temps dangereux l'ayent peu destourner de sa devotion.

Basile. Allons, Madame, et ne craignez rien. Il ne vous recognoistra jamais, sur mon honneur. Ayez seulement l'avisement de vous couvrir bien le visage du pan de vostre manteau.

Alix. Monsieur, je suis perdue si une fois il me regarde entre deux yeux!

Basile. S'il fait tant soit peu semblant de vous toucher, asseurez-vous qu'il ne portera son peché fort loing.

Thomas. Il me semble que ces messieurs ne prennent pas plaisir que je les regarde; partant, il vaut mieux que je me retire en ma maison pour voir si tous mes escus sont de poix.

BASILE. A la fin, il est escampé. Ne laissons donc de parachever nostre entreprise. Vous sçavez que tout mon salut est maintenant entre vos mains, lequel j'auray incontinent recouvré si vous jouez dextrement vostre personnage.

ALIX. Laissez-moy seulement faire, et vous cognoistrez que je ne suis pas une petite novice.

BASILE. Antoine, cours-t'en vistement devant faire ouvrir la porte, afin que madame Alix n'attende point.

ANTOINE. Bien, Monsieur, je m'y en vay.

BASILE. Je croy que vous avez bien retenu ce que nous avons dit, et qu'il n'est besoing de vous rafreschir la memoire de ce que vous avez à dire à la mère et à la fille ?

ALIX. Je ne me fourvoyeray pas aisement.

BASILE. Je vous supplie d'avoir ceste affaire pour recommandée. Voylà la chambrière qui a ouvert la porte. Entrez vistement, que vous ne soyez veuë de quelcun. — Antoine, va-t'en jusques au logis de madame Françoise voir si elle y est, car je voudrois bien parler à elle, et me le viens dire au logis où je t'attendray de pied coy. Mais n'arreste guères et ne t'amuse nulle part en chemin.

ANTOINE. Je seray incontinent de retour.

SCÈNE II.

Eustache, Rodomont.

Eustache

Que je suis marry que le seigneur Basile ne m'a plustost declaré l'affection mutuelle que Geneviefve et luy se portoient! Je me fusse bien gardé de m'y embarrasser si avant, et luy eusse tousjours de bien bon cœur quitté la place, pour l'interest que j'y puis pretendre. Il merite certes une bonne fortune, et n'y a si grande dame dans Paris qui ne se deust sentir heureuse d'estre courtisée d'un si galant homme, pour les bonnes et grandes parties qu'il a. Mais quand tout est bien consideré, il ne pouvoit mieux s'adresser qu'à Geneviefve, puis qu'il est vray que l'affection qu'elle luy porte est si demesurée qu'elle n'a point craint mesmes de hazarder son honneur pour luy monstrer le bien qu'elle luy vouloit. Mais ne voy-je pas Rodomont qui vient tout eschauffé? Seroit-il bien homme pour avoir mis la main à l'espée contre quelcun? Je m'en vay luy demander... Seigneur Rodomont, Dieu vous gard de mal.

Rodomont. Ha! seigneur Eustache, pardonnez-moy, la colère m'avoit si fort transporté que je ne vous apercevois point.

Eustache. Comment! vous a-t-on faict quelque tort?

Rodomont. Non, pas autrement, sinon que trois grans pendars de matois, armez à blanc jus-

ques au collet, me sont venus assaillir, et, pensant avoir aisement la raison de moy, d'autant qu'ils me voyoient seul, de tout loing qu'ils m'ont apereeu se sont pris à crier : Mets la main à l'espée, poltron ! Alors, voyant qu'ils n'estoient que trois, je n'ay daigné tourner le dos, encores qu'ils fussent armez à l'avantage ; mais, mettant bravement la main à ma flamberge, je les ay receus d'une telle façon, que, d'une imbroncade que j'ay ruée au milieu de la pance du premier, je l'ay jetté tout plat dans le ruisseau, et n'a eu autre mal, à cause de la cuirasse qu'il avoit, sinon qu'il est evanouy. Aux deux autres, en deux revers et deux maindroits, j'ay coupé les jarrets droits et avalé les espaules gauches.

EUSTACHE. Voylà vrayment bien exploité. Il n'estoit pas possible, en si peu de coups, faire plus de pièces.

RODOMONT. Ouy bien, ce dites-vous ; mais je vous puis asseurer que, à la bataille de Moncontour, d'un seul coup donné en taille ronde, j'ay coupé deux hommes par la ceinture ; vray est qu'ils n'estoient armez que de jaques de maille. Et de ceste façon je pense avoir fait mourir plus de quarante hommes, à la rencontre de Jarnac, en moins de quinze coups. Pleust à Dieu que vous eussiez esté avec moy à la journée de Lepanthe ! vous m'eussiez veu souvent abbatre quatre testes de Turcs d'un seul coup d'espée.

EUSTACHE. Cela est un peu suget à caution ; mais, pour vous faire plaisir, je le croiray, car je voudrois faire davantage pour vous.

RODOMONT. Sans mentir, ceux qui n'ont jamais sorti la ville, comme vous, et qui ne virent

de leur vie combatre en bataille rangée, ne peuvent pas bonnement croire ces histoires veritables; mais il n'y a si petit corporal, sergent de bande, lancepessade, soldat, voire mesme goujat, qui ne vous dise que c'est le moins de ce que je sçay faire. Je vous demande, pourquoy pensez-vous que je suis quasi tout le jour aux boutiques des armuriers?

EUSTACHE. Je ne sçay, si ce n'est pour acheter quelque corselet ou salade.

RODOMONT. Ha! je le vous veux dire: aussi tost que quelque capitaine veut acheter un corps de cuirasse ou une rondache, il me prie de luy faire compagnie pour esprouver ces armes, et si elles sont si bien trempées qu'elles puissent resister à un coup de poing deschargé de toute ma force sans estre faucées, alors il les achète, s'asseurant bien qu'il n'y a mousquet qui les puisse enfoncer.

EUSTACHE. Vous me dites merveilles. Je cognois bien à ceste heure que je suis nouveau au fait des armes, car je n'avois encores esté desjeuné de telles prouesses, et ne les croirois pas facilement si un autre me les racontoit, Dieu me le veuille pardonner!

RODOMONT. Je ne suis homme qui prenne plaisir de me vanter; mais si ma rapière pouvoit parler, elle diroit choses qui vous feroient faire le signe de la croix; seulement je vous puis dire sans vanterie que mon bras fait plus d'eschec en une bataille que ne feroit une coulevrine de dixsept pieds.

EUSTACHE. Vostre espée doit estre d'une merveilleuse trempe?

RODOMONT. Vous le pouvez penser ; et quand vous sçaurez dont elle est venue, vous ne vous en estonnerez pas fort, d'autant qu'elle a esté faite en Damas par le mesme ouvrier qui forgea Durandal et Flamberge : c'est pourquoy je la nomme Flamberge, encores que son droit nom soit Pleure-Sang, ainsi qu'un grand cler m'a dit avoir trouvé escrit sur la poignée en lettres grecques, que je n'ay peu jamais lire, ny tous mes parens, car jamais homme de ma race n'eust le cœur si lasche que de s'adonner aux lettres.

EUSTACHE. Tout beau ! tout beau ! Vous vous esgarez en vostre discours. J'ay veu de braves seigneurs, et autant vaillans que l'on peut dire, qui prenoient bien la peine de feuilleter les livres pour y apprendre la vertu. Mais achevez vostre compte.

RODOMONT. Ce grand cler que je vous disois m'a aussi dit qu'il y avoit en escrit sur la lame tels mots : *Ceste espée a esté forgée pour le soudan de Babylone*. Et quant à moy, je le trouve bien vray semblable, d'autant que je la conquis sur le sangiach d'Alexandrie, que je deffis sur mer entre Cypre et Damiette, lors que je delivray plus de deux mille chrestiens qu'il avoit faits chevaliers de la chiorme de ses galères, lesquelles j'ay mené à Venise, et vous les pourrez voir encores à l'arsenal, car pour lors j'estois à la solde des Venitiens.

EUSTACHE. J'en ay appris aujourd'huy plus que je ne pensois ; mais c'est dommage qu'une lame si singulière soit tombée entre vos mains.

RODOMONT. Pourquoy ? mort Dieu ! Y a-il homme qui la merite mieux porter que moy ?

EUSTACHE. Je ne le dis pas pour cela; mais elle devroit estre à quelque roy, pour la garder en un cabinet bien precieusement, et ne la mettre en œuvre tous les jours, comme vous faites.

RODOMONT. Non, non, je ne la desgaine pas si souvent que vous penseriez bien : car si j'ay affaire à quelque poltron ou quelque homme qui ne soit gentilhomme, je me contente de l'erner à coups de baston; et vous dis bien plus, que mon espée est encores vierge de sang de poltron.

EUSTACHE. Je vous en croy sans jurer, mais non pas demain.

RODOMONT. Que dites-vous de main?

EUSTACHE. Je dis que chascun doit bien craindre vostre main.

RODOMONT. Par Dieu! je puis bien dire que je suis plus craint qu'aymé; sinon possible des medecins, barbiers et chirurgiens, ausquels je donne force pratiques.

EUSTACHE. Laissons, je vous prie, ces beaux contes pour une autre fois: car, encores qu'ils soient joyeux, si ne sont-ils bons à tous mets. Et puis il me semble que je voy mon père qui s'en revient. Je serois bien aise qu'il me trouvast en la maison. Adieu, seigneur Rodomont.

RODOMONT. Adieu, seigneur Eustache, nous nous reverrons quand il vous plaira. Cependant commandez-moy, et vous asseurez que je vous feray service d'aussi bon cœur que je revins jamais de l'escole.

EUSTACHE. Je vous en remercie bien fort; mais quand vous aurez faict de l'habit du cousin, renvoyez-le-moy.

SCÈNE IV.

Rodomont, Girard.

RODOMONT.

Amour est une estrange passion : car, pour tout le malheur qui m'est aujourd'huy arrivé, je ne sçaurois tant faire que je ne pense tousjours aux beautez de Genevíefve, et à la belle commodité que ce poltron de mercadant m'a fait perdre. Mais contre fortune bon cœur; encores n'entreray-je en desespoir pour cela, et si je puis trouver la porte ouverte, je ne laisseray de tenter l'avanture, voire au hazard de ma vie et de mon honneur, que j'estime beaucoup plus. Ha! mon Dieu! je croy bien que Basile a pris la place, puis que la porte est fermée. Je croy que, si j'attens icy plus long-temps, je n'y gaigneray que de la honte et du froid.

GIRARD. Je pensois aller me promener jusques à Charanton ; mais j'ay esté estonné de voir le chemin si villain, et n'ay pas esté si tost à la Rapée que j'ay senti tomber une guillée d'eau, ce qui a esté cause que j'ay tourné bride, et ay remis mon voyage à une autre fois. Mais n'est-ce pas là mon fils? Eustache, où vas-tu à ceste heure?

RODOMONT. Bon homme, passez vostre chemin, vous me prenez pour un autre; et chaussez un peu mieux vos bezicles une autre fois.

Girard. Penses-tu que je ne te cognoisse pas bien, encores que tu te caches la face?

Rodomont. Ha! seigneur Girard, vous me cognoissez pour l'un des meilleurs amis de vostre fils. Regardez, je suis Rodomont.

Girard. Vous avez raison; pardonnez-moy si je vous ay esté importun. L'habit que vous portez m'a trompé, sans point de faute.

Rodomont. Là où il n'y a point d'offence il n'y faut point de pardon. A Dieu, seigneur Girard.

SCÈNE IV.

Girard, Louyse, Alfonse.

Girard.

Je ne sçay quel temps il fait maintenant; pour un mois de janvier, il fait merveilleusement villain, au lieu qu'il devroit faire sec et geler à bon escient. Si ce temps-cy dure, j'ay grand peur qu'à ce renouveau la maladie ne se reveille plus forte que devant, qui seroit, par mon ame, grand pitié, principalement pour une infinité de pauvres artisans, lesquels n'auront pas le moyen de gaigner leur vie s'il faut que les plus riches abandonnent la ville, comme ils ont fait l'année passée. Mais n'est-ce pas là ma commère Louyse et son frère Alfonse? Elle me semble toute troublée. Je croy que c'est de ce que nous n'avons peu rien conclure. Je ne veux laisser pour cela de luy faire la reverence. Bon vespre, ma commère! Où allez-vous à ceste heure?

LOUYSE. Je suis bien aise de vous avoir trouvé, car j'ay bien à parler à vous, et de près.

GIRARD. Comment? Avez-vous receu quelque injure de ma part? Je ne le pense pas. Et si nous n'avons contracté ensemble, vous sçavez bien à qui il a tenu. Mais j'ay bonne envie que nous ne laissions pour cela à demeurer amis comme devant.

LOUYSE. Il n'est pas possible que vous ne soyez consentant du malheureux acte que vostre fils a commis, et vous proteste que, si vous ne m'en faites raison, il me coustera tout mon bien, ou je luy feray perdre la teste sur un eschaffaut.

GIRARD. Ma commère, ne dites pas cela. Mon fils est homme de bien, et n'y a homme qui m'osast dire le contraire que je ne luy donnasse un dementy par la gorge.

LOUYSE. Comment, est-ce fait en homme de bien que de venir en plain jour ravir l'honneur de ma fille?

GIRARD. Qui le dict?

LOUYSE. Moy, qui l'ay veu de mes propres yeux.

GIRARD. Vous aviez la barluë. Eustache est de trop bonne maison pour avoir faict un peché si execrable.

LOUYSE. Afin que vous n'en doutiez plus, je vous advertis que je l'ay surpris avec ma fille, et l'ay enfermé dans ma salle, d'où je vous asseure qu'il ne sortira pas aysement sans mon congé.

ALFONSE. Ma seur, ma seur, ne vous faschez. Puis que Girard ne vous veut faire raison et qu'il use encores de menaces, nous luy apprendrons bien à tourner au bout. Il y a bonne justice en

ceste ville, Dieu mercy! et nous avons assez de parens et amis qui embrasseront nostre cause et ne nous laisseront au besoing.

GIRARD. Je ne puis croyre que mon fils se soit tant oublié; et, quand bien il auroit fait la faute, il en seroit quitte pour l'espouser.

LOUYSE. Dites-vous? Pensez-vous donc que je face si peu de conte de mon honneur? Le cas me touche de trop près. Venir en plain midy desbaucher ma fille, et la ravir, par manière de dire, jusques dans mes bras! Et puis vous pensez qu'il en soit quitte pour l'espouser? Par la mercy Dieu! il ne sera pas vray.

GIRARD. Je ne pense pas qu'Eustache soit si meschant d'avoir eu affaire à elle que premierement il ne luy ayt promis foy de mariage.

LOUYSE. Il se peut bien faire; mais il n'y a si beau mariage qu'une corde ne defface.

GIRARD. Cela est bien vray entre gens barbares, et qui voudroient user de toute rigueur; mais entre chrestiens, ceste maxime ne peut avoir lieu, d'autant qu'il est escrit qu'il n'apartient pas à l'homme de separer ce que Dieu a conjoint. Davantage, il me semble quand vous aurez mis mon fils en justice que vous y gaignerez peu, car l'on ne vous croira pas toute seule; et puis vostre fille ne sera pas si eshontée, comme quelques unes ont esté, que de dire qu'elle a esté despucelée. Cela ne seroit ny beau ny honneste, et serois bien marry, tant pour vous que pour moy, qu'il nous en fallust venir là. Partant, il me semble que vous feriez bien de vous tenir à mes offres, qui sont que mon fils espouse vostre fille aux conditions que vous m'avez baillées, lesquelles, enco-

res qu'elles soient un peu dures, je suis content qu'il les accepte comme pour punition de sa follie, s'il est vray qu'il l'aye faite.

ALFONSE. Ma seur, je trouve que Girard commence à se renger à la raison. Encor faut-il faire une fin.

LOUYSE. Mais, mon frère, pourrois-je endurer que Eustache fust mon gendre après avoir ainsi deshonoré ma maison? Serois-je bien si sotte que de livrer mon propre sang entre les mains de mon mortel ennemy? Je ne le feray jamais.

GIRARD. Madame, quand la colère vous aura laissée, je suis bien seur que vous trouverez mes offres plus que raisonnables. Vous en ferez neantmoins ce qu'il vous plaira, et si vous estes deliberée de nous assaillir, je suis aussi prest de me defendre. Je vous prie cependant d'aviser deux fois à ce que vous voulez faire.

LOUYSE. Ne vous souciez de mes affaires : je ne feray rien sans conseil, mais j'ay bien en la teste de ne laisser un tel forfait impuny, quoy qui me doibve couster. Mon frère, allons trouver ce fameux advocat monsieur Bartole, qui demeure tout icy contre, pour avoir de son conseil.

ALFONSE. Allez devant, je vous suyvray incontinent. Seigneur Girard, ne vous tourmentez point, je vous prie; et j'espère que ceste faute sera cause d'une bonne alliance, ou bien je ne seray pas creu. Il ne faut pas prendre garde à ma seur, car c'est une femme qui est en colère.

GIRARD. Il me deplaist bien que mon fils se soit tant oublié; mais, puis qu'il a fait la folie, qu'il la boyve. Je ne vous puis dire autre chose, sinon que je vous prie bien humblement de faire

tant qu'il espouse Genevíefve, à quelque pris que ce soit, et qu'il ne soit point mis en prison, s'il est possible.

Alfonse. Asseurez-vous que je m'y employeray comme pour moy-mesmes, puis que je vous voy homme de raison. Adieu.

SCÈNE V.

Girard, Eustache.

Girard.

O Dieu! que ceux-là sont heureux qui n'ont jamais mis sur leur col le pesant joug de mariage! que ceux-là pareillement sont heureux qui, estant mariez, se sont veus aussi tost en liberté par la mort de leurs femmes; ou bien (si le malheur a voulu que leurs femmes fussent de longue vie) n'en ont eu aucuns enfans, ou, s'ils en ont eu, il les ont perdus pendant leur bas aage, avant qu'ils eussent le moyen de tourmenter leurs pères par leurs follies et desbauches! Si la mort eust ravi dès le berceau mon Eustache, je ne serois maintenant en peine pour luy, et ne serois en crainte de le voir chastier comme un ravisseur de filles. Faudra-il que celuy que j'ay esleve avec tant de peine, et que j'ay nourri si delicatement, serve bien tost d'exemple à tout un peuple, au millieu d'une Grève et d'une halle! Mon Dieu! je te prie de m'oster de ce monde, plustost aujourd'huy que demain, s'il est arresté que mon fils doive estre pasture des corbeaux ou forçat d'une gallère! Mais

pourquoy est-ce que je me desconforte ainsi? Dois-je croire aux premières paroles de ceux-cy, qui possible ont controuvé ceste fable de despit qu'ils ont que je n'ay voulu accorder leurs articles desraisonnables? Vrayment, ce n'est pas sagement fait de me faire malheureux avant le temps. Je m'en vay faire un tour en mon logis pour m'enquerir de mes gens qu'est devenu Eustache. La porte est fermée. J'ay peur qu'ils soient tous allez à vespres. Tic toc tac.

EUSTACHE. Qui est là-bas?

GIRARD. Il me semble que j'entens sa voix. Tic toc tac.

EUSTACHE. Qui diable est-ce qui frape ainsi?

GIRARD. C'est luy, sans doute. Dieu soit loué! Il faut bien dire qu'il aura trouvé moyen d'eschapper. Eustache, ouvre-moy.

EUSTACHE. O mon père! je ne pensois pas que vous deussiez revenir si tost. Avez-vous disné? Vous plaist-il pas d'entrer?

GIRARD. Attens, je te veux dire icy deux mots en la ruë, pendant que personne ne passe... Eustache, Eustache, je n'eusse jamais pensé que tu eusse esté si volage et outrecuidé que de faire une si lourde faute. Ce n'est pas là la leçon que je t'ay monstrée.

EUSTACHE. Comment! mon père, quelques envieux vous auroient-ils bien fait acroire quelque mensonge, afin de me mettre en vostre male grace?

GIRARD. Tu ne gaigne rien à me le nier. Je sçay comme le tout s'est passé.

EUSTACHE. Mon Dieu! j'ay peur que quelcun

des voisins ayt veu entrer ceans la femme de Thomas.

GIRARD. Tu me mets la mort entre les dents de ne me vouloir confesser une chose que tu ne sçaurois nier.

EUSTACHE. Mon père, je vous supplie bien humblement de me vouloir pardonner. La jeunesse et l'amour m'avoient aveuglé de telle sorte, que je me suis laissé tomber en ce peché.

GIRARD. Mais ne craignois-tu autrement le danger auquel tu me mettois ?

EUSTACHE. Quel danger ? Il n'y en avoit point, que je sache.

GIRARD. Eustache, Eustache, tu es encores bien jeune. Tu penses donc qu'il n'y ayt autre mal, que de ravir une fille de bonne maison jusques dans le logis de sa mère ?

EUSTACHE. Qui vous a dit cela ? Jamais je n'y pensay.

GIRARD. Et, de par Dieu, si tu y eusses bien pensé, tu ne l'eusses pas possible osé entreprendre : car, faute de bien considerer l'evenement des choses, tu as faict un acte qui est suffisant pour te ruiner, si Dieu ne t'ayde.

EUSTACHE. Je vous prie de croire que ce n'est une garse publique et qui face mestier et marchandise de se prester ; partant, vous ne devez avoir peur que j'y aye gaigné quelque mal.

GIRARD. Je le sçay bien, de par Dieu ! Mais il vaudroit mieux que tu eusses gaigné la verolle et la pelade que de t'estre adressé en tel lieu, car l'on pourroit te faire guarir à moins de cinquante escus ; mais si on te garde la rigueur, tout mon bien ne te pourra sauver la vie, si sa mère ne te

veut regarder en pitié et permettre que tu la prennes pour femme.

EUSTACHE. Que dites-vous? elle est mariée.

GIRARD. Genevíefve est mariée! à qui?

EUSTACHE. Ce n'est pas d'elle que je parle.

GIRARD. Comment doncques? Aurois-tu bien fait une seconde faute? O Dieu! quel enfant ay-je nourry! Au lieu que le pensois accuser d'une simple paillardise, il me confesse en outre un adultère qualifié.

EUSTACHE. Mon père, je vous prie de me pardonner la faute que j'ay faite et ne garder vostre courroux à l'encontre de moy, vous asseurant que je ne retomberay facilement en semblable erreur, puis que je sçay que cela vous est desagreable.

GIRARD. Eustache, j'ay trop supporté tes jeunesses. Si je t'eusse esté ainsi rude et sevère que sont plusieurs pères à leurs enfants, tu cheminerois mieux en la crainte de Dieu que tu ne fais. J'ay grand peur que Dieu ne me punisse de ce que je t'ay esté trop doux et facile.

EUSTACHE. N'ayez regret, je vous prie, d'avoir fait du bien à celuy qui ne sera jamais enfant ingrat.

GIRARD. Je n'y ay pas regret, non; mais il me desplaist que ma bonté a esté cause que tu as fait aujourd'huy deux fautes pour lesquelles il faudra que tu vuides le pays.

EUSTACHE. Je ne pense avoir fait autre faute que d'avoir receu chez nous, en vostre absence, une femme que Saucisson m'a amenée.

GIRARD. Que gaignes-tu de me nier la verité? Penses-tu que je ne sache pas bien que tu as esté

voir Genevіefve pendant que sa mère estoit au sermon?

Eustache. Je vous entens, à ce coup. Mais qui vous a fait ce beau conte?

Girard. C'est Louyse mesme, laquelle a juré ses grands dieux qu'elle nous en feroit repentir; et ne m'a rien servi de luy dire que tu l'espouserois.

Eustache. Moy? que je l'espouse? Je m'en garderay fort bien, puis qu'un autre en a fait ses chous gras. Qu'elle aille chercher un gendre ailleurs.

Girard. Nostre-Dame! qu'est-ce que j'entens?

Eustache. Je ne vous veux rien celer. Il faut que vous entendiez que celuy que Louyse a veu avec sa fille, habillé d'un habit incarnat, n'est autre que Basile, lequel a trouvé moyen de sortir par les fenestres de la salle, et s'en est venu rendre ceans, où, après qu'il m'a eu conté tout au long l'amour que Genevіefve luy portoit, le long temps qu'il l'a servie, et le moyen qu'il avoit tenu pour parler à elle privement, il m'a prié de luy prester ceste dame que Saucisson m'avoit amenée, ce que je ne luy ay refusé; puis il l'a fait vestir du mesme habit qu'il avoit, et l'a mise en sa place avec Genevіefve.

Girard. Voilà une plaisante histoire. Vrayment, je n'en voudrois pas tenir un fer chaud, et suis bien aise que tu n'es point enbrouillé en ce patelinage. Mais puis-je croire en seureté ce que tu viens de conter?

Eustache. Quel profit y aurois-je à le dire s'il n'estoit vray? Au demeurant, Basile, se def-

fiant de pouvoir entrer facilement en la bonne grace de Louyse, m'a prié de faire ce qui seroit en moy pour luy faire avoir Geneviefve à femme, et de vous en parler en sa faveur, pour la familiarité que vous avez avec Louyse.

GIRARD. Vrayement, il merite qu'on luy face plaisir. Laissez-moy faire : j'espère qu'avant qu'il soit nuict nous aurons mis ses amours en bon train. Mais j'ay peur qu'on ne le trouve guères bon de nous, et qu'en ce fait mesmes il nous ayt un peu bravez.

EUSTACHE. Il ne le voudroit pas avoir pensé seulement. Vous sçavez que toute l'affection que j'ay portée à Geneviefve n'estoit que pour obeir ; et puis j'ay sceu que Basile luy a fait l'amour plus d'un an devant moy.

GIRARD. Si tout ce que tu me dis est vray, je t'absous de bien bon cœur de l'autre offence que tu as faicte, pourveu que Dieu te la veuille pardonner. Allons, pendant que la chose est toute fresche, trouver Louyse, pour voir si elle est encores courroucée.

EUSTACHE. Je le veux bien. Allez devant; je vous suyvray d'assez loing, afin de voir quelle mine elle tiendra à l'aborder. Et puis, quand elle sera bien en colère, je sortiray de mon embuche. Tenez, la voylà qui sort de chez monsieur Bartole.

GIRARD. Je la voy bien. Retire-toy un peu arrière.

SCÈNE VI.

Louyse, Alfonse, Girard, Eustache.

LOUYSE.

Voylà grand cas : tous tant que vous estes à qui je conte ma fortune me conseillez de ne le mettre point en procès, et accepter le party que l'on me presente. Mais vous avez beau faire, je ne vous croiray pour ce coup.

ALFONSE. Ma seur, ma seur, il fait bon croire conseil, et non sa propre teste. Quant à moy, d'autant que le fait me touche aussi bien qu'à vous, je vous conseille en saine conscience comme je voudrois que l'on fist en mon endroit si la fortune m'estoit advenue, dont je prie Dieu me vouloir garder.

LOUYSE. Vous dites autrement que ne pensez, et estes bien aise de vous en laver les mains, de peur d'avoir la male grace de Girard.

ALFONSE. Je ne vous conseillerois pas d'accorder avec luy si je ne voyois qu'il se soumet à la raison, vous baillant, par manière de dire, la carte blanche. Et quand vous vous serez consumée à plaider l'espace de trois ou quatre ans, je ne voy point que vous en puissiez avoir meilleure raison que celle qu'il vous offre. Au demourant, j'ay tousjours ouy dire que l'on ne sçauroit avoir trop d'amis. Voylà Girard. Je croy qu'il nous vient trouver. Avisez, je vous prie, à le contenter.

GIRARD. Et bien ! ma commère, vous plaist-il pas que nous demourions bons amis ?

LOUYSE. Quant à moy, je ne vous hay point ; mais que Eustache s'asseure bien n'avoir affaire à une gruë.

GIRARD. Mais, ma commère, c'est un jeune homme : il luy faut pardonner, il n'y retornera plus.

LOUYSE. Saint-Jean ! je l'en garderay bien, car je le mettray en lieu d'où je respondray bien de luy.

GIRARD. Dites-vous ? N'aurez-vous autrement pitié de celuy qui a pensé estre vostre gendre ? Vrayement, vous luy ferez tort, et ne sçay homme qui luy voulust donner par cy après sa fille en mariage.

LOUYSE. Aussi ne sera-il en ceste peine, si la justice règne à Paris.

GIRARD. Ma commère, touchez là. Pardonnez-luy, et il vous pardonnera les injures que vous luy avez dites.

LOUYSE. Où pensez-vous estre arrivé ? Il ne vous suffit pas d'avoir deshonoré ma maison, encores vous vous en moquez.

GIRARD. Je vous promets, ma foy, que je suis bien marry qu'il ne vous plaist r'entrer en grace avec luy, car je suis seur que, s'il sçait ce que vous avez dit de luy et que l'ayez menacé de le mettre en prison, il ne voudra jamais ouïr parler de vostre fille.

LOUYSE. Non, non ; aussi bien n'est-ce pas pour luy. Et, par la mercy Dieu ! puisque vous parlez des grosses dents, avant qu'il soit demie heure d'icy, il sera en une basse-fosse.

ALFONSE. Girard, je vous estimois homme de bien et entier; mais je vous cognois maintenant pour un homme double. Ne m'aviez-vous pas dit tantost que vous vouliez que Eustache espousast ma niesce à quelque pris que ce fust?

GIRARD. Il est vray, mais je ne sçavois pas son vouloir. Depuis, il m'a dit qu'il n'en voudroit pour tout l'or du monde.

ALFONSE. Comment avez-vous peu parler à luy?

GIRARD. Demandez-luy; le voylà qui vient à nous.

LOUYSE. Vierge de grace! comment a-il peu sortir?

EUSTACHE. Madame, je prie à Dieu qu'il vous garde de mal. J'ay esté adverty que vous aviez opinion que j'avois fait tort à vostre fille; cela a esté cause que je vous suis venu trouver pour m'en purger.

LOUYSE. Meschant desloyal! osez-vous bien vous presenter devant moy, après m'avoir faict un tel tort? Au larron, mes amis! prenez ce volleur.

EUSTACHE. Tout beau, Madame! tout beau! Aprenez à parler autrement, car, de tout ce que vous venez de dire, il n'en est rien.

LOUYSE. Que t'avois-je faict, meschant, pour me jouer un si lasche tour? Mais qui t'a ouvert la porte? Il faut bien que ce ayt esté ceste meschante carogne de Perrette.

EUSTACHE. Madame, personne n'avoit que faire de m'ouvrir, puisque je n'y estois pas entré.

LOUYSE. Ne t'ay-je pas enfermé dans ma salle il y a environ une bonne heure et demie?

EUSTACHE. Vous resvez, ou bien vous me prenez pour un autre, car je n'ay bougé de la maison.

LOUYSE. Mon frère, qu'est-ce à dire cecy? Voilà Eustache que je pensois avoir enfermé estroitement, et si il ne porte plus l'habit qu'il avoit tantost.

ALFONSE. Regardez bien que vous ne vous abusiez. Je vous conseille de faire un tour jusques en vostre salle pour voir si vostre prisonnier y est encores.

LOUYSE. C'est bien dit. Cependant que j'y vay, je vous prie, entretenez Girard et son fils.

ALFONSE. Messieurs, ne prenez garde à ce que dit ma sœur : c'est une femme soupçonneuse, et qui s'esmeut aussi tost qu'il luy passe une mouche devant le nez. Au demourant, elle est bien du meilleur naturel du monde quand elle a passé sa colère.

GIRARD. Je la cognois telle que vous me la despeignez. Aussi n'ay-je pas deliberé de prendre pied à ses parolles.

EUSTACHE. Mais ce pendant elle nous fait grand tort de me soupçonner d'avoir eu affaire avec sa fille.

ALFONSE. Cela n'empeschera pas que nous n'achevions ce que nous avons desjà si bien encommencé.

EUSTACHE. Vous me pardonnerez, s'il vous plaist... Jamais Genevieſve ne me sera rien, et pour cause.

GIRARD. Vous voyez comme il ne tient pas à moy, et si ce que je vous disois est vray. Mais

voylà vostre sœur qui revient... Et bien! ma commère, est-ce mon fils qui vous a offencé?

Louyse. Seigneur Girard, il me desplaist de vous avoir tenu de si fascheux propos. Mais je croy que vous serez plus raisonnable que moy, et que vous me pardonnerez plustost la faute que j'ay faite, que je n'ay voulu pardonner à vostre fils celle qu'il n'avoit pas faite.

Girard. Faictes-moy ce bien de me dire qui est celuy que vous avez surpris avec vostre fille.

Louyse. C'est une jeune femme de la ruë Sainct-Denis, habillée en homme, que je cognois aucunement, pour avoir autrefois acheté de la marchandise en sa boutique.

Alfonse. Mais quelle excuse prent-elle d'estre venue voir ma niëce en accoustrement d'homme?

Louyse. Elle ne m'a dit autre chose, sinon que son mary la traite mal, à cause d'une garse qu'il entretient exprès; de quoy se voulant esclaircir, et le voulant surprendre sur le fait, a pris une porte pour l'autre, et, ayant trouvé ma maison ouverte, y est entrée en deliberation de bien crier après son mary, si elle luy eust trouvé. Depuis, ayant recognu ma fille, elle est entrée en discours avec elle jusques à l'heure que je les ay surpris ensemble.

Girard. Voylà une plaisante farce; mais, quand tout est bien consideré, il ne se faut guères esmerveiller qu'une femme s'abille en homme en ceste ville, pour la liberté qu'elles y ont. J'ay tousjours ouy dire que Paris estoit le purgatoire des plaideurs, l'enfer des mules et le paradis des femmes.

LOUYSE. S'il vous plaist d'entrer, vous verrez que je dis vray.

GIRARD. Nous le croyons bien sans y aller voir, et n'en est point besoin pour ceste heure. Adieu, Madame.

LOUYSE. Adieu, Messieurs. Mon frère, entrons en la maison pour mettre ordre un peu à nos affaires.

ALFONSE. Je le veux bien ; passez devant.

ACTE V.

SCÈNE I.

Antoine, Basile, Françoise.

ANTOINE.

J'ay fait, comme je pense, près de deux lieuës depuis une heure par ceste ville pour trouver Françoise ; mais au diable si je l'ay peu jamais rencontrer ! J'ay esté en son logis, où j'ay trouvé une petite fille qui m'a dit qu'elle estoit allée oüir le salut au Saint-Esprit, où je suis allé en toute diligence, pensant l'y trouver ; mais elle n'y estoit pas. De là j'ay esté à Saint-Jean, Saint-Gervays, Saint-Paul, Saint-Antoine, l'Ave-Maria, pour voir si je la trouverois, d'autant qu'elle est plus souvent aux eglises qu'à sa maison. Après j'ay passé par les Blancs-Manteaux, les Billètes, Sainte-Croix, et m'en suis venu à Saint-Merry, Saint-Jacques, Saint-Eustache, Saint-Germain et autres eglises et lieux de devotion ; mais jamais je n'ay trouvé

personne qui m'en peust dire certaines nouvelles. Voylà que c'est : quand on a affaire des personnes, on n'en peut finer ; mais quand l'on n'en a que faire, on ne les rencontre que trop. Je ne sçay que je diray à mon maistre, d'avoir si mal employé le temps. Mais le voylà qui vient au grand pas vers moy... Il faut trouver quelque bourde pour l'apaiser.

Basile. Antoine, où as-tu tant musé toute ceste après-disnée ?

Antoine. Monsieur, j'ay esté chercher Françoise, et, voyant que je ne la trouvois point, je me mis à espier icy autour si je verrois rien qui vous peust nuire, ou à Genevielve, pour vous en advertir.

Basile. Tu as bien fait. Mais, dy-moy, que me conseilles-tu de faire ?

Antoine. Monsieur, si j'avois affaire de conseil, je vous en voudrois demander, et me semble que vous, qui en donnez aux autres, en pouvez bien retenir pour vous, sans aller ailleurs aux empruns.

Basile. Ne sçais-tu pas bien que nous voyons bien les fautes de nostre voisin, mais nous sommes aveugles aux nostres ? Comment pourrois-je donc bien me resoudre en ce faict d'amour, qui me touche de si près, veu mesmes que l'on ne peint amour aveugle pour autre cause sinon pour monstrer que ceux qui ayment ne sçavent le plus souvent ce qu'ils font, où ils vont, ne ce qu'ils disent.

Antoine. Cela est bien certain. Mais aussi je croy que l'amour n'a point tant aveuglé vostre esprit qu'il ne vous ayt laissé l'usage de la raison

pour vous conduire en vos affaires, et puis la jouyssance vous doit avoir mis en repos de conscience. Toutefois, si vous avez desir de prendre conseil, voylà madame Françoise qui vient vers vous, laquelle, pour son aage et l'experience au fait d'amours, vous en pourra departir plus que ne pourroit faire un pauvre jeune garson ignorant comme moy.

BASILE. Allons donc au devant d'elle... Bonsoir, madame Françoise!

FRANÇOISE. Bon vespre, Monsieur! Je suis bien aise de vous avoir trouvé pour vous conter des nouvelles que j'ay aprises toutes fresches.

BASILE. Qui a-il de nouveau?

FRANÇOISE. Je vous veux bien advertir que vos affaires iroient fort bon train, n'estoit une chose. Sçachez doncques que je viens du logis de Louyse, où j'ay trouvé la femme du sire Thomas habillée en homme, et tout à l'heure je me suis imaginée qu'il y avoit là de vostre invention, et que vous l'aviez supposée en vostre place, ainsi que peu après j'ai seu de Geneviefve, qui, m'ayant tirée à part, m'a tout conté, et, qui plus est, m'a dit que vous l'aviez espousée. Est-il pas vray?

BASILE. Ouy, graces à Dieu!

FRANÇOISE. Peu après, je me suis mise à deviser avec Louyse et son frère, taschant tousjours de vous mettre sur les rancs; mais aussi tost que je vous ay eu nommé, Louyse m'a renvoyée bien loing, jurant ses grans dieux qu'elle aymeroit mieux estre morte que vous fussiez son gendre. Quand j'ay veu qu'elle estoit si fort en colère, je n'ay plus rien voulu dire touchant vostre faict;

mais, changeant de propos, nous nous sommes mis à deviser de plusieurs choses, et, allant de fil en eguille, l'on est venu à faire mention du capitaine Rodomont. Tout aussi tost elle a commencé à dire que ce seroit bien le cas de sa fille, et qu'elle luy en vouloit faire parler dès aujourd'huy.

BASILE. Mon Dieu! que me dites-vous?

FRANÇOISE. Aussi tost qu'elle a eu lasché la parolle, j'ay trouvé moyen de le redire à Genevíefve, qui s'estoit retirée en sa chambre; mais la pauvre fille, ne pouvant dissimuler la douleur qu'elle sentoit de si fascheuses nouvelles, s'est mise à pleurer avec telle abondance de larmes, que j'en ay eu très grande pitié.

BASILE. O Dieu! comment pourray-je jamais recognoistre ceste constante amitié! Non, non, je suis resolu de perdre la vie ou d'arracher celle de ce glorieux capitaine, et serois un lasche poltron si je faisois autrement.

FRANÇOISE. Monsieur, vous avez grand tort de faire une telle deliberation; pardonnez-moy si je le vous dis. Ne voyez-vous pas bien que, si Rodomont meurt par vostre main, vous augmentez tousjours les difficultez, et faites que Louyse vous hayra comme la peste, estant mesmes en danger de perdre avec la vie le bien qui ne vous peut eschaper, comme l'ayant conquis avec si grand heur? Faites, si vous m'en croyez, de deux choses l'une: trouvez le moyen de faire vostre paix avec Louyse, ou faites en sorte que le capitaine sache ce qui s'est passé entre vous et Geneviefve. Voilà le seul moyen de luy faire laisser la poursuite en laquelle il est si chaud.

BASILE. Je suis plus marry du mal que Gene-

viefve endure à mon occasion que je ne suis de ce que vous dites qu'on la veut donner à ce mangefer : car je pense que malaisement il pourra entendre à se marier, maintenant qu'il tient garnison dans le chasteau de Saint-Prix.

FRANÇOISE. Dites-vous? Et bien ! voylà desjà bon commencement; il ne se faut desesperer.

BASILE. J'ay, Dieu mercy! bon espoir de venir au bout de mes desseins ; mais je voudrois bien avoir consolé ceste pauvre fille. Je m'en vay voir si je pourray parler à elle, vienne qui plante.

FRANÇOISE. Regardez-y bien à deux fois, et que, pour un mal, vous ne luy en donniez deux. Toutefois, je vous conseille de vous y acheminer, puisque voylà Louyse qui en sort avec son frère. Retirons-nous un peu à quartier, de peur qu'elle ne nous voye.

SCÈNE II.

Louyse, Alfonse.

LOUYSE.

Je vous dis que je ne suis point bien edifiée de ceste masquarade, et ne suis guère aise que ceste belle madame Alix, que nous avons fait sortir par l'huys de derrière, soit venue voir ma fille.

ALFONSE. Quant à moy, je ne sçay qu'en penser. Toutefois, elle me semble d'assez bonne sorte. Au pis aller, quand elle seroit la plus desbauchée de Paris, si ne pourroit-elle avoir fait grande playe à l'honneur de ma niepce.

LOUYSE. Je ne sçay. Ne vous souvient-il point que maistre Damian, nostre medecin, nous disoit dernièrement qu'il y avoit des hommes qui avoient les deux sexes, et les nommoit, ce me semble, garsons-fillettes et barbes-fleuries?

ALFONSE. Vous voulez dire hermafrodites. Je ne croy pas que dame Alix soit de ce nombre. Mais vous faites bien, en ce cas icy, de craindre et prendre tousjours les choses au pire.

LOUYSE. Voylà pourquoy je suis bien deliberée de marier ma fille à ce capitaine qui luy fait la court, et qui a le bruit d'avoir beaucoup de bien, avant que le monde soit abruvé de ceste histoire. Je sçay que Girard est de ses amis, et, partant, allons le trouver pour luy en faire porter la parolle.

ALFONSE. Je ne trouve pas bon que Girard s'en mesle.

LOUYSE. Pourquoy?

ALFONSE. Pour autant qu'il vous en a prié autrefois pour son fils, et j'aurois peur que maintenant il nous fist un faux-bon, et qu'il la voulust encores faire avoir à Eustache.

LOUYSE. J'ay bien pensé à ce que vous dites; mais quand bien il la voudroit retenir pour Eustache, je n'en serois pas trop marrie. Au reste, je le pense tant homme de bien et tant de mes amys, qu'il taschera à faire que Rodomont espouse Genevíefve, s'il voit que son fils n'en vueille point.

ALFONSE. Vous voulez dire que vous avez deux cordes en vostre arc. Ce n'est pas trop mal avisé. Entrons en sa maison, puisque la porte est ouverte.

SCÈNE III.

Françoise, Basile, Perrette, Genevievfe.

FRANÇOISE.

Et bien! que vous en semble? Vous voyez maintenant si j'ay dit vray.

BASILE. Hastons-nous pendant que la commodité se presente et qu'il fait desjà assez obscur. Antoine, fais le guet cependant que je vay heurter à la porte. Tic toc tac.

PERRETTE. Qui est là?

BASILE. Perrette, m'amie, je te prie, ouvre-moy la porte.

PERRETTE. Est-ce vous, Monsieur? Mananda, je suis bien marrie que je ne puis. Madame a emporté la clef.

BASILE. N'y a-il point de moyen de parler à ta maistresse?

PERRETTE. Si a bien, mais ce ne sera que par ceste fenestre.

BASILE. Ce m'est tout un, pourveu que je puisse avoir l'heur de la voir et de luy dire trois ou quatre mots.

PERRETTE. Ayez donc un peu de patience, que je l'aille querir en sa chambre, où elle s'est retirée pour pleurer et gouverner ses pensées mieux à son aise.

BASILE. Despesche-toy. O! que je suis un homme miserable d'avoir esté cause que ceste pauvre fille soit tombée en la male grace de sa mère pour aymer trop ardamment! Il ne sera jamais

en ma puissance, quand je vivrois jusques à la fin du monde et que je possederois tous les honneurs et richesses de l'univers, d'acquiter la centiesme partie de l'obligation qu'elle a sur moy, si ce n'est qu'il luy plaise de prendre pour argent contant ma bonne volonté et le ferme amour que je luy porte, lequel je sens d'heure en heure croistre dans mon cœur, et avec ses traits d'or y engraver en cent endrois le beau pourtrait de ma belle Genevíefve. O Dieu! que je fus abusé quand je pensay que ma passion amoureuse prendroit quelque relasche par la jouyssance, tout ainsi que la faim s'apaise par les viandes, la soif par le boire, et le froid par un beau grand feu! Au contraire, ayant descouvert tant de beautez et douceurs, auparavant incognues à mes sens, je brule maintenant d'un ardent desir de les posseder, lequel ne me laisse en repos, pour la crainte que j'ay qu'on ne me les ravisse, ainsi qu'un avaricieux qui, ayant peur qu'on ne luy derobe ses escus, passe et rapasse cent fois en un jour autour du lieu où ils sont ensevelis; et quand il en est absent, son cœur neantmoins ne laisse d'estre avec son thresor.

FRANÇOISE. Vrayment, vous avez grand tort de vous tourmenter de la sorte, maintenant que vous avez occasion de vous resjouir. Mais escoutez... je l'entens venir.

BASILE. O mes yeux! repaissez-vous goulument de ceste douce lumière qui sort des siens, et vous, mes oreilles, escoutez attentivement ceste voix angelique, et ne perdez une seule parole de ceste belle bouche.

GENEVIEFVE. Perrette, il m'est advis que j'en-

tens quelcun parler là-bas. Ouvre la fenestre.

BASILE. Madame, je prie à Dieu qu'il vous veuille rendre contente.

GENEVIEFVE. Monsieur, je le prie qu'il luy plaise vous donner ce que vostre gentil cœur desire, car je seray assez contente si vous l'estes.

BASILE. Je suis maintenant assez content, puis que j'ay l'heur de vous voir; mais aussi tost que je vous auray perdu de veuë, je demeureray plus estonné et confus que celuy qui, en une nuict d'hyver, chemine par mauvais païs, le vent luy ayant estaint sa lumière.

GENEVIEFVE. Si ce que vous dites est vray, je desire de pouvoir entrer dans vos yeux sans vous faire mal, et y demeurer perpetuellement, à celle fin que vous soyez tousjours content, voyant devant vous celle qui ne vit d'autre viande que du souvenir de vos perfections.

BASILE. Vous faites donc une maigre chère, si vous vous repaissez seulement de mes perfections; mais si vous eussiez dit de l'amour que je vous porte, je n'eusse lors craint de dire que vous ne sçauriez estre nourrie d'une viande plus exquise. Et m'en pouvez hardiment croire, comme celuy qui ayme la plus belle, la plus gentille dame qui soit en l'univers.

GENEVIEFVE. Cela procède de vostre grande courtoisie, d'aymer ainsi celle qui tient à grande faveur de vous estre humble servante; mais je puis dire aussi que vostre amour n'est point plus extreme que le mien, et, n'estoit que je crains d'offencer mon seigneur et maistre, je dirois que je ne pense pas estre aymée de la façon que je vous ayme.

BASILE. Madame, quant est de l'amour que je vous porte, je dis que vous devez estre plus asseurée de mon amour que moy du vostre, d'autant que vostre beauté est suffisante non seulement d'attirer les hommes à soy, mais elle peut forcer mesmes les bestes les plus cruelles. D'autre costé, vous sçavez comme je vous suis obligé, principallement pour les recentes faveurs que de vostre grace vous m'avez departies. Mais, je vous prie, comment puis-je estre asseuré d'estre justement aymé de vous, n'ayant chose en moy qui merite d'arrester vostre affection, et n'ayant jusques icy fait chose qui vous puisse exciter à m'aymer, combien que à la verité je pense estre assez bien voulu de vous, tant pour vostre douceur et gentillesse que pour l'envie que vous sçavez que j'ay de m'employer à vostre service quand l'occasion se presentera, et qu'il vous plaira m'honorer de vos commandemens?

GENEVIEFVE. Mon grand amy, je vous remercie bien humblement de ceste offre si liberale; seulement je vous prie, sur tous les plaisirs que vous me voudriez faire, de parler à ma mère le plus tost que vous pourrez, ou luy faire parler par voz parens et amys, et mettre ordre que le mariage de Rodomont et de moy ne se face.

BASILE. Je le feray, n'en ayez doute. Cependant je vous prie de ne vous contrister de chose que vous oyez. J'espère mettre si bon ordre à tout, que ce beau balafré, au lieu de vous, ne trouvera que du vent entre ses bras. Au demeurant, vous n'avez occasion de craindre que vostre mère luy en parle, maintenant qu'il est prisonnier

en la Conciergerie ou au Chastelet, que je ne mente.

GENEVIEFVE. Mon Dieu, que vous me faictes aise de me dire telles nouvelles! Mais en estes-vous bien asseuré?

BASILE. Je l'y ay veu mener par trois sergens, qui l'ont pris ceste apresdinée près de vostre logis, un peu devant que je vous eusse espousée.

GENEVIEFVE. Monsieur, excusez-moy si je ne vous puis tenir plus long propos. Je croy que ma mère reviendra incontinent, car elle n'est allée loing.

BASILE. Je serois bien marri qu'elle m'eust veu parler à vous avant que ce trouble-cy soit appaisé. A dieu, Madame.

GENEVIEFVE. Adieu, Monsieur. Je vous prie de vous souvenir de la promesse que m'avez faicte. Perrette, ferme la fenestre.

BASILE. Madame Françoise, nous avons assez esté en ce lieu.

FRANÇOISE. Retirons-nous en mon logis.

BASILE. Je le veux bien. Antoine, je te prie de ne bouger d'icy, et de prendre garde soigneusement à ce que tu verras ou entendras dire de moy.

SCÈNE IV.

Rodomont, Nivelet, Antoine.

Rodomont.

Que j'endure une telle bravade! Il sera donc dit qu'un petit bourgeois de Paris ayt parlé tant au desavantage d'un tel homme que moy, et non seulement mal parlé, mais qui plus est luy ayt volé sa maistresse! Non non, il me coustera plustost la vie que je n'en aye la raison; mais avant que je meure, je suis seur que ma flamberge fera un bel eschec, abatant plus de testes qu'un faucheur ne fait d'herbes au moys de juing. Nivelet!

Nivelet. Plaist-il, Monsieur?

Rodomont. Vas-t'en querir ma rondache et mon casquet, car je veux entrer de cul et de teste chez Louyse et enlever Genevieſve; que si elle ne veut venir d'amitié, je veux mettre le feu au logis et brusler toute la ruë, voire, pardieu! la moitié de Paris; et puis après, j'iray trouver ce galant de Basile pour le hascher plus menu que chair à pasté, tant que les fourmis en puissent aisement emporter chacun leur lopin.

Antoine. Ho! le mauvais! il tuera tantost un peigne pour un mercier.

Nivelet. Il seroit donc bon que vous eussiez compagnie pour vous seconder.

Rodomont. Tu as raison; cours-t'en au corps de garde du Louvre, et dis au corporal que je luy prie de m'envoyer trois ou quatre harquebusiers

et autant de mousquetaires pour me faire compagnie en un affaire qui importe au service du roy.

ANTOINE. Pardieu! si vous y venez, on vous chargera de bois comme un asne.

NIVELET. Il me semble que vous vous mettez en un grand danger sans propos ny apparence. N'avez-vous pas bien ouy que Basile se vantoit d'avoir espousé Genevíefve? Voudriez-vous bien ravir une femme à son mary? ce seroit assez pour vous ruiner.

RODOMONT. Tu dis vray, ne bouge d'icy pour ceste heure. Je suis d'advis de remettre l'assaut à demain, sur la diane.

ANTOINE. Vous faites que sage.

RODOMONT. Mais que dira-t'on quand on sçaura que j'ay esté ainsi moqué?

NIVELET. Qui le dira, je vous prie, si vous-mesmes ne le dites? Mais je sçay bien que vous n'avez garde: vous voudriez plustost faire acroire d'avoir tué une douzaine d'hommes que de confesser d'avoir esté bravé.

RODOMONT. Je me trouve par fois assez bien de ton conseil, et pense qu'il ne sera pas trop mauvais pour ce coup.

NIVELET. Vous ferez fort bien de me croire; mais, je vous prie, seriez-vous bien si poltron que de prendre le reste de Basile? Par ma foy! jamais je n'aurois bonne opinion de vous.

RODOMONT. Penses tu que Basile aye eu le pucelage de Genevíefve?

NIVELET. Doutez-vous d'une chose si claire? Penseriez-vous bien qu'il eust esté si lasche que de faillir à l'assignation; et puis, vous avez ouï

ce qu'ilz se disoient l'un à l'autre, car vous estiez assez près d'eux, sans qu'ilz vous peussent voir, tant à cause du temps obscur qu'il fait que à cause d'une charrète qui vous cachoit.

Rodomont. Qu'ilz te remercient hardiment du conseil que tu m'as donné, car, en la colère où j'estois, si j'eusse poursuyvi ma pointe, j'eusse fait mourir cinq cens hommes pour le moins, lesquels peuvent bien dire ne tenir la vie, après Dieu, que de toy. Allons trouver Eustache; puis que j'ay failly à mon entreprise, j'ay deliberé de faire comme luy et prendre le temps ainsi qu'il vient, sans plus m'embroüiller le cerveau de ces amoureuses passions.

Nivelet. Si vous voulez parler à Girard, il m'est advis que le voilà avec une femme et un autre homme.

Rodomont. S'il me voit, je parleray à luy; sinon, je passeray outre.

SCÈNE V.

Girard, Louyse, Rodomont, Alfonse, Antoine.

Girard.

Quant à moy, je ne pense pas de pouvoir disposer le capitaine à espouser vostre fille, quelque mine qu'il face de l'aymer, et ne luy conseillerois, ny à vous aussi.

Louyse. Pourquoy donc, mon compère? Ma fille ne le vaut-elle pas bien?

Girard. Je n'en doute point; mais il me semble qu'elle ne seroit trop à son aise d'estre mariée

à un homme qui possible ne la verroit quatre fois en un an. Vous sçavez qu'aussi tost qu'il est bruit de guerre, il est des premiers à cheval.

ALFONSE. A la verité, je craindrois qu'il se fist brave des biens de ma niepce, et qu'il employast l'argent de son mariage a se monter.

LOUYSE. Si ay-je esté advertie de bonne part qu'il jouist pour le moins de quatre mille livres de rente.

GIRARD. Je croy bien qu'il en jouiroit, et de plus, s'il ne devoit rien.

ALFONSE. Sans mentir, il se voit peu souvent qu'un homme de sa condition n'aye affaire aux confrères de Saint-Mathieu.

GIRARD. Je ne laisseray toutefois de luy en parler, si vous voulez.

LOUYSE. Je vous en prie bien humblement, et à cela je cognoistray que nous sommes bons amys. Il me semble que le voylà ; au moins je le pense recognoistre à son laquais habillé de verd.

GIRARD. Seigneur Rodomont, je suis bien aise de vous avoir trouvé pour communiquer un affaire qui vous importe.

RODOMONT. Comment! avez-vous eu des nouvelles que l'on va en Flandres à ce coup, ou en Portugal ?

GIRARD. Je ne vous veux point parler de guerre, mais de paix. J'ay charge de sçavoir si vous avez desir de vous marier ?

RODOMONT. Je vous diray tous mes amys me le conseillent, et me disent qu'il est temps que j'y pense si je veux voir mes enfans avancez aux armes.

Girard. Si vous voulez entendre à un bon parti que je sçay, j'espère de faire tant par mes journées que vous l'emporterez facilement.

Rodomont. Dites-moy donc qui c'est.

Girard. Cognoissez-vous bien madame Louyse que vous voyez icy presente ?

Rodomont. Ouy, vrayement, et vous asseure que je luy voudrois faire tout service.

Louyse. Monsieur, je vous en remercie bien humblement. Vous plaist-il pas vous couvrir ?

Girard. Je croy aussi que vous cognoissez sa fille Genevíefve, ou je suis bien trompé.

Rodomont. Je la cognois pour une des plus belles de tout le quartier.

Girard. C'est d'elle que je vous voulois parler, et si vous luy portez affection, comme je me suis laissé dire, je me fay fort de vous en faire bien tost passer vostre envie.

Rodomont. Vous me faites plus d'honneur que je ne merite, de me vouloir faire avoir une si belle femme; mais je suis d'un humeur bizarre qui ne simpatiseroit pas fort bien avec le sien. Partant, je vous prie de m'excuser si je n'y puis entendre pour ceste heure.

Girard. Comment! l'on m'avoit dit que vous perdiez les pieds pour son amour, et maintenant que vous estes en beau chemin pour en jouïr vous reculez arrière! Il semble, en bonne foy, que vous craigniez la touche.

Rodomont. Sans mentir, je l'ay aymée, pendant qu'elle estoit fille, d'aussi bonne amour que jamais gentilhomme ayma ; mais depuis que j'ay descouvert qu'un autre estoit le mieux venu en son endroit, et qu'elle avoit laissé aller le chat au

fourmage, je ne suis pas deliberé de m'en rompre jamais la teste.

LOUYSE. Vrayement, Monsieur, vous avez tort: Genevievfe est fille de bien.

ALFONSE. Mon capitaine, vous monstrez bien, à voz sots propos, que vous avez la teste sans cervelle, de parler ainsi au desavantage de ma niepce, qui vaut mieux que vous.

RODOMONT. Je ne pense point avoir parlé autrement que je ne dois

LOUYSE. Ce n'est pas parler en homme de bien d'accuser les filles d'un peché où elles ne songèrent de leur vie.

ALFONSE. C'est bien loing de soustenir leur honneur et de couvrir leurs fautes, quand elles seroient coupables, ainsi que faisoient les anciens chevaliers de la table ronde.

RODOMONT. Je ne dis rien que je n'aye veu et ouy. Voudriez-vous bien que vostre fille eust deux maris à la fois? Madame, puis qu'elle a choisi Basile pour son mary, je suis bien d'advis que vous luy laissiez, et croy que leur mariage se portera bien.

LOUYSE. Qui vous a fait croire ceste belle bourde?

ALFONSE. Je vay gaiger que c'est une invention de Basile.

RODOMONT. Basile ne me l'a point dit ny fait dire. Je l'ay veu tout maintenant parler à vostre fille, et j'ay entendu d'eux que le mariage avoit esté consommé ceste après-disnée, et que Basile estoit venu accoustré des habillemens d'Eustache.

ANTOINE. Il me semble que l'on parle de mon

maistre ; je me veux approcher plus près pour ouyr ce qu'ils disent.

LOUYSE. Vous vous trompez : c'estoit une femme desguisée en homme qui estoit venue pour voir ma fille et luy porter un mommon. Voycy mon compère qui vous en pourroit asseurer.

GIRARD. Ma commère, puis que le capitaine a tout sceu aussi bien que moy, il n'est plus temps de desguiser les matières. Je croy que vous estes si equitable que vous seriez marrie d'oster la femme à celuy à qui elle appartient pour la bailler à un autre. Asseurez-vous que le capitaine dit vray, et que Basile a espouzé vostre fille, et qui plus est, a consommé le mariage.

LOUYSE. Vray Dieu ! que me dites-vous ?

GIRARD. La verité, que Basile mesmes m'a confessée.

LOUYSE. O Dieu ! que je suis miserable ! Ha ! traistre et desloyal Basile ! Je me doutois bien que tu me jouërois quelque meschant tour ; mais encores ne le puis-je croire, car comment seroit-il sorti sans que je l'eusse veu?

GIRARD. Fort bien ! par les fenestres de la salle. Et puis, pour sauver l'honneur de vostre fille, il a mis madame Alix en sa place.

ALFONSE. Mais regardez bien à ce que vous dites.

GIRARD. Je sçay bien ce que je dis et ne parle point par cœur.

LOUYSE. Ne suis-je pas bien fortunée, d'avoir nourry une fille qui sera cause de ma mort !

GIRARD. Ma commère, le seigneur Basile est honneste jeune homme, riche et de bonne parenté; il vous ayme, il vous respecte plus qu'homme

qui vive. Je pense que vous ferez fort bien de luy bailler vostre fille : aussi bien est-elle desjà à luy.

LOUYSE. J'ay grand peur qu'il n'en vueille plus, maintenant qu'il en a fait à sa volonté.

GIRARD. Ne dites pas cela. Je le cognois trop homme de bien pour commettre un acte si lasche.

LOUYSE. S'il la veut, qu'il la prenne ; je ne m'en tourmenteray autrement, puis qu'aussi bien je n'y gaignerois rien.

ANTOINE. Je m'en vay advertir mon maistre, qui n'est pas loing d'icy , des nouvelles que je viens d'ouïr. Mon Dieu, qu'il sera aise !

LOUYSE. Mes amys, je vous prie ne me laisser au besoing.

GIRARD. Pourquoy dites-vous cela? Ne sçavez-vous pas bien que je voudrois, pour vous, faire la fausse monnoye ?

LOUYSE. Ha! mon compère, j'ay grand' peur qu'il n'en veuille point ; mais, s'il la refuse , je le feray le plus miserable homme de la France. Je vous prie, si nous en venons là, de me servir, au besoin, de vostre tesmoignage.

GIRARD. J'aymerois mieux mourir que de faire autrement.

RODOMONT. Non , non, Madame; s'il ne vous fait raison, mon espée et mon bras luy feront faire maugré ses dens.

LOUYSE. Mes amys, vous m'obligez beaucoup. Helas ! mon Dieu, je cognois à ceste heure que ce que l'on dit est vray, que les mariages se font au ciel et se consument en la terre. Il falloit de necessité que Basile fust mon gendre, et ne l'en

pouvois empescher, puis que Dieu l'avoit resolu en son conseil privé.

Girard. Je vous puis bien dire en l'oreille icy, entre vous et moy, que vous ne perdez pas au change. Je vous prie, quel avantage est-ce qu'eust eu vostre fille avec ce beau trainegaine de foin?

Louyse. Elle n'eust esté des mieux mariées; mais la crainte que j'avois des choses faites ceste après-disnée m'avoit fait haster de vous en parler.

Girard. Je voy bien que Dieu nous ayde. Voyez-vous comme il fait tomber Basile entre noz mains?

Rodomont. Pardieu! il espousera vostre fille tout presentement, ou je luy plongeray dans le corps mon espée jusques aux gardes.

Louyse. Attendons-le icy de pied coy: aussi bien vient-il droit à nous.

SCÈNE VI.

Basile, Antoine, Louyse, Girard, Alfonse, Rodomont.

Basile.

Es-tu bien asseuré que Louyse a tout sceu?

Antoine. Je ne le dirois s'il n'estoit vray.

Basile. Et que j'avois esté veoir sa fille?

Antoine. Vous vous en pouvez asseurer.

Basile. Et que je suis eschappé, laissant Alix en ma place?

ANTOINE. Elle le sçait aussi bien que vous et moy.

BASILE. Mais dy-moy qui lui a dit?

ANTOINE. Le capitaine et Girard.

BASILE. Ne s'en est-elle point autrement courroucée contre moy?

ANTOINE. Si est bien, mais enfin elle a esté appaisée par Girard, auquel elle a promis de vous donner sa fille si vous luy faites cest honneur que de la prendre.

BASILE. Comment! cest honneur? Pense-t-elle que je sois homme pour refuser un offre si à mon advantage? Allons les trouver plustost aujourd'huy que demain, de peur qu'elle ne change d'opinion.

ANTOINE. Nous n'avons que faire d'aller loing: les voilà devant vous.

BASILE. Bon soir, Madame; bon soir, Messieurs. J'ai esté adverty que vous aviez envie de parler à moy pour une chose qui ne m'importe rien moins que de la vie. Je vous prie me faire ce bien que de me commander, et vous verrez si puis après je seray prompt à vous obeyr.

LOUYSE. Basile, je vous avois jusques icy estimé homme sage; mais la faute que vous avez faite monstre bien le contraire. Remerciez hardiment ces messieurs de ce qu'ils ont tant fait envers moy, que je n'ay deliberé de punir autrement vostre offence que de vous condamner à vivre avec celle qui est des complices de vostre meschanceté; de laquelle, si vous eussiez esté si amoureux que le bruit couroit, vous n'eussiez pas entrepris de ravir l'honneur, comme vous avez fait.

Basile. Madame, toute la faute que j'ay faite a esté en ce que je n'ay point attendu vostre consentement, ainsi que je devois; mais je vous puis dire que je n'ay point ravi l'honneur de vostre fille, d'autant que j'estime son honneur estre le mien propre, puis qu'il luy a pleu m'accepter pour son mary; et, s'il vous plaist me recognoistre pour tel, j'espère vous faire paroistre un jour, par mes bons services, que vous ne pouviez eslire un meilleur gendre, quand bien vous eussiez cherché par tout Paris.

Louyse. Je suis marrie seulement de la sorte dont vous y avez procedé.

Basile. Madame, quand vous aurez bien pesé les raisons d'une part et d'autre, vous aprouverez ce que j'ay fait. Il vous peut souvenir qu'il y a plus d'un an que je suis après pour faire ceste alliance aux conditions que vous m'avez offertes autrefois; vous sçavez que j'ay perdu ma peine, et que n'y avez jamais voulu entendre. D'autre costé, vous vous estes bien peu apercevoir, si vous n'estiez du tout aveugle, de l'affection que vostre fille me portoit. Je vous demande maintenant, qu'eussé-je peu faire autre chose, pour m'asseurer, que ce que j'ay fait? Devois-je attendre vostre parolle, laquelle vous ne m'eussiez jamais donnée? Devois-je attendre qu'un autre prist la place, et puis me fermast la porte au nez? Madame, je vous prie de considerer de près toutes ces raisons, et vous cognoistrez que mon dire est fondé sur quelque raison apparente.

Girard. Ma commère, vous avez tort de tant contester avec Basile; recevez-le hardiment pour

vostre gendre, puis que Dieu l'a marié avec vostre fille.

LOUYSE. Je serois bien marrie de vous contredire.

ALFONSE. Puis que Dieu a permis que les choses se fissent ainsi, ce ne seroit bien fait de penser les corriger.

BASILE. Ma mère, vous ne vous repentirez point d'avoir fait alliance avec moy; et, puis que je vous trouve si benigne en mon endroit que de me pardonner une faute qui, à la verité, de prime face, semble bien grande, asseurez-vous que vous n'aurez plustost aujourd'huy donné un mary à vostre fille que acquis un humble serviteur pour vous.

LOUYSE. Basile, mon amy, je prie à Dieu qu'il vous vueille pardonner, car, quant à moy, je vous pardonne de bon cœur. Mes amys, il me semble qu'il est bien près de six heures. Je vous prie de me faire ce bien que de venir souper en mon logis, pour achever ce que de vostre grace vous avez si bien encommencé.

GIRARD. Si nous pensions que nostre presence vous peust servir de quelque chose, nous ne nous en ferions pas prier deux fois.

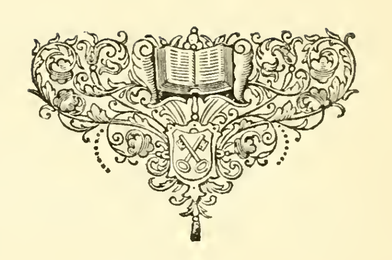
LOUYSE. Entrons doncques, car je suis seure que nous aurons encores affaire de vous. J'envoyeray querir Eustache et dame Françoise, afin que la compagnie soit plus complète.

GIRARD. Je ne m'en feray tirer l'oreille deux fois, puis qu'il vous plaist.

RODOMONT. Et moy, je serois bien marry de vous desdire. Mesdames, qui avez pris patience

de nous ouïr ceste après-disnée, s'il vous plaist revenir en ce lieu le jour des noces de Basile et Geneviefve, vous aurez le plaisir de voir courir la bague, rompre la lance en la lice, combattre à la barrière, à la pique et à l'espée, et dix mil autres passetemps, desquelz une bonne troupe de capitaines, mes amys et moy, honorerons ce bien heureux mariage. Et là vous pourrez cognoistre avec quelle dexterité je manie un cheval à courbettes, au galop, à bons, à ruades, et luy donne carrière, et de quelle grace j'emporte une bague, de quelle force je sçay rompre une lance de droit fil jusques à la poignée, branler la pique et manier l'espée. Mais, Mesdames, gardez que les esclats qui en voleront ne vous touchent, et que le vent de mon espée, lequel a fait souvent esvanouïr les hommes d'armes, ne vous face choir à la renverse toutes plates contre terre : car ce seroit fait de vous, et pourriez bien dire votre *In manus*. Cependant vous ferez bien de vous retirer chez vous, car voicy l'heure que l'on commence à souper aux bonnes maisons. Et si nostre comedie vous a esté agreable, je vous prie de nous le faire cognoistre à quelque signe d'allegresse.

FIN.



LES

NEAPOLITAINES

COMEDIE FRANÇOISE

FORT FACECIEUSE

Sur le subject d'une histoire d'un Parisien
un Espagnol et un Italien.

A Paris

POUR ABEL L'ANGELIER
Au premier Pillier de la Grand Salle du Palais
Avec privilége du Roy
1584

LES PERSONNAGES

DE LA COMEDIE

LE SEIGNEUR AUGUSTIN, jeune marchant parisien.

BETA, servante de madame Angelique.

DOM DIEGHOS, gentilhomme espagnol.

MAISTRE GASTER, extravagant escornifleur.

SIRE AMBROISE, marchant de Paris.

JULIEN, son facteur.

LOYS, serviteur d'Augustin.

Le sieur CAMILLE, escholier neapolitain.

Madame ANGELIQUE, veufve neapolitaine.

CORNEILLE, fille de chambre.

MARCAURÈLE, lapidaire.

L'HOSTELIER de l'Escu de France.

LOUPPES, messager.

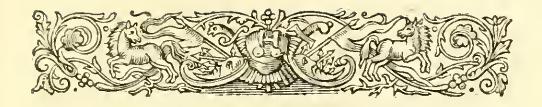


LES NEAPOLITAINES.

François d'Amboise est, selon Lacroix du Maine, auteur de trois tragédies et de quatre comédies. Les Néapolitaines *ont seules été imprimées. Son frère Adrien est auteur d'*Holopherne, *tragédie sainte imprimée en* 1580. *Ils étoient fils d'un chirurgien de Charles IX, et furent élevés aux frais de ce roi au collége de Navarre. Adrien parvint au grade de recteur de l'Université de Paris et d'aumônier du roi, enfin d'évêque de Tréguier.*

François d'Amboise fut procureur de la nation de France, avocat au Parlement de Paris. Il assista en cette qualité aux grands-jours de Poitiers, et suivit Henri III en Pologne. C'est à lui que l'on doit l'édition des œuvres d'Abélard, 1616.

La préface des Néapolitaines *contient sur cette pièce des détails et des observations qui me permettent de borner cette notice à ce peu de mots. On ne sait où cette pièce a été représentée.*



PRÉFACE

De Thierri de Timofile, gentilhomme picard,

A hault et puissant prince messire Charles de Luxembourg, comte de Brienne et de Ligni.

L'autheur ne se pensoit à rien moins qu'à mettre en lumière, MONSEIGNEUR, les comedies qu'il faisoit en la prime-vère de son adolescence, non plus que ses autres poesies, et se contentoit d'y avoir joné quelques heures perdues, et que sur le theatre elles avoient esté veües et receües avec un plaisir indicible, sans vouloir tant de fois hazarder son ouvrage aux divers jugemens des hommes, sachant bien que ce n'est pas trop discretement faict de tenter, souvent sans propos, la fortune, et que telle fois un poëme recité ou une comedie representée pourroit plaire aux spectateurs, voire emporter des applaudissemens, et ces mesmes œuvres, redigez par escrit, leuz et releuz, deplairont aux doctes lecteurs, et offenceront leur censure sevère et equitable. Ce cauteleux Romain, encores qu'il eust le bruit d'estre des plus faconds et qu'il fist profession de monter souvent sur la tribune aux harangues, si ne voulut-il oncques publier ce qu'il faisoit, affin que, s'il luy eschappoit quelque chose dont quelqu'un eust voulu le remordre, il eust le moyen de le desadvoüer et nier d'y avoir oncques pensé. Ce qui entre par une oreille sort legerement par l'autre, et ne laisse sinon une flaterie chatouilleuse, selon que la parolle est confite en miel ou en

sucre. Au contraire, ce qui est proposé à lire, et plus meurement considéré, est mieux epuré en la fournaize, et demeure plus longuement entre le marteau et l'enclume de celuy qui en veut juger avec toute austerité. Ce n'est pas ce qui a refroidi nostre autheur, de l'estude duquel il est sorty plusieurs belles pièces, et y en est encore resté des plus excellentes, qu'il nous garde pour un meilleur loysir; mais ses amis, le voyant constitué en dignité et occupé en affaires plus graves, luy ont soubstraict ces NEAPOLITAINES pour en faire un present à vous, Monseigneur, et au public, affin que, par le moyen d'un qui est tresaffectionné à vostre service, on cognoisse que la France, ayant de long-temps surpassé les Itales en l'artifice de bien faire de doctes tragedies, a aussi dequoy maintenant arracher le laurier aux plus sçavants, et mesmes aux plus grands seigneurs de l'Italie, qui s'y sont exercez à l'envi à qui composeroit et exhiberoit de plus ingenieuses et somptueuses comedies, jusques à là que les princes mesmes ont tellement affecté ceste gloire, qu'ils n'y ont espargné ny leur plume et leur esprit, ny leur bource et leur magnificence. Scipion et Lelie, sage senateur, aidoyent à Terence et luy servoient de protocole à minuter et recorriger ses comedies, tant prisées et admirées de tous les estats de la republique romaine. C'estoit en ces exercices et spectacles que les triomphans Cesars faisoyent plus de despence et somptuosité. Nos roys, de toute ancienneté, ont pris plaisir d'en voir de telles que leur siècle rude le pouvoit porter, affin d'apprendre par icelles la manière de vivre de leurs subjects, et ne se soucioyent guères d'y faire observer les preceptes des Grecs et Romains anciens. Si ceste-cy se fust imprimée avec le sceu et congé de l'autheur, il n'eust peu se garder, en vous la presentant, de cueillir au spacieux verger de voz loüanges quelques fleurons de ceste illustre et royalle maison de Luxembourg, en laquelle y a eu tant d'empereurs, roys, ducs, princes et vaillants capitaines, desquels vous vous monstrez digne successeur et imitateur. Mais, reservant cela pour une autre

occasion plus propre, je desire seulement que ceste comedie vous soit agreable et vous puisse apporter quelque recreation, m'asseurant qu'aux autres qui la liront elle apportera aussi un grand proffict et contentement, autant ou plus que pas une de celles qui ont esté divulguées jusques à present, d'autant qu'en ceste-cy on y trouvera un françois aussi pur et correct qu'il s'en soit veu depuis que nostre langue est montée à ce comble, à l'aide de tant de laborieux et subtils esprits qui y ont chacun contribué de leur travail et diligence pour la rendre polie et parfaicte. La lecture et la conferance en rendront seur tesmoignage, outre la gentillesse de l'invention, le bel ordre, la diversité du subject, les sages discours, les bons enseignemens, sentences, exemples et proverbes, les faceties et sornettes dont elle est semée de toutes parts, et n'y a rien qui ne soit bien digne de venir devant les yeux les plus chastes et modestes.





LE PROLOGUE OU AVANT-JEU.

Ceux qui ont donné les preceptes de l'art poetique disent que les graves tragedies sont basties, le plus souvent, sur un sujet veritable traitant les tristes accidens qui tourmentent et ruinent les roys, princes et potentas, tesmoing ce qu'en dit Euripide au roy Archelas, et que les comedies ont pour argument quelque nouvelle inventée à plaisir pour servir de miroir au simple populaire. Mais cette reigle, Messieurs, n'est pas si generale que nous ne luy ayons apporté pour exception cette comedie, que nous vous allons representer sous le nom des Neapolitaines, *laquelle, pour estre plaisante et facetieuse autant qu'autre qui ait cy-devant animé le riant theâtre, ne laisse pas de contenir une histoire vraye et fort recreative avenue de nostre tems, en la ville capitale de ce royaume, entre trois personnages de diverses nations, de laquelle plusieurs se peuvent bien ressouvenir pour avoir veu ou par ouidire; et peut-estre en vois-je çà et là, parmy cette honnorable troupe, qui en pourroient bien parler asseurement; et moy-mesme, qui porte la parolle pour l'auteur, personnage de grandes lettres, pour l'aage qu'il a, duquel, parce qu'il est depuis monté en dignité, je tairay à present le nom, je prendrois plaisir de vous declarer tout le fait par tenans et aboutissans, si je ne craignois d'irriter les fées, et aussi que*

voicy venir un enfant de Paris assez secret et discret en ses amours, qui aura l'honneur d'entamer ce gasteau. Oyez-le, s'il vous plaist, avec faveur et attention. Il dit assez proprement et parle bon courtisan pour un homme de sa sorte, car au temps qui court chacun veut prendre un peigne et s'en mesler; chacun veut ecorcher le renard. Mais mot... N'ayez point envie, Messieurs, de vous enquerir de son surnom et de l'enseigne de la maison de son père, lequel, sans rien nommer, se tient à la rue Sainct-Denis, auprès l'eglise de..., et plus n'en dit le deposant.





LES NEAPOLITAINES

COMEDIE

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

Le sieur AUGUSTIN, seul.

Ho! Loys! holà! Je m'en vay me promener icy près. Si le sieur Ambroise, mon père, me demande, di-luy que je suis allé faire ce qu'il sçait; mais s'il ne me demande point, ne luy en fais point ramentevoir, afin que ceste excuse me serve pour une autre foys. Et puis, de là, tu me viendras retrouver aux fauxbourgs Sainct-Germain, où tu sçais. C'est grand cas que l'amour de ceste belle et gentille veufve me tourmente si fort que je n'en puis reposer jour ne nuict, non pas arrester un quart d'heure en place. Et puis on dit que la teste des amoureux donne souvent bien des tourmens à leurs pieds! Mais voilà tout à propos Beta,

la servante, et tout le conseil de ma maistresse. Il faut que je lui die un mot. Dieu gard', Beta, ma grand' amye.

SCÈNE II.

Beta, servante; *Augustin.*

Beta.

Dieu gard', seigneur Augustin! Que vous dit le cœur? Vous mettez bien matin la plume au vent?

Augustin. Comment se porte-on chez vous?

Beta. A l'acoustumée. Ne sça'vous pas bien, vous qui nous faites cest honneur de frequenter chez madame Angelique, ma maistresse, que depuis le trepas du seigneur Alphonse de Grifono, son mari, nous n'avons eu une seule heure de repos, tant elle s'afflige et tourmente; et surtout après cette pauvre orfeline, madamoiselle Virginie, qui est le plus cher et precieux joiau qu'elle ayt en ce monde.

Augustin. Encor faut-il à la parfin donner quelque relache à ses ennuis avec la raison, ou du moins avec le temps, qui est le medecin ordinaire de toutes les maladies d'esprit. Mais ce remede que j'enseigne à autruy, je le voudrois bien sçavoir prendre pour moy-mesme.

Beta. La perte d'un bon seigneur et mary ne se peut jamais recouvrer.

Augustin. Il n'est si bon qu'aussi bon ne soit.

BETA. Pour bien juger de la bonté, il faudroit qu'il y eust une fenestre au cœur.

AUGUSTIN. La playe qui est faicte au cœur ne se peut guerir, sinon de la main mesme qui a fait la blessure.

BETA. Chacun sent son propre mal.

AUGUSTIN. Puisque le trop celer ne me peut en rien profiter, Beta, l'extremité en laquelle je me voy reduit, la confiance que j'ay en vous, et le moien que vous avez de me secourir à mon besoin, me contraignent de m'adresser à vous pour vous declarer une affaire qui m'importe autant que chose que j'aye, vous suppliant me vouloir aider et me donner quelque bon conseil, affin que je puisse sortir de ceste langueur que je n'ay osé decouvrir qu'à vous seule.

BETA. Je vous asseure, seigneur Augustin, que je feray pour vous tout ce qui me sera possible d'aussi bon cœur que vous m'en sçauriez prier, voyre commander : vous en avez bien le pouvoir. Je voudrois faire pour vous autant que le cheval pour l'esperon.

AUGUSTIN. Je vous remercie, Beta ; vous ne me trouverez point ingrat.

BETA. Dès le premier jour que je vous vis, lorsque nous nous rencontrames par les hostelleries, venans ensemble à Paris, vous me semblates homme de bien, et jugeay à vostre visage et contenance qu'estiez bien né et de bons parens. Si feist bien le feu seigneur Alphonse, mon maistre, de qui Dieu ayt l'ame, tellement que depuis Marseille jusques ici ne se voulut acointer que de vous.

AUGUSTIN. Si en rencontra-il plusieurs par

les chemins qui se vouloient mettre en sa compaignie.

BETA. Il est vrai, mais il trouvoit envers eux quelque excuse pour s'en deffaire, comme personne soupçonneuse, ainsi que sont tous estrangiers au pays d'autruy ; toutesfois il n'eut jamais aucune mauvaise fantaisie de vous.

AUGUSTIN. Il me le montroit bien : il me racontoit privement toutes ses fortunes.

BETA. Et vous laissoit user de grande familiarité envers sa femme, ce qu'il n'avoit pas à coustume de faire, ny aussi l'usage de nostre pays de Naples ne le permet point. Or, quand à moy, je vous promets, seigneur Augustin, que si ma foible puissance vous peut aider en quelque chose, je ne m'y espargneray, ains mettray peine, par toutes les façons du monde, de vous satisfaire en tout ce qu'il vous plaira. Mais je suis bien sotte ! En quoi pourriez-vous avoir affaire de moy, pauvre servante, vous qui estes riche en vostre cité, et je suis indigente en païs estranger? Je croy que vous vous mocquez de moy de m'user de tel langage.

AUGUSTIN. Mocquer? Beta, je vous supplie, laissons toutes moqueries : elles ne sont à propos. Si vous sçaviez le mal que je sens, vous ne diriez pas cela.

BETA. Et comment! estes-vous malade? Il me semble bien à vostre visage que ne vous trouvez pas bien. Dites-moi quelle maladie c'est, peut-estre y trouveray-je quelque remède : car d'autrefois, à Naples, j'ay eu l'amitié d'une vieille femme qui avoit cognoissance de toutes les herbes du monde, et par icelles guerissoit plusieurs ma-

ladies, et en la frequentant j'ay eu l'experience de beaucoup de choses qu'elle m'a apprinses, desquelles j'ai fait la preuve envers aucuns qui s'en sont bien trouvez.

Augustin. Ah Beta! ma maladie est de telle sorte qu'elle ne se peut guerir par herbes, charmes ny enchantemens.

Beta. Qu'est-ce donc?

Augustin. Faut-il que je vous la nomme? Vous la sçavez trop: vous avez de longue main aperceu, à ma contenance et à mon visage pasle et defaict, que je suis serviteur tout outre de madame Angelique, vostre maistresse.

Beta. Que voudriez-vous d'elle?

Augustin. Demandez-vous à un malade s'il veut santé? Que je voudroy! Qu'elle m'aymast comme je l'ayme. Ce seroit grand cruauté de donner la mort à qui donne le cœur!

Beta. Ha! j'entens bien le patelinage; je ne suis pas si grue. Mais vous sçavez comme sainctement elle garde la memoire de son defunt mary.

Augustin. Je pense qu'il n'y a femme au monde qui trouve mauvais que l'on luy parle d'amour; et, encore qu'elle n'accorde ce qu'on luy demande, si n'est-elle point marrie d'avoir esté priée, ny ne sçaura jamais mauvais gré à celuy qui en portera la parolle, et fust-ce à l'heure du chartier.

Beta. A telle heure la pourroit-on prendre qu'elle ne s'en sçauroit malcontenter.

Augustin. Sa fille n'en laissera pas de trouver bon party. Et quant à ce que vous dites de son mari, elle a satisfait en sa vie à l'amour qu'elle luy devoit, et encores après sa mort plus longue-

ment que son aage, sa beauté et la poursuitte que j'en ay faicte ne requeroit. Et Dieu sait s'il se soucie à present, mort qu'il est, de la rigueur et austerité de sa femme !

Beta. Je ne le vey jamais jaloux en sa vie, à grand peine le sera-il après sa mort.

Augustin. Ce sont les resveries d'anciennes commères importunes qui travaillent sans cesse les cerveaux des jeunes, et les veulent faire devenir vieilles par opinion, comme elles le sont par nature. Je vous prie, Beta, vous qui estes sage, considerez bien le tout, ma necessité et sa commodité : car, ne pouvant, ou pour le moins ne devant vivre sans amy, elle ne sçauroit mieux rencontrer que moy ; et qui choisit et prend le pire est maudit.

Beta. Mieux ne sauroit-elle, seigneur Augustin : car vous meritez beaucoup, et n'estes point reffusable à qui auroit envie d'aimer.

Augustin. Je le di pour ce que je l'ayme parfaictement, et suis seur et fidèle, et n'ay faulte de bien, ny de riches parens, ny de suport en ceste ville ; de quoy elle, qui est estrangière et mal-aisée, se pourra servir, et mesme de ma personne, comme de chose sienne.

Beta. Elle ne peut nier qu'elle vous soit tenue des honnestes offres que vous luy faites.

Augustin. Davantage, madamoiselle sa fille trouvera par ma faveur plus facile moien d'estre mariée en quelque bon lieu. Or je vous prie derechef, Beta, employez les forces de vostre esprit, et faites pour moy ce que je n'ay sceu faire ; sondez le gué, et comme de vous-mesme, par manière de conseil, admonnestez-la, sollicitez-la,

persuadez-la de m'aymer, et m'oster de la misère où vous me voyez. Je vous asseure, Beta, que, ce faisant, je vous seray perpetuel amy, et vous feray participante de tous mes biens.

Beta. Seigneur Augustin, vos raisons et la pitié de vostre mal m'ont tellement vaincue que je suis disposée de vous obeir; et encores que je trouve la partie bien forte, si mettray-je toutes mes forces et mon credit, et inventeray tous les moyens que je pourray pour vous contenter.

Augustin. Contenter, Beta! Si vous le faictes, je tiendray la vie de vous, et vous recongnoistray pour mère : car veritablement mère se peult appeler celle qui donne la vie, delivrant autruy de mort; et affin qu'il vous souvienne mieux de moy, prenez cependant ce petit present.

Beta. Ha! seigneur Augustin! je ne vends point ma peine, et ce que j'en fais n'est que d'amitié.

Augustin. Aussi ne le vous donné-je pas pour recompense, j'espère vous faire plus grand bien; et si vous refusez cecy de moy, je penseray que ne me voulez obliger à vous, puis que ne me voulez en rien estre obligée.

Beta. Or sus donc, puis que vous avez ceste opinion, je le prendray.

Augustin. Et dictes-moy, quand auray-je response de vous?

Beta. Le plus tost que je pourray. Attendez-moy icy près, je m'en vay achever de les habiller.

Augustin. Mais quand sera-ce, Beta? Une heure m'est une année.

SCÈNE III.

Dom Dieghos, Espagnol, et *maistre Gaster*, extravagant escornifleur.

DIEGHOS.

Et puis, Gaster, mon frelaut, a-elle esté bien aise de sçavoir de mes nouvelles?

GASTER. Comme de la chose du monde qu'elle ayme le plus après vostre personne; je croy qu'elle en rit encore de joye.

DIEGHOS. Ce n'est pas signe qu'elle me haisse. Et du present que je luy ay envoyé par toy?

GASTER. Je ne vous sçaurois dire le grand contentement qu'elle en a, et non pas tant pour la valeur, encor qu'il soit beau et de grand prix, comme de ce qu'il est venu de vous, et aussi pour l'amour de vostre effigie qui y est.

DIEGHOS. Doncques, tu penses qu'elle m'aime de bon cœur?

GASTER. Ouy, si l'on peut juger des femmes à la contenance : car, soudain que je luy ay presenté l'anneau et fait le message que m'aviez commandé, l'eau luy est venue à la bouche : elle s'est toute esmuë sans rien dire, et après qu'elle a eu longuement contemplé l'image avec un visage content et gracieux, je luy ay demandé : Et donc, Madame, recognoissez-vous ce pourfil?

DIEGHOS. Que t'a-elle respondu?

GASTER. Ha! Gaster, mon amy, que dites-vous? Ne pensez-vous pas que je la cognoisse?

Voulez-vous que je mette en oubly celuy qui est le bien de mon bien, la vie de ma vie? Et puis l'a prise et baisée plus de cent fois aux yeux et à la bouche, et, la regardant en grande douceur, elle disoit: Je t'ay bien encore mieux engravée dedans mon cœur!

DIEGHOS. A! a! a! Je prends grand plaisir à ce que tu m'en contes; mais je te diray bien, maistre Gaster, que c'est un don de nature, que je ne feis jamais chose qui ne fust agreable à tout le monde, ce que peu de gens ont.

GASTER. Il y a long-temps que je m'en suis apperceu, et me semble que toutes vos actions sont plaines de bonnes graces; vous avez une façon de faire si bonne qu'elle attire un chacun, et pour ce n'est point de merveilles si la seignore Angelique est prinse de vostre amour.

DIEGHOS. Oh! ce n'est pas la première. Du temps que j'estois à Naples, où j'ay faict longue demeure, il n'y avoit jeune gentilhomme qui fust bien venu entre les dames que moy: toutes me desiroyent, m'aymoient et me vouloient à leur compaignie, et s'estimoit bien heureuse celle qui pouvoit fournir de moy.

GASTER. Ha! je l'ay bien ouy dire; mais il ne s'en faut point esbahir, veu les vertus qui sont en vous: que l'on vous prenne à baller, à chanter, dancer, saulter, jouer de la guiterre et donner les matinades aux seignores et damoiselles, qui sont toutes choses duisantes à l'amour, il n'y en a point de si accompli.

DIEGHOS. O! combien de martels, combien de jalousies j'ay donné en Naples, quand sur les vingt-quatre heures je prenois le frais, me pro-

menant par la ville sur mon cheval bardé, et faisant l'amour! tu le peux penser!

GASTER. Certainement, je croy qu'il y avoit de ces pauvres maris qui estoient bien marris quand vous voyoient passer soubz leur fenestre, veu la galanterie dont vous estes plain, et ce beau visage que vous avez.

DIEGHOS. Mesmement, Gaster, quand je donnois l'esperon à mon genet, qui sautoit un doit près de leur fenestre : tu sçais bien comme j'y suis adroict!

GASTER. Je vous ay, Monsieur, veu picquer vos chevaux, et me semblez estre collé dans la selle. Aha! ces chevaux vont comme le vent et tombent comme la gresle.

DIEGHOS. Doncques, que pense-tu que devenoient ces dames quand elles me voyoient ainsi?

GASTER. Mais laissons celles de Naples; parlons des nostres d'icy. Quand vous allez par la ville, elles ne bougent l'œil de dessus vous, et disent entre elles : O! quelle contenance et grace de gentilhomme! O! comme il est richement et proprement vestu, et en bonne conche! Que son cas est droit et leste! Qu'il doit estre de quelque haut lieu! Regardez quelle suitte il a! Et puis elles m'appellent et me demandent qui vous estes.

DIEGHOS. Et que leur responds tu?

GASTER. Non pas ce que je doy, mais ce que je puis dire : car vostre vertu surmonte toute louange. Mais quoy! Par toutes les compaignies où je me trouve, soit en nopces ou autres festins, je ne leur oy parler que de vous. L'une dict que vous estes beau; l'autre, que vous estes d'une des bonnes maisons d'Espaigne, et qu'elle a ouy dire

que vous vivez très magnifiquement, et qu'estes tant liberal et honneste qu'il n'est possible de plus. Ha! dict une autre, si vous le voiez en compagnie de femmes, comme je le vis l'autre jour, vous seriez toute esbahye comme il tient bon propos. Certainement il monstre qu'il a esté bien nourry; et si quant à la langue vous ne le jugeriez estranger, car il parle aussi bon françois qu'un François naturel. Mais qu'est-ce que je n'oy poinct dire de vous?

Dieghos. Il est vrai, Gaster, que devant hyer je fuz chez un gentilhomme où estoient assemblées plusieurs dames aussi belles que j'en aye veu en ceste ville, et quand j'entray elles se levèrent toutes; je les baisay l'une après l'autre, et je m'assis parmy elles, puis commençasmes à deviser et tenir propos de plusieurs choses; il me sembla bien qu'il y en avoit une des plus belles qui eut tousjours l'œil sur moy, et quand je la regardois elle devenoit un peu rouge.

Gaster. De quel age est-elle?

Dieghos. D'environ seize ans.

Gaster. Vous enquistes-vous poinct où elle se tient?

Dieghos. Ouy, et me dict-on que c'est là auprès d'où nous estions, en la mesme rue.

Gaster. Et où estoit-ce?

Dieghos. Près de l'eglise Nostre-Dame.

Gaster. A! c'est ceste-là pour vray qui parloit de vous tant honorablement; je cogneu bien aussi qu'elle estoit ferue, que c'estoit amour qui luy faisoit proferer ces parolles.

Dieghos. Je le pense.

Gaster. Il est ainsi...

DIEGHOS. C'est quelquefois grand peine d'estre si aymable : car on n'est que trop pressé, et ne sçauroit-on departir son amour en tant de lieux.

GASTER. Vous y fourniriez bien, Monsieur, si n'estoit la seignore Angelique, qui vous ayme tant qu'elle vous veut tout pour elle.

DIEGHOS. Mais comme est-il possible que deux choses si contraires puissent estre si bien en moy, et que je les conduise si dextrement qu'on ne sçauroit dire en laquelle je suis plus excellent?

GASTER. Et qui sont-elles?

DIEGHOS. Ne le sçais-tu pas?

GASTER. Non, pas encore.

DIEGHOS. Et tu as bien peu d'esprit : les armes et l'amour.

GASTER. Ha! il est vray, je ne m'en advisois poinct.

DIEGHOS. Et quoy! n'as-tu point ouy conter de mes faits d'armes?

GASTER. Souventes fois.

DIEGHOS. Ce que j'ay fait en toutes les guerres de mon temps? O! si tu sçavois en quelle estime m'avoit le marquis! Sa Majesté Catholique n'en a point de plus brave. Tu n'as pas entendu comme j'acoustray à Naples ce desesperé qui faisoit du Rodomont, qui se vantoit n'avoir son pareil! C'est la cause pourquoy je suis icy.

GASTER. Si ay, si : vous l'envoiastes où il falloit.

DIEGHOS. Et de quelle sorte! Combien de fois ay-je combatu en camp cloz, et combien d'entreprises ay-je mises à fin! Si tu sçavois le nombre des batailles où je me suis trouvé, et les grands

dangers que j'ay passé, et de tous suis sorti à mon honneur!

Gaster. Et bagues saulves.

Dieghos. Et quoy donc! Et s'y ay gaigné de tous butins, desquels ne me suis voulu enrichir, ains les ay departis aux soldats.

Gaster. Regardez combien peut la prudence et le courage en un homme valeureux! Si vous n'eussiez esté de tel cœur, c'estoit assez pour y laisser les bottes.

Dieghos. Je voudrois que tu m'eusses veu quand il est question de quelque bonne affaire, et quel je suis estant armé de toutes pièces! Tu me vois bien à ceste heure paisible et aimable, tellement que je te semble un petit ange, ou plustost un petit Cupidonneau; c'est pourquoy je porte en ma devise une abeille, avec ces mots: *Frezia y miel,* voulant donner à entendre, par la flèche et le miel, que je suis brave guerrier et amoureux tout ensemble; auparavant je portois une autre devise: *Mas honra que vida.*

Gaster. Proprement.

Dieghos. Je suis bien lors aussi furieux et terrible, de sorte qu'il n'y a si brave qui ne tremble devant moy cent pieds dans le corps. As-tu jamais veu painct le dieu Mars?

Gaster. Qui? mardi-gras?

Dieghos. Ha! ha! ha!

Gaster. Qui donc? Celuy qu'on dict le dieu des batailles? N'est-ce pas cestuy-là qui est pourtraict en une medaille que vous portez au bonnet?

Dieghos. C'est luy-mesme; me voyla tout faict.

GASTER. Il me semble bien ainsi : comme une omelette de deux œufs.

DIEGHOS. O! s'il y avoit quelque tournoy en France cependant que j'y suis!

GASTER. Vous triompheriez bien!

DIEGHOS. Je ne m'y trouvay jamais que je n'en emportasse le pris.

GASTER. Je le croy : car je pense qu'il n'y fut oncques; mais n'est-ce pas vous à qui les lisses furent deffendues à Tollède ou à Castille la Vieille?

DIEGHOS. C'est moy-mesme.

GASTER. Il en advint de l'inconvenient.

DIEGHOS. Il y en eut qui s'en trouvèrent bien mal, et n'y avoit personne qui n'aymast mieux combattre un autre à outrance qu'avecques moy en tournoy.

GASTER. Or, rejouissez-vous, j'entens qu'il y en aura un en brief en ceste cour.

DIEGHOS. Les dames y seront-elles?

GASTER. Toutes aux fenestres et sur des eschafaux, louans et estimans ceux qui feront bien.

DIEGHOS. Je n'y seray pas oublié.

GASTER. Vous y serez cogneu comme un oyson parmy les cygnes... Je voulois dire comme un cygne parmy les oysons.

DIEGHOS. Ha! je voyois bien que tu faillois. Mais pourrois-je point trouver quelque bonne fortune parmy les dames de la cour, qui sont tant estimées et de si bonne volonté?

GASTER. Cela ne vous peut faillir : il n'y a rien qui tant gaigne les cœurs des honestes dames que de voir un homme vaillant et qui est aymé

de plusieurs aultres, car elles sont envieuses de leur nature, et veulent sçavoir par effect d'où vient la cause de cest amour.

Dieghos. Je ne suis donc pas mal. O! que je donneray de rudes coups!

Gaster. Vous les donnez rudes quand il vous plaist, et quand il vous plaist les sçavez bien adoucir, ce disent les femmes.

Dieghos. Madame Angelique en sçauroit bien que dire. Mais envoyeray-je voir ce qu'elle faict et comme elle se porte, si elle est de loisir que j'y puisse aller ?

Gaster. Il ne sera que bon.

Dieghos. Or, va-y donc, Gaster; baise-luy la main de ma part.

Gaster. Et ce pendant, que ferez-vous?

Dieghos. Je m'en vay promener à l'eglise.

Gaster. Et quoy! voulez-vous aller ainsi avec ce petit bout de laquais?

Dieghos. Ho! tu dis vray, je ne m'en advisois poinct. Où sont tous mes estaffiers? Ils me laissent tousjours seul. Juro Dios! je les mettray un jour hors de ce monde.

Gaster. A! je m'en vois là.

Dieghos. Va, et revien bien tost, et me viens trouver à l'eglise, où je t'attendray.

SCÈNE IV.

Gaster, *seul.*

Par Nostre-Dame! je luy en ay bien donné! C'est un tel homme qu'il me le faut. Il est venu à la bonne heure; jamais chose ne me fut mieux à propos. Ce pendant que je l'ay entre mes mains, je le manieray de bonne sorte, à courbettes et à passades. Il m'en faut icy arracher ce que je pourray: on tire d'un mauvais payeur tout ce qu'on peut, car je ne le veux suivre à Naples ny en Espaigne. C'est un grand cas: l'on dict que ceux de son pays sont avaricieux et marranes, et j'ay faict cestuy-cy en peu de temps le plus liberal du monde. Mais ce n'est rien de nouveau, j'en ay bien manié d'autres plus habilles et plus haut huppez que luy! Quand j'ay abordé quelqu'un, il est bien fin et cauteleux s'il m'eschappe sans laisser de la plume. On m'appelle Gaster: je fais tout pour le ventre. Gaster est le premier maistre aux arts et aux arbalestes. On m'appelle l'extravagant: vous sçavez assez pourquoy. Aussi m'appelle-on Bastien, non sans cause: car je bastis des finesses nompareilles, mesmement à ceux qui sont tels que mons Dieghos. La plus part des gens qui me cognoissent s'esbahissent de mon fait, me voyant si bien nourry et si bien en ordre, veu que je n'ay rente, maison ny buron, et si n'exerce nulle marchandise ny autre art qui paroisse publiquement devant les gens. Dieu gard

le bon homme qui n'a ni vaches ni moutons et se vest de la laine de ses brebis! Les uns pensent que je fais l'alchimie et que je soufle le charbon; les autres, que j'ay trouvé quelque tresor; ceux qui me cognoissent un peu de plus près, et à la verité, disent: C'est un gallant, c'est un donneur de bons jours; il va çà et là affronter les seigneurs, et arracher d'eux ce qu'il peut; et ne se contente de cela, il s'aide encor d'un autre mestier. Et m'appellent d'un nom qu'ils estiment vil et deshonneste: C'est un faiseur de messaiges, un ambassadeur d'amour, un poisson d'avril; et par là me mesprisent. O! l'ignorance et sotize du peuple! Il n'y a art si profitable au monde ny moins subject aux inconveniens de fortune; et qu'on l'appelle comme l'on vouldra, art de flaterie, bouffonnerie, macquerelage ou autrement, il ne m'en chaud du nom, pourveu que le profict y soit, comme il est à bonnes enseignes. Et si n'y a pas grand peine, car c'est proprement ma nature, et y prens plaisir, sinon qu'au temps present il y a trop de gens, et des plus grands, qui s'en meslent. Il ne me fault point lever devant le jour pour travailler, comme font les autres artisans, qui se tourmentent le corps et l'ame depuis le matin jusques au soir; je ne me mettray point au danger de la mer et de la terre, comme font les marchans pour leur traficque et les soldats pour la guerre; je n'ay le soin des procès ni des querelles d'autruy. Ma vie est bien d'une autre façon: je me mets à suivre quelque jeune seigneur nouveau venu; j'ay tousjours le mot de gueule, et me dedie à luy complaire en tout ce qu'il veut, et luy advoue tout ce qu'il dit et faict.

S'il se vante d'estre homme de guerre, je le fais un Achille; s'il se donne à l'amour, je le fais un Paris; si aux lettres, un Aristote, et ainsi de toutes autres choses; où je voy que son humeur l'encline, je m'accommode. Si c'est à l'amour, je me mets à faire pour luy quelque ambassade aux dames, où il y a du plaisir de parler à elles et estre souvent en leur compaignie, entendre leurs menées et astuces, et puis paistre l'oiseau de mille mensonges, luy donner mille bourdes, luy faisant acroire ce qui n'est ny ne sera jamais, et par ce moien je deviens son favori; il me tient pour son compaignon, il me porte luy-mesme en croupe et me donne tout ce que je luy demande, me faict servir assis à table auprès de luy; s'il y a quelque bon morceau, il est mien; du bon vin, j'en ay ma part; et me tient si cher qu'il aime mieux mon amitié que du plus grand personnage de France, comme a faict le seigneur Dieghos, lequel dès que je eus acointé au commencement qu'il arriva en ceste ville (car je suis tousjours adverti des nouveaux venuz), il me fit de grandes caresses et me presenta sa maison, me disant qu'il se vouloit gouverner par moy. Dieu sçait si je faisois lors le gracieux à le remercier et luy offrir mon service, avecques les reverences acoustumées! Dès lors nous nous commençames d'aprivoiser, si bien que dans peu de jours je descouvris l'humeur et le naturel du pellerin, et, le voiant un peu subject à l'amour, je le mettois souvent en propos des dames de ceste ville, luy disant qu'elles sont volontaires à aimer les estrangers, specialement gens de sa sorte; de là j'entray en ses louanges, et peu à peu m'insinuay si fort en sa bonne grace

qu'il croit du tout en moy, et ne faict rien que par mon conseil. Je m'accorde si bien avecques luy que nous sommes tousjours de mesme opinion : s'il fait bonne chère à quelqu'un, et moy aussi ; s'il se courouce à luy, et moy encores plus ; s'il dit *Juro dios, veillaco !* et moy *Pesardios, gloton chocarero !* Par ce moyen je gouverne sa maison et sa bourse ; et Dieu sçait si je m'oublie ! Charité bien ordonnée commence par soy-mesme. Tous les gens de mestier, comme tailleurs, cordonniers, pasticiers, taverniers, rotisseurs, drappiers et autres marchans, qui par mon moyen gaignent avecques luy, me saluent, me font honneur, me viennent au devant comme si j'estois quelque grand seigneur. Voilà l'excellence de mon mestier, et le blasme qui voudra. De moy, je pense fermement que c'est la vraye pierre philosophale, que les anciens ont tant cherchée. Mais, ce dira quelqu'un, cela ne peult pas tousjours durer. Quand l'Espaignol s'en sera allé, que feras-tu ? Quand je l'auray perdu, j'en recouvreray d'autres : il y a plus d'un asne à la foire ; le monde n'est point despourveu de telle manière de gens. J'en ay, Dieu mercy, tousjours eu entre les mains ; Paris produict assez de pareilles adventures, car il n'y a guère gentilhomme ne autre qui n'y vienne faire son apprentissage, soit François ou estranger. Il faut payer son becjaune ; c'est la cause que je m'y trouve si bien. Mais que fais-je icy ? En parlant je me pers, et j'oublie l'ambassade qu'il me faut faire à la seignore Angelique. Or il me semble que c'est là Beta, sa servante, qui vient en çà. Je l'attendrai ici ; elle me dira des nouvelles de sa maistresse.

ACTE II.

SCÈNE I.

Gaster, Beta.

GASTER.

Bien soit trouvée celle qui est la vraye bonté du monde, et que j'aime comme moi-mesme! O Beta! Dieu vous gard et vous doint accomplissement de vos desirs! Il me semble que de jour en jour vous devenez plus jeune.

BETA. Qui est-ce? Ha! maistre Travagant, estes-vous là? Bon jour! Je m'esbahissois bien qui estoit ce beau harangueur! Vous n'avez pas encores laissé voz mocqueries accoustumées?

GASTER. Qu'appelez-vous mocqueries?

BETA. Ce que vous dictes.

GASTER. Quoy? que devenez jeune? Je ne dis rien qu'il ne me semble ainsi. A-vous point esté à la fontaine de Jouvance? Auriez-vous point quelque amy qui vous fist ainsi rajeunir, ou n'uzeriez-vous point de ces fards à la napolitaine?

BETA. Quels fards?

GASTER. Dont les dames de Naples usent. J'entens qu'en ce pays-là une femme de cinquante ou soixante ans, par le moyen de certaines drogues, s'accoustrera si bien qu'elle semblera n'en avoir que vingt-cinq, tant elle se monstrera belle et fresche. Que pleust à Dieu en eussé-je

pour les nostres d'icy ! j'en ferois bien mon profit ! je vendrois bien ma poudre d'oribus !

Beta. De belles ! On vous en a bien baillé d'une ! C'estoit quelqu'un qui en avoit de deux. Ce ne sont que toutes bayes ; c'est seulement l'air du païs qui fait cela.

Gaster. Je l'ay entendu tout autrement, Beta, et si vous me pouviez enseigner ce secret, je vous ferois riche. On commence fort à se sublimer en France.

Beta. Laisse-moi, je te prie, tu ne fais que m'importuner.

Gaster. Où allez-vous si tost? Revenez, je n'en parleray plus. Dictes-moy, que faict la seignore? Mon maistre m'envoye sçavoir de ses nouvelles. Est-elle à sa maison, seule ou accompaignée?

Beta. Voilà un bon propos! Comme si elle avoit accoustumé d'estre accompaignée ! Et quelle compaignie penseriez-vous qu'elle eust, si ce n'est de sa fille et de Cornelie, ma compaigne? Que vous puisse advenir ce que vous meritez, tant vous estes fascheux et mal parlant ! Je croy qu'en ceste ville n'y a une pire langue !

Gaster. Ha ! ne vous courroucez pas ! Je n'entendois que de celles-là !

Beta. Sçait-il bien accoustrer son cas ! Je suis bien folle de m'amuser à tes paroles.

Gaster. Arrestez-vous un peu, c'est à bon escient. Le seigneur dom Dieghos m'a envoié voir si elle est empeschée, et s'il y peut aller à ceste heure.

Beta. Elle est empeschée.

GASTER. Ho! je m'en doutois bien. Et quelle affaire est-ce qu'elle a?

BETA. Vous sçavez qu'il a pleu tousjours dempuis trois jours en çà, et qu'aujourd'huy s'est monstré un beau soleil, qui est cause que de grand matin elle s'est mise à laver la teste.

GASTER. J'entens bien : elle n'est pas à la maison; elle s'en est allée pourmener; elle dort; elle s'accoustre; elle fait la blonde; elle se baigne; elle disne; elle se trouve mal; elle a des occupations; elle a plus d'affaires que le legat. Voilà tousjours vos excuses; et ce pendant le jour se passe, et les pauvres amans ont la trousse.

BETA. Ouy; que nous vous avons souvent usé de ces termes, vous en devez bien parler! C'est grand' peine d'avoir affaire à gens si soupçonneux. Si vous ne me voulez croire, allez le voir.

GASTER. Ha! Beta! ne vous mettez point en colère, je suis trop de vos amis; mais dictes moy pour vray, n'y pourra-il aller d'aujourd'huy? Il me semble que sur le soir il n'y aura point de danger.

BETA. Ma foy, Gaster, il vaudra mieux attendre à demain : car le reste du jour elle l'emploiera pour quelque depesche qu'elle fait à Naples.

GASTER. A demain?

BETA. Ouy, il vaut mieux.

GASTER. A demain, soit.

SCÈNE II.

Gaster, *seul.*

O que j'ay trouvé Beta bien à propos! S'il m'eust fallu aller jusques à la maison d'Angelique, je n'eusse pas eu assez de temps pour visiter Mathuon, nostre paticier, qui en venant icy m'a faict signe que je l'allasse voir. Je croy qu'il est pourveu de quelque bonne friandise; j'ay tousjours quinze aunes de boyaux vuides pour festoyer mes amis. Je m'en iray là recreer un peu ma personne, ce pendant que mon Dieghos se pourmenera à l'eglise, attendant ma venue, et puis je le payeray de belles bourdes et billesvesées, comme j'ay accoustumé.

SCÈNE III.

Augustin, Beta.

Augustin.

Qu'est-ce que j'ay veu? qu'est-ce que j'ay ouy? Que n'estoy-je sans yeux, sans aureilles! Pourquoy me suis-je tant hasté pour trouver ce que je ne cherchois point, pour entendre ces beaux mots que Beta a dit à ce galand : A demain! à demain! Ce n'est pas sans quelque menée, puisque cest homme de bien, Gaster, est de la partie : c'est à luy

qu'elle parloit. Ne suit-il pas ce gentil-homme espaignol qui faict tant de profession d'aymer? Il me semble que ouy. Je l'ay veu souvent avecques luy. Ha! c'est cela, j'en ay tout du long; il ne me falloit autre chose pour m'achever de paindre!

BETA. Je croy que voilà le seigneur Augustin qui vient en çà pour entendre ma responce; aussi est-ce. Il est tousjours triste et pensif; je le feray bien aise à ceste heure, quand je luy diray les bonnes nouvelles que je luy porte.

AUGUSTIN. O Dieu! qu'estrange est ma fortune! En lieu de sortir de la peine d'amour par jouissance, j'entre au tourment de jalousie pour souffrir encores plus.

BETA. Qu'est-ce qu'il dict de jalousie? Il me faut un peu escouter cecy; il me semble que ces propos s'adressent à nous : ce sont pierres jettées en nostre jardin.

AUGUSTIN. N'estoit-ce pas assez d'un mal, sans en avoir deux? O Angelique! tu es bien née en ce monde pour me tourmenter! J'estimois que ton refus procedast de chasteté et d'amour que tu portasses à ton feu mari; mais j'estois bien loing de mon compte!

BETA. Qu'est-ce qu'il veut dire? Auroit-il bien entendu quelque chose?

AUGUSTIN. C'est pour ce que ton amour estoit en un autre; je le cognois maintenant à l'assignation.

BETA. J'ai peur qu'il ne m'aie veu parler à Gaster, et en ait pris quelque martel de quoy vienne son malcontentement. Je m'en vois droict à luy, et luy osterai, si je puis, ceste opinion...

Or sus, seigneur Augustin, chassez de vostre teste toute fascherie, je vous porte aussi bonnes nouvelles que les sçauriez souhaiter : ma maistresse m'envoie devers vous, et se recommande à vostre bonne grace, et vous prie que la veniez voir; elle n'est plus ennemie de l'amour comme elle souloit, mais se tient du tout vaincue, et vous aime uniquement.

Augustin. Ha Beta! que dictes-vous?

Beta. La verité.

Augustin. Elle m'aime?

Beta. Plus que je ne sçauroys exprimer.

Augustin. Or fut-il ainsi!

Beta. Ainsi est-il.

Augustin. Je n'en crois rien.

Beta. Et pourquoy?

Augustin. Pour ce que j'ai veu le contraire.

Beta. Et qu'avez-vous veu?

Augustin. Elle en aime un aultre.

Beta. Ha Dieu! ostez cela de vostre fantaisie!

Augustin. Je le sçay pour certain.

Beta. Et comment?

Augustin. Je le vous diray.

Beta. Dictes doncques; je suis bien asseurée qu'il n'en est rien, et que ce ne sont que toutes resveries qui entrent aux cerveaux de vous aultres jeunes gens, et vous semble souvente foys ouyr ce que vous n'oyez point, et voir ce qui n'est, ny ne fut oncques, ny ne sera.

Augustin. Ha! pleust à Dieu qu'il fut ainsi! Mais j'ai trop veu et trop ouy : les pauvres amoureux, Beta, ont les aureilles grandes et les yeux qui voient cler et de loing, de sorte qu'ils enten-

dent souvent ce qu'ils ne vouldroyent poinct, comme j'ay fait venant icy.

Beta. En quoy?

Augustin. N'ay-je pas veu un homme qui parloit à vous?

Beta. Il est vray.

Augustin. Qui est-il?

Beta. C'est un homme de ceste ville.

Augustin. Où se tient-il?

Beta. Icy près.

Augustin. Avecques qui?

Beta. Avecques un gentilhomme espagnol.

Augustin. A! velà le poinct. Comme a-il nom?

Beta. Attendez... Ma foy, je ne le sçay guères bien.

Augustin. N'est-ce pas Gaster l'Extravagant?

Beta. Je croy que ouy.

Augustin. Jean, c'est mon comte. Or, quelle assignation luy avez-vous donnée à demain?

Beta. Ha! seigneur Augustin! est-ce là ce qui vous trouble ainsi? Est-ce l'occasion d'où procède vostre fascherie? C'est peu de chose.

Augustin. Que m'appelez-vous peu de chose?

Beta. Ouy: car l'affaire ne va pas comme vous pensez; je vous en conteray la verité, et quand vous entendrez le tout, je suis certaine que vous serez content.

Augustin. A grand peine.

Beta. Si serez; vous le verrez.

Augustin. Or, sus donc; je vous prie, contez-le moy.

Beta. Cest Espagnol avec lequel est l'homme

à qui j'ay parlé est d'une grande maison, et a de riches parens.

AUGUSTIN. C'est mauvaise nouvelle pour moi.

BETA. Son père se tient à Naples, là où cestui-cy a demeuré longuement.

AUGUSTIN. Encores pis.

BETA. Et, ayant entendu que ma maistresse estoit de ce païs-là, il a souvent cherché les moiens de parler à elle et prendre sa cognoissance.

AUGUSTIN. Ce qu'il a fait.

BETA. Non a, non; oyez, si vous voulez, la fin.

AUGUSTIN. Or dictes.

BETA. Il m'a souvent fait dire, ainsy que j'allois par la ville pour le service de ma maistresse, qu'il avoit faict si bonne chère à Naples, et y avoit receu tant de plaisir, qu'il aymoit comme ses propres frères ceulx qui en estoient, prenant grand plaisir quand il en trouvoit quelqu'un, et plusieurs autres belles parolles, me faisant faire tout plein de promesses.

AUGUSTIN. J'entends bien : il fut pris au mot.

BETA. Elle n'en a jamais tenu compte ny n'a voulu son acoinctance, et a tousjours cherché quelque defaicte; maintenant j'ay trouvé son homme, qui me parloit de cela, et pour me depêtrer bien tost de luy et vous venir trouver, ne aiant à ceste heure autre moien, je l'ai remis à demain pour luy faire responce si son maistre la pourroit venir voir ou non, et alors on trouvera quelque autre excuse.

AUGUSTIN. Pleust à Dieu qu'il en allast ainsi!

BETA. Ma foy, je vous ay conté ce qui en est.

AUGUSTIN. Je le desire tant, Beta, m'amie, que je ne le puis croire, et crains grandement qu'elle ayme cest Espagnol, et, l'aymant, qu'elle ne me puisse aimer. L'amour ne se peut porter en deux, et si ne peut soufrir compagnie. O divine Angelique! si vostre affection estoit esgalle à la mienne, je serois bien hors de ceste peine!

BETA. Egalle est-elle pour le moins, et pense, s'il y a du plus, qu'il est de son costé, d'autant que les femmes aiment plus affectueusement et ardemment que les hommes.

AUGUSTIN. Ce n'est pas en mon endroict.

BETA. Quelle opiniastreté! Il vous faudra quelque bonne preuve pour le vous faire croire. Depuis quand est-ce qu'à Paris on ne veut faire credit que sur bon gage? Laissons doncques les paroles, et allons vers la seignore, qui vous en asseurera par effect.

AUGUSTIN. Y dois-je aller, Beta, ma grand amie? À quoi m'en doy-je tenir? Car les paroles sont femelles et les effects sont masles.

BETA. Mais hastons-nous : il envie tant à qui attend!

AUGUSTIN. Il me semble que je l'ay entrevüe à la fenestre. O! le doux fare de mes yeux!

BETA. Peut bien estre : elle regarde si nous venons.

AUGUSTIN. C'est un grand cas; si tost que de loing je l'ai veüe, un frisson m'a pris, de sorte que je tremble tout.

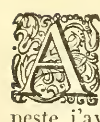
BETA. Ayez bon courage; quand vous serez près d'elle cela vous passera, vous trouverez du feu qui chassera ce froid; mais il vaut mieux que

je me mette devant, et vous attendray à l'huis, afin qu'on ne nous voie entrer ensemble.

Augustin. Allez doncques. Je vous suis pas à pas.

Scène IIII.

Augustin, *seul.*



combien de troubles et changemens soudains est subjecte la condition des amans! Qui ne l'a essaié ne le peut comprendre. Après une longue tempeste j'avois trouvé la mer calme et tranquille pour l'esperance que je prins aux promesses de ceste servante, et en un instant le vent furieux de jalousie m'a remis en tourmente; puis le temps s'est rendu un peu plus serain, le vent m'a donné en pouppe, qui me fait surgir au port tant desiré, mais non sans que la peine ne se mesle avecques le plaisir et la crainte avec l'esperance. En amour y a guerre, trèves, paix, mort et vie, qui règnent tour à tour. Je verray quelle en sera la fin.

SCÈNE V.

Sire Ambroise, vieillart, marchant de Paris, et *Julien,* son facteur.

AMBROISE.

Il est bien vray ce qu'on dict communement, que des choses que l'on tient les plus chères, on en a souvent le plus d'ennui. Je le vois en moy, Julien, qui ai mon fils aisné, que j'aime comme ma vie, que j'esperois devoir estre le baston de ma vieillesse, et toutefois il ne me donne que desplaisir.

JULIEN. Si vous est-il autant tenu, Sire, que fils fut onc à père.

AMBROISE. Tu sçais comme je l'ai faict nourrir soigneusement, premièrement aux lettres, puis au louable exercice de marchandise, affin de conserver et acroistre les richesses que je luy ay aquises : en quoy il a si bien profité, que j'ay eu occasion de m'en contenter; mais à ceste heure, que je devrois me reposer et luy prendre la peine de nos affaires, il meine une vie oysive, sans avoir soing de rien, et, qui pis est, je ne le voy comme poinct, qui me faict mal penser, car ceulx qui faillent craignent tousjours la presence de ceulx qui les peuvent corriger et reprendre.

JULIEN. Il seroit bon y adviser de bonne heure, sire : car nostre trafic se pourroit bien perdre et aneantir par ceste negligence et faineantise, et fault que je vous die, puisqu'il vient à

propos, que vostre bien se diminue, ce que je ne vous voulois aussi plus celer, estant vostre principal serviteur, en qui vous avez le plus de fiance; et vous diray plus fort, j'ay entendu qu'il commence à s'endetter.

Ambroise. Ho! je m'en doubtois bien, que la fin n'en seroit pas bonne; mais d'où peut venir cela?

Julien. Il n'est poinct joueur. Je ne le vois jamais jouer qu'à la paulme pour exercice, et pour le soupper de ses compagnons.

Ambroise. Ny n'est subject à gourmandise ny paillardise, qui sont les moyens pour s'apauvrir?

Julien. Je ne m'aperceus jamais qu'il fust vicieux, ne qu'il hantast mauvaise compagnie, mais tousjours avecques jeunes hommes de sa sorte, desquels il acqueroit amitié et louange, sans aucune envie.

Ambroise. Tu dis vray; aussi je m'en resjouissois grandement, et s'il leur faisoit quelque honneste present, j'en estois bien aise. Mais d'où vient ce changement? où est-ce qu'il hante?

Julien. Je ne sçaurois dire au vrai, il se cache de nous tous, et mesmement de moi; si est-ce qu'on m'a dict qu'il va souvent chez une Neapolitaine qui est logée au fauxbourg Sainct-Germain.

Ambroise. Ha! par Dieu! tu as trouvé le mal. Il ne s'en fault plus enquerir, c'est cela. Se met-il sur l'amour, nous sommes freschement! Voilà la ruine de nostre maison, qui n'y mettroit remède; voilà d'où vient la maigreur et la palleur qui se voit en son visaige. Il a trouvé quelque terre malaisée à labourer, puis qu'il y laisse la couleur et

la substance. Il a de l'aage pour se gouverner; quant à mes biens, je y donnerai bon ordre. Seroient-ce point les menées de ce mauvais garçon Loys? A ce que j'entens, il est son favori, mesmement depuis qu'il revint avec luy de la court, il y a un an. Il est, ce crois-je, bien ayse de se retirer de la marchandise, affin d'avoir occasion de ne rien faire.

SCÈNE VI.

Loys, seul.

J'ay ouy le sire Ambroise tout mal content... Ce pourroit bien estre contre moy, car je me suis ouy nommer. Ce n'est point mocquerie, il s'en vient droit à moy. Il ne faut pas qu'il me trouve despourveu de responce.

SCÈNE VII.

Ambroise, père, *Loys*, *Julien*.

AMBROISE.

Voicy nostre galland. Ne fait-il pas bonne mine! Vous diriez qu'il ne sçauroit troubler l'eau. Si faut-il qu'il me dise la verité, ou qu'il face son conte de ne se trouver jamais devant moy. Je commenceray doucement, sans faire semblant de rien. O Loys! d'où viens-tu?

LOYS. Sire, je viens d'avec mon maistre.

Ambroise. Où l'as-tu laissé?

Loys. Aux Cordeliers, oyant la messe; et de là il s'en va où vous sçavez.

Ambroise. Et tous ces autres jours passés, où a-il esté, que je ne l'ay point veu?

Loys. En bonne compaignie, avecques gens de bien qui luy peuvent beaucoup ayder et à vostre maison.

Ambroise. Quelles gens sont-ce?

Loys. Ce sont des seigneurs de la court qui sont naguères venus en ceste ville.

Ambroise. Et quelle affaire avoit-il avec eux?

Loys. Du temps qu'il a esté à la court par vostre commandement, il leur a vendu plusieurs choses, quelquefois à credit, et quelquefois argent content, leur delivrant tousjours tres bonne marchandise, à pris raisonnable. Par ce moyen, il a si bien gaigné leur amitié, qu'ils luy veulent à present beaucoup de bien et en font cas. J'ay veu souvent qu'ils luy ont fait de bonnes offres. Maintenant qu'ils sont en ceste ville, il n'a voulu faillir de les aller voir, et leur tient bonne compagnie pour entretenir leur amytié. Ce n'est pas tout d'aquerir des amis, il les faut garder.

Ambroise. Et bien! quel profit en peut-il avoir?

Loys. A! sire, vous l'entendez trop mieux que moy!

Ambroise. Et comment?

Loys. N'estimez-vous rien avoir accointance avec gens d'auctorité et de credit? Premièrement, vous leur vendez mieux vos marchandises que aux autres, car, estant nourris aux grandeurs, ils

ont le cœur plus grand et sont plus liberaux; davantage, vous aquerez un appuy, un support contre vos ennemis pour le repos de la vieillesse, et à voz enfans donnez le moyen d'esperer des estats et des benefices, s'ils sont gens de bien, ce que tous vos escuz ne sçauroient faire. Mon maistre ne bastit pas seulement ce dessein pour luy, mais plus pour son jeune frère, qui pretend à l'Église.

AMBROISE. Et où sont-ils logez?

LOYS. Près du Palais.

AMBROISE. Si n'est-il pas tousjours en ces quartiers-là: on le voit quelquefois aux faux-bourgs Sainct-Germain.

LOYS. Quelquefois pour s'esbatre en ces beaux jardins qu'on y faict de nouveau.

JULIEN. Il se garde bien de se coupper, le finet! Je n'ouis jamais mieux dire.

LOYS. Je dy ce que je sçay.

AMBROISE. Ha! gallant, il s'en faut beaucoup. Me penses-tu si lourdaut de te croire? Je sçay comment tout va. N'y a-il pas une Neapolitaine qui se tient là? Ce sont les gentilshommes à qui il delivre sa marchandise à credit... Il en aura bon payement, en bonne monnoye.

LOYS. Je vous diray, sire, et ne vous veux point mentir, mon maistre prevoit de loin à ses affaires pour le temps advenir, et, pour ce que la profession des marchans est d'aller en diverses regions chercher leur adventure, et estant l'Italie voisine et plus commode à son trafic, à cause des soyes, il a desiré en sçavoir le langage pour plus dignement et commodement faire son estat. C'est la cause qu'il hante chez ceste Neapolitaine, pour

prendre, je voulois dire pour apprendre la langue italienne, et non pour autre chose. Vous le trouverez ainsi.

AMBROISE. Or, pleust à Dieu qu'elle fust sans langue, affin qu'il ne l'apprint jamais! Je me suis bien contenté de la françoise, et si le vaux bien : jamais les enfans ne vaudront leurs pères. Qu'il en use comme il voudra, je ne m'en veux plus travailler. J'ay assez de biens pour ma vie, et mettray bon ordre qu'il ne les consommera point. Quand à sa personne, je le laisse en sa liberté : aussy ne sçaurois-je qu'y faire. La jeunesse d'aujourd'huy est trop licentieuse et trop sujette à son plaisir pour estre tenue en crainte et obeissance.

LOYS. Je ne vous puis garder, sire, de penser ce qu'il vous plaira; mais, quoy qu'on vous die, je vous veux bien asseurer qu'il vous sera tousjours humble et obeissant fils, comme il doit Je sçay son intention.

AMBROISE. J'en croiray ce que j'en verray; si trouvera-il à la fin le bien et le mal qu'il fera. Et toy, Loys, si tu es si prompt à luy obeir et complaire en ses folles entreprises, en lieu que tu luy devrois remonstrer ses fautes comme bon serviteur, je te promets ma foy, et m'en crois hardiment, que tu en auras mauvais loyer. Et toy, Julien, quoy qu'il y ayt, garde, sur ta vie, que mon fils n'aye plus rien de ceans, argent ne soyes. Je luy bailleray seulement ce qui luy est necessaire et ce que je ne luy puis refuser pour vivre ; et fais entendre de ma part à tous mes autres facteurs, et tous mes amys, qu'ils ne luy prestent plus rien s'ils ne le veulent perdre. Par ce moyen, j'asseureray mes biens et vivray à mon aise, attendant

que je voye s'il s'amendera. Or, va, porte-luy ces nouvelles.

LOYS, *seul.* Vrayement, le sire Ambroise a bonne raison de vouloir que les opinions et mœurs de son fils soyent semblables aux siennes, et ne considère la difference qu'il y a de jeunesse à vieillesse! Il est de bonne nature, mais c'est le vice commun de son âge et de tous les vieux, qui mesurent toutes choses par ce qu'ils sont, non par ce qu'ils ont esté, et n'excusent pas en leurs fils les fautes que eux-mesmes souloyent faire. Ils ne louent que leur temps, et disent que tout va en empirant, et ne pensent que ce sont eux et leurs plaisirs qui empirent et diminuent, non le temps ny les choses, qui demeurent en mesme estat. Ceux qui s'apprestent de passer en l'autre monde ressemblent ceux qui montent en haute mer, qui pensent que leur navire ne bouge, et que les ports, les villes et les tours s'enfuyent, et au contraire la terre est ferme et stable, et le vaisseau, avec un vent de terre, emporte les navigans. Si faut-il que j'en advertisse mon maistre, mais non de façon qu'il s'en fasche : cela ne serviroit de rien. Il est ce matin allé chez la seignore Angelique, et croy qu'il y est encore. Dieu veuille qu'il ait quelque meilleure nouvelle de sa maistresse que je n'ay eu de son père! Je le vois attendre là auprès, comme j'ay de coustume.

SCÈNE VIII.

Augustin, Loys.

AUGUSTIN.

J'ay tousjours ouy dire qu'un plaisir longuement attendu est cherement vendu, et je dy que mon plaisir est tel qu'il ne se peut acheter ny estimer; et si l'attente a esté longue, le contentement que j'ay en faict bien la recompense. Mais qui se peut dire aujourd'huy plus heureux que moy?

LOYS. J'oy de bonnes nouvelles: il faut que j'en aye ma part. Bon jour, Monsieur. Vous faictes bonne chère, à ce que je voy?

AUGUSTIN. Je me porte assez bien, Loys, et n'ay cause de me plaindre.

LOYS. Vostre fortune a esté donc meilleure qu'elle ne souloit?

AUGUSTIN. Telle que je ne porte envie à prince, roy ny empereur qui vive. O quel plaisir! Qu'est-ce que jouer? qu'est-ce que la chasse? qu'est-ce que la musique? qu'est-ce que boire ny manger? Ce n'est rien au pris. L'ambroisie ni le nectar des dieux n'eurent jamais tant de douceur. C'est une chose divine que la jouissance d'une amye; je ne l'eusse sceu comprendre sans l'esprouver. O dame Nature! que les hommes te sont obligez de leur avoir presenté un bien si parfaict, qui efface tous les autres! C'est un nectar qui fait oublier tous les ennuis. Je ne sçaurois croire qu'il vive homme si ingrat qui puisse faire desplaisir à

sa femme, ny varier, ayant un tel contentement que le mien. La jouissance (comme aucuns disent) ne m'a amoindry mon desir, ains plustost augmenté : c'est une huile dans la flamme, et s'il y a de l'inconstance en l'amour, elle doit estre du costé des femmes, qui ne trouvent les perfections en nous que nous trouvons en elles. Je n'en voudrois jamais partir ; la souvenance seule me donne la vie. Or, pense, Loys, que ce peut estre des effets.

Loys. Ce doit bien estre quelque chose... Vous oyant seulement, je deviens tout je ne sçay quoy. Vous avez donc juché sur le poulailler ?

Augustin. Il est vray, Loys, qu'il me souvient à ceste heure d'une chose que je ne te veux celer, car tu es seul participant de tous mes secrets. Ce matin, venant icy, j'ay veu ce gallant Gaster avec Beta, et nommoyent Angelique ; j'ay ouy qu'elle luy disoit : A demain ! qui m'a troublé bien fort, me doutant de quelque assignation, dont j'ay voulu avoir le cœur eclaircy.

Loys. Il y en avoit grande apparence ; et n'en avez-vous rien dit à Madame ?

Augustin. Me trouvant avecques elle, pour le commencement, ne luy en ay voulu parler : j'avois d'autres choses à faire et à jouer des couteaux ; mais à la fin, sur l'heure du partement, je ne m'ay sceu garder de luy en ouvrir le propos.

Loys. Vous avez bien fait, pour vous oster de doute.

Augustin. De quoy elle a esté bien esbahie et en grand peine : je l'ay cogneu à son visage ; et après quelques excuses legères, voyant que je m'y arrestois et la pressois tousjours de me dire la

verité, m'embrassant, elle m'a commencé ce propos :

LOYS. Par bien servir et loyal estre,
De serviteur on devient maistre.

Vous avez usé de grand'authorité pour la première rencontre, et avez voulu entrer trop avant au cabinet de ses menues pensées.

AUGUSTIN. Si j'avois affaire (ce dit-elle) à quelque personne desraisonnable, seigneur Augustin, mon amy, je ne luy confesserois jamais une faute, et luy desguiserois la verité ; mais je suis tant certaine de l'amour que vous me portez il y a long-tems et de vostre debonnaireté, que je vous diray franchement ce qui me touche de plus près, ne voulant rien sçavoir que vous ne sachiez, m'asseurant aussi que prendrez en bonne part ce que j'auray faict à bonne intention, et me sçaurez bien excuser s'il y a de la faute, car vous cognoissez quel est le cœur et l'affection que j'ay envers vous.

LOYS. Je m'esbahy que ne l'aviez jamais cogneue qu'aujourd'hui, d'autant qu'auparavant vous en estiez tousjours en peine, pensant qu'elle ne feist conte de vous.

AUGUSTIN. Et elle m'a dit ceste raison : Je vous ay longuement dissimulé mon amour, craignant, ce qui m'est advenu, de perdre ma liberté et me mettre du tout en vostre puissance ; car il faut que vous die, je ne suis plus mienne et me trouve en un estat où je n'avois jamais esté. Je me sens toute possedée de vous et m'oublie moy-mesme pour ne penser qu'en vous. Je prevoyois bien que si les effets s'en ensuyvoient je deviendrois, telle que je suis, vostre serve et esclave. Par ainsi

j'ay fuy tant que j'ay peu jusques à ce jour, que vostre perseverance et la pitié que j'ay eue de vostre ennuy m'ont vaincue, mesmement par ce que j'ay entendu de Beta, qui m'a dict vous avoir veu demy-mort, et laissé aux plus piteux termes du monde, et aussi que l'occasion s'y est presentée pour l'absence de ma fille.

LOYS. Mais de l'assignation elle n'en disoit rien.

AUGUSTIN. Je te conteray ce qu'elle m'en a dit. Il y a (dit-elle) ici un gentil-homme espagnol de bonne maison, qui s'est longuement tenu à Naples, où il a son père riche en auctorité; et, pour un homme qu'il tua, à ce que j'entents, bien laschement, il s'en est venu en France, et se tient en ceste ville. Il m'a tant et si longuement importunée, tantost par presens (car il est bien liberal en mon endroit), tantost par menaces de mal traiter mes parens et amis à Naples, d'autant qu'on sçait assez quelle puissance les Espagnols ont, et comme ils usent de tyrannie, aussi par esperance de faire rendre à ma fille les biens de son père, que à la fin, seule et estrangère, n'estant pas trop bien pourveue de ce qui me falloit, j'ay esté contraincte, plus par importunité que par amour, plus par force que par ma volonté.

LOYS. A hà! le trop en guerre n'est pas bon.

AUGUSTIN. Et, ce disant, elle me baisoit avecques la larme à l'œil, et me prioit de croire que autre que moy n'auroit jamais part en son cœur, sans lequel le corps n'est rien. Voy, je te prie, Loys, quelle puissance elle a acquis sur moy et comme l'amour luy a presté d'asseurance, de n'avoir point eu crainte de me conter tout cecy.

LOYS. Vous avez donc compaignie? Vous ne

vous egarerez pas si tost, puisque le chemin est frayé et bien hanté.

Augustin. Il m'en desplaist, je ne le sçaurois nyer ; mais si suis-je certain de son amour, et ne me trompe point : j'en ay faict bonne experience, j'en ay de bonnes arres, et n'y a meilleur juge en cela que soy-mesme.

Loys. Si est-ce que les dames ont beaucoup de finesse, et n'y a au monde malice par dessus celle de la femme. Il se faut garder du devant d'un toreau, du derrière d'une mulle et de tous costez d'une femme. Puis fiez-vous à qui a deux pertuis sous la queuë !

Augustin. Ouy, ceux qu'elles n'ayment point.

Loys. Je vous asseure que la compaignie y est bien dangereuse ; il vaudroit beaucoup mieux estre seul, car un homme liberal, comme elle dict qu'il est, riche et de grand lieu, est mal aisé à hair ou oublier ; et puis ne cognoissez-vous point le naturel de sa nation ?

Augustin. Comment ?

Loys. Pour peu d'entrée que les Espagnols ayent en une maison, ils s'en font à la fin maistres, si on leur permet. Et davantage, je vous veux bien advertir d'une chose : vous n'aurez plus le moyen que vous avez eu jusques icy de donner à la seignore, et vous tenir bien en point, si Dieu ne nous aide.

Augustin. A cause de quoy ?

Loys. Le sire Ambroise, vostre père, s'ennuye de vostre façon de vivre, voyant la despence que vous faictes, et est très bien adverty du tout.

Augustin. Par quel moyen ?

Loys. Ainsi qu'il est songneux de vous, ne

vous voyant si souvent qu'il souloit, n'a jamais cessé qu'il n'aye sceu de voz nouvelles, et m'en a ce matin parlé, comme je venois vers vous.

AUGUSTIN. Luy as-tu confessé?

LOYS. Non, mais luy ay osté le plus que j'ay peu ceste fantasie, vous excusant tousjours.

AUGUSTIN. Et à la fin?

LOYS. Je n'ay sceu si bien prescher qu'il ne vous aye tranché voz morceaux, de sorte que n'aurez que ce qui vous est necessaire pour vivre, et vous a osté le moyen d'emprunter de ses amis.

AUGUSTIN. O! voilà une facheuse nouvelle! C'est un grand cas de ma fortune que je ne puis avoir plaisir qu'avec grand peine, ne qu'il ne soit incontinent troublé par quelque male adventure. Si faut-il que j'en trouve, et n'en fust-il point, pour faire un honneste present à celle qui tient ma playe en sa verdeur.

LOYS. Il se treuve remède en toutes choses.

AUGUSTIN. Remède! Il viendra donc bien tost après quelque nouvel inconvenient.

LOYS. Ne vous souciez, Monsieur, et ne pensez les choses mauvaises avant qu'elles adviennent; attendez ce qu'amour et le temps vous apporteront de bien ou de mal pour vous resjouir ou endurer selon les occurances. On dit que le sage suit le tems. Ma bourse est applatie comme une punaise, son apostume est crevée.

AUGUSTIN. Mais quel remède penses-tu, Loys?

LOYS. Si les amis de vostre père vous faillent, il vous faut aider des vostres.

AUGUSTIN. Je n'ay que de mes compagnons, jeunes gens qui dependent comme moy.

LOYS. Je me suis advisé d'un de qui vous ne penseriez point.

Augustin. Et qui?

Loys. Le jeune Neapolitain, qui est escholier et se tient avec vostre jeune frère au colége des Lombards.

Augustin. Qui? le seigneur Camille?

Loys. Ouy.

Augustin. Et que peut-il faire pour moy? il est eschollier, il est estranger et loin de son païs.

Loys. Vous l'avez quelquefois secouru d'argent et de dras de soye pour l'amour de vostre frère, et luy avez faict bonne chère chez vous.

Augustin. Il est vray.

Loys. J'ay sceu par un banquier qu'il a receu une bonne somme de deniers : je suis seur qu'il vous en fera part. Il est honneste gentil-homme, et vous ayme bien ; davantage, il est du païs de la seignore : il sera fort aise de la cognoistre, et elle luy. Jeunes gens preignent plaisir à telles accointances, et elle sera bien contente de voir un gentil-homme de sa nation. Il a l'esprit bon et vous sçaura bien aider à vous entretenir en sa bonne grace, et obvier aux empeschemens qu'on vous y pourroit donner. Le langage et le païs ont une grand force pour faire beaucoup de choses pour les amis, et si il vous pourra servir d'escorte, s'il vous faut venir aux mains avec ce Marrane.

Augustin. Tu dis bien vray, voire ; mais je crains que, evitant un inconvenient, je n'entre en un autre, et que, me voulant sauver de la poesle, je ne tombe en un brasier.

Loys. Et quel inconvenient craignez-vous?

Augustin. Qu'il en soit pris luy-mesme : tu sçais comme elle est belle !

Loys. Ha! ne vous souciez de cela... Vous

estes beaucoup plus aimable, et avec ce il est de bonne nature : il ne vous voudroit point faire ce tort. Au surplus, j'y pourvoiray bien : je le meneray en lieu où il se pourra bien arrester s'il a envie d'aymer, mesmes que communement les choses nouvelles plaisent. Il aymera mieux s'adresser aux Françoises, pendant qu'il est icy, qu'aux Italiennes, qu'il recouvrera tousjours assez; et ainsi, par l'aide de son argent et de ses autres offices d'amitié, pourrez donner la chasse à l'Espagnol et regner seul sans alternatif.

AUGUSTIN. O mon Dieu! que tu dis bien, Loys! Jamais chose ne fut mieux discourue; tu as plus de sens que d'ans. Va-t'en donc vers le sieur Camille; le plus tost sera le meilleur, et monstre ce que tu sçais faire. Je mets mon ame entre tes mains. Ce pendant, je m'en iray promener icy auprès, là, où j'attendray de tes nouvelles.

ACTE III.

SCÈNE I.

Le seigneur AUGUSTIN, seul.

Loys tarde beaucoup à venir. J'ay peur qu'il n'aye point trouvé le sieur Camille, ou qu'il ne voye plus de difficulté à mon affaire qu'il ne pensoit. J'y pouvois bien aller en personne : il n'est si bon messager que soy-mesme. Cela me touche trop; je ne sçay où aller, et si ne puis arrester en un lieu, tant j'ay de trouble en ma teste. Si la fortune ne m'apporte quelque bonne rencontre, j'ai

grand peur que la chance se pourra bien tourner : car , tant plus je pense aux propos que Loys m'a tenuz , plus j'entre en diverses pensées , tantost m'asseurant , tantost me defiant. Je ne sçay à la fin que ce pourra estre. Il est noble, il est riche et liberal, il l'ayme bien fort; elle est femme, hors de son pays, mal pourveue; et quand je dy femme, ce mot-là s'estend bien loin : ce me sont autant d'espines aux pieds et de poinçons dans le cœur.

SCÈNE II.

Loys, le sieur Augustin.

LOYS.

O Monsieur!

AUGUSTIN. A! es-tu là, Loys? Je t'attendois en grand devotion; une demy-heure m'a semblé demy-an; ta presence me resjouit, et ton visage, qui ne monstre rien de triste.

LOYS. Aussi n'en ay-je point d'occasion. J'ay faict ce que je voulois : le sieur Camille est tout vostre, ses biens et sa personne, trippes et boudins, et n'y a rien qu'il ne face pour vous, et mesmement il dit qu'il vous sçaura bien seconder, et s'asseure que vous en ferez autant pour luy en quelque autre endroit : car, Dieu mercy, vous avez assez de cognoissances en ceste ville. Quant au brave Espagnol, il dit que ne vous en devez soucier ny faire conte non plus que d'une pomme pourrie, pour ce que vous l'effacerez de bonne

grace et luy de force, s'il est besoin : il a assez d'escholiers à son commandement.

Augustin. Je ne sçaurois mieux souhaitter pour ceste heure ; je cognois bien par effect ce que j'ay souvent ouy dire, qu'il se trouve parmy les Italiens des meilleurs amis du monde. Mais où est-il ?

Loys. Il m'a dict que je me misse devant, et que incontinent après il viendroit vers vous au logis que sçavez.

Augustin. Il vaut mieux donc que je l'aille attendre. Et ce pendant tu t'en iras vers la seignore Angelique sçavoir si il ne luy desplaira point que nous l'allions voir après disner. Tu y peux aller sans danger : elle m'a permis d'y envoyer quand j'en aurois affaire, à cause qu'elle te craignoit avant que je ne l'en eusse asseurée.

Loys. C'est très bien advisé. J'y vois. Je vole.

SCÈNE III.

Dom Dieghos, Gaster.

Dieghos.

Je croy qu'il s'approche de midi. Gaster m'a bien faict attendre ; je ne sçay qu'il peut tant faire. Si ne me suis-je point fasché en ceste grand' eglise, car là où je me promenois il y avoit bonne compaignie de femmes qu'il ne faisoit point mauvais voir. Leurs devotions ont esté bien courtes. Je leur faisois souvent haucer les yeux, et peut-estre le cœur, ailleurs qu'aux saincts et aux sainctes. Je les y ay en-

cores laissées, et pense que tant que j'y eusse esté elles n'en fussent jamais bougées.

GASTER. Il est temps de m'en retourner à mon Dieghos. J'ay peur d'avoir trop tardé; si ay-je mon excuse toute preste. Je m'en voy vers luy.

DIEGHOS. Et je croy que tu m'as oublié, Gaster? Où as-tu tant esté?

GASTER. Ce n'estoit pas pour mon plaisir, Monsieur, c'estoit pour voz affaires, et pour le service très humble que je doy à vostre seigneurie.

DIEGHOS. Et donc! n'iray-je pas après disner la voir?

GASTER. Je vous diray, Monsieur, elle se lavoit la teste, et Beta m'a dict que c'est la coustume de son pays de n'estre lors visitées de ceux qu'elles ayment, car elles ne sont en estat pour leur faire bonne chère; et pour ce que je ne suis point de legère creance aux choses qui vous touchent, je ne me suis arresté au dire de Beta, que j'avois trouvée en chemin; mais, craignant quelque fourbe, j'ay voulu attendre jusques à ceste heure, me promenant autour de son logis pour voir s'il y entreroit quelqu'un qu'elle attendist.

DIEGHOS. Qui y as-tu veu?

GASTER. Personne.

DIEGHOS. Je n'en ay point de peur : elle y perdroit.

GASTER. Elle n'est point si sotte; et, si Beta ne m'a point menti, je l'ay entre-veuë par le dehors du logis, se seichant la teste au soleil à la haute gallerie.

DIEGHOS. Mais après que sa teste sera sechée?

GASTER. Vous avez assez de temps pour y

adviser ; il faut premièrement penser de disner, car il en est l'heure. J'ay les dents bien longues ; il est advis à mon ventre qu'on m'a couppé les deux mains.

Dieghos. Est il couvert? Que l'on serve !

Gaster. Voylà un beau mot. J'ay l'estomac creux comme une lanterne. Et Dieu sçait comme j'ay grignotté chez le paticier ! mais je n'en auray que meilleur appetit.

SCENE IV.

Loys, *seul.*

Ce jour icy m'est bien fortuné ! je ne sçaurois rien entreprendre que je n'en vienne à bout. J'ay conclu l'affaire de mon maistre avec le sieur Camille, et à ceste heure que mon maistre vienne quand il luy plaira, qu'il ne face que dire la somme dont il a affaire, qu'il meine ceux qu'il voudra, il est le maistre; il y peut commander, puis qu'il a la puissance d'y mener un tel amy ; c'est une grande seureté pour ses affaires. Ceste nouvelle ne luy fera point de mal au cœur. Je m'en vois hastivement vers eux pour les amener chez la seignore. Mais les voicy qui viennent. J'entends bien : c'est mon maistre qui n'a eu la patience d'attendre mon retour. O! Monsieur, si vous demeurez longuement en cest estat, vostre teste gardera bien vos jambes de se moisir dans un boisseau : je ne fais que sortir d'avec vous, et vous estes desjà icy sans sçavoir la responce.

SCÈNE V.

Augustin, Loys, le sieur Camille.

Augustin.

Tu vois que c'est, Loys? tu sçais où le mal me tient? Y pouvons-nous aller?

Loys. Elle m'a dict que vous serez le mieux que bien venu, comme celui qui peut disposer d'elle et de sa maison pour en user en la sorte qu'il vous plaira.

Camille. A ce que je vois, seigneur Augustin, vous n'avez grand besoin d'aide, vous y avez assez de puissance tout seul.

Augustin. Les bons amis, seigneur Camille, sont très utiles en toutes choses; mais un ami seur et fidèle est très necessaire à qui veut demener l'amour. D'avoir en amours un tiers, cela se fait volontiers; mais d'y appeler un quart, c'est à faire à un coquart. Un tiers console au besoing; en absence il tient propos favorables pour son amy; en presence il sert de couverture; il luy fait part de ses biens et l'accompaigne aux dangers.

Camille. Tout cela trouverez-vous en moy, s'il en est besoing, seigneur Augustin, et encores mieux si ma puissance s'y estend.

Augustin. Aussi pouvez-vous esperer de moy le reciproque. Or allons leans, la seignore nous attend; mais je vous veux bien adviser d'une chose, combien que soyez assez sage : c'est que pour encore ne fassiez semblant de cognoistre ce

qui est entre elle et moy, trop bien une honneste affection que je luy porte, de peur qu'elle ne pensast que je fusse leger, comme ces vantars qui disent qu'ils y prennent deux plaisirs : l'un à le faire, l'autre à le dire et divulguer ; et vous asseure bien que, si j'eusse cuidé que autre que moy n'y eust eu part, jamais homme n'eust sceu de moy nos estroites privautez, pour ne luy faire tort et s'en prevaloir contre l'honneur d'elle et de sa fille, que je desire conserver.

CAMILLE. N'ayez peur, je feray bonne mine et ne gasteray rien.

SCÈNE VI.

Dieghos, Gaster, Camille, Angelique, Augustin.

DIEGHOS.

Gaster ! il ne faut point perdre temps après disner ; la seignore a meshuy achevé de laver sa teste, j'y veux faire un tour.

GASTER. Vous pouvez faire ce qu'il vous plaira; rien ne vous est defendu, vous y avez toute puissance. Il est vray que Beta m'a dit qu'elle seroit empeschée pour tout ce jour, mais chambrières avancent souvantesfois.

DIEGHOS. Baste! quoy que ce soit, j'y veux aller ; si elle est empeschée, je la depescheray bien ; il n'y a affaire que je ne luy face oublier. Ne porté-je pas mon passe-partout ?

GASTER. Nostre homme est en fureur : après bon vin, bon roussin.

DIEGHOS. Ne vaut-il pas mieux, Gaster ?

Gaster. Vous ne sçauriez mieux faire, Monsieur, et si ne ferez pas peu pour elle; vous l'osterez d'un travail pour luy donner du plaisir.

Dieghos. Quelle chère elle me fera! Allons viste hurter à la porte; ce pendant je me pourmeneray par icy. Je croy qu'il n'y a personne; on ne respond point.

Gaster. J'oy quelque bruit leans, je pense que l'on descend. Qui va là? Arreste!

Camille. Par Dieu! si en aura-il, je le trouveray bien une autre fois.

Dieghos. Qui est cestuy-là qui sort?

Gaster. Il s'en va beau train. Il n'avoit garde d'arrester, vous ayant veu, ni de regarder derrière luy.

Dieghos. Corpo de Dios!

Angelique. Seigneur Dieghos, mon amy, vous estes bien venu à propos pour m'asseurer de la plus grand peur et plus belles affres que j'euz en ma vie. J'en suis encore toute esmeue et ne m'en peus remettre.

Dieghos. Et qu'est-ce, m'amie, mon cœur, mon ame, ma deesse, la douce vie de ma vie?

Angelique. Ce gentil-homme que vous avez veu passer suyvoit furieusement ce jeune homme que voicy, qui, comme vous voyez, n'avoit et n'a point d'espée; et, trouvant mon huis ouvert par fortune, ce jeune homme s'y est sauvé, où son ennemy luy a chassé les esperons, et l'a de près poursuivy jusques à ma chambre. Mais il a esté si courtois, que, me voyant venir au devant de luy avec prières de ne faire scandale en ma maison, il n'a voulu passer outre, et s'en est retourné,

comme vous avez veu, jurant qu'il le rattrapperoit bien en autre endroit.

DIEGHOS. Il l'a eschappée belle....

GASTER. Hardiment! il a eu belle vezarde. Comme il joue de l'espée à deux piez.

DIEGHOS. Car, s'il m'eust donné le loisir de mettre la main à l'espée, je luy eusse bien hasté le pas.

GASTER. Il n'estoit pas si mal advisé d'attendre! Une bonne fuite vaut mieux qu'une mauvaise attente.

DIEGHOS. Quelle querelle a-il avec ce jeune homme?

ANGELIQUE. Je ne sçay, mais il en est encores tout estonné.

AUGUSTIN. Je le sçay encores moins; je croy qu'il me prenoit pour un autre. Nonobstant, je vous suis tenu de ma vie, Madame. Dieu vous en veuille recompenser. Il est temps que je me retire... Adieu.

SCÈNE VII.

Angelique, Dieghos, Virginie, Gaster.

ANGELIQUE.

J'ay esté bien marrie quand j'ay sceu que vouliez venir ceans, que je n'estois en estat pour vous recepvoir selon vostre grandeur; mais il ne vous en faut faire autres excuses, qui cognoissez noz coustumes et usances.

DIEGHOS. Je sçay bien, madame Angelique,

que ne me tromperez jamais : car je ne suis homme qui le merite; mais allons leans, nous serons mieux à nostre aise.

Angelique. Il me desplait, seigneur Dieghos, mon amy, que les affaires me viennent alors que moins je voudrois, pour n'avoir le moyen de vous tenir plus longue compagnie.

Dieghos. Comment! me voudriez-vous bien chasser ainsi? Usez-vous de ces defaites?

Angelique. Chasser ne vous veux-je, ny ne sçaurois; vous sçavez que present ou absent vous estes tousjours avecques moy; mais c'est une affaire si necessaire, que vous seriez bien marry de l'avoir empesché.

Dieghos. Et quoy? Je le puis bien sçavoir.

Angelique. C'est une depesche à Naples pour quelques biens d'importance que le deffunt sieur Alfonse, mon mari, avoit laissé secretement entre les mains de quelqu'un de ses amis, craignant que les biens et le temps qu'il eust fallu pour les embarquer ne descouvrissent son partement. Il y a un homme seur qui part de grand matin; si je pers ceste occasion, je ne la recouvreray de longtemps, qui me seroit grand dommage.

Dieghos. Et mademoiselle vostre fille, escritelle aussi?

Angelique. Ouy, elle ecrit et s'est enfermée en son cabinet.

Dieghos. Ne la sçaurois-je voir?

Angelique. Si ferez bien. Ho! ma fille, descendez.

Virginie. Que vous plaist-il, ma mère? O seigneur dom Dieghos! pardonnez-moy, je ne pensois pas à vous.

Dieghos. Bezo las manos de vuestra merced, mui poderosa sennora dona Virginia mia; vivo con la gloria que recivo tan ufano en los amores, que procuro de estar vivo porque vivan mis dolores.

Virginie. Ce sera pour une autre fois, quand il vous plaira, que nous aurons ce bien de vous voir dancer l'espagnolette.

Dieghos. Dès à ce soir, si vous voulez ; je retourneray quand vous aurez escrit ; vous n'escrirez pas toute la journée ensemble toutes deux.

Angelique. C'est vostre grace, et encore la plus grand part de la nuict ; car, outre cest affaire, il faut que nous facions entendre de nos nouvelles à plusieurs parents et amis ausquels nous n'avons escrit il y a long-temps.

Dieghos. Cecy vient mal à propos pour moy ; j'en suis bien marry d'un costé, mais de l'autre j'en suis bien aise, puisque c'est vostre proffict. Or, adieu donc, je m'en vay ; mais gardez bien qu'en voz lettres en lieu d'une autre chose vous n'escriviez de moi : car la langue et la main suivent souvent la pensée.

Angelique. Il pourroit bien estre.

Gaster. Il ne seroit pas mauvais. On en riroit bien à Naples.

Angelique. A Dieu, encores un coup, jusqu'à demain. Je ne vous puis laisser.

Virginie. A Dieu, dom Dieghos.

Dieghos. Allons-nous-en, Gaster, nous pourmener par la ville pour divertir mes pensées. Je voudroy me pouvoir partir mille fois en un jour d'avec ma maistresse, tant doux et gracieux m'en est le retirer.

Gaster. Vous n'aurez point faute de passetemps chez les demoiselles, si mieux vous n'aimez aller cy près voir la bande des Jaloux, qui represente aujourd'huy une très belle comedie. J'ay ouy dire que c'est la *Finta Moole de Lucilla.*

SCÈNE VIII.

Angelique, Virginie.

Angelique.

Puisque nous sommes depetrées de cet importun, rentrons au logis, ma fille.

Virginie. Allez devant, s'il vous plaist, ma mère ; je seray aussi tost que vous remontée en ma chambre.

Angelique. Bien donc.

SCÈNE IX.

La damoiselle Virginie, seule.

Je ne peux me contenir que je ne me ramentoye d'heure à autre les tristes ennemis qui m'ont environnée dès ma plus tendre jeunesse, ayant autant ou plus souffert qu'autre jeune damoiselle de maison comme je peux estre, par le trepas trop soudain des personnes qui m'ont engendrée, et avec la perte que j'ay faicte de ma maison, mes biens, mon païs, mes parens et amis. Le jour, certes, fut bien malheureux, auquel le feu seigneur Alfonse, mon père, s'oublia tant que d'entrer en

celle ligue seditieuse pour laquelle il a esté banny de Naples, et contraint de s'en venir icy à Paris, devalisé de tous ses chasteaux, terres et seigneuries et de tous ses autres biens, sauf quelques meubles qu'il a emportez avec lui! Mais le comble de tous mes malheurs, ce a esté quand il est allé de ce monde en l'autre, faisant tarir par son trepas toute la ressource de mon esperance, et ne me laissant autre adresse que celle de la seignore Angelique, qui fait veritablement tout ce qu'elle peut pour mon bien et avancement, attendant qu'il plaise à Dieu m'ouvrir le chemin pour r'entrer en mon païs et en mes biens, et pour trouver quelque mary sortable et digne du lieu dont je suis issue, et de l'honnesteté que j'ay gardée et garderay toute ma vie. Mais il vaut mieux que je remonte en haut, de peur d'estre tancée. Il n'est guères seant aux filles de faire leur monstre à la porte.

SCÈNE X

Le sieur CAMILLE seul.

Je vien de voir deux choses qui m'ont esté plaisantes et agreables : l'une, le prompt entendement et invention de madame Angelique, qui nous a faict evader sans que ce brave Espagnol se soit aperceu de la fourbe; et l'autre, la beauté et bonne grace de sa fille, mademoiselle Virginie, qui est en parfaite beauté un chef-d'œuvre de nature. O! comme elle touche au vif dans le cœur! Maudit soit le facheux qui m'a si tost fait laisser ce vi-

sage celeste, ces yeux divins, non pas yeux, mais astres et soleils! La fortune marastre s'est bien tost ennuyée du bien qu'elle avoit commencé me faire! Je n'eusse jamais pensé que, d'une première veuë, un cœur eut receu coup sur coup tant de flèches d'amour, tant de feu et de passion! Si je ne la revois, je ne puis vivre un seul quart d'heure! Il faut que j'en trouve les moyens. O seigneur Augustin! tu disois naguères avoir bien besoin de mon aide, mais j'ay à present beaucoup plus affaire du tien. Si ne luy decouvriray-je pas encores ma pensée, car il aime tant la mère qu'il pourroit craindre pour la fille. Il y en a qui, estant montez, voudroient bien tirer l'echelle après eux. O amour! qui ne laisse jamais les tiens sans inventions, deploye ici ton pouvoir... Viens moy secourir en ceste extreme necessité.

SCÈNE XI.

Augustin, Camille.

Augustin.

Ha a! Seigneur Camille, j'avois peur de vous avoir perdu.

Camille. Et moy encores plus. Je ne fay que vous chercher.

Augustin. Mais quel esprit angelique de femme! Comme elle luy a bien donné soudain la trousse, faisant ceste moquerie de vous et de moy!

Camille. Il me fachoit bien d'en sortir pour lui. Si nous l'eussions entrepris, nous l'eussions

bien gardé de faire le mauvais. Asseurez-vous que j'avois plus de cholère que de peur, car je n'en ferois voluntiers un pas avant ny arrière pour un brave.

AUGUSTIN. Vous dictes vray, seigneur Camille; il falloit avoir esgard à ma maistresse : il en fust advenu du scandale, et sa maison eust esté diffamée; davantage, cest Espagnol l'eust deshonorée et honnie en Naples, maintenant par lettres, puis par paroles deshonnestes et picquantes quand il y sera. Madame veut rompre, ou du moins decoudre la pratique de ce poltron Espagnol, qu'elle craint, et, afin que vous ne vous doutiez de rien, elle dit qu'il est son parent.

CAMILLE. Il est vray qu'elle le dit : il faut bien qu'il en remercie le respect que je porte à la dame, car la place ne luy fut point demeurée.

AUGUSTIN. C'est tout un. Aussi ne l'aura-il guère gardée, car Madame, en descendant les degrés, m'a asseuré qu'elle s'en desferoit incontinent, et m'a prié de retourner tout court sur mes brisées.

CAMILLE. Or, seigneur Augustin, j'ai pensé un expedient que trouverez, à mon advis, très bon. Je voy l'importunité et impatience de cest Espagnol... Si ne voyez Angelique ailleurs qu'à son logis, vous serez tousjours en la mesme transe et mesme danger qu'avez esté de present; ceste crainte vous troublera tous voz plaisirs et les rendra courts et imparfaits. Je connois que la seignore vous ayme et qu'elle fera tout ce que vous voudrez. Il y a des jardins, en ce faux-bourg Sainct-Germain, accompaignez de logis et de chambres pour se retirer à part. Vous en trouve-

rez aisement pour y mener la seignore, et là serez en seureté sans rien craindre. Ce sont choses, comme savez, qui se font ordinairement en ceste ville.

AUGUSTIN. C'est prudemment avisé; puis vous avez bien veu que ma maistresse n'a pas osé me montrer tant d'estroites privautez en presence de sa fille. Il vaut mieux laisser au logis ceste jeune damoiselle. Je sçay un beau jardin près d'icy, qui est bien à mon commandement; il ne reste que de retourner vers elle, comme je luy ay promis, et achever ceste entreprise.

CAMILLE. Je vous accompagneray jusques là, et puis je m'en iray.

AUGUSTIN. Et où voulez-vous aller? Ne nous laissons point, je vous prie.

CAMILLE. Bien, donc... Je suis à vous à vendre et à dependre.

SCÈNE XII.

GASTER *seul.*

Vrayement, j'ay laissé nostre homme bien à son aise depuis que Angelique luy a baillé ce canard à moitié. Il a esté tout un long temps assis parmy les dames à faire des comptes; mais c'estoit plus de luy que d'autre chose, et les faisoit bien autant rire de ses sots propos qu'un autre eust fait des plus plaisans du monde. Son chant à la castillane ne dementoit point le reste, avec sa guitarre assez mal accordée. Il est vray que sa grace accoustre tout, et y sert de saulce à gens degoutez. Sans ce-

la, il seroit si fade qu'il ne sentiroit ny sel ny sauge. Le bon a esté quand il s'est mis à danser la pavane avec la cappe retroussée sur l'espaule et la main sur la hanche. Vous eussiez dit qu'il menassoit les estoilles et quelquefois qu'il vouloit devorer sa demoiselle de son regard. Quand c'est venu à la gaillarde, vous pouvez dire qu'il ne s'espargnoit point : il prenoit beaucoup de peine, et si ne faisoit rien qui vaille. Le bal est un loyal mestier : chacun y fait du mieux qu'il peut; si prend-il autant de plaisir à donner du passetemps à la compaignie que la compaignie fait d'en recevoir. Si je n'eusse eu affaire ailleurs, je n'avois garde d'en partir : j'avois ma part de l'esbatement; mais il me faut aller visiter quelques unes de mes pratiques pour les entretenir. On ne doit jamais arrester son navire à une seule ancre ; une bonne souris a tousjours plus d'un trou à se retirer; il n'est pas bon archer qui n'a plus d'une corde à son arc. Je retrouveray mon Diego assez à temps, et suis seur qu'il ne se fasche point là où il est.

SCÈNE XIII.

CAMILLE *seul.*

J'ay bien joué mon personnage, j'ay fait d'une pierre deux coups : par un mesme moyen, j'ay donné un bon conseil au sieur Augustin, et à moy la commodité de voir à mon aise ma nouvelle maistresse, et de luy decouvrir ce que j'ay sur le cœur. J'ay laissé madame Angelique et le seigneur Augustin avec Loys, son serviteur, et la chambrière Beta, en un

jardin le plus propre pour eux qu'il est possible. Je m'en suis deffait doucement, faignant d'avoir affaire, et suis seur que je leur ay faict plaisir, au moins à Angelique, combien qu'elle n'en face semblant, et à moy encores davantage, pour ce que l'occasion cependant s'offre à moy de me faire voir la royne de mon cœur, madamoiselle Virginie, qui est demeurée seule au logis avec une jeune servante. Je m'y en iray comme estant envoyé par Angelique, et meneray quelques uns de mes compagnons, qui demeureront à la porte, à toutes adventures, pour y faire le guet, et m'asseurer des indiscretions de Dieghos, qui pourroit bien retourner leans, cuidant qu'Angelique y fust, et seront advertis de luy donner quelque effroy à l'improviste et luy faire quelque affront, afin qu'il rebrousse chemin et ne m'empesche point. Quant à la chambrière, luy garnissant la main, je luy donneray quelque commission icy près seulement pour aller et venir pour les affaires d'Angelique, et mes compagnons, au retour, auront le soing de l'entretenir de parolles, la muguetter et l'amuser à la porte, afin que j'aye plus de liberté de parler à ma toute belle Virginie. J'ay tousjours ouy dire que qui a le tems à propos et le laisse perdre, tard ou jamais le recouvre : l'occasion est chauve par derrière. De moy, je suis tout resolu de faire, si je puis, un beau coup de ma main, vueille ou non, à mes perils et fortunes. Advienne de moy ce que le destin en a resolu ! j'en suis là determiné. Aussi bien m'est-il impossible de vivre si je ne donne allegeance à ceste flamme vehemente, à ce Montgibel qui me consomme si fort, que tout en un instant je sens

mon cœur reduit en cendre, et je prie Amour, que je tiens pour mon Dieu et mon Seigneur, qu'il vueille estre ma guide et mon astre benin, et à ce commencement favoriser mon entreprise.

ACTE IIII.

SCÈNE I.

CORNEILLE, servante de Virginie.

O le meschant, le paillard, le brigand! où est-il allé? Il m'a ruinée. Je suis perdue, c'est fait de moy! non pas moy seulement, car c'est peu de chose, mais la pauvre damoiselle Virginie. Je suis vrayement une bonne gardienne! J'estois bien sotte de la laisser toute seule... Quelque commission qu'il me donnast de la part de ma maistresse, la desobeissance eust esté plus pardonnable que la faute que j'ay faite. Je me suis abusée, je me suis trop amusée. Helas! que ne revenoy-je tout incontinent, sans m'arrester à ces galans à la porte, qui ne faisoient que badiner pour me retenir ce pendant que le coup se faisoit. O! que jeunesse est facile à decevoir! Que diray-je, que feray-je, qu'allegueray-je pour excuse? La pauvre fille est couchée à terre toute eplorée, toute eschevelée. C'est pitié de la voir! Elle s'arrache son beau poil doré, elle s'egratigne ses belles joues, se plombe du poin son estomac d'ivoire, detordant ses blanches mains, les yeux ardans au ciel, appelant à son secours la mort, la mort que j'ay peur qu'elle ne se la donne elle-mesme! O Dieu! ô Dieu! qui eust jamais cuidé que un gentil-homme eust fait

un si lasche tour, de ravir ainsi l'honneur d'une fille de maison, de forcer à main armée une jeune, tendre, et innocente beauté, non encores meure, et de laquelle le plus cruel et barbare ennemy eust prins pitié! Il se disoit tant amy du seigneur Augustin! Vrayement, il l'a bien monstré, d'avoir faict ceste honte et vergongne en la maison de ses amis, et encores le premier jour qu'il y est venu! Quand il m'a senty venir, il n'a failly de desloger sans trompette, sans s'arrester à moy ne me vouloir rien dire. Si j'eusse sceu, quand il m'eust deu tuer, je luy eusse sauté au collet et luy eusse arraché les deux yeux du visage, le volleur qu'il est! O! je voy venir madame Angelique... Je me doutois bien qu'elle ne pouvoit guères plus tarder. Je tremble, je tressue toute de peur... Je voudrois estre morte et cent piedz souz terre.

SCÈNE II.

Angelique, Corneille, Beta, Augustin.

ANGELIQUE.

Je vois Corneille toute effrayée... Que pourroit-ce estre, seigneur Augustin? Je ne sçay d'où me peut venir ce soudain tremblement que je sens en moymesme.

AUGUSTIN. Et que seroit-ce?... Peut-estre que vostre petite chienne, que vous aimez tant, est perdue, ou le perroquet, qui parle si bien... Il se

trouve assez de larrons de telles choses en ceste ville.

Angelique. Corneille, qu'est-ce que tu as qui te fait ainsi soupirer et complaindre?

Corneille. J'ay le cœur si serré, Madame, que je ne puis parler. Aussi bien ne sçaurez-vous que trop tost ces mauvaises nouvelles.

Augustin. Il y a quelque chose.

Beta. Elle ne pleureroit pas ainsi sans propos.

Angelique. Dy hardiment, qu'est-ce?

Corneille. Je ne le vous puis dire sans m'acuser moy-mesme, non point de malice, mais de legereté et d'imprudence.

Augustin. S'il n'y a point de malice, la faute est excusable.

Corneille. O! le malheur est trop grand, la perte irreparable.

Angelique. Comment?... Mon Dieu! une froidure m'est venue par tout le corps.

Corneille. Faites de moy, Madame, ce qu'il vous plaira. Il ne le vous faut pas celer : aussi bien le sçaurez-vous... La pauvre Virginie.

Angelique. Que dis-tu de Virginie?

Corneille. Elle a esté vio... violée.

Angelique. Violée! O Dieu! qu'est-ce que tu me dis?... O mon amy! nous sommes perdus!

Augustin. Mais par qui?

Corneille. Vrayement, vous le devez bien demander! vous y avez honneur!

Augustin. Moy?

Corneille. Ouy, car c'est la belle compaignie que vous avez ce jourd'huy amenée ceans.

Augustin. Je croy que tu rêves... Je n'ay

mené que le sieur Camille, qui nous a laissé au jardin, et s'en est allé à la ville pour ses affaires.

Corneille. C'est luy-mesme. Qu'à la male heure le veis-je!

Augustin. Jamais! jamais! Quy? Camille?

Angelique. O seigneur Augustin! mon amy...

Augustin. Je ne le sçaurois croire : il n'y a rien que tu le connois... Tu le dois avoir prins pour un autre.

Corneille. Appelez-le comme vous voudrés: c'est cestuy-là qui est aujourd'huy venu par deux fois avecques vous.

Angelique. Et ne t'avois-je pas laissée avec elle, malheureuse?

Corneille. Il est vray, Madame, et ne l'eusse point abandonnée, n'eust esté qu'il vint ceans de vostre part.

Angelique. De ma part?

Corneille. Ouy, Madame, et me dit que l'aviez prié de passer par cy en son chemin, et me dire que j'alasse icy près à la place pour acheter de la viande pour le soupper, et me bailla l'argent avec enseignes, disant qu'aviez changé de propos, et que souperiez ceans, vous et le seigneur Augustin, non au jardin, comme aviez deliberé.

Augustin. Et qu'est-il advenu?

Corneille. Il s'en est allé à la maladventure avec ces gallans qui me retenoyent à la porte, et me doute qu'il les avoit apostez pour ce beau fait.

Augustin. Je me treuve bien le plus confus qu'il est possible. Il me semble que c'est un songe, ou que cornes me sont venues.

Angelique. A! seigneur Augustin, si l'amour n'avoit plus de puissance sur moy que la raison,

j'aurois bien quelque occasion de me malcontenter de vous : car, si nous regardons la première cause de ce malheur, vous vous trouverez le plus coupable. Je ne l'avois jamais veu, je ne le connoissois point ; c'est à vostre seul adveu qu'il est venu en ma maison pour me donner ceste belle resjouissance !

AUGUSTIN. Cuideriez-vous bien, Madame, que j'en fusse participant ?

ANGELIQUE. Non, car un tel cœur que le vostre n'y sçauroit consentir ; et quand vous m'auriez fait ce tort, et pis s'il se peut, je ne voudrois prendre vengeance que sur moy-mesme, ny en acuser autre que ma senestre fortune. Je porte en cecy la peine non seulement de mon dommage, mais aussi de l'injure qu'il vous a faicte, n'ayant eu esgard à vous, ny à vostre amitié, ny au recueil qu'il avoit eu ceans pour l'amour de vous. Cela vous touche.

AUGUSTIN. Ouy, Madame, si avant, que je n'euz jamais tel deplaisir.

ANGELIQUE. Pensez donc quel doit estre le mien !

AUGUSTIN. Après les infortunes advenues, nous n'avons consolation que du remède, que l'on ne trouve point en se plaignant. Il faut recourir au discours et à la prudence, laquelle ne se connoist jamais si bien qu'au besoin, comme en la plus forte et obscure tempeste on void reluire l'art et l'experience d'un asseuré pilote.

ANGELIQUE. Voulez-vous trouver remède là où il n'y en a point ? Qui peut reparer une telle perte ?

AUGUSTIN. Celuy mesme qui a fait le mal peut donner la guerison.

ANGELIQUE. Comment?

AUGUSTIN. En l'espousant.

ANGELIQUE. O! qu'est-ce que vous dictes?

BETA. On a bien veu advenir de telles choses.

ANGELIQUE. Ha! ce n'est pas souvent. La pluspart des hommes par tels effets passent leurs fantaisies et appaisent leur desir, et puis s'arrestent à je ne sçay quel honneur, estimant qu'elles sont diffamées.

AUGUSTIN. Vous ne dites pas aussi le danger en quoy il est de la vie, pour avoir offencé les loix, les ordonnances et la justice, laquelle en ce royaume est autant rigoureuse en tels cas qu'en nuls autres. On en a veu pour moindres crimes estre executez à mort par arrest de Parlement; et par ainsi, il sera par adventure bien aise de satisfaire à la faute, et, pour se mettre en seureté, se delivrer du danger de ceste poursuite extraordinaire.

ANGELIQUE. Je ne voudrois point contre vostre gré entreprendre, seigneur Augustin, de luy faire deplaisir, ny par justice ny autrement, puis qu'il est de voz amis, gentil-homme, et de ma nation; mais, s'il est possible que l'affaire s'accorde par mariage, comme vous dites, ce seroit le plus grand bien que je sçaurois souhaiter pour ceste heure.

AUGUSTIN. Je n'y voy qu'une difficulté, qu'il ne sçait qui elle est et ne connoist ses parens; et luy, qui est de fort bonne maison, à ce que j'ay ouy dire, y pourroit faire doute.

ANGELIQUE. La maison de Tortovelle, d'où il se dit, est bien des meilleures de Naples.

AUGUSTIN. Mais l'amour peut gagner tout, et ne croy point qu'il ait faict une telle folie que l'affection qui l'a contraint ne soit fort vehemente.

ANGELIQUE. Ainsi puisse-il estre, seigneur Augustin, mon amy! Je vous prie vous y employer comme pour une chose vostre. Elle et moy sommes à vous; elle est ma fille unique, uniquement aymée, tant affectueusement recommandée par le feu seigneur Alfonse, mon mary, qui, en mourant, me la bailla par la main, me priant de conserver soingneusement ce commun gaige de nostre amitié, ce que j'avois bien desir de faire, et deliberois que, si je luy donnois par ma vie quelque mauvais exemple, je recompenserois ce defaut par une grande sollicitude et soin que j'aurois d'elle. Vous voyez maintenant en quoy j'en suis.

AUGUSTIN. Ayez bonne esperance : je m'en vay le trouver, et vous asseure que je n'oublieray rien; et vous ferez bien cependant d'adoucir vostre ennuy pour consoler celuy de vostre pauvre fille.

SCÈNE III.

AUGUSTIN, *seul.*

Je ne puis entendre quel humeur, quelle fantaisie a pris le seigneur Camille si promptement d'user de telle violence, et m'esbahis comme il l'a aimée si soudain si eperduement, et, s'il faut dire ainsi, avec telle rage et furie, et comment il n'a eu plus de commandement sur soy-mesme. Je n'en ay point de coulpe, et crains d'en souffrir la penitance et d'en porter la paste au four : car madame est do-

lante ce que femme peut estre, et plus qu'elle ne monstre ; mais elle couvre tant qu'elle peut sa douleur pour ne me donner opinion qu'elle aye mal-contentement contre moy ; si est-ce que la playe seignera tousjours jusques à ce que l'appareil y soit donné, et blasme-on communement celuy qui en est la cause, comme je suis, encore que je n'en sois consentant. Fortune m'est bien contraire! Le plus grand plaisir que j'euz oncques en son commencement et sa fin m'a donné trop d'ennuy ce matin ; j'ay eu deffiance et jalousie, et à present un extrême desplaisir. Je faisois mon conte de m'aider du seigneur Camille pour la conduite de mes amours, et c'est luy qui les met en hazard et danger evidant. Il faut bien que je pense à y donner ordre, tant pour l'amour de madamoiselle Virginie, qui merite beaucoup à cause de sa vertu et beauté singulière, qu'aussi pour moy-mesme ; autrement, mon affaire est en grand bransle. Je m'en vois chercher le seigneur Camille.

SCÈNE IIII.

Loys, *seul.*

Ce pendant que mon maistre, au jardin avec madame Angelique, estoit empesché à ses pieds, je m'en suis allé voir Isabeau, ma mie. C'est bien raison, quand les maistres sont à leur plaisir, que les serviteurs se donnent du bon temps. A tel maistre tel valet. Le curé de Brou, qui traita si magnifiquement son bon evesque, donna, quand se

vint le coucher, au maistre et à tous ses domestiques chacun la sienne, et n'y eut pas mesmes jusques aux courtaux qui n'eussent en l'ecurie chacun sa cavalle, afin que tout le train fust servi de mesme à la françoise et chère entière. Je m'y suis si bien trouvé que j'y suis demeuré trop longuement. Il est desjà party du jardin, et si n'est point à son logis. Il se pourroit bien courroucer contre moy; mais gens si contens que luy ne se courroucent pas volontiers. Je vois voir s'il est icy près, chez le seigneur Camille.

ACTE V.

SCÈNE I.

MARC-AUREL, lapidaire de Naples.

L'opinion que j'avois de ceste ville de Paris estoit bien grande pour en avoir ouy parler, mais la presence me l'augmente. Je suis tout estonné de la voir : sa grandeur, le peuple, le nombre des somptueux edifices, tant eglises, palais, ponts, que maisons privées; les richesses qui s'y voyent, les beautez, les commoditez. J'ay voyagé par toute l'Europe et la plus grande partie du Levant, pourtant je n'ay rien veu de si superbe et admirable. Paris est veritablement sans pair et sans second; Paris seul se peut dire un abregé de tout le monde. O heureux le debonnaire peuple qui y habite, et très heureux le prince victorieux qui y commande! Je suis bien loin de mon conte : je cuidois,

passant par icy en m'en allant en Flandres, pouvoir vendre quelques uns de mes joyaux ; mais je porte l'eau en la mer : j'en vois par les boutiques sans comparaison de plus beaux et plus riches. Je ne ferois pas icy mon profit : ce seroit autant comme qui voudroit vendre ses coquilles à ceux qui viennent de Sainct-Michel.

SCÈNE II.

L'Hostelier de l'Escu de France, Marc-Aurel.

L'Hostelier.

Je ne sçay, Monsieur, si vous voudrez souper ceans ; il faudroit dire de bonne heure.

Marc-Aurel. Et où soupperois-je donc? Je ne fais guères qu'arriver ce matin, et suis un estranger qui ne connois personne en ceste ville.

L'Hostelier. Quelque estrangier que vous soyez, si y en a-il, comme je pense, de vostre nation ; car il abonde icy gens de toutes les pars du monde, et les François ont parmy eux tousjours des nations estranges.

Marc-Aurel. Y auroit-il bien quelques uns de mon pays? Il est vray que marchans et voyageurs courent par tout. Les montaignes ne se rencontrent jamais, si font bien les hommes.

L'Hostelier. Si je sçavois de quel pays vous parlez, je vous responderois.

Marc-Aurel. C'est de Naples, d'où je suis.

L'Hostelier. Des marchans de là, je n'en

connois point pour ceste heure; mais il y a bien près d'icy un gentil-homme neapolitain qui estudie en l'Université, ou du moins qui y est envoyé pour estudier.

MARC-AUREL. Qui estudie! Seroit-ce bien le fils du feu seigneur Ascanio Tortouvelle? Je le verrois volontiers, car à mon partement la seignore Lucrèce, sa mère, me pria bien fort de le voir, si, par fortune, je le pouvois trouver en quelque part de ce royaume. Elle ne sçait au vray s'il est en ceste ville ou en autre université. Je vous prie, menez-moy la part où il est. Quiconques ce soit, il sera bien aise d'entendre des nouvelles de par delà, et moy d'en pouvoir conter des siennes à ses parens quand je seray de retour.

L'HOSTELIER. Je m'en vay leans dire qu'on appreste le soupper, et m'en viendray incontinent à vous pour vous mener à son logis.

MARC-AUREL. Je vous attens icy pié coy.

SCÈNE III.

MARC-AUREL, *seul.*

Il vient tousjours des rencontres que l'on ne pense point. C'est grand cas de la nature des hommes, qui sont si curieux de voir choses estranges et lointaines de leur païs.

SCÈNE IIII.

L'Hostelier, Marc-Aurel.

L'Hostelier.

Allons donc, Monsieur, quand il vous plaira. J'ay mis ordre à tout.

Marc-Aurel. Allons, je vous prie.

L'Hostelier. Voilà, Monsieur, les colléges, où il y a un nombre infini d'escholiers et docteurs de toutes les nations du monde.

Marc-Aurel. Toutes ces grandes maisons, sont-ce colléges?

L'Hostelier. Ouy.

Marc-Aurel. C'est une chose merveilleuse. En toute l'Italie il n'en y a pas tant. Il ne faut s'esbayr s'il en sort tant de doctes et admirables personnages.

L'Hostelier. Encores ne voyez-vous pas tous les colléges, et si ils sont garnis, à ce qu'on dit, d'un bon nombre des plus doctes et celèbres hommes du monde. Voicy le collége des Lombards; là-haut est sa chambre. Je le vay appeler par la fenestre.

SCÈNE V.

L'Hostelier, Marc-Aurel, Camille, Augustin.

L'HOSTELIER.

Estes-vous là, seigneur Camille?

CAMILLE. Qui est-ce qui me demande?

L'HOSTELIER. Voicy un marchant de vostre païs qui veut parler à vous, seigneur Camille.

CAMILLE. Il ressemble à Marc-Aurel, le lapidaire.

MARC-AUREL. Je le puis bien ressembler, car je suis luy-mesme. Mais ne seriez-vous point le fils du feu seigneur Ascaigne Tortouvelle? Vous luy retirez fort.

CAMILLE. Je l'ay tousjours tenu pour mon père.

MARC-AUREL. Pardonnez-moy si je ne vous ay cogneu soudainement. Depuis que ne vous vey, vous estes bien changé : vous n'estiez qu'un enfant.

CAMILLE. Vous me semblez tousjours en un mesme estat, qui m'a gardé de vous mesconnoistre. Mais comment se porte la seignore Lucrèce, ma mère?

MARC-AUREL. Très bien, Dieu mercy! et vostre beau-père, et toute vostre maison, et vous aussi, comme je voy, de quoy je suis bien aise. Vostre mère me commanda vous dire, si je vous trouvois, que vous luy escrivissiez de vos nou-

velles : car, combien qu'elle vous ait tousjours escrit et faict tenir lettres de change, elle n'a point eu responce de vous, et il y a long-temps qu'elle n'en a sceu, et ne sçait en quelle université vous estes à present.

Camille. Elle en sçaura bien tost : j'ay envoyé pardelà mon precepteur, maistre Hipolite, pour quelques miennes affaires.

L'Hostelier. Vous n'avez plus affaire de moy? Je m'en puis bien aller en ma maison?

Marc-Aurel. Adieu, mon hoste, je vous remercie de vostre peine.

Camille. Or, dictes-moy comment les choses vont à Naples.

Marc-Aurel. Tout se porte bien; les troubles sont appaisez, et vit-on en bonne paix et tranquilité, qui est un grand bien pour nous tous; et s'il y a quelques autres icy de nostre pays, vous ferez bien de leur faire entendre.

Camille. J'en connois bien peu, car je hante en peu de lieux; il y a bien icy auprès une dame neapolitaine de qui le mary est mort il y a un an environ en ceste ville.

Marc-Aurel. Qu'y estoit-il venu faire?

Camille. A ce que j'entends, ils partirent de Naples pour les seditions que vous dictes estre appaisées. Voicy cest homme de bien qui les a cogneuz.

Marc-Aurel. Qui pourroient-ils estre? Quel homme estoit-il?

Camille. Je ne le viz jamais. Voicy qui le vous dira.

Augustin. Il estoit grand et de belle taille.

Marc-Aurel. De quelle couleur?

AUGUSTIN. Brun, have et sec, la barbe longue, et si estoit un peu chauve.

MARC-AUREL. Quel aage monstroit-il?

AUGUSTIN. Environ quarante ans et plus.

MARC-AUREL. Je me doute presque qui c'est. Quelle compaignie avoit-il?

AUGUSTIN. Sa femme, une fille, deux servantes, un serviteur, lequel s'en retourna en son païs après la mort de son maistre.

MARC-AUREL. C'est cestuy-là mesme que je pense. Mais dictes-moy encores, s'il vous plaist, en quel temps partirent-ils?

AUGUSTIN. A ce qu'ils disoient, il y eut à ce mois de juin plus d'un an.

MARC-AUREL. Je n'en doute plus, c'estoit le feu seigneur Alfonse de Grifano; je fuz bien adverty de son partement, combien qu'il fust secret.

AUGUSTIN. C'est son nom, vrayement.

MARC-AUREL. C'est luy-mesme. O! le pauvre seigneur! Est-il mort? Il estoit mal fortuné. On l'estimoit des plus coupables de la sedition; si estce que depuis son partement on n'a fait nul mal à ses parens. Et sa fille, est-elle en vie?

AUGUSTIN. Elle est icy.

MARC-AUREL. S'est-elle bien sauvée en un si long voyage? Mon Dieu! que l'ay veue jolie! Si elle n'est changée depuis que je ne la vy, elle ressemble du tout à sa mère.

AUGUSTIN. Non fait, pas trop.

CAMILLE. Non pas, à mon advis.

MARC-AUREL. Si vous eussiez cogneu feue la seignore Cassandre, sa mère, vous n'y eussiez

trouvé nulle difference que de l'aage et de la grandeur.

Augustin. Ce n'est pas donc ceste fille de quoy nous parlons, car sa mère se nomme Angelique.

Marc Aurel. Je ne me trompe point. Dictes-moy, n'a-elle pas un petit sein en la joue gauche?

Augustin. Ouy, qui ne luy siet pas mal.

Marc-Aurel. C'est ceste-là, n'en doutez plus; je vous conteray le tout. La deffuncte seignore Cassandre de Bonassi estoit femme du sieur Alfonse de Grifano, une des plus estimées dames de Naples, et trepassa il y a quatre ans, laissant de luy une fille unique qui en pouvoit avoir dix environ.

Camille. Comment s'appeloit-elle?

Marc-Aurel. Virginie.

Augustin. C'est elle, il est tout certain.

Camille. Vrayement?

Augustin. Dieu fait tout pour le mieux, seigneur Camille.

Camille. Il se remaria donc après?

Marc-Aurel. Non fit.

Camille. Comment! sa femme qu'il amena de Naples est encores icy!

Marc-Aurel. Vous vous abusez; je connois bien celle que vous dictes qui se nomme madame Angelique: c'est s'amie qu'il avoit longuement aymée; elle luy a esté tousjours fidèle et l'a suivy partout, de quoy elle est bien estimée de pardelà de tous ceux qui la connoissent.

Camille. Vous nous comptez de grandes merveilles de ceste fille.

Marc-Aurel. La pauvrette a faict une grand' perte d'un tel père, car s'il eust vescu il eust pu, avec le temps, recouvrer ses biens, par le moyen de son bon sens, de ses vertuz et de ses amis; mais ils sont maintenant en si bonnes mains que ceste orpheline ne les cuidera jamais r'avoir.

Camille. En quelles mains sont-ils?

Marc-Aurel. Ils ont esté donnez à un gentil-homme calabrois que le vis-roy aime fort. On le nomme le seigneur Lelio de Cambua.

Camille. Vous voulez dire de Cadua.

Marc-Aurel. Ouy, de Cadua.

Camille. Qu'est-ce que vous me dictes? C'est mon oncle, frère de ma grand' mère!

Marc-Aurel. Vostre oncle? Je ne le connoissois point pour tel.

Camille. Ce l'est pour vray, et si suis son plus proche heritier, habile à luy succeder. Il n'a point d'enfans, et m'aime fort. Je m'esbahis que je n'en avois rien sceu.

Marc-Aurel. Cecy advint un peu auparavant que je partisse. Je croy que depuis n'en est venu personne que moy et un autre, avec lequel je suis venu de compaignie et l'ay laissé à l'hostellerie, qui vient querir un gentil-homme espagnol demourant en ceste ville depuis quelque temps.

Augustin. Seroit-ce point le nostre? Si ce l'estoit il viendroit bien à point nommé. Connoissez-vous ce gentil-homme espagnol?

Marc-Aurel. Je ne le vis oncques. Mais il est temps que je me retire au logis, car depuis Lyon j'ay tousjours fait de fort grandes traites. Demain je partiray pour m'en aller en Flandres, à An-

vers et Bruxelles, exploiter ma marchandise. Advisez, seigneur Camille, si je vous puis faire quelque service.

Camille. Je vous remercie de vos offres et de vos bonnes nouvelles. Ne vous seroit ce point de peine de venir faire un tour chez madame Angelique avec nous? Aussi bien n'est-il pas tems de souper, et vous serez peut-estre bien content de la voir, car en païs estranger, c'est grand plaisir de trouver des connoissances de sa nation.

Marc-Aurel. J'y iray volontiers, seigneur Camille, et me feusse convié moy-mesme d'y aller en vostre compaignie si je n'eusse craint de vous ennuier; mais, ne pensant guères demeurer, j'ay laissé à faire quelque chose à mon logis icy près, qui m'y fera aller pour un peu, et retourneray incontinent, s'il vous plaist de m'attendre.

Camille. Revenez donc tost, et vous nous trouverez icy de pié coy.

SCÈNE VI.

Les seigneurs Augustin et *Camille.*

Augustin.

O seigneur Camille! quelles nouvelles voicy! Il semble que Dieu nous les ait envoyées. Tous nos doutes sont esclaircis; il n'y a plus nulle difficulté n'y empeschement à nostre affaire. Il ne reste plus nul scrupule, et mesmement celuy de la mère et de la noblesse, que tant vous craignez, est du tout osté!

Camille. O seigneur Augustin, mon amy! il

faut que je vous die que je me treuve hors d'une grande perplexité, car j'estois si fort combatu de l'amour, du desir, de la honte et de la crainte, que je ne sçavois où me ranger. D'un costé, l'amour et mon devoir m'incitoient à l'espouser; de l'autre, la honte m'en retiroit, à cause de la vie desbordée de celle que j'estimoy veufve et sa mère. On dit qu'aux mères ressemblent les filles le plus souvent : De bon complant ta vigne plante, de bonne mère prens la fille. Des talons cours sont fort à craindre, et, qui plus est, le respect de mes parens me servoit d'une forte bride. Je suis maintenant asseuré qu'ils ne me pourront blasmer, puis qu'elle est de si bon lieu, de Grifano et de Bonaffy, qui sont des plus honorables et anciennes maisons du pays. O que j'ay mon esprit en repos et mon cœur satisfaict !

AUGUSTIN. Et moy, qui ay eu si grand peur de perdre par vostre faute le bien que j'avois aujourd'huy acquis, devoy-je pas estre bien fasché? Que nous sommes donc heureux si nous le pouvons connoistre !

CAMILLE. Et pour le comble de l'heur, madamoiselle Virginie pourra un jour rentrer en ses biens, terres et seigneuries.

AUGUSTIN. Ouy, puis que vous en serez heritier : car ce ne sera plus qu'un de vous deux ; et si vostre oncle sera peut-estre bien content de les vous rendre sans attendre sa succession.

CAMILLE. Que j'avois grand peine à me garder de monstrer à Marc-Aurel l'aise que je sentois quand il me contoit ces nouvelles ! Si ne me garderay-je plus de luy : la pierre est jettée, la chose est resolue.

Augustin. Je craignois bien plus qu'il ne me dist chose que je ne voulusse point ouyr, et m'esbahis, seigneur Camille, de la fainte dont elle a usé si longuement de se dire sa mère.

Camille. C'estoit pour vivre avec le seigneur Alfonse plus seurement en pays estrange et plus honnestement; et, après sa mort, elle a continué pour estre plus estimée de ceux qui l'aymeroyent, et pour mieux pourvoir à l'honesteté de madamoiselle Virginie.

Augustin. Je ne l'en estime ny ne l'en ayme de rien moins. Elle a monstré en cela son bon sens et sa bonne nature, d'avoir esté si fidèle à son amy en la vie, et après envers sa fille madamoiselle Virginie, comme vous pouvez voir par le dueil qu'elle en a fait ce jourd'huy, ainsi que je vous ay compté. Sa deliberation a tousjours esté de la remener à Naples, et la rendre saine et sauve à ses parens et amis.

Camille. Certainement, elle merite d'estre bien aymée... Marc-Aurel demeure beaucoup : j'ay la puce à l'oreille.

Augustin. Il ne tardera plus guères. O! que madame Angelique sera bien marrie de nous voir arriver tous deux chez elle à si bonnes enseignes ! Quel soudain changement de bien en mal et de mal en grand bien !

Camille. Il vaut mieux que nous allions devant pour nous resjouir avec elle. Nous laissons trop longuement en peine madamoiselle Virginie, l'unique maistresse de mon cœur. Je meurs quand je ne la vois. Loys attendra l'orfèvre icy pour le conduire.

AUGUSTIN. C'est bien dit, allons. Mais toy, Loys, demeure.

SCÈNE VII.

LOYS, *seul.*

J'eusse bien voulu voir le commencement de leur joye! Combien que je n'y seray qu'assez à temps : elle ne sera pas si tost finie. Si me tarde-il beaucoup. Que peut-il tant faire? J'eusse vendu, depuis le tems qu'il est party, toutes les bagues, pierres et meules de moulin qui soyent à Naples. Se seroit-il point esgaré? Ceste ville est dangereuse pour les nouveaux venuz. Sur tout il se faut donner de garde de la bourse : il n'y a point de lieu où les coupeurs de pendans, les matois et les tire-laine ayent tant d'impunité et de vogue qu'à Paris. Il vaut mieux, à toutes adventures, que j'aille à son logis.

SCÈNE VIII.

Loys, *Marc-Aurel* et *Beta.*

LOYS.

Vous m'avez osté hors de peine, Marc-Aurel; je m'en allois vers vous.

MARC-AUREL. Où sont-ils?

LOYS. Il y a long-temps qu'ils sont là. La patience leur echappe. Ils m'ont laissé icy

pour vous y mener. Vous y verrez merveilles.

Marc-Aurel. Allons donc.

Loys. Vous verrez une honeste femme. Je croy que vous ne vous y facherez point.

Marc-Aurel. Il y a long-temps que je la connois.

Loys. Je le sçay bien, je vous l'ay tantost ouy dire ; mais vous ne la trouverez point empirée. Voylà sa porte : je vous vais monstrer le chemin. (*A Beta*) Où vas-tu?

Beta. Va leans seulement : tu seras le bien venu. J'ay haste. Si je treuve mon Espagnol, je parleray bien à ses bestes.

SCÈNE IX.

Gaster, *seul*.

Ces choses ne me plaisent point un seul brin. J'ay ouy la feste qu'on faict leans, qui n'est guère à nostre advantage, et si ay veu entrer des gens bien contens, et sortir Corneille, qui m'a dict que nous nous pouvions bien retirer ailleurs et chercher autre party, et m'a conté tout ce qui en a esté. J'en sçay tout le court et le long, de fil en eguille; j'ay recogneu ceux qui sont entrez les premiers : ce sont ceux de la querelle d'aujourd'huy. Certainement il n'est finesses que de femmes, et ne s'en sauroit-on garder. Ce n'est sans cause que l'on dit que une bonne mule, une bonne chèvre et une bonne femme sont trois bonnes bestes... Je m'en raporte aux jaloux dedans le Romant de la

Rose. Fiez-vous-y, et puis y attachez vostre asne, mesmement au ratelier de ces Italiennes. Ces louves choisissent le plus laid, et, depuis qu'elles ont une fois passé devant l'huis du patissier et beu leurs hontes, elles franchissent le saut, faisant du tout banqueroute à leur honneur, et aimeroient mieux n'avoir qu'un œil que se contenter d'un seul amy. Si ces hommes de delà les monts sont fort experimentez au fait de la banque, leurs femmes n'aiment pas moins le change. Je ne sçay comment aborder le sieur Dieghos pour luy conter ces nouvelles, et si je crains qu'il se refroidisse et que ma poudre s'evante, et ma pratique en diminue : si forgeray-je quelque expedient, car ou je luy dresseray nouveau party, ou je rabilleray ce qui est gasté, et le feray aller à plusieurs pour le divertir d'une seule. Par ce moyen, je l'entretiendray en haleine. Hé ! je croy que le voilà.

SCÈNE X.

Dom Dieghos, Gaster, et *Louppes,* messager.

DIEGHOS.

Ha ! la traitresse ! la fauce lice ! elle m'en a bien donné ! Sont-ce les excuses, sont-ce les lettres qu'elle escrivoit ? sont-ce les caresses qu'elle m'a faictes ce jourd'huy ? est-ce la douceur dont elle m'a embrassé au departir ? Je voudrois ne l'avoir jamais veue.

GASTER. C'est luy. Je croy qu'il a tout sceu ; il est bien fasché, et non sans cause.

DIEGHOS. Tu es donc là, Gaster ? O ! comme

tout va à rebours ! Ceste vieille sorcière Beta, que j'ay trouvée à la mal heure, me vient de faire une belle harangue !

GASTER. Je n'en sçay que trop, Monseigneur. Je ne me hastois de vous porter une mauvaise nouvelle.

DIEGHOS. J'ay trop veu et trop ouy. Allez vous fier en femmes !

GASTER. Vous trouverez, Monsieur, que ces jeunes gens l'ont trompée et affrontée.

DIEGHOS. *Voto à Dios !* ils s'en repentiront.

GASTER. Vous en avez bien le moyen.

DIEGHOS. Je leur couperay bras et jambes.

GASTER. Vous ferez bien.

DIEGHOS. Je fracasseray tout.

GASTER. Je le vous conseille.

DIEGHOS. Je tailleray tout en pièces.

GASTER. Il n'y a ny roy ny roc qui vous en sache engarder.

DIEGHOS. Je luy osteray tout ce que je luy ay donné.

GASTER. C'est la raison.

DIEGHOS. A moy ! Se preignent-ils à moi ? Il leur vaudroit mieux...

GASTER. Estre cent pieds soubz terre, si vous l'entreprenez.

DIEGHOS. Et me dire, de la part d'Angelique, que je n'y retourne plus ; qu'il n'y a plus de lieu pour moy ; que j'en peux bien torcher ma bouche ; que ce n'est plus pour moy, doresnavant, que le four chauffe. J'auray donc batu les buissons, et un autre me viendra arracher d'entre les mains les oisillons !

GASTER. C'est trop grand outrage. Mais qui

est cestuy-là qui vient avec sa cappe de Bearn?

LOUPPES. C'est grand peine d'estre en ces grandes villes : on n'y peut trouver ceux que l'on cherche. Il y a plus de hüict heures que j'y suis errant, et n'y voy personne qui me die nouvelles de celuy que je demande. J'ay prié l'orfèvre Marc-Aurel de s'en enquerir, et ne sçay qu'il est devenu. Chacun entend à son propre faict, ne se souciant d'autruy.

DIEGHOS. Qui est cestuy-là? Il me semble estre Espagnol.

LOUPPES. Il me semble que tous ceux que je voy doivent estre dom Dieghos. O! si ce pouvoit estre cestuy-cy! C'est luy-mesme. O Monseigneur! loué soit Dieu que je vous ay trouvé! Le seigneur dom Jean, vostre père, m'envoye expressement devers vous. Voilà ses lettres, où il y a une lettre de banque.

DIEGHOS. Tu sois le bien venu, Louppes, mon amy.

Ici se fait lecture des lettres missives.

Ce sont lettres de creance sur toy. Dy-moy que c'est.

LOUPPES. Le seigneur dom Jean vous mande qu'il a obtenu vostre grace.

DIEGHOS. Cela est bon.

LOUPPES. Il a faict à vos parties civiles...

DIEGHOS. Encore meilleur.

LOUPPES. Et vous mande que vous en veniez incontinent.

DIEGHOS. Et pourquoy?

LOUPPES. Il a conclu le mariage de vous avec la seignore Flaminie Passavent.

DIEGHOS. Que me dis-tu?

LOUPPES. Il est ainsi.

DIEGHOS. Flaminie Passavent? ceste belle damoiselle, ma maistresse? celle que j'ay si longtemps aymée, qui seule me faisoit regreter le pays? O! qui est au monde plus heureux que moi! Mais, Louppes, est-il du tout arresté?

LOUPPES. Ils n'attendent plus que vous.

DIEGHOS. Mon amy, embrasse-moy; et toy aussi, Gaster.

GASTER. O Monseigneur! je sçavois bien que les bonnes fortunes ne pouvoyent fuir un tel cavallier d'importance que vous. Il vous faudroit le cheval de Pacolet.

DIEGHOS. Que n'ay-je des æsles pour y voler! le Pegase de Bellerofon ou l'hipogrife d'Astolfe pour m'y porter! Une heure me semble un siècle.

GASTER. N'est-ce pas ceste-là de qui je vous ay si souvent ouy parler, qui est de si bonne maison, si riche et si belle?

DIEGHOS. Ouy, ouy.

GASTER. C'est donc bien autre chose qu'Angélique?

DIEGHOS. O! je suis soul de ces beautez vulgaires et ordinaires; je ne daignerois plus penser à choses si basses. Et si faut que je te die qu'elle ne se sçauroit garder de m'aimer, et suis seur que ce qu'elle en a fait, ç'a esté par force, pour marier madamoiselle Virginie.

GASTER. Je le trouverois autrement bien estrange et de dure digestion.

DIEGHOS. Aussi ne la sçaurois-je hair; elle m'a trop doucement traicté. Quant aux autres, je leur pardonne mon maltalent : chacun est tenu de pourchasser sa fortune.

Gaster. La verrez-vous point avant partir? Je croy, quoy qu'il y ait, qu'elle vous feroit bonne chère.

Dieghos. J'y irois volontiers, n'estoit que, comme tu vois, j'ay trop d'affaires. Mais toy, va-t'y en leur baiser les mains de ma part, et les fay participantes de mes bonnes nouvelles. De moy, je m'en vay donner ordre à mon partement, qui sera, Dieu aidant, pour demain de grand matin. Ayant fait la commission, tu t'en reviendras soupper avec moy, et, en passant, tu diras à la poste que l'on me tienne de grand matin mes chevaux tous prets. Louppes sera des miens.

Gaster. Vous serez en tout et par tout obey. Monseigneur, je vous prie que, s'il y a dans voz coffres et parmy vostre bagage quelques habillemens qui vous chargent ou ne vous servent de rien, je vous les garderay. Il est bien fol qui s'oublie!

Dieghos. Je t'en mettray à mesme et te feray assez d'autres biens. Va donc tost.

Louppes. Allons donner ordre à nos affaires.

Dieghos. Je m'en vay avant toute œuvre prendre congé de Leurs Majestés.

SCÈNE XI.

Gaster, *seul.*

Puisque mon Espagnol s'en va, je pers en luy une de mes meilleures vaches à laict. Je le sçavois dextrement manier et le pincer sans rire; je sçavois bien manger la poule sans faire crier le coq. Au fort,

il est vray que les derniers venus demeurent tousjours les maistres. Je m'en vay chez madame Angelique luy faire sçavoir des nouvelles de son amy, qui s'en va bien à propos pour la laisser se souler des embrassemens de ce mignon aux jaunes cheveux, en la bonne grace duquel je tascheray de m'insinuer, ensemble de ce gentilhomme qui s'est rendu nouveau serviteur de madamoiselle Virginie ; et par ainsi, pour un perdu, deux recouvrez. Ce sont pigeons : les uns s'en vont, les autres viennent. Ainsi va le monde ; il faut prendre le temps comme il vient. Mais voicy Beta quasi hors d'haleine ; il faut que je la suive : elle sent le rost.

SCÈNE XII.

Beta, Gaster.

Beta.

Je n'ay fait qu'aller et venir. Me voylà de retour, en ayant fait de point en point tout ce qui m'avoit esté commandé. J'ay parlé à l'Espagnol, auquel j'ay donné son congé par escrit ; j'ay mis bon ordre à ce qu'il faut pour la magnificence du festin qui se fera chez nous à ce soir. Les violons sont desjà là ; ceux que l'on a voulu inviter preignent en haste leur belle robe à manger rost, et sur tout les notaires me suyvent pour passer le contract d'entre le seigneur Camille et madamoiselle Virginie, naguères la plus desolée, et ores la plus belle et mieux fortunée damoiselle de toutes les Itales ; et

croy que les solennitez de saincte Eglise ne tarderont guères à estre faictes à Sainct-Sulpice. Le seigneur Camille faict son compte, si tost que maistre Hipolite, son precepteur, sera de retour de Naples, de s'y en aller, et y emmener sa bienaymée espouse, acompagnée de Corneille, ma compaigne. De ma part, *chi ben esta, non si muove*. Je me delibere, puis que je me trouve bien à Paris, de demeurer au service de madame Angelique, qui a promis au seigneur Augustin, son amy, de n'en bouger pour l'amour de luy. Aussi bien ce pot aux roses est decouvert.

GASTER. Nous irons donc ensemble chez vous, ma grand' amie; j'ay un mot à dire à vostre maistresse.

BETA. Je m'esbahy grandement de vous, maistre Gaster, qui estes si indiscret de nous venir porter parolle de la part de cest elefant, qui n'a plus que voir en nostre maison. Le seigneur Augustin en est et sera seul seigneur et maistre. J'ay haste, passez viste chemin, qu'on ne vous donne du rost de Billy : les lardons en sont de bois.

GASTER. Ne vous fachez point, mon petit cœur gauche; je vay donner advis à vostre maistresse comme le seigneur Dieghos est rappelé de son ban, et partira demain en poste pour s'en aller à Naples, s'il luy plaist y escrire.

BETA. Est-il vray?

GASTER. J'en ay veu le messager.

BETA. Ces nouvelles ne leur desplairont pas; elle et le seigneur Augustin seront bien aises de ceste belle deffaicte.

GASTER. J'ay aussi quelque chose à dire au seigneur Augustin.

Beta. Marchez donc comme moy; allons en parlant et parlons en allant. Nous ne perdrons rien à nostre feste ; nous aurons plus de gens que nous ne pensions : vous y mangerez seul pour quarante à cinquante.

Gaster Non, non, mon amoureuse ; je vous y serviray de maistre d'hostel assis à la table, et de valet de chambre au lict. Je suis asouvy de bien faire: vous ne conneustes onc tel officier que moy.

Beta. Quel ord fessier! vous vallez mieux à desservir qu'à servir; je devrois faire rotir un bœuf pour vous seul.

Gaster. Messieurs, si quelqu'un de vous rencontre mon Espagnol, qu'il y voise tenir ma place, si bon lui semble; pour meshuy, j'ayme mieux aller soupper à la françoise. J'iray le trouver de grand matin, de peur des mouches, pour corbiner quelque vieil habit rapetassé, me doutant qu'il n'oubliera rien, fors que à dire adieu à son hoste. Au reste, je ne pense pas qu'il y ait personne de vous qui, pour accompagner Dieghos, veille aller gaigner le mal de Naples; il y fait trop chaud : on le cherche quelquefois bien loin que l'on le trouve à son huis. Mon nez, tel que vous le voyez, sçait bien à quoy s'en tenir : qui bien fera bien trouvera. C'est belle chose que de bien faire. Bonnes gens, gardez-vous-en. Mais qui voudra mander quelque chose à Naples, qu'il se haste de faire sa depesche tout le soir, tandis que nous autres beurons du meilleur, de peur qu'il empire; et adieu. Demenez les mains, et moy les dents.



LES DESGUISEZ

COMEDIE.

PAR JEAN GODARD,

PARISIEN.

LES PERSONNAGES

GREGOIRE, vieillard.
OLIVIER, escolier.
MAUDOLÉ, serviteur.
PROUVENTARD, capitaine.
VADUPIÉ, laquais.

NICOLE, servante.
LOUYSE, fille de Gregoire.
PASSETROUVANT, vieillard.
Pierre GALAND, vieillard.



On *lit dans l'*Histoire du Théâtre françois *des frères Parfait, t. III, page* 507 : « *Le sujet des* Desguisez *est tiré d'une* « *pièce intitulée :* Comedie très elegante, en « laquelle sont contenues les amours recreatifves « d'Erostrate, filz de Philogone, de Catania en « Sicile, et de la belle Polymneste, fille de Da- « mon, bourgeois d'Avignon, *qui parut imprimée* « *en vers françois à Paris en* 1545, *et cette der-* « *nière n'est qu'une traduction de la comédie des* « Supposez *de l'Arioste, à la différence près de* « *quelques noms, et que le lieu de la scène est à* « *Ferrare dans l'original italien.* » *N'ayant pu trouver un exemplaire de la* Comedie très elegante *de* 1545, *nous ignorons jusqu'à quel point Jean Godard a pu l'imiter. Il pourroit bien se faire qu'il ne l'eût même pas connue, et qu'il se fût inspiré directement de la comédie de l'Arioste, qu'il avoit pu lire dans l'italien ou dans la traduction françoise de J. P. de Mesmes, imprimée à Paris en* 1552, *in*-8. *Quoi qu'il en soit, la pièce de Jean Godard diffère considérablement de celle de l'Arioste pour le plan et la con-*

duite. Le nombre des personnages est réduit de moitié, l'action est dégagée de ses longueurs, les scènes même sont coupées et disposées dans un autre ordre — dans un ordre plus approprié à la scène françoise. Quant au texte, il est tout autre. Godard se montre vif, spirituel; il atteint souvent au véritable comique. Sa versification est facile et rapide. Bref, les Desguisez *sont une des plus jolies comédies françoises du seizième siècle.*

Ainsi qu'on le verra par le Prologue, les Desguisez *furent représentés à la suite d'une tragédie du même auteur intitulée* la Franciade. *Ces deux pièces furent imprimées pour la première fois en 1594, et reproduites en 1624. L'auteur, né à Paris en 1564, fut pendant quelque temps lieutenant général au bailliage de Ribemont. Ces fonctions ne l'enrichirent point, car on trouve trop souvent dans ses œuvres des plaintes sur sa misère. Il mourut vieux, on ne sait à quelle époque, mais certainement après 1624. Il a laissé plusieurs ouvrages en vers et en prose. On trouve dans ses poésies des pièces remarquables, et son traité en prose intitulé* la Langue françoise, Lyon, 1620, *dans lequel il règle à sa manière la valeur et l'emploi de chaque lettre de l'alphabet, est un livre curieux et digne de l'attention des philologues.*



PROLOGUE.

Messieurs, je viens vers vous de la part du poète,
Lequel à tout jamais heur et bien vous souhaite,
Et qui est fort joyeux de cette attention
Que vous avez donnée au prince Francion,
Arrivant dans la Gaule avecques son armée,
Gaule qui à bon droit France est ores nommée
Du nom de ce Francus, puisqu'il vient d'arriver
Dedans ces camps gaulois, qu'il desiroit trouver
Depuis un si long temps qu'estant sauvé de Troye,
Pour venir en sa Gaule il s'estoit mis en voye.
Jamais auparavant il n'avoit veu le Rhein,
Ny les murs de Francfort, dont il fut souverain,
Et qu'il fit batir mesme. Auparavant, la Meuse,
La Marne, ny la Seine à la rive escumeuse,
N'avoyent point abreuvé les soldats de Francus,
Ny jamais les Gaulois n'avoyent estés vaincus
Par luy auparavant : car, bien que ce grand homme,
Qui avoit pris naissance au pays de Vandosme,
Eust promis et juré au bon prince troyen
Qu'il le feroit venir par son aide et moyen
En Gaule, où l'appeloit son heur et son courage,
Il le quitta pourtant au milieu du voyage
Avecques tout son train, et Francus, estonné,
Faute de guide avoit en chemin sejourné
Jusques à ce jour ci, qu'il a fait son entree
Dedans les champs gaulois, sa royale contrée,
Bon-gré mal-gré Sarmante et Orolin, son filz,

Et mal-gré le grand ost des Gaulois deconfits.
Plaise à Dieu quelque jour que la paix ancienne,
De chacun regrettée, en la France revienne !
Plaise à Dieu que bientost nous puissions nous unir,
Et que bientost la paix nous voyons revenir !
Ah ! s'il estoit ainsi, la neuve Franciade
Marcheroit coste à coste avecque l'Iliade,
Avecque l'Æneide, et France, quelque jour
Se verroit celebrer à la fin à son tour.
Desjà notre poète, à force de courage,
Commence de bastir un si penible ouvrage,
Il s'est jà mis après ; mais tel œuvre a besoing
Qu'un grand prince et grand roy luy-mesme en prenne
Si faut-il esperer. Mais cependant j'advise [soing.
Que sans être avoué de ceci je devise.
J'ay charge seulement de vous remercier
De vostre attention, et de vous supplier
Que vous daigniez ouyr tantost la comedie,
Comme vous avez fait desjà la tragédie :
Car on a bien voulu, pour mieux vous contenter,
Dessus cette eschaffaut ici representer
Ces deux poèmes-là, qui vous feront entendre
Que la fortune peut ses longues mains estendre
Aussi bien sur les grands comme sur les petits,
Qui ne soulent pas tant ses cruels appetits
Comme font les grands roys, les princes et monarques,
Qu'elle marque toujours de ses sanglantes marques,
Au lieu qu'elle se joue, et que par passe temps
Les petits elle estonne, et puis les rend contens :
Chose qui vous sera bien facile à comprendre,
Si vous voulez au moins encore un peu attendre
Nos Desguisés, qui sont prestz de se faire ouyr,
Pour vous desennuyer et pour vous resjouyr.



LES DESGUISEZ

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

GREGOIRE.

Ce n'est sans cause que je porte [te,
Grand ennuy pour ma femme mor-
Que je vay toujours regrettant :
Car, certe, elle estoit sage autant
Qu'aucune femme de son age ;
Elle gouvernoit son menage
Et tout le train de sa maison
Avec grand' prudence et raison.
Je n'avoy qu'à faire à ma guise
Mon trafic et ma marchandise ,
Sans qu'aucun soucy mesnager
Me vint à toute heure ronger
L'entendement et la pensée.
Mais depuis qu'elle est trespassée ,
Ce mesnage continument

Me donne tourment sur tourment.
« C'est le propre de l'homme à faire
« Quelque trafficq ou grand affaire,
« Et non d'avoir toujours les yeux
« Sur un mesnage soucieux,
« Où c'est que plus propre est la femme. »
Je l'ay bien connu, par mon ame,
Depuis ce malheureux jour-là
Que la mort ma femme appella.
Depuis cette triste journée,
Ma maison s'est diminuée
Presque de moitié pour le moins.
Non que ce soit par mes mau-soins,
Chacun connoit bien le contraire ;
Il n'y a, je crois, pauvre haire
Qui ait plus de peine et d'emoy,
Ni qui travaille plus que moy :
Car il n'y a foire en Europe
Où je ne courre et ne galoppe
A celle fin de m'enrichir,
Et n'ay pas pour me refrechir
Par fois une pauvre sepmaine,
Tant je me tourmante et me peine.
Je cours mille chemins divers ;
Tantost je m'en vais à Anvers,
Tantost par monts et par campagne
Je cours aux foires d'Allemagne,
Qui sont à Strasbourg et Francfort.
Mais, cependant qu'ainsi si fort
Je me tourmente et me travaille,
On fait grand' chère et ripaille
En mon absence à ma maison.
C'est d'où vient ma destruction :
Car ma jeune fille Louyse,

Jaçoit qu'elle soit bien apprise,
Si ne peut-elle pas si bien
Garder ma maison et mon bien
Que faisoit ma femme discrette.
C'est pourquoi tant je la regrette.
Je n'eusse pas jamais pensé,
Devant qu'elle m'eust deslaissé,
Combien à la maison profite
Une femme au mesnage duite.
« Quand c'est que l'on jouyt d'un bien,
« C'est alors qu'on ne sait combien
« Il est utile et necessaire ;
« Mais, si on le perd par misère,
« Alors on connoist sa valeur. »
Comme moi, qui, plein de douleur,
Tout depuis que ma femme est morte,
Connoy combien de bien apporte
Une femme à une maison,
Qui sçait avec discretion
Gouverner son petit mesnage.
Depuis sa mort il m'est dommage
De trois ou quatre mille escus,
Encore peux-je dire plus,
Et si ne sçais à qui m'en plaindre.
Mais, pour me rachever de peindre
Et de me combler de malheur,
Autrefois on me fit tuteur
D'un soldat qui vient de la guerre ;
C'est ce qui plus le cœur me serre,
Car desjà il se vante bien
De me faire rendre son bien,
Tout jusqu'à la dernière maille.
Que fut-il encore en bataille !
Mais peut-estre il n'y fut jamais.

S'il veut trop faire du mauvais,
Il appaisera sa colère :
Car, quant à moy, je ne peux faire
De la necessité vertu.
Il aura beau estre testu
Et me vouloir faire tout rendre,
Comme on dit, « on ne sauroit prendre
« Un homme raiz par les cheveux. »
Au reste, prier je le veux
D'avoir un peu de patience.
Au pis aller, j'ay confiance
Que, Dieu ne me delaissant point,
Enfin tout ira bien à point.

SCÈNE II.

OLIVIER.

Je ne crois point qu'on puisse dire
N'y exprimer le grand martire
Que reçoivent les amoureux,
Ny combien ils sont malheureux ;
Nul ne le sçait qui ne l'espreuve.
Quant est de moy, j'en fais espreuve
Depuis quinze jours que l'amour
Me brusle de nuit et de jour
Pour les grand's beautés d'une dame
Qui m'a ravi le cœur et l'ame,
Et m'a tellement asservi
Que pour elle seule je vi.
Aussi est-ce la creature
La plus parfaite que nature
Forma jamais dessous les cieux.

La première fois que mes yeux
La virent si belle et parfaite,
Je reçus au cœur la sagette
Avecques l'amoureux brandon
Dont lors m'assaillit Cupidon.
Dès lors, je sentis en mon ame
S'esprendre sa torche et sa flame ,
Et dès l'heure son trait vainqueur
Me perça le sein et le cœur.
Depuis ce temps-là quelle peine,
Quelle misère et quelle geine
Enduré-je continument !
Quelle torture et quel tourment !
Pauvre Olivier ! que tu endures
Depuis ce temps de peines dures !
Et que depuis ce temps aussi
Tu as de mal et de souci !
O combien depuis ce temps souffre
Ton cœur de flammes et de souffre,
Qui le brusle journellement !
Et toutes fois ton grand tourment
N'a point de peine si cruelle
Que ta maistresse est rare et belle;
Et pour une si grand' beauté
Tu n'es pas assez tourmenté.
La peine que depuis j'endure,
La plus cruelle et la plus dure,
Ne me cause tant de tourment
Comme j'ay de contentement
Alors que j'ai la jouissance
De sa face et de sa presence,
Que je prise plus mille fois
Que les tresors des plus grands rois.
Mais aussi, quel grand soulas est-ce

De voir cette demi-deesse !
Quel grand soulas est-ce de voir
Son front, plus joly qu'un miroir,
Et le beau lustre de sa face,
Qui en blancheur la neige passe !
Vit-on jamais deux yeux plus beaux
Que les siens, qui sont des flambeaux
Dont Amour brusle ma poitrine ?
Ce petit enfant de Cyprine
A choisi ses beaux yeux ardens
Afin de forger là dedans
Ses traits et ses dards, qu'il descoche
A celui-là qui s'en approche.
Et si c'est là où Cupidon
Toujours allume son brandon,
Duquel puis après il consomme
Maint et maint pauvre amoureux homme.
Vit-on jamais plus beaux sourcis
Que les deux siens, qui sont noircis
D'un petit trait de noir ebène,
Aussi delié qu'une veine ?
Delié, dis-je, tout ainsin,
Comme une veine de son sin.
Et, quant à sa vermeille joue,
Il semble que l'œillet y joue
Avecques la rose et les lis
Qui sont tout freschement cueillis ;
Et semble qu'on voye debattre
Le vermillon avec l'albastre
A qui premier place y aura.
Mais quel est celuy qui pourra
Assés louer la blonde tresse
Et le beau chef de ma maitresse ?
Comme au doux printemps les oiseaux

Volent dessus les arbrisseaux,
De branche en branche, avec leur aile,
D'une manière toute telle
Les petits Amours fretillards,
Comme sur des tendres fueillards,
Volent dessus la blonde tresse
Et sur le poil de ma maitresse,
Ainsi que sur ses tetons nuds
Logent les graces de Venus,
Qui pour palais ont sa poitrine.
Mais comment sa lèvre pourprine
A-t-elle trouvé tant d'œillets
Et tant de boutons vermeillets
Desquels elle est environnée
Et si gentiment couronnée?
Heureux qui les pourroit toucher
Et qui s'en pourroit approcher
Pour y prendre à la desrobée
Un petit baiser de Sabée,
Odorant et delicieux!
Que les propos sont gracieux
Qui sortent de si belle bouche,
Qui ne sauroit estre farouche
Ny resentir sa cruauté,
Veu sa douceur et sa beauté!
Au surplus, ses dents blanchelettes
Paroissent comme des perlettes
Que l'on apporte d'Orient,
Quant elle les montre en riant.
Plus droit qu'un jonc est son corsage.
Au reste, c'est bien la plus sage
Et mieux apprise, à mon advis,
Que jamais en ma vi' je vis,
Et de la plus gentille grace.

Enfin, si faut-il que je face
Qu'elle sache mon amitié,
Et qu'elle me prenne à pitié :
Car, si mon mal tost je n'allége,
Il me faudra mourir, ce croy-je,
Tant mon amour est vehement
Et me tourmente assidument.
Partant, je suis d'advis de dire
Et de declarer mon martire
A mon valet et serviteur,
Affin qu'il cherche à ma langueur
Quelque remède et allegeance
Avecque grande diligence.
Mais, ce me semble, le voici,
Lequel s'en vient tout droit ici.
Qui du loup parle en voit la queue.

SCÈNE III.

Maudolé, Olivier.

MAUDOLÉ.


'ai le foy et la rate esmue,
Tant il m'a fallu cheminer
Pour vous dire qu'on va disner,
Et qu'on s'est desjà mis à table.

OLIVIER.

Helas !

MAUDOLÉ.

Quel mot espouvantable !
Hé ! se faut-il ainsi facher
Quant c'est qu'on parle de mascher ?
Depuis un temps sans cesse il grogne

Et contrefait toujours la trogne
De quelque pourceau mau-bruslé.

Olivier.

O petit dieutelet ailé !

Maudolé.

Il me faut en tristesse mettre :
« Si joyeux ou triste est le maistre,
« Le valet le doit estre aussi. »
Ah ! helas ! que j'ay de souci,
D'ennuy, de peine et fascherie !
Que ma pressure en est marrie !

Olivier.

O petit dieutelet ailé !

Maudolé.

Helas !

Olivier.

Hé ! qu'a mon Maudolé ?
Y a-t-il quelque malencontre
Qui me vienne encore à l'encontre ?
Il me le faut savoir de luy.
Maudolé, dy-moy ton ennuy
Et d'où procède ta destresse.

Maudolé.

Mais vous, d'où vient vostre tristesse ?
Vous estes maistre et moy valet :
Parlez le premier, s'il vous plait.

Olivier.

Parle le premier, je t'en prie,
Puis je diray ma fascherie ;
Dy la tienne premierement.

MAUDOLÉ.

Puisque c'est par commendement ,
Je le veux. Il vous faut entendre
Que vous me faites trop attendre,
Et je n'ay point mangé d'enhuy.

OLIVIER.

Vrayment, tu as bien de l'ennuy !
Pleust au bon Dieu que mon martyre
Et que mon mal ne fut point pire !

MAUDOLÉ.

Mais cependant vous me devez
Conter le mal que vous avez,
Puisque j'ay dit ma maladie.

OLIVIER.

Bien, il faut que je te le die.
Mais il te faut estre discret ,
Et tenir cela bien secret,
Et avoir toujours bouche close.

MAUDOLÉ.

Vertudienne! de quelle chose
Me venez-vous ici parler ?
Je ne pourroy rien engouler
Si je fermoy toujours la bouche;
Cela par trop de prez me touche.
Je vous prie, ne me dites point
Plustost le mal qui vous espoingt.

OLIVIER.

Maudolé, que ta teste est folle !
Tu ne prens pas bien ma parole :
Car c'est à dire que tu sois
Très bien discret, en bon françois,
Sans avoir la langue trop prompte.

MAUDOLÉ.

Bien, bien, poursuivez votre conte.

OLIVIER.

Ce qui me rend si douloureux,
Ah! c'est que je suis amoureux.
L'amour me consomme et me mine.

MAUDOLÉ.

On le voit bien à votre mine;
Vous este' amoureux tout contant.
Mais si suis-je amoureux, pourtant,
Autant que vous et davantage.

OLIVIER.

De quoy amoureux?

MAUDOLÉ.

D'un potage,
Car je n'ay d'enhuy desjeuné.

OLIVIER.

Tu me rends despassionné!
Est-il temps de gaudir et rire,
Me voyant en un tel martire
Qui me fera bientost mourir,
Si tu ne me veux secourir?
Car l'affection que je porte
A celle que j'aime est si forte
Qu'à grand' peine la diroit-on.

MAUDOLÉ.

Mon maistre, vous avez raison:
La peste, la faim et la guerre
Ont rué tant d'hommes par terre
Qu'il en est bien mort la moitié.
Et vous, qui en avez pitié,
Vous voulez repeupler le monde.

OLIVIER.

Voyez ce sot, comme il se fonde
En ses raisons profondement !
Au lieu d'apaiser mon tourment
Et de tant faire qu'il l'allège,
C'est lui qui mes peines rengrège.

MAUDOLÉ.

Mon maistre, ne vous fachez point,
Car je crains que les coups de poingt
En fin ne trotassent en place.
Je suis un peu poltron de race ;
Qui me batroit me feroit tort.
N'entrons point nous deux en discord,
Ny en noise, je vous en prie.
Ma foi, ma pauvre friperie,
Que je croy, n'y gagneroit rien.

OLIVIER.

Tais-toi donq et m'escoute bien,
Car je vois bien, si Dieu ne m'aide,
Et si tu ne trouves remède
A mon tourment, à mon esmoy,
Que c'est maintenant fait de moy.
Je jure, au reste, en conscience,
Que je mets en toi ma fiance.
Si en cela tu me sers bien,
Croy que je te feray du bien.

MAUDOLÉ.

Voyez-vous comment il me flate !
Comment il me chatouille et grate,
Pour me faire estre bien et beau
Son joli petit maquereau !
C'est un galand et maistre sire !

Comme il m'appatelle et m'attire !
Passez plus outre, s'il vous plait,
Et me dites celle qui est
Si avant en vos bonnes graces.

OLIVIER.

Devant que d'ici tu desplaces,
Je te la veux nommer aussi :
Elle demeure prez d'ici ;
C'est la fille au sire Gregoire.

MAUDOLÉ.

Quoi ! la belle Louyse ?

OLIVIER.

Voire,
C'est elle qui m'a surmonté.

MAUDOLÉ.

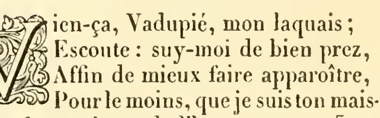
Vous n'este pas trop desgouté,
N'y elle trop desloquetée.
Quant à moy, pour une nuittée,
Ma foy, je m'en passeroy bien.
Or, ne vous souciez de rien :
Tout ira bien, comme je pense,
Car j'ai un peu de connoissance
Au serviteur de là dedans.
Devant qu'il soit un peu de temps
Vous verrez ce que je sçay faire ;
Laissez-moi conduire l'affaire,
Qui, j'espère, aura bon succès,
Et tandis vous resjouissez,
Sans tant de soing et peine prendre.
« Tout vient à point qui peut attendre. »
Au reste, allons diner tout droit,
Car le potage est desjà froid.

ACTE II.

SCÈNE I.

Prouventard, Vadupié.

PROUVENTARD.



Vien-ça, Vadupié, mon laquais ;
Escoute : suy-moi de bien prez,
Affin de mieux faire apparoître,
Pour le moins, que je suis ton mais-
Et me fay toujours de l'honneur [tre,
Comme à ton maistre et ton seigneur.
Aussi es-tu ma creature :
Tu as de moi ta nourriture,
Et si je t'entretien fort bien,
Et te feray un jour du bien.

VADUPIÉ.

Mais sur le tard, comme je pense.

PROUVENTARD.

Tu auras bonne recompense
De moy, comme bon serviteur,
Lorsque mon poltron de tuteur
M'aura rendu mon bien par conte.

VADUPIÉ.

Il me fera baron ou comte,
Ou bien à tout le moins laquais.

PROUVENTARD.

Suy-moy donq toujours de bien prez,
Quand nous irons parmi la ville,

Affin que la tourbe civile
Des bourgeois et des citoyens
Connoisse que j'ay des moyens.
C'est bien raison que je chemine
Et bonne morgue et bonne mine,
Et bonne conche et bon arroy,
Moy qui ay fait service au roy
Autant comme homme de la France.
J'ai fait connoistre ma vaillance
Au pays de Flandre, où j'ay mis
Cent fois à sac les ennemis.
Cinq cens porteront tesmoignage
Que jamais homme davantage
N'a couché d'hommes à l'envers
Que moy au tumulte d'Anvers,
Car je m'y desfendi en sorte,
Alors que je gagnay la porte
Pour me sauver et pour m'enfuir,
Que j'en fis pour le moins mourir
Sept ou huit cent ou presque mille.
S'il y eust eu dedans la ville
Bien trente François comme moy,
Nous eussions mis, comme je croy,
En desconfiture très grande
Cette fausse race flamande.
Mais quoy ! tout le monde n'a pas
Comme moy un si vaillant bras.
Jamais ne fut qu'en ma jeunesse
Je n'eusse une grand' hardiesse,
Estant un vray Richard sans peur.
J'estoy toujours chez l'escrimeur ;
J'alloy toujours tirer en salle,
Et d'un bras vertueus et masle
Je donnoy souvent de tels coups

Que je renversoy devant tous,
D'une façon rude et farouche,
Ceux à qui je donnoy la touche.
Il me souvient bien qu'une fois,
Ce fut une veille de Roys,
J'estoiy encore en fort bas aage,
Mon père tenoit ce langage
A des gens qui soupoyent chez nous :
Mon petit fils, le voyez-vous ?
Quant à moy, Dieu aidant, j'espère
Qu'il fera honneur à son père
D'avoir engendré tel enfant ;
Sans doute il sera tres vaillant,
Si jamais il vit aage d'homme.
Je pense que d'ici à Rome
N'y a point enfant si hardi.
Il n'a garde d'estre engourdi :
Il va, il vient, il court, il trote,
Il escrime, il combat, il frote
Les enfants qu'il trouve en chemin.
Croyez-moi qu'il aura la main
Aussi valeureuse et soudaine
Que jamais ait eu capitaine
Lequel se soit fait renommer.
Quelquefois il se veut armer,
Tant il a desjà de vaillance ;
D'une broche il vous fait sa lance,
Puis son espée est la culier ;
Après il prend pour son bouclier
Le couvercle d'une marmite,
Et, à celle fin qu'il imite
Entierement un vrai soudard
Qui est armé de toute part,
Au lieu d'un morion à creste

Il met la marmite en sa teste.
Cela presage qu'il aura
Bien du courage, et qu'il sera
Quelque jour un grand capitaine.
Sa prédiction fut certaine :
J'ai tousjours eu commandement
Pour m'estre pourté vaillamment
Et fait un bon devoir aux guerres.
J'espère qu'en suivant mes erres
J'auray bientost un regiman
Ou seray mareschal de camp.
Aussi ne trouvera-t-on homme,
Pour le certain, dans ce royaume,
Qui se soit trouvé tant de fois
En de si dangereux endroits :
N'ayant ni cuirasse ni maille,
J'ay planté dessus la muraille
Vingt fois pour le moins l'estendard,
En donnant courage au soudard
Et en criant ville gaignée.
Au reste, en bataille ordonnée
Quinze fois je me suis trouvé ;
Et si je me suis esprouvé
Dix et huit fois, sans la première,
D'une brave audace guerrière
Dedans la bresche combattant.

Vadupié.

Bref, vous avez fait tant et tant
De beaux faits, qu'on ne les peut dire.

Prouventard.

Je ne veux qu'une poille à frire
Contre quarante hommes armés.

VADUPIÉ.

Moyennant qu'ilz fussent liés,
Et qu'ilz ne se peussent defendre!
Voilà comme il se doit entendre,
Car autrement, en bonne foy,
Un enfant le batroit, je croy.

PROUVENTARD.

Au surplus, je ne veux pas taire
Que j'entends bien l'art militaire
Autant qu'homme qu'on puisse voir.
Il n'est que moi pour bien sçavoir
Comme il faut dresser l'escalade,
Ou bien surprendre en embuscade
L'ennemi qu'on fait estonner;
C'est à moi à faire sonner
La casse dessous la serviette,
Ou bien avecque la trompette
La sourdine bien proprement
Pour faire trousser vistement
Aux gens de cheval leur bagage,
De peur d'y demeurer pour gage
Quant l'ennemi est le plus fort.
C'est moy qui sait de quelle sorte
Un petard enfonce une porte;
Je suis, je suis maistre passé
A franchir d'un saut un fossé,
Une muraille ou palissade.
Quand à la cargue et camisade,
C'est mon plus familier esbat.
Pour donner ou rendre au combat,
Je pense aussi bien m'y entendre
Qu'homme qui soit d'ici en Flandre,
Et bien dresser un bataillon.

Vadupié.

Vous avez porté le haillon
Aussi, à ce que j'ai ouy dire ?

Proventard.

Quoy ! suis-je gueux ? Tu te veux rire!
Je t'escorcherai comme un veau.

Vadupié.

Je vouloy dire le drapeau.
Pardonnez-moy, sauve la vostre,
Monsieur, nous disons l'un pour l'autre
Sans esgard, à nostre pay'.

Prouventard.

Aussi, j'estoy bien esbahi
Si d'une façon trop hardie
Tu te moquois à l'estourdie.
Jamais homme ne se moqua
De moy, ni jamais m'attaqua,
Que d'une main soudaine et preste
Je ne luy aye cassé la teste.
Si tu t'estois moqué de moy,
J'eusse jetté, en bonne foy,
Au moins ton bonnet contre terre.

Vadupié.

C'eust esté un beau fait de guerre !
N'est-il pas homme bien vaillant
Pour faire si bien du Roland?

Prouventard.

Car ce n'est pas moy qui endure
Qu'on me fasse affront ou injure !
Par la char, le ventre et la mort!
Jamais hommes ne me fit tort

Que par après il ne s'en sente.
Et ne pense pas que je mente :
Tu verras aujourd'huy comment
Je menerai bien rudement
Mon tuteur poltron et villaque.
Il faut que je luy donne attaque
Et que je le fasse aller droit.
Le poltron qu'il est, il me doit,
Pour son prouffit, mon bien me rendre,
Deust-il plustost sa maison vendre
Et tout son vaillant engager.
Mais sans plus longtemps langager,
Je le vay trouver à cette heure,
Sans faire plus longue demeure.

SCÈNE II.

GRÉGOIRE.

J'ai tant de soins et tant d'ennuys
Que je ne sçay plus ou j'en suis.
Bon conseil m'est bien necessaire;
Je ne sçai ce que je doy faire.
Je n'ay point d'argent, d'un costé ;
De l'autre, à dire verité,
C'est raison que le bien je rende
A Prouventard, qui le demande,
Et lequel ma fait dire enhuy
Qu'il me fera bien de l'ennuy,
Et du tourment et de la peine,
Si au bout de cette sepmaine
Je ne luy remetz tout son bien.
« A cette heure je cognoy bien

« Que c'est une charge pesante
« Qu'une tutelle qu'on presente ;
« Jamais on ne reçoit qu'ennuy
« De se mesler du fait d'autruy. »
Mais quoy ? si faut-il que j'essaye
De guerir une telle playe,
Et de radouber tout mon cas;
Puisque finance je n'ai pas,
Il me faut trouver la manière,
Sans qu'il faille despendre guiere,
De tascher à le contenter,
Luy qui tasche à me molester,
Me demandant son bien par conte.
A-certes, sa tutelle monte
A plus de bien que je n'ay pas.
Il faut que j'aille de ce pas
Parler à ma fille Louyse,
Fille bien belle et bien apprise,
Afin de lui persuader
Qu'on me l'est venu demander
Au nom de Prouventard, à femme.
Il faut tant faire, par mon ame,
Que cela se fasse aujourd'huy.
Au demeurant, quant est de luy,
Il est, ce me semble, en bon aage
Pour penser à son mariage.
Je suis d'advis de l'acoster
Et ma fille lui presenter.
Elle est bien sage et bien apprise ;
Peut-estre que mon entreprise,
Aidant Dieu, viendra à souhait.
Si ce mariage estoit fait,
Ce me seroit une grand'joye,
Car sans argent et sans monnoye

Je contenteroy le galand,
Qui tranche si bien du Roland.
Mais qui ouvre ainsi nostre porte?
Je le verray : il faut qu'il sorte.

SCÈNE III.

Gregoire, Louyse.

GREGOIRE.

C'est ma fille. Il luy faut parler.
Louyse, où voulez-vous aller?

LOUYSE.

Mon père, droit je m'achemine
Au logis de nostre voisine,
Pour faire tailler des coletz,
Affin de les coudre en aprez,
Estant taillés par la lingère.

GREGOIRE.

C'est fait en bonne mesnagère
De s'occuper soigneusement :
Aussi faut-il dorenavant
Que vous soyez prudente et sage,
Car vous avez desjà de l'aage
Pour gouverner une maison,
Et si il est desjà saison
Que vous songiez à mari prendre.
C'est pourquoy je vous fay entendre
Que l'on vous a fait demander.
Je n'ay rien voulu accorder
De telles choses en vostre absence.

Mais, puisqu'il faut qu'ores je pense
A vous marier et pourvoir,
Desclarez-moy vostre vouloir;
Si vous voulez que je vous nomme
Qui est le personnage et l'homme
Lequel m'en a fait de sa part
Parler enhuy, c'est Prouventard.

Louyse.

Certes, je seroy bien, mon père,
Fille digne de vitupère,
Si j'avoy du vouloir en moy.
De vous je doy prendre la loy;
C'est vous qui me la devez faire,
Ainsi qu'il sera necessaire,
Et comme il vous semblera bon:
Faites de moy selon raison.

Gregoire.

Vous m'avez repondu, Louyse,
Comme une fille bien apprise,
Qui est sortie de bon lieu.
Au demeurant, s'il plait à Dieu,
A vostre très grand avantage
Je poursuivray le mariage,
Qui est à demi commencé;
Devant qu'aujourd'huy soit passé,
Avec l'aide de Dieu, j'espère
Mener à chef toute l'affaire,
Ou bien, pour le plus tard, demain.
Or sus, allez vostre chemin.

Louyse.

J'y vay, puisqu'il vous plait, mon père.

GREGOIRE.

Voilà commencement prospère ;
A ma fille ne tiendra pas
Que je ne face bien mon cas :
Je voy bien qu'elle en est contente.
Reste maintenant que je tente,
Et voire plustost que plus tard,
La volonté de Prouventard,
Ainsi que j'ay fait de Louyse.
Mais n'est-ce pas luy que j'avise ?
Ouy, c'est luy qui s'en vient ici
Pour me donner peine et souci.
Il a jecté sur moy sa vue :
Il est temps que je le salue.

SCÈNE IIII.

Gregoire, Prouventard, Vadupié.

GREGOIRE.



Dieu vous gard', monsieur Prouventard !

PROUVENTARD.

Sire Gregoire, Dieu vous gard'!

GREGOIRE.

Qui est le bon vent qui vous meine ?
Certes, j'estoy en grande peine
De vous aller querre et chercher.

PROUVENTARD.

Est-ce affin de me relascher
Mon bien, et le rendre par conte ?

Ce vous seroit une grand' honte
Si vous en aviez fait refus,
Et si je vous rendroy confus
En toute façon et manière ;
Et pource, sans tarder plus guière,
S'ou m'en croyés, vous ferez bien
De me rendre viste mon bien.

GREGOIRE.

Dea, je ne dis pas le contraire.
Mais il se presente une affaire
Que vous pouvez bien pratiquer.

PROUVENTARD.

Je ne veux mettre en ma cervelle,
Pour le present, autre nouvelle,
Sinon que soyez diligent
A me conter bientost argent,
Pour payer deux genets d'Espagne
Et deux beaux roussins d'Allemagne
Que je veux aller acheter,
A celle fin de me monter
Et de m'en retourner grand erre
Dans bien peu de temps à la guerre.

VADUPIÉ.

Et sus, sus, viste, viste, aprez!
Il faut vendre les petits prez,
Les vignes et pièces de terre,
Pour faire du bravache en guerre ;
Et puis après tous ces beaux jeux,
Dieu gard' le capitaine gueux!

GREGOIRE.

Mais encore ayez patience

D'ouïr quelque cas d'importance,
Lequel vous pourra proufiter.

PROUVENTARD.

Or bien, je vous oyray conter,
Mais que soit en peu de langage.

GREGOIRE.

Je considère qu'en cet aage
Où vous estes pour le present,
Vous devez d'ores-en-avant
Tascher à trouver une femme.
Je sçay un parti, par mon ame,
Qui ne se doit pas refuser :
Si vous y voulez adviser,
La fille est belle et bien apprise.

PROUVENTARD.

Qu'est-elle?

GREGOIRE.

Ma fille Louyse,
Laquelle, comme sçavez bien,
Heritera de tout mon bien.

PROUVENTARD.

Voici chose digne de rire !
Est ce ce que vous voulez dire?
Au lieu donque de me bailler
Mon bien, vous voulez m'engeoler,
Et me payer d'un beau langage
Et me parlant de mariage.

VADUPIÉ.

Vert et bleu! je pensoy tantost
Estre à nopce et manger du rost;
Mais mon esperance est perdue

De faire une bonne repue,
Et de faire, frisque et gaillard,
Chère, nopce, et patés de lard.

GREGOIRE.

A tort vous faites le colère.

PROUVENTARD.

Non, non, c'est chose necessaire
Que vous me rendiez tost mon bien.
Si vous ne me rendez le mien,
Je le r'auray bien par justice.
Il n'est chose que je ne puisse.
Par le sang, le ventre et la mort!
Vous vous repentirez du tort
Que vous me faistes. Est-ce ainsi comme
Il faut traiter un gentil-homme?

VADUPIÉ.

Noble maistre à noble valet.

GREGOIRE.

Je crois que c'est homme-là est
Tombé en quelque frenaisie.
Mais dites-moy, je vous suplie,
Quand vous seriez plus grand seigneur,
Ne vous fay-je pas de l'honneur
Quant ma fille je vous presente?

PROUVENTARD.

Tout cela point ne me contente :
Je veux mon bien tant seulement;
Et si je l'auray promptement,
Entendez-vous! je vous en jure.
J'ay une espée à ma ceinture,

Et si je n'ay que trop d'amis,
Pour vous faire voir qui je suis.

GREGOIRE.

Voyez-vous là la sage teste!
N'est-ce pas une vraye beste
Sans raison et sans jugement!
Il s'en va furieusement,
Rempli de colère et de rage,
Sans qu'on luy ait fait nul outrage.
Mais quoy! j'ay beau faire le fin;
Je voy bien qu'il faut à la fin
Que son bien bientost je luy rende.
Ce m'est une charge bien grande;
Mais à tout rompre j'emploiray
Tous les bons amis que j'auray:
Car aussi bien, quoy que je targe,
Il faut qu'enfin je m'en descharge.

SCÈNE V.

Maudolé, Olivier.

MAUDOLÉ.

Ne vous avoy-je pas bien dit
Que j'employroy tout mon credit
Pour vous oster de fascherie?

OLIVIER.

Dis-moy, Maudolé, je t'en prie,
Tout ce que tu as exploité.

MAUDOLÉ.

J'ay tant couru et tant troté,

Et ay tant fait par mes journées
Que vous avez villes gagnées,
Tant ay-je pris pour vous de soing :
Le sire Gregoire a besoing,
Ainsi que l'on m'a fait entendre,
D'un nouveau valet, qu'il veut prendre ;
Car j'ay aujourd'huy acosté
Son homme, qui me l'a conté,
Lequel d'avec luy se retire.
Sçavez-vous que je vous veux dire ?
Ne laissez pas perdre cet heur :
Habillez-vous en serviteur,
Et faites bien semblant de l'estre,
Et faignez bien de chercher maistre.
Nous changerons nous deux d'habits,
Puis irez droit à son logis
Luy presenter vostre service.
Ce vous sera chose propice
De demeurer en sa maison,
Car vous aurez l'occasion
De faire amoureuse caresse
A sa fille, vostre maistresse,
A laquelle, dans peu de jours,
Vous declarerez vos amours.

Olivier.

Meilleur conseil ne sçauroit estre.

Maudolé.

Allons donc au logis, mon maistre ;
Allons-y tost, sans plus targer,
Pour nos habits contre-changer.

ACTE III.

SCÈNE I.

Maudolé, Olivier.

MAUDOLÉ.

Vertugoy ! vous voilà, j'en jure,
Brave et beau fils outre mesure.
O ! que vous estes un beau fils
Maintenant avec tels habits !
O! que vous tenez bonne mine !
Jamais amoureux de cuisine
Ne fut plus brave que cela.

OLIVIER.

Or sus, Maudolé, te voilà
Desjà dessus la raillerie.

MAUDOLÉ.

Qui ne riroit, je vous en prie,
En voyant un tel amoureux?
Vous voilà fait en maistre gueux
Qui cent lieues à la ronde assemble
Les poux d'un hospital ensemble.
Ma foy, vous voilà beau garçon !
Vous voilà fait à la façon
D'un maistre gueux comme de cire.
Mais ce temps pendant je desire
Que l'on me rende mes habits,
Car ceux-ci sont par trop petits.
Voicy un pourpoint qui m'estrangle.
Vertudienne ! comme il me sangle !

Il me fera peter d'ahan.
Il y a, je croy, plus d'un an
Que je ne fus en telle feste.

OLIVIER.

Tu montre bien que tu es beste,
Et que tu es sans sentiment.

MAUDOLÉ.

J'ay pour vous peine et grand tourment,
Et si vous me dites injure.
Ha! je n'en feray rien, j'en jure.
Ma foy, il n'y a plus d'amis.
Çà, çà, çà, çà, çà, mes habits!
Prenez les vostres à cette heure.

OLIVIER.

Maudolé, maintenant je meure
Si je ne parloy en riant.

MAUDOLÉ.

Et moy je parle à bon esciant.

OLIVIER.

Maudolé, encore peut-estre
Auras-tu pitié de ton maistre.
Je me rioy, en bonne foy.

MAUDOLÉ.

Ce temps pendant destachez-moy
Une esguillette par derrière,
Car, quant à moy, je n'aime guère
Estre si serré que je suis.
Enfin, rendez-moy mes habits,
Tout rondement, sans flaterie.

OLIVIER.

Vois-tu, Maudolé, je t'en prie,

Ne me parle plus de cela.

MAUDOLÉ.

Je m'en doutoy fort bien : voilà
Comment c'est que vous voulez estre
De mon bien le seigneur et maistre.

OLIVIER.

Tay-toy, tay-toy, tout ira bien.

MAUDOLÉ.

Ouy bien, aux despens de mon bien
Et de mon habit que l'on porte.

OLIVIER.

Mais, Maudolé, de quelle sorte
Portes-tu ces deux gands ici ?
Vois-tu, ils seront mieux ainsi.
Ta ceinture est mal équipée.

MAUDOLÉ.

Racoustrez un peu mon espée,
Car elle me blesse en ce point.
En despit soit fait le pourpoint,
Tant me serre-t-il et me blesse !
Bien peu s'en faut que je ne laisse
Pourpoint et haut de chausse aussi,
Et que tout je ne quitte ici.
Fy d'un habit qui par trop serre !
Ha ! ha ! mon manteau chiet à terre ;
Je ne l'ay point senti glisser.

OLIVIER.

Je m'en vay te le ramasser.

MAUDOLÉ.

Mon chapeau tombe de ma teste.

Olivier.

Attens que je te le remette
Bien proprement sur tes cheveux.
Est-ce ainsi comme tu le veux ?

Maudolé.

Le voilà bien, je m'en contente;
Mais maintenant, sans plus d'attente,
Puisqu'il faut battre le fer chaud,
De ce pas aller il vous faut
Au logis du sire Gregoire;
Et moy ce-pendant j'iray boire
Pour me refraischir le poulmon.

Olivier.

Mais le voici.

Maudolé.

Ma foy, c'est mon!
Serviteur il vous convient estre.
Allez sus, allez chercher maistre,
Puisqu'il se presente en ce lieu.
Je vous delaisse. Adieu.

Olivier.

Adieu.
Ce m'est ici une journée
Bien heureuse et bien fortunée,
Si enhuy je reçoy cet heur
D'estre receu pour serviteur
Au logis du sire Gregoire.
J'ay cela plus cher que de boire
Avec Jupin là-haut, aux cieux,
Du nectar si delicieux.
Si avecque luy je demeure,
Il n'eschapera pas une heure

Que je ne voye auprès de moy
Mon soulas et mon doux esmoy,
Sa fille, la belle Louyse,
Que cent mille fois plus je prise
Que les perles et les rubis,
L'or, la pompe et les beaux habits
De tous les plus grands roys du monde.
Toute beauté lui est seconde,
Et mesme celle de Cipris;
Et dea! qui ne seroit espris
D'une beauté si nompareille?
Mais il faut que je m'apareille
Pour aller son père acoster
Et mon service presenter,
Tandis qu'il est emmy la rue.

SCÈNE II.

Olivier, Gregoire.

OLIVIER.

Monsieur, Dieu vous gard' et salue.

GREGOIRE.

Mon ami, Dieu vous gard' aussi.

OLIVIER.

Monsieur, j'estois venu ici
Pour vous presenter mon service,
Si au moins je vous suis propice,
Et s'il vous plait me recevoir,
Car quelques uns m'ont fait savoir,
Connoissant que je cherchois maistre,
Que vous me recevriez peut-estre,
Ayant besoing d'un serviteur.

GREGOIRE.

Qui vous l'a dit n'est pas menteur,
Car j'en cherche un, pour vous le dire,
Qui sache un peu lire et escrire.

OLIVIER.

Monsieur, quant à moy, grace à Dieu,
Je lis et escris quelque peu;
Et si je veux bien faire entendre
Que s'il vous plaisoit de me prendre,
Qu'à tout faire je m'employray
Et que mon devoir je feray.

GREGOIRE.

Aussi veux-je que l'on travaille,
Qu'on coure, qu'on trote et qu'on aille
Deçà, delà, de bout en bout,
Et qu'on se mette à faire tout;
Je veux qu'on s'employe à tout faire.

OLIVIER.

Monsieur, Dieu aydant, j'espère,
Si vous me voulez accepter,
Que je vous pourray contenter.

GREGOIRE.

Sans user de plus grand langage,
Que voulez-vous avoir de gage?

OLIVIER.

Monsieur, ainsi que vous verrez
Que je feray vou sme ferez.
Essayez-moy demie année.

GREGOIRE.

Or sus, la parole est donnée.
Faites comme m'avez promis

Et puis nous serons bons amis.
Puisque c'est fait, sans plus attendre,
Allons droit au logis nous rendre.

SCÈNE III.

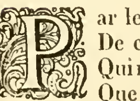
MAUDOLÉ, *seul.*


h bien ! suis-je pas maintenant
Gentil, gaillard et advenant
Autant qu'autre qui se presente?
Au flanc mon espée est pendante,
De soye je suis tout vestu.
Je ne voudrois, par la vertu!
Estre encore à faire et à naistre.
Ce temps pendant mon pauvre maistre
Est habillé en pauvre gueux,
D'un habit tout gras et crasseux
Qui sent son serf et son esclave;
Mais, quant à moy, je pompe et brave.

SCÈNE IV.

Prouventard, Vadupié, Maudolé.

PROUVENTARD.


ar le sang! j'auray ma raison
De ce villaque et ce poltron
Qui mon bien ne me veut pas rendre.
Que n'ay-je ici à qui me prendre
Pour ma colère descharger?

VADUPIÉ.

Ma foy, il y a grand danger,
Quant il a le feu à l'oreille,
Qu'il ne defit une bouteille,
Ou que d'une estrange façon
Il n'assaillit un limaçon,
Et qu'il ne luy fit cette escorne
De luy faire cacher sa corne.

PROUVENTARD.

Ah ! je renaque ! O teste ! ô mort !
Il se repentira du tort.

MAUDOLÉ.

Mais je veux voir de quelle sorte
Est cette espée que je porte.
O ! la belle lame qu'elle a !

PROUVENTARD.

Qui est cet homme que voilà
Avecque une espée ? Qui est-ce ?

VADUPIÉ.

Il tremble de grand' hardiesse,
Mon maistre, tant il est vaillant !

MAUDOLÉ.

Elle a bonne pointe et taillant :
C'est une lame de Vienne.

PROUVENTARD.

C'est quelque querelle ancienne
Qu'on m'a gardée jusqu'ici.
C'est de la part peut-estre aussi
Du sire Gregoire, qui sogne
A me faire mal ma besogne
Affin de posseder mon bien.

Mais je les empescheray bien
De me tenir et me surprendre,
Et deussé-je la fuite prendre.
Mais s'ils viennent pour me frapper,
Par où me pouray-je eschapper ?

VADUPIÉ.

O le valeureux capitaine !

PROUVENTARD.

Dussé-je estre à la grosse haleine,
Je m'en fuiray bien vistement,
Car je ne sçaurois nullement
Contre tant de gens me deffendre.

VADUPIÉ.

Monsieur, ce n'est pour vous reprendre ;
Mais il n'y a qu'un homme là.

PROUVENTARD.

Et qui t'asseure de cela ?
Peut-estre maintenant qu'il huche
Les autres qui sont en embusche,
Pour me charger d'apointement.

VADUPIÉ.

Je vous diray tout promptement :
Pour en savoir quelque nouvelle
Et pour vous oster de cervelle,
Avancez-vous pour escouter.

PROUVENTARD.

Mais toy, va-t'en te transporter
Un peu plus près pour tout entendre.

VADUPIÉ.

Ha ! ma foy, j'ay la peau trop tendre :
Je n'aime point estre gratté.

PROUVENTARD.

Tu iras bien en seureté,
En marchant d'une façon coye.

VADUPIÉ.

Je crains trop d'avoir la monnoye
De cinq ou six coups de baston.

PROUVENTARD.

Or bien, je te diray, garçon,
Il faudra doncq mieux, ce me semble,
Que nous allions tous deux ensemble.
Or sus donq, sus viste, aprochons!

VADUPIÉ.

Or sus donq, sus, allons, marchons!

PROUVENTARD.

Descouvrons!

VADUPIÉ.

Allons reconnestre!

PROUVENTARD.

Marche, laquais.

VADUPIÉ.

Marchés, mon maistre,
Je ne suis que le serviteur;
Allés le premier par honneur.

MAUDOLÉ.

Il faut que de l'espée je joue
Pour apprendre à faire la roue
Avec les petits molinets.

PROUVENTARD.

Ha! me voilà perdu, laquais!
On vient pour me donner la charge.

VADUPIÉ.

Vert et bleu ! la rue est si large !
Tirez-vous à quartier tout coy ;
Je decouvriray bien tout, moy.

PROUVENTARD.

C'est ce que le plus je desire.

VADUPIÉ.

Comme il s'enfuit et se retire,
Ce capitaine morfondu !
Il est vrayment plus esperdu
Que ne seroit pas une femme,
Tant il a peu de cœur et d'ame !
Mais si me faut-il descouvrir
Ce que c'est, deussé-je mourir.

MAUDOLÉ.

Je pompe, je morgue, je brave.

VADUPIÉ.

Cettuy-ci n'a que de la bave.
« Communement un grand diseur
« Se trouve enfin petit faiseur. »
Tesmoing mon brave capitaine,
Dont la parole est si hautaine
Et si lasche couard le bras.

MAUDOLÉ.

Je croy qu'on ne me prendroit pas
Pour un serviteur à cette heure.

VADUPIÉ.

Vrayment, tout maintenant je meure
Si ce n'est là un maistre veau.

Maudolé.

N'est-ce pas là un cas nouveau
Qu'un valet soit mieux que son maistre ?
Mon maistre maintenant, peut-estre,
A bien de la peine et du mal
A froter quelque grand cheval,
En soufflant à la grosse haleine;
Et tandis moy je me promeine
A mon aise où c'est qu'il me plait.

Vadupié.

Vert et bleu! ce n'est qu'un valet
Habillé comme un gentilhomme.
Il vaudroit mieux qu'il fust à Rome
Que de s'estre trouvé ici.
Il connoistra si c'est ainsi
Qu'il falloit faire peur au monde.
Corps de ma vie! qu'on me tonde
Si tantost il n'est bien froté.
Mais pour remettre en seureté
Mon maistre, qui est en cervelle,
Je vay luy conter la nouvelle.
Mais le voici. Ha! vert et bleu!
Tout va très bien, la grace à Dieu.
Moy seul il faut que je le gripe.
Ce n'est qu'un pauvre fripe-lipe
De serviteur, lequel a pris
De son maistre les beaux habits;
Ce n'est que cela, somme toute,
Et, si vous en estes en doute,
Il ne faut que l'ouïr parler.

Prouventard.

Escoutons donc.

MAUDOLÉ.

Je peux aller
En bonne conche et contenance,
Car maintenant le monde pense
Que je soy un homme d'honneur.
Qui me prendroit pour serviteur
En voyant l'habit que je porte ?

PROUVENTARD.

Sus, Vadupié, fay-moy escorte.
Qu'il soit roide mort abatu.
Donnons dedans. Tu', tu', tu', tu'!

MAUDOLÉ.

A l'aide ! au meurtre ! ha ! on me tue !

PROUVENTARD.

Il a jà gagné l'autre rue,
Le vilain ! il est eschapé !
Ha ! s'il eust esté atrapé,
Je l'eusse tué, que je pense.

VADUPIÉ.

C'eust esté si grande vaillance
Qu'on en eust parlé à jamais.

PROUVENTARD.

J'eusse bien maintenant deffaits
Des soldards une cinquantaine.

VADUPIÉ.

O le valeureux capitaine !
O ! qu'il s'est bien montré vaillant !
Je suis d'advis que maintenant,
Monsieur, sans attendre à dimanche,
Vous vestissiez chemise blanche.
Vous vous este' eschauffé bien fort.

PROUVENTARD.

C'est très bien dit ; mais, par la mort !
J'accommoderay bien, j'en jure,
Quiconque me fera injure
Et m'en voudra dorenavant.
Mais cependant marchons avant :
Une chemise il me faut prendre.
Allons droit au logis nous rendre.

SCÈNE V.

Nicole, Louyse.

NICOLE.

t bien ! vous souvenez-vous point
De cette affaire et de ce point
Que vous me vouliez faire enten-
[dre?
Tantost lorsque vous vouliez prendre
Le loisir de me le conter,
Vostre père est venu heurter
A l'huis, rompant votre parole.

LOUYSE.

Je te diray que c'est, Nicole.
On me veut bailler un mari.

NICOLE.

Qu'est-il cettuy-là? Je vous pri',
Dites-le-moy, j'en suis en peine.

LOUYSE.

C'est ce bravache capitaine
Qui vient parfois à la maison.

NICOLE.

Ha ! vraiment, c'est un brave oison.
J'en aimeroy bien la copie.

LOUYSE.

Si est-ce toutesfois, m'amie,
Que mon père le veut ainsi.

NICOLE.

Ma foy, si vous faites ceci,
Vous en recevrez fascherie.

LOUYSE.

Mais qu'y feroy-je, je t'en prie?
Quant à moy, je n'ay nul pouvoir;
C'est à mon père à me pourvoir
Et faire ce que bon luy semble.

NICOLE.

Vous y avez tous deux ensemble,
A mon advis, grand interest.

LOUYSE.

Si le prendray-je s'il luy plait.
Il faut que je luy obeisse :
« Il n'y a chose que ne puisse
« Un père dessus son enfant. »
Il n'y a remède.

NICOLE.

Vraiment,
Si on fait un tel mariage,
Un jour vous maudirez, je gage,
Ceux qui en ont parlé jamais.
On n'a pas garde d'estre en paix
Avecque telles gens de guerre,
Qui font plus de bruit qu'un tonnerre,
Et qui ne font que tempester,

Et lesquelz, fors que se vanter,
Ne sçavent faire aucune chose.
Faut qu'une femme se propose
D'avoir bien du mal avec eux.
Il y a quelquesfois des gueux
Et des pauvres garçons, j'en jure,
Qui sont mieux apris de nature
Que de telles gens sans raison.
Voyez-vous ce pauvre garçon
Qui sert maintenant vostre père ?
Il sçait cent fois plus de bien faire
Que ce beau capitaine-là.

LOUYSE.

Mais mon père le veut, voilà.
Or, à propos de ta parole,
Qu'est-ce qu'il te semble, Nicole,
De nostre serviteur nouveau ?

NICOLE.

C'est un garçon de grand cerveau
Et bien apris, et bien honneste.
Il sçait jouer de l'espinette,
Car sur la vostre mesmement
Je l'ay veu jouer bravement ;
Puis il sçait bien lire et escrire ,
Et sçait bien que c'est de bien dire.

LOUYSE.

En verité, il semble bien
Sentir son honneur et son bien.
Jamais il ne chomme et repose ;
Car il fait tousjours quelque chose
Et s'employe continuement.
Mais quand j'y pense, en devisant

Tout doucement le temps se passe.
Sus, sus, despeschons-nous, de grace,
D'aller aprester à disner ;
Car mon père doit retourner,
Que je croy, bientost de la ville.

NICOLE.

Ne vous souciez ; je suis habile :
J'espère de faire bien tost
Entierement tout ce qu'il faut.

SCÈNE VI.

OLIVIER.

Que j'ay de bien et de liesse,
En voyant ma chère maistresse !
Pour le present je ne voudrois
Estre quelqu'un de ces grands rois
Qui ont tant d'or en leur puissance.
J'aime bien mieux voir la presence
De ma maistresse que d'avoir
Tout l'or du monde en mon pouvoir,
O, que cet habit-ci je prise !
Car par son moyen ma Louyse,
Mon bien, mon cœur et mon amour,
Est près demoy le long du jour ;
Tout le long du jour je contemple
Sa beauté très grande et très ample
Et ses beaux yeux d'amour si pleins.

SCÈNE VII.

Maudolé, Olivier.

MAUDOLÉ.


ù diable sont-ils, mes vilains
Quivouloyentm'estriperleventre?
Que jamais en enfer je n'entre
Si je n'ay fuy bien vaillamment!
Il faut, pour vivre longuement,
Estre un peu poltron de nature
Et fuir les coups et la bature.
Ma foy, qu'on ne me parle point,
Alors qu'il s'en faut fuir à poinct,
Bon pié vaut mieux que bonne espée.
S'ils eussent ma teste attrapée,
Ils eussent mis en deux ma peau.
Par ma foy, je n'ay qu'un chapeau :
Je ne veux avoir qu'une teste.
Que Maudolé n'est pas si beste
De vouloir endurer cela!
Mais qu'est ceci que je voy là ?
C'est mon maistre, la vertudienne !
Il faut bien que viste il reprenne
Tous ces beaux petits habits-ci.
Voyez-vous, l'amoureux transi,
Comme il ressent son gueux de race,
Tant il porte de bonne grace
Ces habits-là de Frantaupin!
On le prendroit pour Turlupin,
A voir sa façon et sa mine.

Mais il faut que je m'achemine
Tout droit à luy pour luy parler
Et ses habits luy rebailler.

OLIVIER.

Tout aussitost que je demeure
Sans voir ma dame une seule heure,
Je suis comme un homme perdu.

MAUDOLÉ.

Que le grand diable soit pendu
Si vostre habit là je ne plante !

OLIVIER.

Quelle colère violente
T'esmeut si fort, dis, Maudolé ?

MAUDOLÉ.

J'eusse esté très bien estrillé
Si je n'eusse prise la fuite
Et si je n'eusse fuy bien vite.

OLIVIER.

Qu'y a-t-il donque de nouveau?

MAUDOLÉ.

Çà, çà, rendez-moy mon chapeau;
Tost, tost, tost reprenez le vostre ,
Et rechangeons d'habits l'un l'autre.

OLIVIER.

Qu'y a-t-il ? ne le cèle point.

MAUDOLÉ.

Tost, reprenez vostre pourpoinct;
Viste, que le mien on me rende.

Olivier.

Mais, Maudolé, je te demande
D'où c'est que peut venir ceci ?

Maudolé.

Ho ! ho ! tuer le monde ainsi !

Olivier.

Dea ! que veulent dire ces choses ?

Maudolé.

Çà, çà, çà, çà, mon haut-de-chausses !
Tenez, voilà vostre manteau,
Vostre espée et vostre chapeau.
Je vous rends tout vostre bagage.

Olivier.

Voici un merveilleux langage!
Je ne sçay où c'est que j'en suis.
Qu'y a-t-il donq?

Maudolé.

Çà, mes habits !

Olivier.

Et bien ! je te le veux bien rendre ;
Mais pour le moins fais-moy entendre
Qui t'a en colère ainsi mis.
Dis-le-moy donq.

Maudolé.

Çà, mes habits !

Olivier.

Voici chose bien fort estrange,
Deslors que nous avons fait change

D'habillement. Dy-moy, depuis
Qu'y a-t-il eu ?

MAUDOLÉ.

Çà, mes habits !

OLIVIER.

Tu es une estrange personne !
Tu fais que je depassionne.
Tu me feras mourir d'ennuys,
Que j'estime...

MAUDOLÉ.

Çà, mes habits !

OLIVIER.

Tu auras tes habits, beau sire ;
Mais dy-moy ce que je desire,
Et me conte d'où vient cela
Que tu jette mes habits là.
Qu'y a-t-il eu, dy, je t'en prie ?

MAUDOLÉ.

Dea ! j'ay cuidé perdre la vie
Pour vostre brave habillement.
Sans dire ny quoy ny comment
Non plus qu'en une momerie,
Deux pendars sur ma friperie
S'estoyent voulu venir ruer ;
Et moy de fuir pour me sauver.
Quant j'ay mes chausse' et ma casaque,
Jamais personne ne m'attaque,
Car à mon habit on voit bien
Que je suis un homme de bien.
Rendez-le-moy, je vous en prie.
Dea ! j'ay cuidé perdre la vie

A cause de vos beaux habits.
Or sus, il n'y a plus d'amis
Si je n'ay mes habits, j'en jure.

OLIVIER.

Tu es colère outre mesure;
Encore faut-il ouïr raison.
L'habit n'est pas occasion
D'une telle desconvenue.
C'est qu'on t'a pris, parmy la rue,
Pour quelque autre qu'on hayssoit.

MAUDOLÉ.

Qu'en peux-je mais, quoy ce soit?
Mais quand j'y pense, sauf la vostre,
Je n'estoy pas pris pour un autre:
On m'eut très bien batu pour moy.

OLIVIER.

Va, va, n'en sois plus en esmoy:
La bonne Fortune te montre,
En t'ostant de ce malencontre,
Qu'elle t'aime et te cherit bien.

MAUDOLÉ.

Si c'est cela, je ne dy rien.
Ouy-dea, je le crois et l'espère,
Car desjà je commence à faire
Le gentilhomme à tour de bras.
Mais, dea! vous ne parlez pas
De vostre gentille maistresse.
Et bien! qu'en est-il? quoy? qui est-ce?

OLIVIER.

J'ay bien ce bonheur de la voir,
Mais je n'ay pu encore avoir

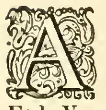
Le moyen de luy pouvoir dire
L'occasion de mon martire ,
Ny mon amour luy descouvrir.
Mais ne la vois-je pas venir ?
C'est elle-mesme, en asseurance.
Je n'ay jamais eu , que je pense,
Tant de moyen et de loisir
De luy parler à mon plaisir.
Mais, puisque j'ay le temps propice
De luy presenter mon service
Et mon amour luy desclarer,
Je te prie de te retirer
Tant seulement pour demie heure ;
Et moy, sans plus longue demeure,
Je vay l'aborder de ce pas.

MAUDOLÉ.

Je ne vous empescheray pas.
Dès à present je me retire ;
Mais n'oubliez pas à bien dire.

SCÈNE VIII.

OLIVIER , *seul.*


h ! que je me trouve confus !
En verité , je ne sçay plus
Où j'en suis, tant me tient en transe
La Crainte avecque l'Esperance,
Et la Vergogne avec l'Amour,
Qui me tourmentent tour à tour,
Et quelquefois eux tous ensemble !
La Crainte est cause que je tremble ,
Et l'Esperance, qui m'assaut,

Pour entreprendre me rend chaud ;
La Vergogne me tire arrière ,
Et l'Amour me met en carrière
Et me veut pousser plus avant.
Mais Vergogne se met devant
Et me repousse et me rechasse.
Que de maux me donnent la chasse !
Doy-je vers ma maistresse aller ?
Tost ou tard il luy faut parler :
« Il faut que le malade die
« Au medecin sa maladie
« S'il veut recevoir guerison. »
Mais, helas ! de quelle façon
Entameray-je mon langage ?
J'ay peur d'esmouvoir son courage
Et de l'irriter contre moy;
Je crain de causer mon esmoy
Et d'avoir mal pour allegeance.
Mais quoy ! tost ou tard, quand j'y pense,
Ou bien demain , ou bien enhuy,
Il luy faut dire mon ennuy :
C'est une chose qu'il faut faire.
Mais , si elle est rude et sevère ,
Je suis perdu, d'autre costé.
Ah ! que je me sens tourmenté
D'amour, d'esperance et de doute !
Mais quoy ! si faut-il , somme toute ,
Avoir à la fin mieux ou pis.
On dit qu'Amour aide aux hardis
Qui se jettent à l'adventure ,
Et non à ceux qui de nature
Sont lasches , craintifs et couards.
Son deduit , ce sont les hasards :
Aussi dit-on qu'il est sans vue,

A cause qu'à boule perdue,
Ou bien, comme on dit, à clos yeux,
Partout il va chercher son mieux.
Il faut donq que je m'adventure
Pour chercher ma joye future,
Et pour faire avancer mon bien.
Mais ma maistresse me voit bien;
Elle me voit bien, que je pence.
Il est grand temps que je m'avance
Et que j'aille la saluer.
Mais elle s'en vient me trouver.

SCÈNE IX.

Louyse, Olivier.

LOUYSE.

Qu'est-ce donq de bon que vous faites
Ici, tout seul, comme vous estes?

OLIVIER.

Madame, vous voyez de quoy.

LOUYSE.

D'où vient que vous estes tout coy
Et tout seul, sans nulle personne?

OLIVIER.

La peine qui me passionne,
Et ma misère, et mon tourment,
Ne permettent aucunement
Que je sois tout coy et paisible.

LOUYSE.

Que dites-vous? est-il possible?

Et qu'est-ce donc que vous avez?
Et quels maux avez-vous trouvez?

Olivier.

Si vous les sçaviez, que je pense,
Madame, en bonne conscience,
Vous auriez pitié des ennuis
Où c'est que maintenant je suis.

Louyse.

De grace, dites, je vous prie,
Qui peut estre la facherie
Qui vous tourmente tellement.

Olivier.

Par votre bon commandement,
Madame, je vous veux bien dire
L'occasion de mon martire.
Ce m'est un très grand crève-cœur
D'estre maintenant serviteur,
Moy qui naguère soulois estre
En beaucoup de façons le maistre.

Louyse.

Parlez à moy plus clairement :
Je ne vous entends nullement.

Olivier.

Pour ne desguiser chose aucune,
La cruelle et fière fortune
Me met en l'estat où je suis :
Car, helas ! ces pauvres habits
Qu'à l'heure presente je porte
Ne sont pas habits de la sorte
Que je me soulois habiller ;
Car aussi je suis escolier

Qui suis venu en cette ville
Estudier à la loy civile.
Mon pays est le Dauphiné,
Et de Valence je suis né,
Où mon père est encore en vie,
Lequel ne porte point d'envie
A pas un de ses citoyens
Pour les richesses et moyens,
Dond, grace à Dieu, il a bon nombre.
Et toutefois mon triste encombre,
Qui me donne ennuys sur ennuys,
Me met en l'estat où je suis.

LOUYSE.

Dea ! quelle chose avez-vous faite ?
Vous cachez-vous pour quelque dette?

OLIVIER.

Non ; je ne doy, pour le present,
La grace à Dieu, aucun argent.

LOUYSE.

Est-ce point pour quelque castille
Des escoliers de cette ville ?
Car bien souvent vos compagnons
Se battent contre les fourrons,
Puis aprez ils en sont en peine !

OLIVIER.

Ce n'est pas cela qui me geine ;
Non, Madame, n'en doutez point.

LOUYSE.

Quel mal est-ce donq qui vous point?

OLIVIER.

Que serviroit-il de le dire ?

Seroit rengreger mon martire
Et peut-estre vous ennuyer.

Louyse.

Ne vous faites point tant prier.
Croyez que, si j'avoy puissance
De vous donner quelque allegeance
En ce malheur qui vous assaut,
Je m'y employeroy bien tost;
Je croy qu'aussi feroit mon père.

Olivier.

Madame, il vaut bien mieux se taire
Quelquefois que de mal parler.

Louyse.

Je vous asseure de celer
Tout ce que vous me voudrez dire.

Olivier.

Puisque vostre cœur tant desire
De savoir d'où vient mon tourment,
Je vous supli' très humblement
De me pardonner mon offense...
Madame, helas! vostre excellence
Et vos rares perfections
Sont cause de mes passions.
Pour avoir le temps plus propice
A vous presenter mon service,
Je me suis ainsi desguisé.

Louyse.

Comment, meschant! traistre et rusé!
Où pensez-vous avoir à faire?
Mais il vaut beaucoup mieux me taire
Et quitter entierement là
Un tel malheureux que cela.

SCÈNE X.

OLIVIER.

O miserable! ô temeraire!
Qu'est-ce, helas! que je vien de faire?
Où me suis-je percipité,
Pour ne m'estre pas contenté
Du bonheur et de la liesse
Que j'avois de voir ma maistresse!
Et, pour avoir trop entrepris,
Je me trouve à present surpris
De la plus grand' desconvenue,
Que pauvre amant ait jamais eue.
Je suis reduit au desespoir.
Helas! je ne pourray plus voir
Les rares beautés de ma dame,
Qui estoit l'ame de mon ame!
Helas! à present, ô mes yeux!
Vous ne me serez qu'ennuyeux
Et rien qu'une charge inutile,
Puisque la dame autant gentille
Qu'autre que l'on voye dessous
Le ciel se retire de nous.
O miserable, ô folle langue
Qui a prononcé la harangue
D'où procède tout mon malheur!
C'est toy qui cause ma douleur
Et la misère qui m'affolle:
« Jamais un propos ny parole
« Dont on pourroit se repentir
« De la bouche ne deust sortir. »
O! le grand malheur, quant j'y pense!
J'avoy tousjours eu deffiance
Du mal qui devoit m'advenir;

Mais je ne me suis peu tenir
De parler trop à la volée.
Amour a la teste esveillée,
Amour est hardi tant et plus;
Il luy falloit, comme à Bacchus,
Donner quelque sage nourrice,
Laquelle corrigeast son vice.
Quant Jupiter vit son enfant,
Bacchus, chaud et rouge en naissant,
Il le porta sans tarder guières
Tout droit aux nimphes des rivières
Pour le nourir et le laver.
Aussi falloit-il eslever
Amour, qui a la teste prompte,
Avecque la Crainte et la Honte,
Qui plus rassis l'eussent rendu.
Helas! je me suis bien perdu
A faute d'un peu de prudence,
Car il ne faut plus que je pense
Aucun bien jamais esperer.
Autant vaut-il me retirer
En quelque desert solitaire
Pour y deplorer ma misère.

ACTE IV.

SCÈNE I.

Louyse, Nicole, Olivier.

NICOLE.


u'y a-t-il donq? Contez-le-moy.

LOUYSE.

Nicole, je jure ma foy
Que tu seras bien esbah ie

Quand c'est que tu auras ouïe
Chose que je te veux conter.

NICOLE.

Je vous prie de vous haster
De m'en faire viste le conte.

LOUYSE.

Bien je seray soudaine et prompte
A compter tout par le menu.
Nostre valet nouveau venu
Est escolier en cette ville,
De bonne maison et famille.
Son pays est le Dauphiné.

NICOLE.

Je croy que, s'il avoit tonné,
Je ne seroy plus estonnée.
Il brasse donq quelque menée,
Puisqu'il s'est desguisé ainsi ?
Je me doutoy bien de ceci,
Veu sa grace et sa gentillesse.
Mais, je vous en prie, qui est-ce
Qui ce propos vous a deduit ?

LOUYSE.

Luy-mesme tantost me l'a dit,
Et au surplus m'a fait entendre
Que c'est l'amour qui luy fit prendre
Ce pauvre habit qu'il a porté,
Et qu'il a serviteur esté
Afin d'avoir le temps propice
Pour me presenter son service.

NICOLE.

En bonne foy, cela va bien !

Ce seroit, je croy, vostre bien
Que vous fussiez plustost sa femme
Que de Prouventard , par mon ame,
Puisque de vous il est espris.
Vous savez qu'il est bien apris ,
Et que c'est une creature
D'aussi douce et bonne nature
Qu'au monde l'on puisse point voir.
« Et puis les hommes de sçavoir
« Sont tousjours bien plus honorables ,
« Plus faciles et maniables
« Que les gendarmes et soudards
« Qui sont farouches et hagards
« Et de difficile acointance. »

LOUYSE.

Pour vous dire ce que j'en pense ,
Sans user de plus long devis ,
Je serois bien de vostre advis,
Pourveu que cela peut se faire
Par le bon vouloir de mon père.

NICOLE.

Mais, je vous prie , dites moy
Que vous luy avez dit.

LOUYSE.

Ma foy,
Je l'ay quitté dessus la place,
En trouvant de mauvaise grace
Le propos qu'il m'avoit tenu.

NICOLE.

Et depuis, qu'est-il devenu?
Mais n'est-ce pas luy qui chemine ?
Ouy, c'est luy : voyons quelle mine

Et quelle façon il tiendra,
Et ce qu'enfin il deviendra.

OLIVIER.

Non, quelque chose que je face,
Je ne peux esloigner sa face,
Sa face, dis-je, et ses beaux yeux,
Qui font honte au soleil des cieux.
Quant il faudroit que j'en mourusse,
Et quand il faudroit que je fusse
En aussi grande affliction
Qu'un Tantale ou qu'un Ixion,
Sans que plus long-temps je sejourne,
Il faut qu'au logis je retourne
Pour avoir ce bien de la voir.
Mais, ha! si elle a fait savoir
Ce qui s'est passé à son père,
Peut-estre qu'esmeu de colère,
Il me fera un mauvais tour.
Que me conseille-tu, Amour,
En chose si fort ambiguë?
Mais la voilà. Ah! je l'ay vue
Tout à propos à ce coup-ci;
Il faut, devant partir d'ici,
Que je redouble ma prière.
Mais, vois-je pas sa chambrière?
Certes, les voilà toutes deux.
J'ay desjà esté hasardeux,
Il faut qu'encore je poursuive,
Et que je meure ou que je vive.
Pour sa servante il ne faut pas
Que je craigne avancer le pas,
Car peut-estre elle luy a dite
Ma qualité et ma poursuite.

Nicole.

Je gage qu'il vient devers nous.

Olivier.

Helas ! Madame, serez-vous
En mon endroit inexorable?
Ne serez-vous point pitoyable
Envers un si fidèle amant,
Qui pour vous a tant de tourment
Et vous presente humble requeste?

Nicole.

Autre part mettez-vous en queste,
Et autre part qu'icy portez
Tous ces beaux discours affetés.

Olivier.

S'il estoit possible, Madame,
Que vous peussiez lire en mon ame
La douleur qui mon cœur espoind,
Je croy que vous n'useriez point
En mon endroit de tel langage,
De peur d'accroitre d'avantage
La grand' peine et le grand tourment
Lequel j'endure en vous aimant.

Louyse.

Je ne sçay quelle est vostre peine;
Mais quant à moy, je suis certaine
« Que toute fille de bon cœur
« A plus de soing de son honneur
« Qu'elle n'a de sa propre vie. »

Olivier.

Helas! je n'ay aucune envie
De vous le faire perdre aussi.

De vous je ne requiers ici
Qu'un legitime mariage.

LOUYSE.

Vous ne manquez pas en langage.

OLIVIER.

Encor moins en affection.

LOUYSE.

Ou bien plus tost en fiction.

OLIVIER.

S'il est ainsi, tout à cette heure
Que je trespasse et que je meure,
Devant que de partir d'ici.
Mais, Madame, s'il est ainsi
Que vous doutiez de ma constance,
Pour vous en donner asseurance
Mon sang je vous sacrifieray
Et moy mesme je me tueray,
Si ma mort vous est agreable.
Aussi bien suis-je miserable,
Si vous ne me faites cet heur
De m'accepter pour serviteur.

NICOLE.

Madame, vous estes cruelle
De voir un amant si fidelle
Qui vous porte tant d'amitié,
Sans en prendre aucune pitié.

LOUYSE.

Me conseilleroys-tu, Nicole,
Que je me montrasse si folle
Que de forfaire à mon honneur?

NICOLE.

Il est trop vostre serviteur
Pour poursuivre vostre dommage :
Il vous requiert de mariage ,
Que vous pouvez honnestement
Luy accorder tout promptement.

LOUYSE.

Cela ne se peut sans mon père.

OLIVIER.

Madame, laissez-moy tout faire :
Accordez seulement ce poinct,
Et du reste ne craignez point:
Car, moyennant votre licence,
Avec ma bonne diligence,
J'espère bien de faire tant
Qu'à la fin je rendray contant
Entierement vostre bon père.

LOUYSE.

Gouvernez donq bien cette affaire :
Car, pour ne vous en point mentir,
Amour son feu me fait sentir.
Mais, helas! gardez-moy de blasme.

OLIVIER.

Cent fois j'aymeroy mieux , Madame,
Endurer tous les jours la mort
Que de vouloir faire aucun tort
A vostre honneur et renommée.

NICOLE.

Sur tout, bouche close et fermée.
Mais tandis quittons ce lieu-ci,
De peur qu'on ne nous trouve ici.

SCÈNE II.

Olivier, Gregoire.

OLIVIER.

O heureuse, heureuse journée,
Qui enfin ma peine a bornée,
Et qui d'un chetif amoureux
A fait un amant bien heureux !
C'est dorenavant, quand j'y pense,
Q'on me donra la recompense
De tous mes maux qui sont passés,
Puisque j'ay eu si bon succès,
Et la fortune si heureuse,
En ma passion amoureuse!
Amour, qu'à tort j'ay accusé,
Tu es sage et bien advisé
Cent mille fois plus qu'on ne pense :
Car tu ne donnes recompense
Qu'alors qu'on la merite bien.
Quiconque se dit estre tien,
C'est raison qu'il en face espreuve,
Avant que recompense il treuve,
Et devant que par ton secours
Il vienne à chef de ses amours.
Mais ne vois-je pas par rencontre
Le sire Gregoire ici contre?
Peut-estre qu'il me veut parler.
Il luy faut au devant aller,
Pour voir s'il y a quelque affaire
Ou besogne qu'il faille faire.
Il m'a bien aperceu de loing.
Monsieur, si vous avez besoing

De mon service pour cette heure,
Commandez-moy, et, sans demeure,
Selon vostre commandement,
J'executeray fidelement
Ce qu'il vous plaira, quoy qu'il couste.

GREGOIRE.

Vrayment, je n'en fais point de doute,
Car, depuis que je vous ay pris,
Je vous ay trouvé bien appris,
Autant et voire davantage
Qu'autre jeune homme de vostre aage.
Aussi, vous connoissant discret,
Je vous veux dire un mien secret,
Lequel m'est de grand importance,
Où vous pourrez, comme je pense,
Par adventure encor m'ayder.

OLIVIER.

C'est à vous à me commander,
Et à moy service vous faire.

GREGOIRE.

Or escoutez donques l'affaire
De laquelle il est question.
Je vous feray narration
Du tout bien soudaine et bien prompte.
On me contraint à rendre conte
D'une curatelle que j'ay,
Où c'est que je me suis chargé
De dix mil francs et davantage.
J'ay des fonds et de l'heritage,
Grace au bon Dieu, quatre fois plus.
Si me trouvé-je bien confus,
Pour n'avoir aucune finance.

Car Prouventard, plein d'arogance,
C'est celuy-là dont j'ay le bien,
Se vante qu'il me fera bien
Trouver dans peu de temps monoye,
Et qu'il faut bien que je le paye
Dedans bien peu de jours d'ici.
J'en suis en extrême souci :
Je ne peux sitost argent faire.
Voilà pourquoy je delibère
Par devers luy vous envoyer,
A celle fin de le prier
Qu'il ait un peu de patience,
Tant que j'ay' recouvré finance.
S'il m'eust creu, comme il ne fait pas,
Nous eussions bien fait nostre cas :
Je luy offroy ma fille à femme.

OLIVIER.

Il est indigne d'une dame
Si honneste que celle-là.

GREGOIRE.

Ouy ; mais, ce temps pendant, voilà
Tout à plat ma fille il refuse.

OLIVIER.

« Tel refuse qui après muse »,
Comme on dit ordinairement.
J'ouy parler dernierement
D'un fort honneste personnage,
Lequel n'a pas tant que luy d'aage,
Et qui est bien de meilleur lieu,
Et qui voudroit qu'il pleust à Dieu
Qu'on luy eust fait offre pareille :
Il luy presteroit bien l'oreille.

Gregoire.

Dea! qui est-il, ce bon seigneur
Qui me desire tant d'honneur
Que de vouloir estre mon gendre?

Olivier.

Je m'en vay vous le faire entendre :
Icy y a force escoliers
Que je connoy, de nos quartiers ;
Ils sont fort bonne companie,
Lesquels sont en chambre garnie,
Où on les visite souvent.
Entre autres un homme sçavant,
De bon lieu et de bonne race,
Bien honneste et de bonne grace,
Ordinairement les va voir,
Et luy-mesme m'a fait savoir
L'amour grande, puissante et forte,
Laquelle à vostre fille il porte.
C'est là que depuis peu de jours
Il m'a declaré ses amours.

Gregoire.

Vous l'estimez donq riche et sage ?

Olivier.

Encore, dy-je, davantage
Que je ne vous peux desclarer.

Gregoire.

Je desireroy conferer
Avecque luy, si bon luy semble.

Olivier.

Je vous feray parler ensemble
Tout aussitost que vous voudrez,
Car il demeure ici tout près.

GREGOIRE.

Or, sus donq, faites-luy entendre
Qu'au logis je le vay attendre,
Et vous en allez de ce pas
Le querir, et n'y faillez pas.

OLIVIER.

J'y vay, Monsieur, je vous asseure.

SCÈNE III.

Olivier, Louise.

OLIVIER.

C'est cette heure-ci, chose seure,
Que mes affaires iront bien,
Et si il ne s'en faudra rien :
Tout conspire pour ma liesse.
Mais je voy venir ma maistresse.
Avant que de ce lieu partir,
Il la faut du tout advertir.
Madame, par cette entrevue,
Je suis très aise d'avoir eue
L'occasion de vous parler.
Vostre père me fait aller
Chercher un jeune personnage
Pour vous donner en mariage,
Ainsi comme il m'a dit, à luy.

LOUISE.

Helas ! combien je sens d'ennuy,
De mal, de peine et de misère !

OLIVIER.

Laissez-moy tout le discours faire,

Et vous verrez par mon discours
Que tout va bien pour nos amours.

Louise.

Vostre propos me reconforte ;
J'estoy desjà à demi morte.

Olivier.

Je vous diray tout ce que c'est,
Si vous voulez, et s'il vous plait
Loisir et patience prendre.
Vostre père m'a fait entendre,
M'estimant loyal serviteur,
Qu'il a esté le curateur
D'un soldat, je ne sçay quel homme,
Lequel Prouventard il me nomme,
Qui le poursuit et presse bien.
Mais, voyant qu'il n'a pas finance
Pour luy bailler tout en presence,
A celle fin de l'apaiser
Il vous vouloit faire espouser,
Ce disoit-il, à ce gendarme.
Ce propos m'a donné l'alarme
Aussitost que je l'ay ouy.
Pour m'oster de doute et d'ennuy
Et d'un tel soupçon qui m'esmoye,
J'ay donné une telle baye
A vostre père promptement :
Car je luy ay conté comment
Un jeune homme de bonne grace,
De bon lieu et de bonne race,
Estant espris de vostre amour,
Volontiers vous feroit la cour
Pour vous avoir en mariage ;
Tant qu'enfin, en peu de langage,

Vous voyez qu'il me fait aller
Le querir tost pour luy parler.
Escoutez comme ira l'affaire :
Lorsque je vins chez vostre père,
Je pris l'habit de mon valet,
Et luy maintenant, où il est,
Au lieu du sien, le mien il porte,
Si bien que je veux faire en sorte
Qu'estant vestu de mes habits,
Il s'en vienne à vostre logis
Se presenter à vostre père,
A celle fin de contrefaire
De l'amoureux bien finement.
Alors vostre père, voyant
Qu'on vous demande en mariage,
Ne parlera plus davantage
De vous bailler à Prouventard ;
Et par ainsi ce beau sodard
Ne nous fera plus peur aucune.
Car peut-estre que, par fortune,
Vostre père vous prometra
A mon serviteur qui viendra.
Si ainsi est, comme je pense,
Nous serons hors de desfiance ;
Et si lors, selon mon desir,
J'auray le temps et le loysir
De faire nos amours entendre,
Et les faire en bonne part prendre
Et à vostre père et au mien,
Tellement que tout ira bien.

LOUYSE.

Vous avez très bien fait de feindre
Cela, car nous avions à craindre

Ce beau soudard ecervelé
Dont mon père m'avoit parlé.
Graces à Dieu, tout s'achemine.

Olivier.

Mon homme tiendra bonne mine,
Je m'asseure, il n'y faudra pas;
Je le vay querir de ce pas.

Louyse.

C'est très bien fait, dea! Qui est celle,
Ayant un amant si fidèle
Et de si bon entendement,
Qui ne l'aimast pareillement?
Vraiment, ce n'est pas une buse.
Voyez-vous la gentille ruse
Qu'il a rencontré à propos
Afin de nous mettre en repos!
Je ne m'en peux tenir de rire.
Mais il faut que je me retire
Dans le logis, en attendant,
Et ils viendront ce temps pendant.

SCÈNE IV.

Maudolé, Olivier.

Maudolé.

Et vraiment, dea, je suis bien aise,
Après avoir fait la mauvaise,
Qu'elle vous aime encore enfin.

Olivier.

Il faudra bien faire le fin,

Et surtout se garder de rire,
Pour faire ce que je veux dire.

MAUDOLÉ.

Quoy donques? Quoy? Qu'est-ce? Comment?

OLIVIER.

Il nous faut aller promptement
Au sire Gregoire, mon maistre,
Et devant luy tu feindras estre
De sa fille amoureux bien fort,
Et si tu feras ton effort
Qu'il te l'accorde en mariage.

MAUDOLÉ.

Et d'où vient tout ce beau mesnage?

OLIVIER.

Je te diray d'où vient ceci.
Je suis, certes, en grand souci,
En grand esmoy et en grand transe,
Tant j'ay peur qu'on ne la fiance
Et promette à un sot soudard
Que l'on appelle Prouventard.
Partant, ainsi que je desire,
Fay ce que je te viens de dire,
Pour ce mariage empescher.
Tandis il me faudra chercher
Un bon jour et une bonne heure,
Et quelque occasion meilleure
Pour faire entendre tout ceci
A mon père et au sien aussi.
Mais, pour te faire tout entendre,
Mon nom il te conviendra prendre,
Te nommant Olivier Galland.

Je me fais appeler Roland
A la maison où je demeure.

Maudolé.

Or bien, allons à la bonne heure :
Je feray bien ce qu'il faudra.

Olivier.

Peut-estre qu'il te demandra
Comment on appelle ton père.
Dy luy d'une mesme manière
Que c'est Pierre Galand aussi :
Car mon père se nomme ainsi.
Au reste, tiens fort bon visage ;
J'ay dit que tu estois bien sage,
Et de plus, que tu avois bien
Des heritages et du bien.
C'est ce qui l'a mis aux altères,
A cause qu'il a des affaires,
Esperant de se prevaloir
De l'argent qu'il pourroit avoir
Et par emprunt qu'il pourroit prendre,
En un tel besoing, de son gendre.

Maudolé.

J'entend bien tout.

Olivier.

Mais le voici,
Lequel nous attendoit ici.
Je te pri', fay moy cette grace
Que de tenir bonne grimasse
Et bonne mine à mauvais jeu.
Avançons nous jusques au lieu
Où nous voyons qu'il se promeine.

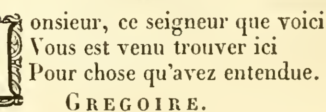
MAUDOLÉ.

Bien, ne vous donnez point de peine.

SCÈNE V.

Olivier, Gregoire, Maudolé.

OLIVIER.


Monsieur, ce seigneur que voici
Vous est venu trouver ici
Pour chose qu'avez entendue.

GREGOIRE.

Ha! Monsieur, que Dieu vous salue!

MAUDOLÉ.

Monsieur, que Dieu vous sauve et gard'.

GREGOIRE.

Tirons-nous un peu à l'escart,
De peur que nul ne nous escoute.
Je croy que vous savez sans doute
Pourquoy je vous desire voir :
C'est parce qu'on m'a fait savoir
Que vous aimiez d'amour entière
Ma fille, ma seule heritière,
Et que vous voudriez l'espouser.
Je ne la vous veux refuser,
Si vous l'aimez d'amour si bonne.

MAUDOLÉ.

Monsieur, à grand' peine personne
Luy peut porter affection
Si grande qu'est ma passion :
On ne peut aimer davantage.

GREGOIRE.

Mais quel est vostre parentage,
Vostre père et pays aussi?

MAUDOLÉ.

Je ne suis pas de loin d'ici.

GREGOIRE.

Mais dites-moy, mon gentilhomme,
Comment est-ce que l'on vous nomme?

MAUDOLÉ.

On m'appelle Olivier Galland.

GREGOIRE.

Et comment va-on appellant
Vostre père?

MAUDOLÉ.

Rien je ne celle :
C'est Pierre Galand qu'on l'appelle.

GREGOIRE.

Dites-moy, seroit-il content
De ce mariage-ci?

MAUDOLÉ.

Tant
Et plus que l'on ne sçauroit dire.

GREGOIRE.

Devant rien faire je desire
De luy parler et de le voir,
Pour plus asseurement sçavoir
Tout ce qu'il en dit et en pense:
Car vous n'avez pas la puissance,
Pour n'estre pas assez aagé,
D'espouser la fille que j'ay;

Puis en cela vous devez faire
Sur tout honneur à vostre père,
Lequel a sur vous tout pouvoir.
Ne le pourrons-nous pas bien voir?

MAUDOLÉ.

Ouy-dea, ouy, sans plus de demeure,
Je le vays querir dès cette heure.
Il vous viendra voir aujourd'huy.

OLIVIER.

Je suis perdu! Ha! quel ennuy!
Il promet d'amener mon père,
Qui est bien à cent lieues d'ici.
Ha! que je suis en grand souci!

GREGOIRE.

Ce sera bien fait, ce me semble,
Car nous accorderons ensemble
Toute chose, et n'y faudrons pas.

MAUDOLÉ.

Je le vay querir de ce pas,
Affin que, sans plus estre en peine,
Toute l'affaire soit certaine :
« Il faut battre le fer tout chaud. »
Adieu, Monsieur.

GREGOIRE.

Jusqu'à tantost.

SCÈNE VI.

Maudolé, Olivier, Passetrouvant.

MAUDOLÉ.

Comme un autre ay-je pas la langue
Pour bien dresser une harangue ?
N'a y-je pas bravement ici
Contrefait l'amoureux transi ?
Quant à moy, je discours et brave.

OLIVIER.

Va, va, tu n'as que de la bave.
Par ton caquet tu m'as perdu,
Car tantost j'ay bien entendu
Que tu dois amener mon père.
Vien çà, comment se peut-il faire ?
Il est plus de cent lieues d'ici.

MAUDOLÉ.

Ma foi, c'est mon... Il est ainsi.
Si j'ay gasté toute l'affaire,
Au moins c'estoit pensant bien faire,
On me le doit bien pardonner.

OLIVIER.

Quel ordre peut-on là donner?
Certe, il ne faut point que j'en mente.
Cela grandement me tourmente.
Quant point on ne l'amenera ,
Le sire Gregoire verra
Et connoistra bien que c'est fourbe.
J'ay peur que cela ne detourbe

Et ne ruine entierement
Tout ce que j'ay fait ci-devant.

MAUDOLÉ.

« Il n'est que d'avoir bon courage.
« Quelquefois on est davantage
« Heureux que l'on ne pense pas. »
Ne perdez cœur pour peu de cas.
Mais qu'est cettuy-ci qui chemine
Et qui fait ici tant de mine?
Voyez la grimace qu'il tient!
Où va-t-il? D'où c'est-ce qu'il vient?

PASSETROUVANT.

Surtout il me faut prendre garde
Que personne ne me regarde.

MAUDOLÉ.

Dea! que veut dire cettuy-ci?
Il y a quelque chose ici.
Tenons-nous cois pour tout entendre,
Et, affin de le mieux surprendre,
Je vay passer d'autre costé.

OLIVIER.

Ne fais donq pas de l'esvanté,
Et garde bien qu'il ne te voye,
A celle fin que tout on oye.

PASSETROUVANT.

Que ceci m'est bien arrivé
De ce qu'aujourd'huy j'ay trouvé
Cette bourse qui est si grosse!
C'est de quoy faire chère et nopce.
Il me faut regarder dedans.
N'y a-t-il point de regardans

Ou personne qui me descouvre ?
Non, non, il est temps que je l'ouvre.
Çà, çà, voyons ce qu'il y a.
La belle chesne que voilà !
O ! qu'elle est grosse et qu'elle est grande !
Mais voici encore une bande
De pistolets et beaux escus...
Il y en a bien cent et plus.

MAUDOLÉ.

Au larron qui a pris la bourse !

OLIVIER.

A la recourse ! à la recourse !
Çà, vilain, çà, rendez cela.

PASSETROUVANT.

Hé ! Messieurs, tenez, la voilà.
Ne me faites point d'infamie.

OLIVIER.

Si en perderez-vous la vie.

MAUDOLÉ.

Vous estes larron esprouvé.

PASSETROUVANT.

Helas ! Messieurs, je l'ay trouvé.
Helas ! Messieurs, misericorde !

OLIVIER.

Vous en passerez par la corde,
Puisque vous estes un larron.
Sus, sus, sus ! menons-le en prison.

PASSETROUVANT.

Ne me faites pas cet outrage ;
Ayez quelque esgard à mon aage,

Je vous en prie au nom de Dieu.
Au reste, je suis de bon lieu
Et tien rang assez honorable.
Je vous dis chose veritable.
Laissez m'en aller, oyez-vous ?
Je vous en prie à deux genoux,
Et sans me faire fascherie
Prenez la bourse, je vous prie.

OLIVIER.

Escoutez... Sans vous mentir point,
Si vous me promettez un poinct
Qu'aisement vous pouvez bien faire,
Nous ne vous donrons point d'affaire,
Et si la bourse vous aurez.

PASSETROUVANT.

Je feray ce que vous voudrez.

MAUDOLÉ.

Nous voici tantost hors de peine.
Il faut qu'ici près je vous meine
Vers un homme, sans plus tarder,
Auquel j'ay fait jà demander
Sa propre fille en mariage.
Vous luy tiendrez fort beau langage,
Et si luy direz que je suis
Olivier Galand, vostre fils ;
Et surtout faites-luy entendre
Que s'il se veut bien condescendre
Au mariage où je pretend,
Que vous en estes très content.

PASSETROUVANT.

J'entends ce qui est necessaire.
Ne vous souciez : laissez-moy faire.

Olivier.

Je vous rendray la bourse après.

Passetrouvant.

Marchons quant c'est que vous voudrez....

SCÈNE VII.

Gregoire, Maudolé, Passetrouvant, Olivier.

Gregoire.

Je sortiray de fascherie,
Car, comme on dit, « Après la pluye
« A la parfin vient le beau temps. »
Quant est de moy, bien je m'attens
Que, par le moyen de mon gendre,
Dans peu de temps je pourray rendre
Le bien à ce faux Prouventard.
Ce sera plus tost que plus tard,
Car à peine pourray-je vivre
Si bientost je ne suis delivre
De la peine et du grand tourment
Qu'il me donne journellement.

Olivier.

Sus, montrez-vous prudent et sage,
Car j'advise le personnage
Duquel c'est qu'il est question.

Maudolé.

Aprochons-nous : il est saison
De luy faire la reverence...

Monsieur, vous voyez en presence
Mon père, que j'ay amené.

GREGOIRE.

Que le bon jour vous soit donné,
Monsieur! Dieu vous doint bonne vie!

PASSETROUVANT.

Monsieur, je vous en remercie ;
Encor meilleure l'ayez-vous !
Or çà, Monsieur, que dirons-nous ?
Pour n'user point de grand langage,
Quoy ? ferons-nous un mariage
De vostre fille et de mon fils?

GREGOIRE.

Onque en mon aage je ne fis
Chose qui me fut plus plaisante.

PASSETROUVANT.

Vostre parole me contente
Et me resjouit grandement,
Car mon fils desire ardemment
Que cette chose-là se face ;
Mais dites, Monsieur, quant sera-ce
Que le contrat se passera ?

GREGOIRE.

Chacun de nous assemblera
Un de ces jours son parentage
Pour parfaire ce mariage
Et pour passer outre en après,
Et ce sera quand vous voudrez.

PASSETROUVANT.

Tandis nous songerons à faire
Tout preparatif necessaire

Qui est en un tel fait requis.
Mais vous estes-vous bien enquis
Si vostre fille en est contente ?

GREGOIRE.

Ce luy sera chose plaisante :
Elle n'a vouloir que le mien.

PASSETROUVANT.

J'en suis bien aise, tout va bien.
Tenant pour fait ce mariage,
Sans vous ennuyer davantage,
Je vous dis adieu en ce lieu.

GREGOIRE.

Adieu, Monsieur.

MAUDOLÉ.

Monsieur, adieu.

SCÈNE VIII.

Passetrouvant, Olivier, Maudolé.

PASSETROUVANT.

Ay-je bien fait mon personnage

OLIVIER.

On ne peut faire davantage.

PASSETROUVANT.

Or çà, Messieurs, mes bons amis,
Faites ce que m'avez promis :
Rendez-moy la bourse trouvée,
Puisque vous avez esprouvée

En vostre endroit ma volonté.

OLIVIER.

Vous nous avez, en verité,
Fait une grande courtoisie.

MAUDOLÉ.

Mais, toutefois je vous en prie,
Ne rendez la bourse si tost,
A cause qu'encore il nous faut
Bien tost servir de luy, peut-estre.

PASSETROUVANT.

Au moins, veuillez-moy donq promettre
Que vous me la rendrez un jour,
Vous ayant joué si bon tour.

OLIVIER.

Ouy, je vous le promets, j'en jure ;
Vous l'aurez, c'est chose seure.
De vous la rendre j'auray soing.

PASSETROUVANT.

Quant vous aurez de moy besoing,
Comment le pourray-je connoistre ?

OLIVIER.

Le sire Gregoire est mon maistre,
L'homme que vous venez de voir.
Le visitant, j'auray pouvoir
De vous parler et vous tout dire.

PASSETROUVANT.

J'iray par fois. Je me retire
Ce temps pendant à ma maison.
Adieu, Messieurs.

OLIVIER.

Or, adieu donc.

MAUDOLÉ.

Tout va-t-il pas le mieux du monde?
Ha ! je veux bien que l'on me tonde
Si nous ne venons bien à bout,
Je vous di, je vous di, de tout.

OLIVIER.

Au moins ay-je bonne esperance,
Car je ne crains point qu'on fiance
Ma maistresse à ce Prouventard,
Qui fait tant du mauvais soudard ;
Et si, qui plus est, ma maistresse
Me cherit, m'aime et me caresse.
Maintenant, rien ne manque point
Que le troisième et dernier point,
Qui est de faire tout entendre
Et de faire en bonne part prendre,
D'ici à quelque peu de jours,
A tous nos parens nos amours.
Non, je n'ay plus sinon qu'à faire
Entendre ceci à mon père
Et de l'y faire consentir.
J'auray bien du mal, sans mentir ;
Je n'ay pas besogne achevée.

MAUDOLÉ.

Il ne reste qu'une corvée
Dont nous viendrons à bout bientost :
Ce n'est pas grand'chose qu'il faut
Pour tout parfaire et tout conduire.

OLIVIER.

Il est temps que je me retire.

Le sire Gregoire pourra
Demander où Roland sera.
Trop longtemps ici je demeure ;
Mais tantost revien de quelque heure
A petit bruit secretement,
Affin d'aviser sagement
Ce qu'il sera besoing de faire,
Comme j'ay dit, touchant mon père.
C'est tout ce qui reste en ce cas.
Or, allons-nous-en de ce pas.

ACTE V.

SCÈNE I.

PIERRE GALAND.

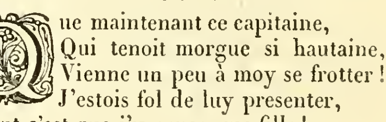
On dit bien vray : « Une fortune
« Toujours en amène encore une
« Après elle ordinairement ;
« Quant un mal vient, commune-[ment
« Aprez lui encore il ameine
« Nouveau mal et nouvelle peine,
« Et quelque nouvelle douleur. »
Je le voy bien : pour mon malheur,
J'ay perdu à mon arrivée
Ma bourse, que tel a trouvée
Qui rendre ne la voudra pas ;
Et encore, aprez un tel cas,
Ce qui me tient plus en cervelle,
Je ne sçaurois avoir nouvelle
En nulle façon de mon fils,
Depuis ces deux jours que je suis

En cette ville de Toulouse.
Ha! vrayment, je veux qu'on me touse
Si ce n'est un vray desbauché.
Aux escoles je l'ay cherché
Autant qu'il m'a esté possible;
Je ne sçay s'il est invisible,
Je ne l'y ay point aperçu.
O! qu'un pauvre père est deceu
Quant son fils est loing aux escoles!
On le paye en belles paroles,
On luy fait croire ce qu'on veut,
Tandis il fait plus qu'il ne peut.
Il faut qu'à toute heure il envoye,
Qu'il finance et fonce monnoye:
Car, quant aux estudians aux loix,
Il faut qu'ils soient vestus en rois
Et ayent la bourse garnie
Pour se trouver en compagnie,
Pour braver, paroistre et jouer,
Au lieu qu'ils deussent estudier;
Et ce pendant qu'ils font ripaille,
Un père se tue et travaille
Affin de les entretenir
Et leur pouvoir argent fournir
Durant le temps de leur estude.
Ne m'est-ce pas chose bien rude
Qu'estant venu en ce pays,
Je n'aye seu trouver mon filz
Au lieu où c'est qu'il se deust rendre
Pour estudier et pour aprendre?
Si faut-il pourtant aujourd'huy
Que je le trouve et parle à luy.

SCÈNE II.

Gregoire, Pierre Galland, Passetrouvant.

GREGOIRE.



Que maintenant ce capitaine,
Qui tenoit morgue si hautaine,
Vienne un peu à moy se frotter !
J'estois fol de luy presenter,
Quant c'est que j'y pense, ma fille !

PIERRE GALAND.

Voici un homme de la ville.
Puisque si près de luy je suis,
Je veux m'enquester de mon filz
Devant qu'il passe cette rue..
Dieu gard, Monsieur!

GREGOIRE.

Dieu vous salue,
Monsieur ! que Dieu vous gard aussi !

PIERRE.

Ne connoissez-vous point ici
Un escolier assez jeune homme
Qui Olivier Galand se nomme?
Il n'est pas natif de ce lieu.

GREGOIRE.

Si je le connois ! de par Dieu !
Ouy, je le connois : c'est mon gendre ;
Il doit ma fille à femme prendre.
Encore sera-ce bien tost.

Quoy ? avez-vous flairé le rost!
Voulez-vous estre de la nopce?

PIERRE.

Dea ! est-ce ainsi que l'on se gausse
Des gens en ce pays ici?

GREGOIRE.

Ha ! vrayement, nous y voici!
Je vous prie ne me point distraire
De la besogne et de l'affaire
Que je rumine en mon cerveau.

PIERRE.

N'est-ce pas un cas bien nouveau
De dire qu'un fils se marie
Sans son père?

GREGOIRE.

Je vous en prie,
La teste ne me rompez point.

PIERRE.

Au moins, respondez-moy un poinct...
Qui baille congé de ce faire
A Olivier Galand?

GREGOIRE.

Son père.
A moy luy-mesmes il parla,
Estant très content de cela.

PIERRE.

Voici un cas estrange et rare!
Qui vit jamais telle fanfare,
Tel charivary et tel jeu!

GREGOIRE.

Vous me rompez la teste. Adieu!

PIERRE.

Vraiment, vraiment, je delibère
De renverser bien cette affaire.
Et dea! je suis son père, moy!

GREGOIRE.

Ce n'est pas fait, comme je voy.
Cestuy-ci, plein de resverie,
Veut jouer une momerie.
Je ne sçay que l'ameine ici.
Pourquoy me dites-vous ceci?
Estes-vous fol? estes-vous beste?
Vous avez bien mal à la teste!
Prenez vostre bonnet de nuit.

PIERRE.

Souventesfois trop parler nuit.
Je vous feray connoistre, en somme,
Que je ne suis pas un tel homme,
Ny si fol comme vous pensez.

GREGOIRE.

Vous avez du babil assez.
Que chacun de nous se retire.

PIERRE.

Vous feriez bien mieux de me dire
Où est mon filz, sans gausser plus,
De peur d'estre à la fin confus.

GREGOIRE.

Voulez-vous que je vous le montre?

PIERRE.

Je desire fort sa rencontre.

GREGOIRE.

Bien ! bien ! vous verrez Olivier ;
Il le faut envoyer prier
Qu'il me vienne voir à cette heure.

PASSETROUVANT.

Peut estre que trop je demeure,
Sans aller voir mes deux frelots.

GREGOIRE.

Voici qui vient tout à propos
Ainsi comme je le desire.
Vous verrez maintenant, beau sire,
Le père d'Olivier Gallant.
Le voici ! Allons au devant.
Dieu gard', Monsieur.

PASSETROUVANT.

Dieu vous doint joye.

GREGOIRE.

Fort à propos à nostre voye
Vous vous estes trouvé ici.

PASSETROUVANT.

Pourquoy ? Que veut dire ceci ?

GREGOIRE.

Parce que vous entendrez dire
Chose qui vous fera bien rire.

PIERRE.

Comment ? Vous moquez-vous des gens ?
Si j'avais ici des sergens,
En prison je vous feroy mettre.

GREGOIRE.

Non feriez, non feriez, peut-estre.

PASSETROUVANT.

Il y a donques entre vous,
A ce que je voy, du courroux?
Ce n'est pas chose qui soit belle.
D'où peut venir vostre querelle?

GREGOIRE.

A cause de vous, sur ma foy!

PASSETROUVANT.

Et comment, à cause de moy?
Ny de ma vi' ny de mon aage,
Je ne vy onq' ce personnage.
Qu'estes-vous, Monsieur?

PIERRE.

Qui je suis?
Je suis le père de mon fils.

PASSETROUVANT.

Dea, je ne dis pas le contraire.

GREGOIRE.

Ce n'est pas tout, il se dit père,
Oyez-vous, d'Olivier Galland.
O, de pardieu! c'est un allant.

PASSETROUVANT.

Ha! vous me parlez d'autre chose.

PIERRE.

Est-ce donc vous qui estes cause
De tout ce different ici,

Et qui vous dites estre ainsi
De mon fils Olivier le père ?

GREGOIRE.

Tantost j'ay bien eu de l'affaire,
Maintenant c'est à vostre tour.

PASSETROUVANT.

Affin de vous le couper court
Et de laisser toute querelle,
Comment est-ce qu'on vous appelle ?

PIERRE.

On m'appelle Pierre Galland.

PASSETROUVANT.

Ouy, ce dites-vous, et comment ?
Mais c'est moy qui ainsi me nomme.

PIERRE.

Allez, vous estes meschant homme,
Car c'est moy qui m'appelle ainsi.
Comment me dites-vous ceci ?
Est-ce pour me la bailler belle ?
Et vostre filz, comment s'appelle ?

PASSETROUVANT.

Olivier Galland est son nom.

PIERRE.

Ah ! c'est mon filz.

GREGOIRE.

Je dis que non.

PIERRE.

Je dis que c'est mon filz, j'en jure.

PASSETROUVANT.

Allez, vous me faites injure
En me tenant de tels propos.

PIERRE.

Je n'auray jamais nul repos
Que tost je ne vous fasse faire
Connoistre que je suis son père.

PASSETROUVANT.

Non, vous ne le futes jamais.
Je vous pri', laissez-moy en paix ;
Passez chemin sans plus attendre,
Car c'est mon filz.

GREGOIRE.

Il est mon gendre,
Car ma fille il espousera.

PIERRE.

Et je vous dis que non fera.

GREGOIRE.

Si fera, car voici son père,
Que luy a permis de ce faire.
Il l'espousera, sur ma foy.

PIERRE.

Il n'a autre père que moy;
Je luy en feray bien deffence,
J'ay dessus luy toute puissance.

PASSETROUVANT.

Vous estes un vieux radoteur.

PIERRE.

Mais vous radoteur et menteur
Et controuveur de chose fauce.

PASSETROUVANT.

A peu tient que je ne vous hausse
Le menton assez rudement.

PIERRE.

Me hausser le menton! Comment!
Cet imposteur plein de fallace
Encore à la fin me menace!
Ha! devant que d'ici partir,
Je vous en feray repentir;
Ce n'est pas moy qu'on bat et frote.

GREGOIRE.

Voyez-vous pas bien qu'il radote?
A ses propos vous le voyez;
Laisson-le là, s'ou m'en croyez.

SCÈNE III.

Gregoire, Maudolé, Pierre Galland, Passetrouvant.

MAUDOLÉ.

Il me faut droit mon chemin prendre,
Vers mon maistre sans plus attendre;
Je croy qu'au logis il m'attend,
Et qu'il est toujours escoutant
S'il entendra point ma venue.

GREGOIRE.

Je voy mon gendre emmy la rue;
Il le faut appeler à nous.
Monsieur mon gendre, approchez-vous.

PIERRE.

Ha ! où est-il, que je le voye.

MAUDOLÉ.

Messieurs, salut, honneur et joye ;
Qui vous eut cuidés en ce lieu?
Ha ! ah !

PIERRE.

Et dea !

MAUDOLÉ.

Ha ! ha ! mon Dieu !

PIERRE.

Ha ! qu'est-ceci?

MAUDOLÉ.

Misericorde !

PIERRE.

Meschant, il faut que je te torde
Le col, et tout presentement.

GREGOIRE.

Hé ! quel estrange changement.
Je ne sçay si je dors ou veille.

PIERRE.

Ça, que je te coupe l'oreille
Et te meurtrisse à coups de poingt.

GREGOIRE.

Eh ! Monsieur, ne le tuez point,
Laissez passer vostre colère.

PIERRE.

Vilain meschant plein de misère,
Je ne sais où c'est que j'en suis ;
Meschant, tu as tué mon filz.

Maudolé.

Helas ! Monsieur, sauve la vostre,
Nous changeames d'habits l'un l'autre.

Pierre.

Ah ! malheureux, que me dis-tu ?
De ses habits tu t'es vestu.
Tu l'as tué, je m'en asseure ;
Tu l'as tué, c'est chose seure ;
Tu l'as fait passer comme vent.

Maudolé.

Sauve la vostre, il est vivant.
Je le vous feray bien comprendre,
Au moins s'il vous plaist de m'entendre.

Pierre.

Malheureux, tu l'as fait mourir,
Et encore tu veux couvrir
Et desguiser un tel outrage.
Ha ! malheureux ! j'auray courage
De t'estrangler à belle main.

Gregoire.

Ne soyez pas si inhumain,
Et n'entrez point en tel envie.
Vostre fils est encore en vie.
Voyez-vous pas comme il le dit ?

Pierre.

Meschant malheureux et maudit,
J'auray courage de t'occire.
Despesche viste de me dire,
Sans plus me faire attendre ici,
Comment est venu tout ceci,
Et où est mon filz à cette heure,
Et en quel lieu c'est qu'il demeure.

MAUDOLÉ.

Je vous diray par le menu,
Monsieur, comment tout est venu :
Je suis vestu en ceste sorte,
Pour autant que vostre filz porte
Mes chausses avec mon pourpoint,
Car il s'est vestu en ce point,
Par finesse et par artifice,
Affin de se mettre en service
Chez sire Gregoire, où il est
Comme serviteur et valet.

PIERRE.

Mais qui l'a fait ainsi se rendre
Serviteur, et tes habits prendre?
Dy-moy tost, sans estre menteur,
Pourquoy il s'est fait serviteur.

MAUDOLÉ.

C'est pource qu'un jour ayant veue,
Comme il passoit parmi la rue,
La fille de leans-dedans,
Il en devint en peu de temps
Amoureux jusqu'à toute outrance,
Non sans grand'peine et grand'souffrance.
Enfin, ayant pris mes habits,
Il fut serviteur au logis
Du sire Gregoire, son maistre,
Où en service il s'alla mettre,
Pour espier à son plaisir
L'heure, le temps et le loisir
De pouvoir declarer et dire
Son grand tourment et son martire,
A la première occasion,
A la fille de la maison,

La belle Louyse, qu'il aime
Cent et cent fois plus que luy-mesme.

GREGOIRE.

O Dieu puissant, je suis perdu!
Traistre, desloyal, que dis-tu?
O miserable! o meschant homme!
Villain, il faut que je t'assomme.
O que me voici esbahi!
Miserable, tu m'as trahi
Par la plus grande piperie
Et la plus grande tromperie
Qu'on ay jamais ouy parler.
Mais à qui premier dois-je aller?
Iray-je à ma maison surprendre,
Avant qu'ilz puissent point entendre
Que tout leur cas est descouvert,
Ma fille et celuy-là qui perd
Le bon bruit et la renommée
De ma fille ainsi diffamée?
Je ne sçay si j'y dois courir,
Pour les faire tous deux mourir.
Mais il vaut mieux que sur la place,
Traistre meschant, je te desface,
Avant que d'ici desloger.
Et toy, faux vieillard mensonger,
Imposteur rempli de diffame,
Il faut que je t'arrache l'ame
Et que je la tire dehors
Ton meschant et malheureux corps,
Il faut que tous deux je vous tue.
Que n'ay-je ma dague pointue,
Pour vous tuer tous deux de coups!

PIERRE.

Ne vous mettez point en courroux,
Ni en fascherie si grande.
« En tout mal ne gist que l'amande »;
Et si peut-estre n'avez-vous
Pas cause de si grand courroux.

MAUDOLÉ.

Monsieur, je vous jure mon ame
Que toute l'affaire est sans blasme,
Et qu'en tout ce qui s'est passé
Vostre honneur n'est point offencé.

GREGOIRE.

Sus, despesche donq, miserable,
De faire un discours veritable,
Et nous conte de bout en bout
Comment c'est que s'est passé tout.

MAUDOLÉ.

Aussi feray-je, je vous jure.
Mon maistre, ayant pris ma vesture
Et servant à vostre maison,
Sceut tant faire par sa raison,
Par ses propos et son langage,
Qu'ilz convindrent de mariage,
Vostre fille et luy, à la fin,
En s'entre touchant dans la main.
Mais vostre fille, qui est sage
Autant que fille de son aage,
Fit l'accord à condition
Qu'on espiroit l'occasion
De vous faire le tout entendre
Avant que l'affaire peut prendre

Plus grande traite aucunement,
Affin que du consentement
Des parens et du parentage
On accordast ce mariage
Amplement de chaque costé;
Tandis avecque honnesteté
Toutes ces choses se sont faites.
Cependant, sur ces entrefaites
De promesse et d'honneste amour,
Vous dites à mon maistre un jour
Que vous presentiez vostre fille
A un jeune homme de la ville.
Luy, qui estoit accord et fin,
Affin de rompre tel dessein,
Dessus le champ vous fit entendre
Que vous pourriez avoir pour gendre
Un lequel avoit bien du bien,
Et qui vostre fille aimoit bien.
Voyant vous plaire son langage,
Et que vous y aviez courage,
Il me vint le tout declarer,
Et, sans longuement demeurer,
J'allay, par finesse subtile,
Lors vous demander vostre fille,
Feignant d'estre le poursuivant
Qu'il avoit dit auparavant.
Vous me parlates de mon père,
Et ne voulustes pas rien faire
Que vous n'eussiez premierement
Son advis et consentement.
Alors, d'une façon peu caute,
Je vous dis que, sans nulle faute,
Mon père en seroit très content,

Et qu'il viendroit tout quant et quant
Pour conclure le mariage.
Vous ayant tenu ce langage,
Je m'en vins et vous quittay là.
Mais, quand mon maistre vit cela,
Que je devoy mener mon père
Vers vous, il fit piteuse chère
Et en fut triste grandement,
Car il ne sçavoit nullement
Comment cela se pourroit faire.
Comme nous traitions cette affaire,
Nous surprimes ce bon vieillard
Que voici ; le voyant gaillard
Et joyeux d'avoir relevée
Une bourse par luy trouvée
Pleine de bagues et d'escus,
Nous le rendimes tous confus,
Prenant la bourse sur la place,
Et en luy usant de menace
De l'aller mener en prison,
Comme estant approuvé larron.
Mais toutesfois, comme il nous prie
De ne luy faire fascherie,
Nous luy promimes à la fin
Que, s'il vouloit faire le fin
Et tenir asseuré langage
Pour m'aider en un mariage,
Pour mon vray père se portant,
Qu'enfin nous le rendrions content,
Malgré la fortune rebourse,
Et que nous luy rendrions sa bourse,
Qu'à present mon maistre a en main.
Lors nous nous mimes en chemin
Droit devers vous, pour contrefaire

Ainsi, moy le filz, luy le père.
Vous sçavez tout le demeurant.

Gregoire.

O quel estonnement me prend!
Jamais onque en jour de ma vie
Telle chose je n'ay ouie.
Je ne sçay où c'est que j'en suis.

Pierre.

Certe, quant à moy, je ne puis
Que je n'en sois plein de merveille;
Je ne sçay si je dors ou veille.
Sans doute jamais je ne fus
Si estonné ni si confus.
Quelle menée et quel mesnage!

Gregoire.

Mais vous, qui estes personnage
Et homme d'aage et de raison,
N'a vous point honte, estant grison
Et ayant desjà tant d'années,
D'avoir conduit telles menées?

Passetrouvant.

Il me doit estre pardonné :
Par force à vous je fus mené.
« Puis on dit en commun langage
« Qu'il faut ayder un mariage. »
Ce que j'ay fait, bien qu'il feust feint,
Tendoit au mariage saint ;
Mais, affin de le mieux entendre,
S'ou m'en croyez, sans plus attendre
Vous verrez de vos propres yeux
Et l'amoureuse et l'amoureux.

Pierre.

C'est bien dit.

GREGOIRE.

Je le vouloy dire.
C'est ce que le plus je desire,
Que les voir tous deux front à front.
Garçon, sus, à courir sois prompt
Vers ma maison et ma famille,
Pour voir si ton maistre et ma fille
Y sont. Haste-toy de marcher ;
Sinon, qu'on les aille chercher.

MAUDOLÉ.

J'y vay en toute diligence.

PIERRE.

Messieurs, à par moy je repense
A la bourse dont a parlé,
Entre autre chose, Maudolé,
Pour ce qu'ici, à ma venue,
En cette ville j'ay perdue
Ma bourse, sans sçavoir comment,
Ni mesme en quel lieu bonnement.
Sans mentir, j'en suis en grand'peine,
Car il y avoit une chaine
De fin or, et si au surplus
Il y avoit bien cent escus.
C'est une assez fascheuse perte.

PASSETROUVANT.

De quoy estoit-elle couverte ?

PIERRE.

Elle est faite de velour gris.

PASSETROUVANT.

Sans mentir, je me trouve espris
D'estonnement et de merveille.

Voici rencontre nompareille
Laquelle se fait entre nous.
Sus, Monsieur, resjouyssez-vous :
La fortune m'est arrivée
Que j'ay vostre bourse trouvée.

PIERRE.

Dieu soit loué ! Voici vraiment
Chose digne d'estonnement,
De joye et de rejouyssance.
Dieu soit loué ! Tout, quant j'y pense,
Va mieux que je ne cuidois pas.

GREGOIRE.

Or sus, tant mieux. Mais de ce pas
Allons tout dous, sans plus attendre,
Tout droit à la maison nous rendre.

SCÈNE IV.

Louyse, Olivier, Maudolé.

LOUYSE.

Je vous pry, seigneur Olivier,
De tant faire que d'obvier
A ma peine et ma fascherie ;
Faites si bien, je vous en prie,
En vous montrant discret et fin,
Que nostre affaire ait bonne fin.
Je crains d'en recevoir destresse,
Et crains que mon père ne presse
Le mariage simulé
De moy avecque Maudolé.

Il croit cela pour chose ferme.
Nos affaires sont en tel terme
Qu'il est besoing de reculer,
Ou bien de plus avant aller
Dans peu de temps et peu d'espace.

OLIVIER.

Madame, desjà, la Dieu grace,
Tout a eu bon commencement;
J'espère que finalement
Nostre affaire et nostre menée
Sera heureuse et fortunée.
J'y songe et pense plus que vous.

MAUDOLÉ.

Ce n'est pas tout un que des choux,
Il y aura bien de la gresse.
Vous tous deux, valet et maistresse,
M'en sçaurez que dire tantost.

LOUYSE.

Ah! qu'y a-t-il? Le cœur me faut;
De crainte presque je me pasme.

OLIVIER.

Ne vous estonnez pas, Madame :
Ce n'est qu'un fol escervelé.
Qu'y a-t-il doncque, Maudolé?
Quelles affaires? Quelles choses?

MAUDOLÉ.

C'est ce coup que le pot aux roses
Est entierement descouvert.
Ma foy, vous estes pris sans vert.
C'est fait de vous, je vous asseure.
Quant à vostre pauvre fressure,
Je n'en donnerois pas cinq soulz.

OLIVIER.

Ah! qu'y a-t-il? Conte-le-nous;
Dy et raconte, je t'en prie,
Quel mal et quelle fascherie
Tasche à nous mettre mal en point.

MAUDOLÉ.

Quel carillon de coups de poingt
On vouloit sonner sur ma teste!
Jamais ny foudre ny tempeste
Ne m'a tant fait craindre et trembler.
Ils me vouloyent mesme estrangler,
Me disant mille vitupères.

OLIVIER.

Qui sont ceux-là?

MAUDOLÉ.

Sont vos deux pères,
Qui me vouloyent tuer tantost.

LOUYSE.

Helas! je suis morte! Autant vaut.

OLIVIER.

Voilà une chaude nouvelle!
Vraiment, tu me la bailles belle;
Tu viens pour te gausser de nous.

MAUDOLÉ.

A ce que je voy, quant à vous
Vous pensez que soit moquerie;
Jamais en jour de vostre vie
Vous n'avez propos escouté
Qui continst plus de verité,
Verité, dy-je, necessaire.

OLIVIER.

Quoy? que dis-tu? se peut-il faire
Que mon père ait parlé à toy ?

MAUDOLÉ.

C'est chose vraye, sur ma foy;
En cela vous me devez croire.
Luy, avec le sire Gregoire
Et ce bonhomme qui feignoit
Estre mon père, ici tout droit
M'ont envoyé tous trois ensemble.

OLIVIER.

Je fremis, je frissonne et tremble,
Et perds presque tous mes esprits,
Tant je suis de merveille espris,
Et tant mon ame est-elle atteinte
Ensemble de merveille et crainte.
Mais comment se sont-ilz tous trois
Ainsi assemblés à la fois ?

MAUDOLÉ.

Je n'en sçay rien ; mais, somme toute,
Je les ay tous ostés de doute,
Et leur ay declaré comment
L'affaire alloit entierement.
Mais je me doute de l'affaire :
C'est une chose necessaire
Que vostre père, par hasard,
Les trouvant ensemble ou à part,
Leur ait demandé de fortune
S'ilz ne sçavoient nouvelle aucune
D'un jeune homme, Olivier Galland ;
Et sur cela, moy survenant
Et tombant en très grande peine

Leur ay dit nouvelle certaine
De tout ce qui s'estoit passé.
Leur courroux est presque cessé.
Pour cela, ne perdez courage;
Encore viendrez-vous, je gage,
Enfin à bout de vos amours.
Ce pendant j'ay couru toujours
Pour de leur part vous faire entendre
Que vous ayez à les attendre,
Car ils m'ont fait viste marcher
Pour cela et pour vous chercher
Tout incontinant sans demeure,
Si je ne vous eusse à cette heure
Tous deux à la maison trouvés.

LOUYSE.

Que de maux me sont arrivés
A la fois ! o que de misère !
Helas ! bon Dieu ! que j'ay d'esmoy !
Bon Dieu ! que sera-ce de moy ?

OLIVIER.

N'abandonnez pas tant, Madame,
Au desespoir vostre pauvre ame,
Et ne vous mettez pas si fort
En desespoir et desconfort,
Mais au contraire vous souvienne
Qu'il n'y a mal que bien n'en vienne.
Quant à moy, j'espère aujourd'huy
Voir la fin de tout nostre ennuy :
Car ce mal-ci, comme j'espère,
Vous sera heureux et prospère.
Mais, pour un peu nous rasseurer,
Au logis nous faut retiıer,
Où nous attendrons leur venue ;

Et Maudolé emmy la rue
Ici devant les attendra,
Et puis il nous advertira
Quant c'est qu'il sera necessaire
De sortir pour leur aller faire
La reverence et le devoir.

MAUDOLÉ.

Bien, je le vous feray sçavoir.

SCÈNE V.

Maudolé, Pierre, Galand, Gregoire, Passetrouvant, Olivier, Louyse, Prouventard, Vadupié.

MAUDOLÉ.

Dieu sçait si la crainte tourmente
Maintenant l'amant et l'amante !
Et Dieu sçait s'ilz tremblent tous deu
Et l'amoureuse et l'amoureux !
Je m'asseure qu'ilz ont les fiebvres
Et qu'ils ont plus peur que des lièvres.
Mais ne vois-je pas arriver
Leurs pères, qui les vont trouver ?
Ouy, les voylà : ce sont eux-mesmes.
Il y en aura de bien blesmes
Et de bien estonnés tantost.
Mais ce temps pendant il me faut
Approcher d'eux, et comme sage
Rachever du tout mon message...
Messieurs, ilz sont à la maison.

PIERRE.

Despesche-toy donque, garson,

De dire à Olivier qu'il sorte
Et que je l'attens à la porte.

Gregoire.

A ma fille dy en autant.

Maudolé.

J'y vay, Messieurs, tousjours courant.

Gregoire.

Voici bien une telle histoire
Qu'à peine la pourroit-on croire.
Je ne peux assez m'esbahir
D'un cas si estrange à ouïr.

Pierre.

Ha ! de par Dieu ! voici mon homme...
Et bien ! belistre, est-ce ainsi comme
Tu fais le devoir d'escolier ?
Est-ce ainsi qu'il faut estudier ?
Est-ce ainsi comme tu pratiques
Ton code et tes lois autentiques ?
O miserable ! ô imposteur,
Trompeur, meschant et affronteur !

Gregoire.

Et toy, meschante et fausse fille,
Le deshonneur de ma famille
Et la honte de tes parens ;
Meschante ! quel chemin tu prends !
O miserable ! ô malheureuse !
Sans mon sceu te rendre amoureuse
Et vouloir amy pratiquer
Sans jamais m'en communiquer !
Est-ce ainsi que tu me revères ?

PASSETROUVANT.

Ne soyez tous deux si sevères
Envers vos deux pauvres enfans,
Et ne veuillez tout en un temps
Leur faire tant de fascherie.

OLIVIER.

Helas ! mon père, je vous prie,
Et vous, sire Gregoire, aussi,
Que vous me pardonniez ici
L'offence que seul j'ay commise
En ourdissant cette entreprise :
Car c'est moy qui suis seul auteur
Ou du mal ou bien du bonheur
Qui en doit sortir et ensuivre ;
Mais si, estant franc et delivre
De passion et de courroux,
Il plait à un chacun de vous
De se montrer juge esquitable
Envers moy, pauvre miserable !
Je crois que vous aurez pitié,
A la fin, de nostre amitié,
Laquelle est vertueuse et ferme,
Sans qu'elle ait point passé le terme
Et la borne d'honnesteté.
Tout ce que j'ay fait et tenté
N'estoit point pour mal et dommage:
Mon but estoit le mariage,
Où c'est que toujours je visois
Et lequel je me proposois,
Moyennant la bonne licence
De vostre plaisir et puissance,
En bornant tousjours mon desir
De vostre vouloir et plaisir,

Lequel deust estre favorable
A moy, chetif et miserable,
Miserable si homme l'est,
Si au moins je n'ay un arrest
De vous deux, lequel favorise
Mon dessein et mon entreprise.

Passetrouvant.

Messieurs, je vous pry de penser
« Qu'il faut la jeunesse excuser,
« Qui facilement se transporte
« D'une amour bouillonnante et forte,
« Qui a eu et aura toujours
« Parmi les jeunes gens son cours. »
Et je vous prie davantage
Croire qu'il n'y a mariage
Lequel puisse estre plus heureux
« Que celuy de deux amoureux,
« Quant une flamme vehemente
« Tous deux brusle amant et amante. »
Partant, si vous aimez le bien
De vos enfans, vous ferez bien,
Si vous m'en croyez, de parfaire
Ce mariage, qui doit plaire
A chacun de vous, sans mentir,
Avant que d'ici departir,
En l'autorisant tous ensemble.

Pierre.

Et bien! Monsieur, que vous en semble?

Gregoire.

Mais vous, Monsieur, qu'en dites-vous?

Pierre.

Tandis qu'ici nous sommes tous,

Affin qu'enfin tout se racoustre,
Si vous voulez, passons plus outre,
Sans user de plus long devis.

GREGOIRE.

Le voulez-vous?

PIERRE.

J'en suis d'advis.

GREGOIRE.

Et bien ! mon advis soit le vostre.
Nous en sommes d'accord l'un l'autre.

OLIVIER.

O Dieu, le bon Dieu soit loué,
Qui m'a aujourd'huy envoyé
Une rencontre si prospère !
Je vous remercie, mon père,
Et vous, sire Gregoire, aussi,
Et vous rends grande grace ici
De m'avoir fait cette journée
La plus heureuse et fortunée
Que jamais ait eue amoureux
Le plus aise et le plus heureux
Que jamais ait esté au monde.

PIERRE.

Dieu, qui fit l'air, la terre et l'onde,
Mes enfans, vous rende contens
Et vous face vivre longtemps,
Et le cours entier de vostre aage,
En un très heureux mariage,
Qu'il nous faut, sans tarder beaucoup,
Aller accomplir coup à coup,
Et entierement le parfaire
Avec le prestre et le notaire.

Mais je me laissois oublier
Ma bourse. Où est, dite', Olivier,
Ma bourse, que j'avois perdue,
Et laquelle parmi la rue
Trouva ce bon seigneur ici?

Olivier.

Je l'ay, mon père... La voici.

Pierre.

Baille-la-moy, que je la voye.
C'est la mienne... Que j'ay de joye
Et de liesse en mesme temps!
Il y a cent escus dedans
Et une chesne, empaquetée,
De fin or, que j'ay apportée
A celle fin de la changer,
Avant que d'ici desloger,
A quelque autre chesne plus belle
Qui soit à la façon nouvelle,
Pour la porter à vostre sœur.
Dieu soit loué de ce bon heur
Que j'ay retrouvée ma bourse!

Prouventard.

Il n'y a lionne ny ourse
Si furieuse que je suis!
Si je le trouvois à son huis,
Je croy que j'aurois le courage
De luy dire et luy faire outrage.
Quoy! pense-t-il me desniaiser
Quant il me parle d'espouser
Sa fille, dont je n'ay que faire?
Croit-il que je sois quelque haire
Et que je ne connoisse pas,
Qu'elle est pour moy d'un lieu trop bas

Et de trop basse race née?
Mais le voilà en compagnée;
Je le voy. Il me faut aller
Devers luy pour luy bien parler
Et pour luy dire vilenie
Devant toute sa compagnie...
Et bien! sire Gregoire, quoy!
Vous rirez-vous tousjours de moy,
Me voulant bailler vostre fille
D'une façon fine et subtile,
Au lieu de me bailler mon bien?

GREGOIRE.

Allez, je vous le rendray bien,
Sans faire ainsi tant du farouche.
Au surplus, torchez vostre bouche
De ma fille, qui n'est pour vous.

PIERRE.

N'entrez point tous deux en courroux
Ny en si grand colère et ire.
Si je puis, certes je desire
De mettre ordre à vostre discord.

PROUVENTARD.

Par la mort! Monsieur, il a tort;
C'est bien force que je querelle.
Depuis qu'il a eu ma tutelle,
Il tient tout mon bien devers luy.

GREGOIRE.

Je ne le peux pas rendre enhuy;
Ce n'est pas chose qui se face
Tout en un instant sur la place.
J'ay chez moy, grace à Dieu, trois fois
Vaillant plus que je ne vous dois.

PIERRE.

Ce n'est pas tout : je me propose
Dedans l'esprit une autre chose.
Je veux tascher, s'il m'est permis,
Qu'enhuy nous soyons tous amis
Et voire parens davantage.
J'ay desjà fait un mariage
De cette fille avec mon filz ;
J'ay encores en mon logis
Une fille d'assez bon aage,
Et vous, vous estes personnage
De bonne aage et bonne façon,
Et qui estes dans la saison
Où volontiers on se marie.
Je vous desclare et signifie,
Si vous voulez vous marier,
Que, sans me point faire prier,
Ma fille est vostre ; et davantage,
Dix mille francs de mariage
Que vous aurez en l'espousant.

PROUVENTARD.

Monsieur, je ne suis refusant
De vostre offre, que je veux prendre.
S'il vous plait, vous m'aurez pour gendre,
Et mon beau-père vous serez.

PIERRE.

Mais, puisque nous sommes aprez,
Touchés donq là, mon gentil-homme.

PROUVENTARD.

Ouy-dea, Monsieur.

PIERRE.

Or sus, en somme,

Ma fille est vostre entierement,
A la charge que doucement
Vous ferez tout à l'amiable,
Ainsi comme il est raisonnable,
Avec Monsieur vostre tuteur,
Qui fait à mon filz cet honneur
De luy bailler sa fille à femme.

PROUVENTARD.

Je serois bien digne de blasme
Si autrement je le faisois.
Sire Gregoire, à cette fois,
Je vous promets, jure et proteste
Que vous pouvez à toute reste
Disposer de moy et du mien.
Avec vous je ne feray rien
Que doucement, à l'amiable.

GREGOIRE.

Je vous fais une offre semblable
De tout mon bien et mon avoir.
Au surplus, je feray devoir.
Cependant je vous remercie
De vostre grande courtoisie.
Mais quant j'y pense, il est saison
Que nous entrions à la maison
Pour preparer tout l'esquipage
Des nopces et du mariage,
Et pour faire tous les appretz.
Monsieur, vous y assisterez,
Puisque c'est par vostre menée
Que l'affaire est acheminée
A si bon port et si bon point.

Passetrouvant.

Monsieur, je n'y refuse point.

Gregoire.

Despeschons donq tout d'un voyage
Ces nopces et ce mariage,
Et entrons tous soudainement
Dans la maison joyeusement.

Vadupié.

Je fripe desjà de l'espaule.

Maudolé.

Et n'est-ce pas ici mon drole,
Mon petit poltron, mon punais
Et mon belistre de laquais,
Lequel tantost se vouloit mettre
Dessus moy avecque son maistre?
Est-ce pas toy, petit mastin,
Et ton maistre, qui, ce matin,
M'avez si bien mis à la fuite
Et m'avez fait trouver si viste
Les deux jambes qui sont à moy?

Vadupié.

Et! mordondienne, est-ce donq toy
Qui lèves si bien la semelle
Et qui l'as eue enhuy si belle?
Vraiment, je crois que tes deux piés
Dans un sac n'estoient pas liés.
Allons faire l'accord et boire
Au logis du sire Gregoire.

Maudolé.

Sus, sus! c'est bien dit, à grands coups
De grands verres accordons-nous,

Comme les autres, en grande joie.
Jà me tarde que je ne voye
Un banquet magnifique et beau.
J'y referay bien mon museau
Et rempliray bien ma tripaille.
Il me semble jà que je sens
Force bonnes tripes de Sens,
Et que je fay desjà ma proye
Des grosses andouilles de Troyes
Et des talmouses de Lagny,
Et que je suis desjà forny
Des bons vins de cette Gascogne,
Et que dans mon ventre je cogne
Vin blanc muscat et vin vermeil,
Pain de Gonesse et rost de Corbeil,
Avec force angelots de Brie.

VADUPIÉ.

Sans tant caqueter, je t'en prie,
Entrons viste dans le logis.

MAUDOLÉ.

Allons, allons; je suis d'advis
Que nous allions voir quelle mine
Tient à cette heure la cuisine.

FIN.

LA NOUVELLE

TRAGI-COMIQUE

PAR LE CAPITAINE LASPHRISE.

Je n'ensuy en cette œuvre icy
La façon de l'ardeur antique,
C'est pourquoy je la nomme aussi
La Nouvelle tragi-comique.

LES PERSONNAGES

AMBRELIN, laquais.
DOMINICQ, le seigneur.
VOULY.
GRIFFON, advocat.
ARCQUIGUE.
Bergers.
MAGIS, le sçavant.
CANDELIN, le portier de la ville.
HOSPES, maistre hostelier.
CHICANOUX.
GONOPHAGE, femme de l'advocat.
FURCIFER, le brigaud.



Marc de Papillon naquit à Amboise, ou plutôt dans le voisinage de cette ville, à Lasphrise, petit fief dont il prit le nom. Il commença de porter les armes dès l'âge de douze ans, fut vaillant soldat et capitaine intrépide, et donna des preuves de valeur en maintes occasions, sur mer comme sur terre. C'est du moins ce qu'il raconte dans ses vers (page 594, *édit. de* 1599) :

.... jeunet desjà ardant de belle flâme
D'ambition guerrière où s'adonnoit mon ame,
Je traversay les mers sans craindre le méchef,
Afin d'avoir un jour ce digne nom de chef.
Que je n'ay redoute ni l'onde glaciale,
Ni celle dont l'ardeur d'une autre n'est esgale.
Que l'Afrique, l'Asie et que l'Europe aussi
Ont plusieurs mois conneu ma brave humeur ainsi.
Que la chaude Ancelotte ouit mon harquebuse
Et la froide Allemagne.....

. . . .

Vous m'en estes tesmoins, rencontre de Dormant,
Où je fus veu tuant, en pourpoint, pesle-mesle ;
Le Vernay, Vymory, Fossé de La Rochelle,
Vous, monde d'escarmouche, assauts de Lusignan,
Danfrons, Sainct-Lo, Brouage et Fontenay, Maran,
Saincte, Mesle, La Meure et villes dauphinoises,
La Gascogne et Thetis.....

Pendant vingt et un ans d'une carrière militaire

qui paroît avoir été bien remplie, le capitaine Lasphrise fit des vers. Plus tard, accablé d'infirmités et retiré à Lasphrise, il rimoit encore. Ses poésies parurent en 1597 et furent réimprimées en 1599. Le capitaine n'avoit pas moins bonne opinion de ses vers que de sa bravoure; mais il tenoit beaucoup à ses titres de soldat et de gentilhomme, et semble constamment préoccupé de la crainte d'être pris pour un écrivain de profession :

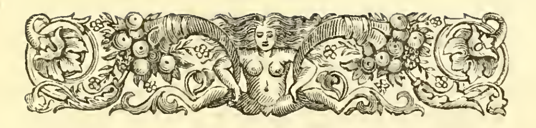
Le collége est un camp, l'étude un corps-de-garde,
Où sans les livres j'ai des livres composé,
Pour montrer la grandeur de ma muse soldarde,
C'est pour gentil-homme estre uniquement prisé.

Ailleurs il dit :

Puis, si quelqu'un te dict que mes beaux vers françois
N'ont esté faicts sans art, que je ly quelquesfois,
Respons, pour m'approuver, que ma bibliothèque
Est un ratelier d'arme.....

Malgré cette prétention, le capitaine Lasphrise a laissé des vers ingénieux et bien tournés, auxquels son humeur gasconne donne beaucoup de verve et d'entrain. Ces vers sont d'ailleurs remplis de noms et de faits, et peuvent fournir bien des renseignements curieux.

La Nouvelle tragi-comique *est amusante, et elle est courte. Nous n'en dirons rien de plus.*



LA NOUVELLE
TRAGICOMIQUE.

AMBRELIN.

Mal-heureux l'entaché de pesante paresse !
Je doy remercier mon agile vistesse :
Sans elle j'estoy mort, et si je n'ose entrer
Dedans ce fort chasteau, craignant la declarer :
Car, disant mon salut, je publi'roy la perte,
Qui ne peut estre, helas ! nullement recouverte.
Je ne veux qu'on me nomme un sinistre corbeau :
« Il n'est pas bien venu qui apporte un tombeau. »

DOMINICQ.

Qui se deult là dehors ? Mon oreille ententive
Se trompe grandement, ou c'est la voix plaintive
Du dispos Ambrelin ; mais sa celerité
Ne me l'eust faict venir en telle hastiveté
S'il n'estoit survenu quelque estrange infortune,
Qui est aux gens de bien en toutes parts commune.
Baste ! Quiconque sois, entre par le guichet ;
Il n'est point verrouillé, ni fermé qu'au loquet.
Hô ! je m'en doutoy bien. Mon Dieu ! quelle disgrace
Te ramène, Ambrelin, si tost en ceste place ?
Quoy ? Tu ne parle pas ; tu trembles, et ta peur
Rend le poil de mon chef herissé de froideur ;
Puis tes yeux noirs de pleurs et ton teinct jaune palle

Presagent quelque orgueil de l'aspre sœur fatale
Donteuse des vainqueurs. Dy-moy donc hardiment
Pourquoy defiguré tu viens si vistement;
Oste-moy de balance. « Il n'est douleur si grande
« Comme le mal d'esprit où la doute commande.

AMBRELIN.

Mon seigneur, mon support, mon refuge asseuré,
A qui je suis fidèle et serviteur juré,
Je voudroy bien qu'un autre eust pouvoir de vous dire
L'objet de ma vistesse et de mon fier martire,
Desirant entre tout ne vous annoncer rien
Qui ne vous soit plaisant, duisable à vostre bien.
Mais nul que moy ne peut contenter vostre envie,
Car nul que moy n'a veu rougir la tragedie
Envers vostre Loyal, vostre bon recepveur
Assassiné de coups, miserable malheur!
Par la main d'un brigand, qui au sang se delecte,
Et en le massacrant a volé sa mallette,
Où sont deux mille escus qu'il pensoit vous porter,
Que vostre bon fermier luy venoit de conter.
Et ce Scythe enragé, que l'horreur mesme abhorre,
M'a gallopé un jour pour me tuer encore;
Mais, agile, j'ay tant nagé, couru, sauté,
Que m'en suis, maugré luy, galamment exempté.
Je ne le connoy point, et ne sçay qu'il peut estre:
« Qui a l'aveugle peur ne sçauroit reconnoistre. »

DOMINICQ.

O desastre inhumain! Ha! quelle cruauté! [fierté
Quel malheur! quel encombre! hé dieux! quelle
De perdre ensemblément le corps et la richesse!
Falloit-il que le Ciel surchargeast ma tristesse?
N'estoy-je assez fasché des greslans tourbillons
Qui viennent de gaster l'or blond de mes seillons?

C'est tout un pour les biens : la perte en est à plaindre,
Mais ce mal se repare ; hé ! qui pourroit refraindre
La mortelle douleur survenue à l'amy
Mesmement d'une mort par un traistre ennemy ?
Toutes autres rigueurs, ensemblément conjoinctes,
N'ont tant que ceste là de poignantes attainctes.
Quel remède à mon deuil, qui m'égare l'esprit,
Qui fait pleuvoir mes yeux, qui me rend interdict ?
Las ! il n'y en a point. Loyal, ma nourriture,
Mon gentil mesnager, ma chère créature,
Par qui seul, par qui seul reluisoit ma maison,
Est mort pour me servir, est mort en trahison.
Perfide, scelerat, maudict, abhominable,
S'il eust sceu, s'il eust sceu ton dessein detestable,
Qu'il eust peu seulement mettre l'espée en main,
Il t'eust reduict en poudre au premier coup soudain.
Encor si je pouvoy, pour le dernier office
Que je doy à Loyal pour son loyal service,
Connoistre qui tu es, asseure-toy, brigand,
Que ce grand univers ne seroit assez grand
Pour te sauver des coups de ma juste vengeance ;
Je ne te feroy mettre au haut d'une potence,
Ni dessus une roue, ou jetter dans le feu
Par la main d'un bourreau : c'est moy qui peu à peu
Sans mourir te feroy mourir à toutes heures.
Les gesnes, les horreurs, les rages les plus dures,
Nourriroyent ta poison : car ton boire et manger
Seroit ton sang noirastre et ta puante cher.
Chaque jour tu serois apporté dans ma chambre ;
D'un ferrement rouillé je t'osteroy un membre,
Et, craignant que mon coup ne te fist trespasser,
Je te feroy soudain par un barbier penser.
Bref, tu vivrois tousjours de ton vilain carnage
En langueur miserable, en bouillonnante rage.

J'amais le malheureux, le chetif Ixion,
N'a receu telle ardeur par son ambition ;
J'amais telle rigueur n'eust l'alteré Tantale,
Car ma douleur rendroit ta douleur inegale.
Mais je ne te tiens pas, ô traistre assassineur !
O lasche sanguinaire! ô impiteux voleur!
J'en suis tout hors de moy, tant que j'en desespère.

VOULY.

Tout beau, Monsieur, tout beau! Il ne faut ainsi faire:
Vous me pensiez plus loing; je venoy bellement,
Vous oyant plaindre un mal si courageusement
Que j'y prenoy plaisir, encor qu'il me desplaise.
« L'amy souffre du mal de l'amy en mal-aise ;
« Mais malheur par malheur oncques ne s'addoucist,
« Et douleur sur douleur le dolent ne guerist. »
Si pour se forcener, pour lamenter, pour plaindre,
Nous allégions nos maux, qui ne se peuvent faindre,
Il seroit bon, Monsieur, d'éventer ces regrets,
De se desesperer, de plorer tout exprès :
Rien ne seroit si cher que les plainctes depites.
Au contraire, tels traicts sont de peu de merites.
Je scay bien que de front on ne peut s'empescher,
Quand un desastre vient, de soudain se fascher.
« Mais il se faut resoudre aux coups de la fortune,
« La prendre à son plaisir, soit douce ou importune.
« Un magnanime enflé de reputation
« Se fait paroistre estant en grande affliction.
Il faut s'evertuer, et non pas ainsi faire
Que le chartier versé, lequel s'amuse à braire,
A invoquer le ciel, à tirer ses cheveux,
A se battre soy-mesme avecques mots piteux,
Larmoyant à genoux dans la voye mal nette,
Au lieu de s'efforcer à lever sa charrette.

« Dieu nous donne l'esprit pour le bien employer,
« Et non pour au besoing tristement larmoyer. »
Reprenez donc vos sens, et rentrez en vous mesme ;
Laissez le désespoir et la complaincte blesme ;
Essayez de tirer vengeance du meffaict.
« Par vengeance on connoist le cœur d'amour parfait.
« C'est ce que desirez ; mais desir sans main mise
« Est de peu d'efficace, et jamais ne se prise. »
Il faut donc entreprendre, et poursuyvre en tous lieux :
« On dict que la fortune ayde aux audacieux. »

DOMINICQ.

Vouly, tu dis si bien qu'il ne se peut mieux dire ;
Mais quel moyen d'avoir raison de mon martyre ?
Où prendroy-je le traistre autheur de mon soucy ?
S'il a voulu aller, il est bien loing d'icy :
(Chose, à mon grand regret, chose trop presumable)
Voyant l'argent qu'il a, et son forfait doutable ;
Mais toutes fois, afin que l'on ne croye rien
Que je veuille espargner et ma vie et mon bien,
J'ensuyvray ton advis estimé des plus doctes.

VOULY.

Je ne vous mettray point en des passions fortes,
En danger de querelle et de vous embrouïller :
Il ne faut pour cela plus matin s'esveiller.
Pour aller au Palais, pour aller aux alarmes.
« Un noble au sang voleur souille ses riches armes. »

DOMINICQ.

Si ne voudroy-je pas employer un sergent,
Ni un hardy prevost, pour prendre ce meschant :
Je penseroy tacher ma gloire blanchissante ;
Justice excuseroit ma raison apparente.
Cest enorme forfait me touche tant au cœur,
Que je voudroy moy mesme en estre punisseur.

VOULY.

Cela se pourra faire avecque modestie.

DOMINICQ.

Dictes-moy donc comment, Vouly, je vous supplie.

VOULY.

Icy près il y a un homme plus qu'humain,
Qui sçait tout, qui voit tout, qui en un tourne-main
Vous apprendra le nom de ce traistre homicide,
D'où il vient, où il va, où souvent il reside.
Cest homme non mortel (mais ce prophète exquis)
N'est gueres loing d'icy, et s'appelle Magis.
Faictes venir Griffon, et qu'il aille à ceste heure
Le trouver promptement ; il sçait où il demeure.

DOMINICQ.

C'est très bien avisé : va t'en viste, Ambrelin,
Va t'en dire à Griffon, advocat caut et fin,
Qu'il vienne incontinent, d'autant que sa presence
M'est ores necessaire en chose d'importance.
Ne viens sans l'amener, et ne luy dis pourquoy ;
N'arreste, cours tousjours, pour m'oster hors d'esmoy.

ARCQUIGUE.

Cestuy-là qui attend est en peine excessive ;
Il nage entre deux eaux, et si, lorsqu'on arrive,
Il n'ose demander, quand c'est pour grand subject,
S'il aura son desir, ou s'il en est distraict,
Il resve, il se pourmeine, il fait cent mille gestes,
De ses tristes ennuis vrais tesmoings manifestes ;
Son cœur bat, bat tousjours ; il est et si n'est pas.
Ore il s'estime haut, ore il s'estime bas :
« C'est la confusion en malheur ineffable,
« Que la perplexité d'une attente doutable. »
Dominicq fust gonflé de ce bisarre ennuy,

Et en voyant Griffon, s'en courut viste à luy,
Dont Griffon, esbahy, parla de cette sorte.

GRIFFON.

Quelle nouvelle affaire à ce coup vous transporte?
Quelques uns veulent-ils proceder contre vous?
Monsieur, ne vous faschez : je les brouilleray tous,
Encor qu'ils eussent droict, par ma langue diserte ;
A leur honte leur gain leur sera pure perte.

DOMINICQ.

Mon amy, je voudroy que l'on voulust plaider
Jusques à me vouloir tout mon bien demander,
Et n'estre point gonflé du dueil qui me tourmente.
On a tué Loyal, dont je n'ay nulle attente
D'en avoir la raison, sinon par ton moyen.
Tu connois icy près un homme, homme de bien,
Qu'on appelle Magis, qui, foudre de science,
Te pourra dire où est ce larron de finance,
Ce guetteur de chemins par qui j'ay tant de mal,
Ayant volé mon bien et massagré Loyal.

GRIFFON.

Monsieur, si me croyez, vous prendrez autre voye :
Elle est toute illicite ; en elle on se fourvoye.

DOMINICQ.

On ne s'y peut tromper : car, si Magis ne sçait
Qui est ce fier larron, je quitteray ce faict.

GRIFFON.

Comment le diroit-il? C'est une grosse teste,
Un homme mal formé qui n'est rien qu'une beste.

VOULY.

Ne le prenez pas là : le sage Socrates
Estoit très mal marqué, et ses œuvres parfaicts
Sont si resplendissans que c'est une lumiere

D'alme philosophie amour plus singuliere.
Un peintre contrefaict faict bien un beau tableau ;
Il vient bien de bon vin du fonds d'un laid tonneau,
Qui est tout espeigné, tout pertuisé, tout sale.
N'assayons jugement sur un visage palle
D'un homme mal basty ; ne regardons l'ouvrier,
Mais l'œuvre seulement : on voit l'arbre fruictier,
Bien qu'il soit laid, moussu, porter de bon fruictage.
Ne prenons garde au corps, contemplons son ouvrage.

DOMINICQ.

Allez donc maintenant voir ce docte Magis ;
Parlez-lui de Loyal, sçachez qui l'a occis.

GRIFFON.

Il vaudroit mieux jetter une querimonie.

DOMINICQ.

Ceste longueur tient trop de la chiquanerie.
Hé ! que sçait-on où est ce traistre sans pitié ?
Puis il sçait bien qu'il est jà excommunié.

GRIFFON.

Mais il est tantost nuict.

DOMINICQ.

Pren mon cheval d'Espagne.
Tu n'arresteras point de passer la campagne.

GRIFFON.

Monsieur, je suis d'advis que faciez autrement :
On ne peut à son dire asseoir bon jugement.

DOMINICQ.

Selon qu'il vous dira, j'ay assez de prudence
Pour gouverner ce fait sans le mettre en balance
Des voix de la justice, et, s'il est esclaircy,
Mon bras m'en vengera : n'en ayez donc soucy.

Griffon.

J'y vay doncques, Monsieur.

Dominicq.

Vostre monture est preste.

Griffon.

Je suis marry d'aller requerir une beste;
Mais, puis que le voulez, il n'en faut plus parler.

Dominicq.

Fay ce que je te dis, puis, sans le reveler,
Va où dira Magis, où mon espoir s'asseure.
Si la brunette nuict te surprend d'adventure,
Tu ne sçaurois si tost venir au pont-levis,
Que tu ne face ouvrir la porte de Paris.
Qui te refuseroit, il seroit mal-habile:
Tu y es reconnu comme enfant de la ville.

Griffon.

Je m'en vay au galop, cependant qu'il est jour,
Craignant le sanglant vol, ou l'ennuieux destour.
En faict si chatouilleux il ne faut compagnie.
Je suis jà près du lieu, j'en voy la bergerie.
Pasteurs, qui r'emmenez vos beslantes brebis,
Dictes-moy, mes mignons, trouveray-je au logis
Le tout sçavant Magis, dont j'ay beaucoup affaire?
Car il pare les coups de fortune adversaire.

Bergers.

Le voilà, dans cet antre, auprès de ce vallon,
Où il prend son plaisir d'entretenir Echon,
Qui par le doux murmur des gentilles Naïades
Respond plus plaisamment à ses chansons gaillardes.

Griffon.

Enfans, vous dictes vray : c'est luy, je le connois;

Mais il me faut haster, qu'il n'eslongne le bois.
Holà hô! arrestez, de grace, je vous prie.

MAGIS.

Je le veux, qui a-il?

GRIFFON.

C'est vostre preudhommie,
Et le docte renom gloire de vostre chef
Qui m'ameine vers vous, à cause d'un meschef
Venu à un seigneur par une main cruelle,
Qui, volant, à tué son serviteur fidelle;
Mais il ne sçait qui c'est, ayant surtout desir
D'en prendre la vengeance un jour à son plaisir.

MAGIS.

Vous changez de discours et n'ay changé de teste;
Suis-je pas mal formé? Suis-je pas une beste?
Griffon, vous l'avez dict.

GRIFFON.

Magis, pardonnez-moy.

MAGIS.

Vous l'avez dict deux fois; mais, puis que j'aperçoy
Vostre desdict honteux avecque honneste amande,
Je suis content, Griffon; je feray ta demande:
Il ne faut pour cela invoquer les demons.
Je sçay tout, quand je veux, sans conjurations.
Je fay trembler la terre à ma seule parole;
Nothus s'en va, s'en vient, et le grondant Æole;
Le passé m'est present, le futur j'appren bien;
Rien ne m'est inconneu, car je n'ignore rien.
Tu le reconnoistras dès ceste nuict prochaine.
Va à Paris, auprès du Petit-Sainct-Antoine,
En une hostellerie où pend le plat d'estain;
Tu verras Furcifer, le meurtrier inhumain;

Car c'est en ce quenton que Venus la secrette
Fait ordinairement sa diverse retraitte.
Deguisée, elle y vient jouïr de volupté,
Comme estant de Paris l'endroit plus escarté.
Dont, par un doux exemple, ou belles ou hideuses,
Des dames de ce lieu sont tousjours amoureuses ;
En jeunesse elles font le bel astre jumeau,
Et servent en vieillesse à tirer le rideau.
Que si Sterilité estoit venue au monde,
En ce champ Anthonin elle seroit feconde.
Qui veut avoir lignée y face quelque veu,
Y offre sa chandelle, il en aura dans peu.
Nostre-Dame d'argent est là qui fait merveille :
Elle est fertilement sur toutes nonpareille ;
Et nul, tant soit-il laid, difforme, au nez tortu,
Riand en sainct Medard, glorieux sans vertu,
En ce lieu cul-butant n'aura la porte close,
Il sera bien venu (et si bien dire j'ose)
Que de palefrenier il deviendra seigneur [neur).
(J'enten bien riche en bien, et bien pauvre en hon-
Tel s'advance aujourd'huy et veult faire trophée
D'y acquerre le bruit de brayette eschauffée ;
Les enfans Leopards conceus furtivement
Pourront massonner là et forger sourdement ;
Et là, leur mère là qui à d'autre est marastre,
Passant l'an cinquantiesme engendre le fillastre.
Cecy (voire au commun) veritable est trouvé.
Or Furcifer, ayant ce doux air esprouvé,
Après avoir joué de l'or du brigandage,
Il joindra gayement la belle Conophage,
(Femme que tu connois) non par ce nom icy,
Que je luy ay donné, le meritant ainsi ;
Puis tu te souviendras, près le lict deshonneste,
Que Magis au gros chef n'est rien moins qu'une beste.

GRIFFON.

Magis, n'y pensez plus; non, je ne voudroy pas
Dire cela de vous, dont l'on doit faire cas,
Et quand je l'auroy dict, voyez la repentance.

MAGIS.

Tu voudrois, curieux, n'avoir veu ma science.

GRIFFON.

Mais, puis que m'asseurez de trouver le voleur,
Je n'en puis estre qu'aise, esperant un bonheur :
Car ce n'est pas, Magis, une pauvre fortune
De prendre un tel brigand avec tant de pecune,
Et si je le rencontre, asseurez-vous, Magis,
Qu'on vous fera present qui sera de grand prix.

MAGIS.

Ce que je vous ay dict sera veu veritable ;
Vous en serez tesmoing, et plus qu'autre croyable.
Pour ce beau don, rien, rien, je ne refuseray ;
Il sera si subtil que je ne le verray.

GRIFFON.

Ne vous meffiez point de ma parole vraye :
Je ne suis un gausseur ni un donneur de baye.

MAGIS.

Bien, bien, je n'en ay peur, j'en suis tout asseuré.

GRIFFON.

Adieu doncques, Magis; je m'en vay; je feray
Selon que m'avez dict.

MAGIS.

N'arrestez d'avantage :
Car Furcifer, demain, monté à l'avantage,
Après avoir joué avec l'amour sans foy,

A ta honte, Griffon, par toy et maugré toy,
Se pourra enfouyr, et si pourra encore
Faire enfermer le chef d'amour qui le dédore.

GRIFFON.

O l'homme non mortel, sur tous bien fortuné!
Quel esbahissement! quand il a deviné
Les denigrans propos, l'injure deshonneste
Que j'avoy dict de luy, l'appellant une beste!
J'en ay dans l'estomach le sang encor glacé,
Et le poil en mon chef de merveille herissé.
Mais baste, c'est tout un, j'auray tantost la bource;
C'est là où gist mon cœur, car c'est la vive source.
O qu'ardent de desir j'ay volé par chemin!
Je suis jà près la ville. Ho! maistre Candelin,
Ouvrez viste la porte.

CANDELIN.

Estes-vous en la rue?

GRIFFON.

Non, non, je veux entrer.

CANDELIN.

Mais il est heure indue.

GRIFFON.

Hastez-vous, mon amy! N'entendez-vous ma voix?

CANDELIN.

Si fay, monsieur Griffon, ores je vous connois.
Quel heur ou quel malheur maintenant vous incite?
Voylà la porte ouverte, entrez et me le dicte.
Quoy! vous estes tout seul! Où est vostre valet?
Un tel homme que vous ne va jamais seulet,
Mesmement à telle heure. O dieux! que pourroit-ce [estre!

GRIFFON.

Tu le pourras tantost vrayement reconnoistre.
Vien t'en avecque moy ; ameine aussi tes gens.

CANDELIN.

J'ay plus six louagers, procureurs et sergens.

GRIFFON.

Que la chauve déesse ores m'est opportune!

ARCQUIGUE.

« Pauvre qui ne sçait pas sa prochaine infortune ! »

GRIFFON.

J'avoy besoin d'amis, mesme d'huissiers royaux ;
Sans cercher j'en recouvre, amortissant mes maux.
Mais hastons-nous pour prendre un traistre sangui-
« La celerité prompte est requise en affaire.» [naire :
Allons droict chez Hospes ; mes amis, suyvez-moy.
Voylà la porte. Hospes, ouvrez, de par le roy.

HOSPES.

Hola ! qu'est-ce que j'oy qui tabourde à ma porte,
Si fort qu'il la romproit si elle n'estoit forte?
Seroit-ce point le guet poursuyvant les matthois?
Non, c'est monsieur Griffon ; c'est luy, j'entens sa voix.
Debout, servans, debout ! sus ! que chacun se leve.
Comment ! seroit-ce luy? peut estre que je resve.
S'amuseroit-il bien à battre le pavé,
Luy qui est de nouveau sous Hymen esclavé,
Ayant, comme l'on dict, femme belle et honneste,
Prou d'affaire chez luy sans qu'ailleurs il en queste?
Que feroit-il icy ? Mesme en l'ombreuse nuict
Un tel homme ne va. Mais on faict un grand bruit.
Sçachons la verité : voyons par la fenestre
Qui rompt là-bas ma porte.

GRIFFON.

Ouvrez viste, ouvrez, maistre.

Hospes.

L'on y va, l'on y va. Quoy! c'est monsieur Griffon,
L'advocat de la cour qui a tant de renom.
Que diantre me veut-il? je n'ay point fait offence,
Et puis ce ne seroit à luy la connoissance.

Griffon.

Hospes, je viens icy avec authorité,
Afin que me disiez tout haut la verité,
Devant les gens du roy, le bras de la justice.
Ne deguisez donc rien, que l'on ne vous punisse.
Dy-moy, as-tu ceans quelque passant caché?

Hospes.

Je ne recelle rien ; mais un homme est couché
Là haut avec sa femme: Il a bien l'apparence
D'estre vaillant gendarme, et a force finance;
Il n'a faict tout le soir que jouer très beau jeu;
Il fait litière d'or, beaucoup luy est un peu.
Et gardez-vous d'aller sans compagnie armée
L'attaquer, orgueilleux, en sa chambre fermée;
Il a le petrinal, postillon de la mort,
Le coutelas tranchant d'où l'estincelle sort.

Chicanoux.

Ce n'est pas nostre estat d'assaillir, de combatre ;
Pour n'estre que batus, cela nous fait esbatre ;
Tels coups sont nos moissons, c'est nostre bien urgent.
Nous nous faisons frotter pour avoir de l'argent,
Incitans nos voisins argenteux, choleriques.
Nous n'en sommes que mieux ayant telles pratiques.
Mais ce fier inconneu, au lieu de nous bourrer,
Nous pourroist, pistolant, sur l'heure massacrer,
Ou bien nous donneroit un traict de vieille ercrime.

Cancre ! il n'y fait pas bon.

CANDELIN.

Mais il feroit un crime.

CHICANOUX.

Que s'en souciroit-il ? Il est prou criminel,
Ayant vollé tant d'or par son meurtre cruel.

GRIFFON.

Si le laissions sauver, nous en serions en peine.
Il ne voudra tirer qu'à moy, le capitaine ;
Puis nous le saisirons comme un traistre ennemy.
Nous sommes plus de vingt contre un homme endor-
Il est croyable il dort, las du jeu d'amourette ; [my.
Il fust venu au bruict.

CHICANOUX.

Peut estre il nous aguette ;
Il nous veult amorcer, bien que soyons beaucoup.
Tant plus aura d'honneur.

GRIFFON.

J'auray le premier coup.

CHICANOUX.

Il pourra s'abuser, tirant en telle approche. [che.
Souvent le ramier boult qu'on vouloit mettre en bro-

GRIFFON.

« En la riche entreprise on ne blasme jamais
« Ceux qui veulent, hardis, faire de beaux effaicts. »

CHICANOUX.

Mais nous ferez-vous part de sa grande finance ?

GRIFFON.

Vous en aurez, Messieurs, honneste recompense.

Candelin.

Hazard, donnés dedans!

Griffon.

Tout beau, non faites, non.

Hospes.

Contre un feu canonnant je sçay une oraison.

Candelin.

Estant loing du combat elle evite l'outrage.

Chicanoux.

Beuvons donc du meilleur pour avoir bon courage.

Griffon.

Mais les grands banqueteurs ne font pas grand effect.

Chicanoux.

Sommes-nous conquerans? Ce n'est pas nostre faict.

Griffon.

Nous les conquerons bien , ou le bien qui leur reste.

Chicanoux.

Ce n'est qu'avec la plume , hors de danger moleste.

Griffon.

Messieurs, vous pourriez bien recouvrir un festin ,
Mais non l'occasion d'un si riche butin.
Que faictes vous tant là ? Quelle estrange rustrie ?
Je ne vous amenoy pour la friponnerie.

Chicanoux.

Çà, çà, c'est prou humé ; sus, boutons, allons tous !
Nous ne craignons plus rien si ce ne sont les coups.
Vous marcherez devant, nous irons à vostre ombre ;
Vostre sainct corcelet nous gardera d'encombre,
Et nos estocqs sacrez en pourront faire ainsi :

Ils n'ont jamais tué ni blessé, Dieu mercy;
Leurs impolutions nous seront favorables;
Si nous ne les souillons, nous ne serons coulpables.
Parlons superbement, mais ne deguaisnons pas,
Craignant qu'aucun de nous n'encourust le trespas :
Resolution belle, et qui n'est temeraire.

GRIFFON.

Courage donc, allons! Nous devons ainsi faire :
Garçon tien mon cheval, qu'il ne faut debrider :
Je l'envoyray querir sans beaucoup retarder.
Allumons trois ou quatre esclairantes chandelles :
Si ce larron estoit caché dans les ruelles,
Nous le pourrons ainsi plus aisement trouver,
Sans qu'il faille nos cœurs autrement esprouver.

CHICANOUX.

Mais si l'huis est fermé?

GRIFFON.

Il faut que l'on le rompe.

CHICANOUX.

Non, à fin que ce faict par malheur ne nous trompe,
Allons-y bellement, et, quand serons auprès,
Pour mieux le faire ouvrir faisons parler Hospes.

GRIFFON.

J'approuve cest advis; l'invention est bonne.

HOSPES.

Pour couvrir les glassons de vostre ame poltronne!
Vous estes les plus forts dedans ceste maison;
Je n'y serviray point d'ombre de trahison.

GRIFFON.

Ce n'est pas trahison que faire prendre un traistre.

Hospes.

Mon logis est public, où un chacun peut estre.

Griffon.

C'est pour le bien public, il volle en tout cartier.

Hospes.

Faictes en donc justice. Est-ce à un hostelier
De s'enquerir du monde allant en sa taverne,
Quel il est, d'où il vient, comment il se gouverne ?
Cela ne se doit faire en un logis commun.
Pour l'argent, sans s'enquerre, on reçoit un chacun.

Griffon.

Nous dirons que la force a ton ame contraincte.

Hospes.

Mais je violeray tousjours l'hospitalité saincte.
Qui me voudroit hanter ? Un chacun à bon droict
Et mon logis infame on abomineroit.

Griffon.

Or sus, de par le roy, je vous le baille en garde.

Hospes.

Hé ! livre-le-moy donc, de peur qu'il ne s'evade;
Mettez-le entre mes mains, je le garderay bien.
« On n'est jamais comptable où l'on ne baille rien. »

Chicanoux.

Deslogeons ou entrons, l'heure semble duisable.
« La chauve occasion n'est pas tousjours prenable. »

Griffon.

Çà, nous sommes tous près. Nul ne parle que moy.
Holà! mon compagnon, ouvrez, de par le roy.

GONOPHAGE.

Hé Dieu! Monsieur, hé Dieu! je suis femme perdue!
C'est mon mary qui parle; il vient pour ma venue.
Par malheur, par hazard on l'a peu advertir.
L'un pour l'amour de l'autre ores pourra patir.
Ne nous laissons donc point.

FURCIFER.

Ce que tu dis peut estre.

GONOPHAGE.

Ce mot de compagnon se faict assez connoistre.

FURCIFER.

Ou bien il se gendarme.

GRIFFON.

Avance-toy d'ouvrir.

FURCIFER.

Atten que je m'habille.

CHICANOUX.

Il en feroit mourir!
La porte enfoncera. Pouf! la voylà tombée!

HOSPES.

Si jamais on a veu une ame perturbée,
Il falloit voir Griffon, sans combat combatu,
Voyant sa femme nue auprès l'huis abbatu,
Qui, toute decoiffée, à cause des delices
Quelle avoit pris la nuict en si doulx exercices,
A genoux, joinctes mains, elle a lors supplié
Son badault de mary qu'il prinst d'elle pitié,
Qui, tremblant, interdict de l'horrible infamie,
Ne sçavoit s'il estoit ou en mort ou en vie;
L'œil baissé, taciturne, on eust dict, à le voir,

D'une idole sans poux qui ne se peut mouvoir ;
Il n'a plus le desir, en sa pensée avare,
De prendre Furcifer. Chacun qui se separe
D'un desplaisant plaisir se contriste en riant ;
On est aise et fasché de l'inconvénient.
Griffon, luy, n'est plus luy, par l'estrange spectacle ;
Il ne dict ni ne faict, car ce triste miracle
Cloisoit la bouche à tous qui sont sortis de là ;
Puis enfin, souspirant, au traistre ainsi parla.

GRIFFON.

Pourquoy ravissez-vous le cher honneur des dames ?

FURCIFER.

Griffon, pour mon argent je fay l'amour aux femmes ;
Je ne les prends à force, et si ne m'enquiers pas
Si sont femmes d'huissiers, ou femmes d'advocats.
Fust-ce une grand' princesse, où la grace s'expose,
« Que l'or tout puissant vainc puisqu'il vainc toute [chose,
« Qui plus en a plus est, c'est l'astre de la cour,
« Je ne me souciroy de luy faire l'amour. »

CANDELIN.

Ce disant s'en alla, sans avoir l'ame esmeüe,
Monter sur le genet qu'on tenoit en la rue ;
Nul ne s'y opposa, car chacun, escarté,
De merveille surpris sembloit espouvanté.
Cest asseuré brigand si enflé d'artifice
Courut subitement advertir la justice ;
Offrant nombre d'escus, disoit qu'un ruffien
Luy retenoit sa femme et beaucoup de son bien.
Les coursiers souffle-flux ne nous avoyent encore
Amené le tainct clair de la luisante Aurore,
Qu'il eust plusieurs sergents qu'il conduisit soudain
Au logis remarqué qu'on nomme Plat d'estain ,
Où il trouva Griffon seulet , les mains croisées ,

Qu'il mist au Four-l'Evesque, augmentant les risées.
Dominicq sceut de moy ceste estrange rumeur,
Et, voyant qu'il avoit malheur dessus malheur,
Perdant son bon cheval, l'eslite de l'Espagne,
Il va dans la prison, où seul je l'accompagne,
Afin de voir Griffon, qui d'un estonnement
(De quoy l'on ne se doit esbahir nullement,
Car toutes femmes sont au jeu d'amour subjectes)
Avoit laissé sauver, avec honteuses pertes,
Ce cruel scelerat digne de mille morts.

DOMINICQ.

Qui t'a mis là, Griffon?

GRIFFON.

Les trahissans efforts
Du meschant Furcifer, qui, soubs un faux entendre
Qu'il a faict à justice, en ce lieu m'a fait rendre.

DOMINICQ.

Que ne le prenois-tu ? Tu avois prou d'amis.

GRIFFON.

Je fu surpris, Monsieur.

DOMINICQ.

Dictes plustost sot pris.
Malheureux ! tu avois au bras de ta puissance
Le meurtrier, le larron, si chargé de finance,
Le lasche ruffien qui a souillé ton lict,
Qui t'a vilipendé de son salle delict,
Et qui, comme bravant la fortune hazardeuse,
T'a mis en la prison vilainement hideuse
Où tu devois le mettre. O pauvre entrepreneur !
Tu fais perdre mon bien en perdant ton honneur.

GRIFFON.

« L'honneur ne depend pas des fesses d'une femme. »

Dominicq.

Si tu n'eusses failly tu n'aurois point de blasme.

Griffon.

« L'on n'est maistre de soy au premier mouvement. »
Telle apprehension ne se reigle aisement.
Une panique peur m'avoit l'ame occupée
En un douteux advis d'une prosopopée.

Dominicq.

Ton espouventement ne me satisfera.

Griffon.

Je vous pay'ray cela que le cheval vaudra.
Du reste excusez-moy, j'en porte assez la faute.

Dominicq.

Je le veux ; mais, Griffon, ayes l'ame plus caute.

Griffon.

Ces fiers evenemens ne sont pas coustumiers,
Et de garder l'effect des amours journaliers
(Compagnons feminins) on le tient impossible :
C'est chose naturelle, à la cour remissible.
« Le bruict est plus pechant que le mesme peché,
« Qui doit estre tousjours secretement caché. »
S'il arrive autrement, là le malheur excède.
« En l'extresme malheur il n'y a nul remède. »
Qui pourroit faire, ô Dieu, qu'un faict n'eust point esté ?
Ainsi je me console en mon adversité.
« Nous sommes tous pecheurs ; la loy ne favorise
« L'homme plus que la femme incontinent esprise. »
Plus je diffameroy ma femme en mon esmoy,
Je me vergongneroy, je seroy contre moy.

Dominicq.

Considerations : tu seras dict sage homme,

Et bon sur les bons Jans qu'à Paris on renomme.
Te sens-tu point attainct d'amour indisposé,
Puis qu'en si grand combat tu parois appaisé?
Que s'il estoit ainsi, j'avou'roy ton beau dire :
Qui fait quester le gueux, c'est qu'il n'a de quoy frire.

GRIFFON.

Je ne vous respons rien.

DOMINICQ.

Qui se taist, il consent.

GRIFFON.

Adieu, j'ay dict assez.

DOMINICQ.

Hà! la cour vous entend.
Je sçay que la gent basse, au monde chicanique,
Est plus active aux plaids qu'au combat venerique.

CANDELIN.

Ainsi, soubs faux espoir d'avoir quelques escus,
Il s'est faict declarer cocu sur tous cocus.

DOMINICQ.

Mais d'avoir sottement mesprisé la science
Du sçavant des sçavans, aigres à la vengeance.
Magis, ce grand Magis, eust faict prendre autre part
Par Griffon Furcifer, detestable pendart;
Griffon, au lieu de honte, eust acquis une gloire.
« Il ne se faut mocquer des enfans de memoire,
« N'oublions un meffaict qu'un autre eust oublié :
« De loing il frappe près d'un coup si palié
« Que l'on ne le void point encor que l'on le sente.

HOSPES.

Or, tandis qu'on menoit Griffon en l'ombre lente,

La jeune Gonophage alla chez ses parens;
On laissa son mary prisonnier quelque temps :
Car, pour couvrir sa faute, on sema renommée
Qu'il avoit presque, helas ! son espouse assommée,
Pour subject sans subject, et qu'ils ne vouloyent point
Endurer qu'on traittast leur parente en tel poinct.
Ce mary, bon mary, sans cholère oultrageuse,
Desireux de sortir de la prison ombreuse,
Jura à père, à mère, aux parens, desormais
Qu'il la mignotteroit sans l'offencer jamais;
Qu'au contraire il donnoit la licence à sa femme,
S'il la tançoit tant peu, ou s'il luy donnoit blasme,
De se refugier chez son père benin.
Pour confirmer son dire il fist un beau festin;
Delice sur delice estoit en ceste feste,
La plaisante musique avec la dance honneste ;
Les dames de la cour y venoyent pour baler,
Dont plusieurs grands seigneurs y voulurent aller.
Un chacun, pour l'amour de sa dame jolie,
Faisoit quelque beau traict, et chacun à l'envie
Le cartel, le deffy, le cimeterre nu,
La perleuse faveur d'un moumon inconnu.
Bref l'honneur honora ce double mariage,
Puis la femme et l'espoux refirent bon menage.

FIN DU TOME VII.



TABLE DES PIÈCES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU TOME VII.



Ancien théâtre françois

